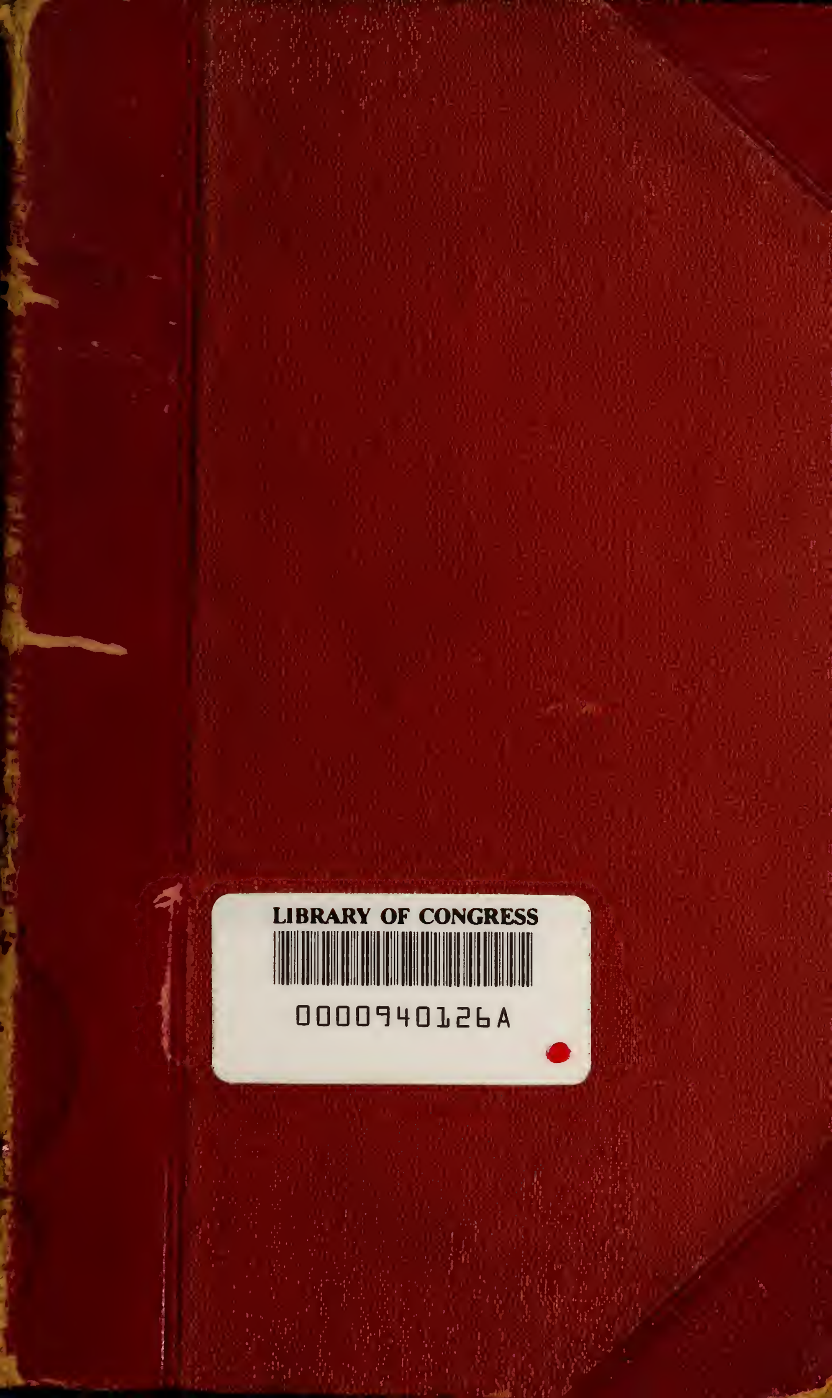
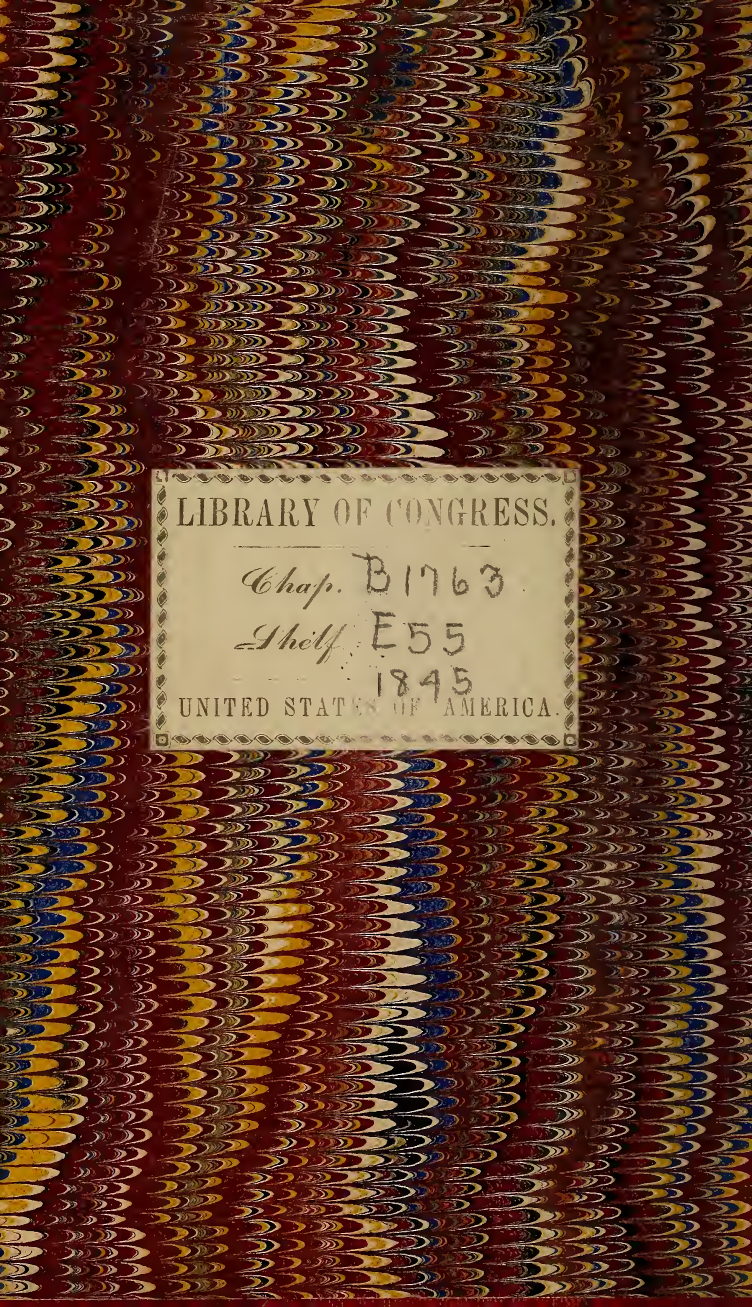

LIBRARY OF CONGRESS
0000940126A





RUSES ET FOURBERIES

DES

PRÊTRES ET DES MOINES

PAR

GABRIEL D'ÉMILIANE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE,

DE NOTES ET DE COMMENTAIRES

PAR

UN CATHOLIQUE DU XIXème SIÈCLE.



LEIPZIG, 1845.

LÉOPOLD MICHELSEN.

PARIS, MARTINON, RUE DU COQ, 4.

ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

On trouve chez le même Libraire:

MÉMOIRES DU COMTE NARCIS OLIZAR, SÉNATEUR POLONAIS. Ma prison chez les Russes et ma fuite. Insurrection de la Volhynie. 8. broché.

LA RUSSIE ENVAHIE PAR LES ALLEMANDS. NOTES recueillies par un vieux soldat, qui n'est ni pair de France, ni diplomate, ni député. 1 Volume. 18. broché.

LES MYSTÈRES DE LA RUSSIE. RUSSIE, ALLEMAGNE et France, Révelations sur la politique russe, d'après les notes d'un vieux diplomate, par MARC FOURNIER. 1 Volume. 18. broché.

L'EMPEREUR NICOLAS. SON VOYAGE. POLITIQUE RUSSE. — But secret du voyage. — Départ. — Escorte. — L'Incognito. — L'Empereur Nicolas. — Son Caractère. — Le Grand-Duc Michel. — L'Actrice et l'Empereur. — Nicolas, Tambour-Maître. — Arrivée en Angleterre. — Le prince Albert. — La Reine Victoria. — Grande Entrevue. — Aventures à Londres. — Départ etc. etc. Par un Député. 1 Volume. 18. broché.

RULHIÈRE. HISTOIRE DE L'ANARCHIE DE POLOGNE et du démembrement de cette République. Suivie des anecdotes sur la révolution de Russie, en 1762, par le même auteur. Nouvelle Édition. 4 Volumes. 12. broché.

MÉMOIRES OFFICIELS DE LA POLOGNE. PRÉCIS DES négociations entre le Maréchal Paskewitsch et le Commandant en chef de l'armée polonaise, après l'évacuation de Varsovie par le Comte Krusinski. 1 Volume. 8. broché.

SALVANDY. HISTOIRE DE POLOGNE AVANT ET SOUS le Roi Jean Sobieski. 3 Volumes. 8. broché.

RUSES ET FOURBERIES DES PRÊTRES ET DES MOINES.

INTRODUCTION.

Le livre que nous publions aujourd'hui est déjà assez ancien; mais les questions religieuses qui surgissent en ce moment, et la réapparition presque triomphante d'un ordre monastique célèbre, donnent à notre publication un intérêt de circonstance, et presque le piquant de la nouveauté. L'auteur de cet ouvrage, Mr. G. d'Émiliane, frappé des abus multipliés qui révoltaient sa conscience dans le culte catholique, abjura cette religion, dont il était prêtre, pour embrasser la foi protestante. Cette abjuration eut lieu à l'époque même de la révocation de l'édit de Nantes; et il y avait assurément quelque courage de la part d'un prêtre catholique, à adopter un culte qui ne pouvait lui attirer alors que l'exil et la persécution. Mais cette circonstance même doit nous rendre plus défiants lorsqu'il s'agit d'apprécier les jugements portés par l'auteur; car on sait, qu'en général, les sectateurs d'une foi nouvelle, soit politique soit religieuse, sont naturellement portés à exagérer leurs convictions, quand ce ne serait

que pour faire oublier leurs antécédents, et justifier, à leurs propres yeux, leur passage dans le camp ennemi. Mr. d'Émiliane n'est point à l'abri de cette faiblesse. Dans ses attaques, justes d'ailleurs, contre les abus du culte catholique, il n'oublie jamais de rehausser le mérite du culte protestant, et de démontrer sa supériorité sur le catholicisme. Les passages où cet esprit domine ont été, de notre part, l'objet de quelques notes qui ont pour objet de conserver à cet ouvrage le caractère d'impartialité sans lequel le but de cette réimpression ne serait point rempli. Car nous n'avons entendu attaquer ici aucune religion, — et la religion catholique moins que toute autre. — En signalant les ruses de quelques prêtres, les fourberies de certains ministres indignes, nous avons voulu montrer le véritable esprit religieux, dégagé de toutes ces impuretés, s'élevant au-dessus de ces vaines superstitions, et dominant l'univers par la seule force de la vérité, de la sagesse, et par l'étendue de ses bienfaits.

Quel est, en effet, le culte, quel qu'il soit, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, qui n'ait pas été entaché de superstitions puériles ou funestes, d'erreurs grossières, qui, en détournant l'homme du véritable but religieux, ont été pour lui la source de grandes adversités, de déplorables folies!

Une histoire philosophique des cultes et des cérémonies religieuses, ainsi que des abus causés par l'intolérance des prêtres dans les différentes sociétés, serait le tableau le plus effrayant que l'espèce humaine pût avoir de ses malheurs et de son délire.

L'homme, dans les temps anciens, a représenté ses dieux sous les traits des mortels, et leur a donné souvent ses inclinations et même ses vices. Comme on n'approche

qu'en tremblant des despotes de l'orient et de leurs ministres, comme on n'est admis à leur cour, que lorsqu'on y porte des présents, on a cru également ne pouvoir approcher des autels et des temples des dieux qu'avec des offrandes. Mais l'homme n'en est pas resté là, et le prêtre a souvent empoisonné par des pratiques absurdes ou atroces l'encens qu'on offrait aux dieux.

Si le sauvage s'est quelquefois borné à pousser la fumée du tabac vers l'astre qu'il adorait; si l'Arabe a brûlé sur l'autel du soleil les parfums délicieux qui croissaient dans ses sables ; le Druide, dans ses forêts, égorgeait des hommes pour plaire aux dieux; le Carthaginois immolait des enfants à Saturne, et le Cananéen brûlait des victimes humaines dans la statue de son dieu Moloch.

Les Mexicains avaient des idoles pétries avec le sang des jeunes enfants, des veuves et des vierges qui avaient été sacrifiés, et dont on avait présenté les coeurs au dieu *Vitzliputzli;* on voyait dans son temple plusieurs troncs de grands arbres qui soutenaient des perches où étaient enfilés les crânes de ces malheureuses victimes de la superstition, qui étaient toujours immolées en grand nombre dans leurs solennités.

Dans ces fêtes barbares, six sacrificateurs étaient chargés de l'horrible fonction de sacrifier aux dieux des milliers de captifs.

On étendait successivement chaque victime sur une pierre aiguë; un des prêtres lui tenait la gorge par le moyen d'un collier de bois qu'il lui passait; quatre autres tenaient les pieds et les mains; le sixième, armé d'un couteau fort large et fort tranchant, appuyait le bras gauche sur son estomac, et, lui ouvrant le sein de la main droite, il en arrachait le coeur,

qu'il présentait au soleil pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhalait. A Mexico, un seul sacrifice coûtait la vie quelquefois à vingt mille prisonniers.

Il y avait aussi une fête où les prêtres écorchaient plusieurs captifs, et de leurs peaux ils revêtaient autant de ministres subalternes, qui se répandaient dans tous les quartiers de la ville, en dansant et en chantant. On était obligé de leur faire quelque présent, et cette cérémonie affreuse était pour les prêtres une source de richesses.

Au Pérou les Antis sacrifiaient à leurs dieux, avec beaucoup de solennité, ceux qu'ils jugeaient dignes de ce funeste honneur. Après avoir dépouillé la victime, ils la liaient étroitement à un poteau, et lui déchiquetaient le corps avec des cailloux tranchants; ensuite ils lui coupaient des lambeaux de chair, le gras des jambes, des cuisses, &c. &c., que les hommes, les femmes, les enfants dévoraient avec avidité, après s'être teint le visage avec le sang qui découlait de ses plaies. Les femmes s'en frottaient le bout des mammelles, et donnaient ensuite à téter à leurs nourrissons. Les Antis nommaient sacrifices ces horribles boucheries.*)

Les religions modernes sont heureusement moins atroces dans leurs sacrifices; et la religion chrétienne principalement a eu la gloire de proscrire toutes ces horreurs, et de ramener l'homme aux sentiments de justice, de morale, et de véritable piété, qui conviennent à l'essence de sa nature intelligente. Et cependant, sous l'empire de cette religion d'amour et de charité, combien n'a-t-on pas brûlé, pendu ou décapité

*) Voy. Dupuis, Histoire de l'origine de tous les cultes.

d'hérétiques? Et la génération du XIXème siècle, — de ce siècle de lumières et de progrès en tous genres — pourrait-elle croire, si elle n'en avait été elle-même témoin, que, de nos jours, les bûchers de l'horrible inquisition seraient encore alimentés par un si grand nombre de victimes!... Car il n'a fallu rien moins qu'une révolution populaire en Espagne, pour éteindre, il y a à peine quelques années, la flamme de ces funestes incendies.

Mais si les autels de la divinité ne sont plus ensanglantés, ils sont encore profanés par une foule de superstitions impies, contraires à la vérité chrétienne, au saint esprit de la religion, et qu'entretiennent avec soin quelques prêtres, indignes de ce nom respectable, parce qu'ils en profitent pour exploiter habilement la crédulité des personnes faibles et ignorantes.

C'est précisément cet abus dangereux que le livre de Mr. d'Émiliane signale et flétrit justement.

Cet abus remonte d'ailleurs à la plus haute antiquité, et il existait chez les païens comme chez nous; car les religions ont toutes un caractère commun; c'est d'établir une correspondance entre l'homme et les êtres invisibles appelés dieux, anges, génies &c. Le but de cette correspondance est d'intéresser ces différents êtres à son sort, et d'en obtenir des secours dans ses besoins. L'homme saisit avec avidité toutes les apparences d'espoir qu'on lui présente; c'est le malade qui essaie de tous les remèdes que lui offre le charlatanisme; c'est le malheureux matelot, qui, dans un naufrage, s'empare de la plus petite planche qui surnage, cherche l'appui de tout ce qui l'entoure, et s'accroche à la branche flexible et à la racine fragile qui bordent le rivage.

Des hommes adroits ont su profiter de ce sentiment qui tient à notre faiblesse, pour se rendre puissants dans les sociétés. Ils se sont dits possesseurs de moyens sûrs et efficaces pour obtenir les secours des dieux dont ils prétendaient être les organes et les ministres. Telle fut l'origine des magiciens, des prêtres intermédiaires entre l'homme et la divinité, des augures et des oracles interprètes de ses secrets, et en général de tous ceux qui, au nom des dieux, ne se faisaient aucun scrupule de tromper les hommes pour vivre à leurs dépens.

Quelque haut que nous remontions vers l'origine des temps, quelque loin que nous jetions nos regards sur la terre, partout nous voyons l'homme attendre de ses prières, ou de celles de ses magiciens et de ses prêtres, de ses sacrifices et de ses offrandes, ou de ses cérémonies mystérieuses, des secours qu'il ne reçoit presque jamais et qu'il cherche toujours.

Les nations les plus sauvages ont leurs magiciens qui prétendent, par la force de leurs enchantements, guérir les maladies, attirer la pluie sur les champs, faire souffler les vents qu'on leur demande, et forcer la nature à changer ses lois au gré de leurs désirs. Sous ce rapport d'ailleurs, les nations civilisées ne le cèdent en rien à ces sauvages; les historiens les plus célèbres en ont consigné la preuve dans leurs écrits. „Après que l'agriculteur, dit Plutarque, a employé tous „les moyens qui sont en lui pour remédier aux „inconvénients de la sécheresse, du froid ou de la cha- „leur, alors il s'adresse aux dieux pour obtenir les se- „cours qui ne sont pas au pouvoir de l'homme, tels „qu'une tendre rosée, une chaleur douce, un vent mo- „déré, &c.“ On en usa de même pour détourner les

ouragans et la grêle qui ravage les champs; pour conjurer les tempêtes qui bouleversent les mers, et faire cesser les grands fléaux qui affligent les hommes, la disette, les épidémies, &c. &c. Les causes de tous ces effets désastreux étant dans la nature, on s'adressa aux génies chargés de son administration, pour en obtenir la délivrance; et comme les magiciens et les prêtres se disaient les dépositaires de ses secrets, on eut recours à eux comme aux organes et aux ministres visibles des volontés des dieux. Le prêtre fut tout ce qu'était la nature. Il se mit entre l'homme et les dieux, et souvent même il se mit à la place de ceux-ci, et écrasa l'homme du poids de sa puissance monstrueuse.

Ainsi les Gangas ou prêtres d'Angola et de Congo se donnent pour les dieux de la terre, dont les productions passent pour être un don de leur souverain pontife; aussi les nègres lui en offrent-ils les prémices. On persuade au peuple que si le pontificat cessait d'être rempli, la terre deviendrait stérile, et le monde finirait.

Les habitants de l'île d'Haïti avaient leurs *Butios,* qui se disaient les confidents des dieux, les dépositaires de leurs secrets et les scrutateurs de l'avenir. Ils consultaient en public les Zemès, ou idoles des divinités subalternes, chargées de donner la pluie, et de répandre sur les hommes les biens qu'on leur demandait. Un long tuyau dont une extrémité était dans la statue, et l'autre cachée dans un feuillage épais servait de conduit aux réponses que les Caciques faisaient faire au Zemès pour se faire payer un tribut et contenir leurs sujets. Le *Butios* recevait les offrandes que l'on présentait au Zemès, et les gardait pour lui, sans

garantir pour cela les promesses qu'il faisait par l'organe du Zemès.

Les Caraïbes ont leurs *Boyès*, qui font parler les idoles conformément à leurs désirs, et ils invoquent ces idoles pour obtenir la guérison de leurs maladies, pour qu'elles s'intéressent à la réussite de leurs projets et au soin de leur vengeance; car partout on a cherché à rendre les dieux complices des crimes ou des sottises des hommes, en les mettant dans les intérêts de leurs adorateurs par des prières et des offrandes.

Le prêtre Chrysès, dans Homère, prie son dieu de le venger, et une épidémie ravage tout le camp des Grecs. Docile aux volontés de Josué, le dieu des juifs arrête le soleil dans sa course, afin de prolonger la durée d'un massacre que doit éclairer la lumière. Les Sie-yen-tho ont la simplicité de croire que, par des sacrifices, ils ont le pouvoir de faire descendre la neige du ciel, quand ils veulent perdre leurs ennemis.

Les Canadiens ont leurs jongleurs, espèce de charlatans qui sont en commerce avec les esprits, et qui tiennent d'eux l'art de guérir les maladies. Quand un sauvage est blessé, il prépare un festin et envoie chercher le jongleur. Il arrive, examine le malade, et promet de renvoyer de son corps l'esprit qui cause la maladie. Pour cela, il étale ses médicaments, invoque le dieu du ciel et de la terre, les esprits de l'air et des enfers, puis il se met à danser de toutes ses forces; et quand la danse est finie, il applique son remède.

Les Virginiens ont leurs prêtres, à qui ils s'adressent pour obtenir les pluies nécessaires; ils font retrouver les choses perdues, et ont l'art de rendre fa-

vorables les divinités qui président aux vents et aux saisons.

Les Floridiens ont leur *Jonas*, qui demande au soleil qu'il lui plaise de bénir les fruits de la terre, et de lui conserver sa fécondité. Ils ont des visions et une communication intime avec la divinité. C'est le *Jonas* que le Para aussi consulte quand il veut former quelque entreprise militaire, et qui lui rend la réponse des dieux. La Grèce n'avait-elle pas aussi son oracle de Delphes, — les juifs leurs prophètes, — les Romains leurs aruspices, leurs augures, interprètes des volontés des dieux?

Chez les Chinois, l'Empereur Tchoam-Hong avait près de lui un *Bonze* qui se vantait de commander aux vents et à la pluie. Le Roi de Loango passe aussi pour avoir la puissance de faire tomber la pluie. Il lance une flèche vers le ciel dans une cérémonie à laquelle tout le peuple assiste. S'il pleut ce jour-là, toute la nation est dans des transports de joie qui vont jusqu'au délire.

Un Empereur de la Chine a fait un ouvrage sur l'agriculture, dans lequel il emploie trois chapitres à entretenir ses peuples de ce qu'on doit faire pour détourner ces coups du ciel qui broient et enterrent les moissons.

Virgile, dans ses Géorgiques, conseille de sacrifier un bouc à Bacchus, et de célébrer des fêtes en honneur de ce dieu, pour obtenir d'heureuses vendanges. Il prescrit également des sacrifices en l'honneur de Cérès, et ordonne aux cultivateurs de promener trois fois la victime autour des champs, pour que cette déesse protège les moissons. Les Chinois ont leurs sacrifices des quatre saisons, qui se faisaient anciennement sur

quatre montagnes situées vers les quatre points cardinaux du monde. On allait sacrifier au printemps sur la montagne de l'est, pour prier le ciel de veiller sur les semences confiées à la terre; au solstice d'été, sur celle du sud, pour obtenir une chaleur bénigne; en automme, sur celle de l'ouest pour la destruction des insectes; et en hiver pour remercier le ciel des biens qu'il avait accordés, et pour le prier d'en verser de nouveaux l'année suivante; car la reconnaissance de l'homme est toujours intéressée. Je vous remercie afin que vous me donniez encore.

Le Tchen-Yu, chef des Tartares, rassemblait son peuple près d'un bois, et là ils sacrifiaient au dieu tutélaire des champs et des grains, en tournant autour du bois. Tcham-Tçoum, après une longue sécheresse, fait des sacrifices pour obtenir de la pluie. Les Grecs et les Romains invoquaient Jupiter pluvieux.

Les Tartares Mantchoux sacrifient au ciel, à la moindre épidémie qui menace leurs chevaux. Dans les sacrifices que Kublai-Kan faisait aux dieux, il répandait sur la terre des vases pleins de lait de cavale, dans l'idée que les dieux venaient le boire, et que cette offrande les engageait à prendre soin des troupeaux.

L'Illinois va se laver tous les jours à la rivière, et après s'être jeté de l'eau et du sable sur la tête, il prie son dieu et lui dit: „Mon Dieu, donnez-moi au-„jourd'hui du riz et des ignames; donnez-moi des es-„claves et des richesses; donnez-moi de la santé.“ Il a aussi ses fétiches, qu'il invoque dans ses différents besoins. C'est sur l'autel du fétiche qu'il met des pots vides lorsqu'il demande de la pluie, qu'il place un sabre ou un poignard pour obtenir la victoire, et qu'il dépose un petit ciseau lorsqu'il a besoin de vin de

palmier. Si l'idole est sourde, alors il a recours au devin pour faire le tokké, cérémonie par laquelle on obtient tout des dieux.

Les nègres de Juida ont aussi leurs fétiches. Ils s'adressent à certains grands arbres pour obtenir la guérison de leurs maladies, et en conséquence, ils font des offrandes de pâte de millet, de maïs et de riz. Dans les tempêtes, les sauvages font des présents à la mer, et ordonnent le sacrifice d'un boeuf; ils jettent dans les eaux un anneau d'or, aussi loin que possible. Les Grecs sacrifiaient un taureau à Neptune, dieu des mers, et une brebis à la tempête. On voit qu'il y a, sous le rapport religieux, beaucoup de ressemblance entre les sauvages et les peuples civilisés.

On invoque aussi chez les sauvages le serpent fétiche dans les pluies abondantes et dans les sécheresses extrêmes, pour obtenir de riches récoltes, et pour faire cesser les maladies des bestiaux. Les Romains, dans un temps de peste, n'envoyèrent-ils pas chercher le serpent d'Épidaure: On lui bâtit un temple dans l'île du Tibre.

Le souverain pontife attaché au culte de ce grand fétiche exige continuellement des offrandes pour son serpent; et, lorsqu'elles ne sont pas assez abondantes, il menace le pays de voir les moissons ravagées. Alors le peuple se prive du nécessaire pour apaiser la colère du dieu serpent.

Les insulaires de Socotora invoquent la lune pour avoir une bonne récolte, de la pluie dans les temps de sécheresse. Les Égyptiens priaient Isis et invitaient le Nil à descendre dans leurs champs.

Les Formosans ont des dieux dont les uns protègent les guerriers; les autres veillent sur les semailles;

ceux-ci ont l'empire sur la santé et les maladies; ceux-là protègent la chasse, les maisons, &c. &c. Les sauvages en ont aussi qu'ils invoquent pour en obtenir une pêche heureuse; car, chaque art, chaque besoin, chaque passion a son dieu.

Les *Jambos*, au Japon, chassent les malins esprits. Ils promettent aussi de guérir les maladies par le moyen d'un morceau de papier sur lequel ils tracent quelques caractères; ils le placent sur l'autel qui est devant leur idole.

Les sectaires de la religion de *Fo* révéraient un doigt de ce prétendu dieu: on l'exposait comme une relique tous les trente ans, et alors on publiait que l'année était des plus abondantes. *)

Toutes ces superstitions nous paraissent monstrueuses, absurdes, et le sont certainement. Quoi de plus faux et de plus absurde, en effet, que d'imaginer que la divinité est placée comme en sentinelle pour écouter toutes les sottises qui passent par la tête de ceux qui lui adressent des prières, et dont les voeux, pour la plupart, n'expriment que des désirs insensés et dictés par l'intérêt particulier, qui s'isole toujours de l'intérêt général.

Nous autres, chrétiens, nous traitons les pratiques religieuses des peuples que je viens de citer avec un superbe dédain... Les Grecs et les Romains, disons-nous, étaient des païens qui n'avaient point reçu du ciel le bienfait de la révelation; les autres peuples étaient ou sont encore idolâtres; quelques-uns même encore sauvages n'inspirent que mépris et pitié....

---

*) Voy. encore le même ouvrage déjà cité: *l'Histoire des cultes* par Dupuis.

Cependant si nous voulons être de bonne foi, nous reconnaîtrons que notre culte n'est pas exempt de superstitions semblables, de pratiques qui ressemblent à de l'idolâtrie, et qui s'éloignent beaucoup des sublimes vérités de la religion révélée, de ce dogme immortel que le Christ lui-même a daigné prescrire à l'humanité.

N'avons-nous pas, en effet, les processions ordonnées par l'église, à certaines époques de l'année, pour obtenir de la pluie ou du beau temps? N'avons-nous pas des reliques consacrées dans nos temples, exposées à la vénération du peuple, et qui passent toutes pour être douées de quelque vertu particulière? Ne va-t-on pas en pélerinage leur adresser des voeux, pour obtenir la guérison de quelque mal, et en recevoir quelque faveur?

Ce sont ces pratiques, que nous n'osons pas appeler religieuses, et surtout les revenus exorbitants qu'en retiraient autrefois plusieurs monastères, qui ont fourni au réformateur Luther de si terribles arguments dans ses attaques contre l'église catholique. Beaucoup de ces abus ont disparu; mais il en existe encore trop, et dans ces dernières années, on ne peut s'empècher de reconnaître une tendance marquée à faire revivre des superstitions que les personnes éclairées croyaient détruites à tout jamais. C'est donc rendre un service réel à la religion, et aux hommes véritablement pieux que de signaler de pareils abus qui égarent les ames crédules, trompent l'esprit du peuple, faussent son jugement, et tendent à lui faire croire que la religion ne consiste plus dans sa morale sublime, dans l'adoration de Dieu, dans la pratique des vertus, mais

dans de vaines et puériles fantasmagories qui éblouissent ses yeux, sans parler à sa raison ni à son coeur.

Ces superstitions, ces fantasmagories ont été, de tout temps, entretenues, propagées, et, en quelque sorte, *affectionnées* par un ordre fameux dont le nom proscrit, et oublié pendant quelques années, remplit encore une fois, aujourd'hui, toutes les bouches de la renommée. Les *Jésuites* occupent une place importante dans le livre de Mr. d'Émiliane, qui, écrivant sous Louis XIV, les attaquait au sein de leur toute-puissance, et ne se doutait guères que cet ordre si influent serait anéanti sous Louis XV et Clément XIV, pour renaître quelques années plus tard, disparaître encore, et revenir enfin au grand jour, plus nombreux, plus entreprenant, plus audacieux que jamais!

Nous ne croyons pas que ce soit ici le lieu de discuter la grande question de *la liberté de l'Enseignement*, qui préoccupe aujourd'hui tous les esprits, et qui a été agitée au sein du parlement français avec tant de talent et d'éclat. Mais comme le débat n'existe véritablement qu'entre l'État représenté par l'université, d'un côté, — et les Jésuites, de l'autre, — il n'est pas hors de propos de résumer ici l'opinion publique sur le caractère, et le mérite comme corporation, de l'ordre célèbre qui s'est mis aujourd'hui en cause, de sa propre autorité.

Mr. le Comte de Montalembert s'étant posé publiquement comme le partisan déclaré des Jésuites, nous trouverons dans son discours, prononcé à la chambre des Pairs, le 8 mai 1844, l'exposé le plus clair des arguments qui militent en faveur de cet ordre religieux.

„Ce qui nous attache aux Jésuites, dit le noble

Pair, ce sont les haines extrêmes, les calomnies indignes dirigées contre eux; et d'ailleurs, ne le savons-nous pas? les plus sincères de nos adversaires n'ont-ils pas avoué que ce qu'on poursuivait dans les Jésuites, c'était la vieille forme de l'ancien régime? — Pour moi, quand j'ai vu dans le monde et dans l'histoire, tous les ennemis de l'église catholique être d'accord pour attaquer, pour calomnier les Jésuites, je me suis convaincu alors que les attaques dirigées contre eux portaient au coeur même de l'église; et je suis devenu le partisan et l'admirateur des Jésuites, après avoir été leur ennemi.

„On leur impute des crimes! Quel est donc le gouvernement, la dynastie, le dogme régnant, quelque part que ce soit, qui n'en ait pas commis, et sans les avoir rachetés, comme les Jésuites, par les plus éclatants services.

„Les Jésuites ne sont pas l'église sans doute; mais ils se rattachent à elle par des liens nombreux et sacrés. L'église a fait pour eux plus qu'elle n'a jamais fait pour ses autres enfants, et je me rappelerai que dix-neuf papes leur ont décerné publiquement et officiellement les plus magnifiques éloges. Je ne sais pas de corporation qui ait plus que celle-là, des droits au respect de tous les amis de l'église.

„On a parlé de leur suppression; ç'a été une grande iniquité dont je voudrais pouvoir vous dérouler ici la déplorable histoire. Je voudrais pouvoir vous rappeler toutes les protestations des évêques; mais le temps me presse, et je renvoie ceux qui voudraient s'instruire sur ce sujet, à l'ouvrage publié par Mr. de Saint Priest. Vous y verrez, vous pourrez y apprécier les motifs ignobles qui ont armé contre eux les puissants de la terre.

„Leur existence est, dit-on, incompatible avec la liberté. Est-ce donc la liberté que défendait Madame de Pompadour, quand elle les poursuivait? Était-ce la liberté que défendait Charles III, quand il les exilait, et surtout quand il ordonnait, sous les peines les plus cruelles, qu'un silence absolu fût gardé sur cette mesure? Qu'on n'invoque donc pas la liberté: la plus grande gloire des Jésuites, c'est d'avoir succombé, non pas sous les coups de la liberté, mais sous les derniers coups du despotisme le plus odieux.

„Si l'existence des Jésuites est incompatible avec quelque chose, c'est avec le despotisme, et surtout avec ce despotisme hypocrite et menteur qui se déguise sous les apparences de la liberté.

„Il y a trois pays qui jouissent d'une liberté d'enseignement assurément plus grande que celle qui règne en France, l'Amérique, la Belgique et l'Angleterre. Eh bien! dans ces pays-là les Jésuites existent, libres, tranquilles et sincères, et l'on n'a jamais eu à leur reprocher la moindre tentative contre les institutions.“

Cet éloquent panégyrique de Mr. de Montalembert a été non moins éloquemment réfuté par plusieurs orateurs distingués, au nombre desquels il faut citer en première ligne MM. Cousin, Passy et Villemain. Mais tous les arguments développés par eux, se trouvant résumés dans quelques mots prononcés par un autre Pair, Mr. Viennet (le 30 avril 1844), — nous croyons qu'il suffira de mettre sous les yeux de nos lecteurs cet extrait du discours de Mr. Viennet:

„La conduite de la portion militante du clergé actuel porte tous les caractères d'une véritable ligue contre l'état. Cet imprudent parti se croit assez fort pour dominer, pour absorber l'éducation, et il ne voit

pas que c'est l'anarchie qu'il introduirait en France! il ne voit pas que dans cette lutte de théories contraires enfantées par une liberté sans limites et sans contrôle, au milieu de ce bruit confus de prédications, périrait bientôt l'ordre, la loi, la justice, la religion elle-même.

„Supprimez l'Université, rompez les digues que le législateur de l'Empire avait si sagement élevées, et bientôt vous verrez toutes les utopies renaître et enfanter autant de sectes que d'erreurs, et de doctrines pernicieuses. Et quand, à cette génération ainsi travaillée, l'état viendra demander des fonctionnaires et des administrateurs éclairés, il ne trouvera que des bigots, des sophistes, des sceptiques et des fanatiques de toute espèce, parfaitement disposés à contester son influence et à lutter contre son autorité."

Aux deux documents qui précédent, nous en ajouterons un troisième dans lequel on examine la position des Jésuites en dehors même de la question de la liberté d'enseignement; c'est un article de journal*) où les Jésuites sont jugés avec une bonne foi et une impartialité très-remarquables:

„Non, nous ne croyons point à la résurrection des Jésuites! une bulle papale leur a vainement rendu l'existence qu'une bulle leur avait ôtée; s'ils sont encore debout, ils ne sont plus ce qu'ils furent; le corps est vivant, l'âme qui en fit la mystérieuse énergie s'est évanouie sans retour; le corps n'est qu'un simulacre qui parodie solennellement les actes de sa vie passée, et n'en ressaisira jamais la réalité. Il ne faut donc pas nous effrayer d'un fantôme qui n'a de force aujourd'hui qu'à la condition même de ne plus se ressembler. Un

---

*) Courrier français, du 9 mai 1844.

mot expliquera notre pensée. L'ordre de Saint-Ignace, telle fut sa grande mission, était un moyen de gouvernement de l'église pontificale à laquelle il s'appuyait; aujourd'hui, il est un auxiliaire, un renfort de chaque église nationale. En France, par exemple, le jésuitisme, redemandé par la majorité des Évêques, est, en quelques sorte, *gallicanisé*. Nous n'avons point à réviser le procès fameux des Jésuites, et à rechercher si, en effet, ils ont été accusés jusqu'à la calomnie. Il serait étrange, d'ailleurs, que leurs fautes notoires constituassent pour leurs adversaires un brevet d'infaillibilité. Milice de l'église, suscitée pour sa défense, dans l'âge même de la réforme, de la renaissance et de la philosophie, ils tentèrent de réaliser pour le compte de Rome, le rêve ambitieux de Grégoire VII, et d'envelopper dans les mailles du filet de Saint-Pierre une société qui, peu-à-peu, échappait à toute discipline, à toute soumission, à toute unité. De là, ce perpétuel mélange de violence et d'astuce, d'audace et de souplesse, de rigueur impitoyable et de facilité d'accommodement qui les a caractérisés! Ce que l'église des temps de barbarie exigeait au nom du ciel avec une sublime insolence, ils travaillèrent à le lui ménager par le maniement des intérêts et des passions de la terre. Ils furent les diplomates de la croix. Ce ne fut donc pas à tort, que dans l'ordre politique, ils furent suspects d'user de tous les moyens pour établir leur domination temporelle; ce fut avec une égale justice que, dans l'ordre moral, ils furent accusés de composer avec les faiblesses humaines pour assurer leur domination spirituelle. S'il en eût été autrement, ils auraient trahi leur mission même. Ils pratiquaient l'art des transactions, la science des capi-

tulations, et de même que, dans leur zèle de conversion sur la terre étrangère, ils toléraient complaisamment les honneurs rendus à Confucius ou aux idoles chinoises, de même, au milieu de la Chrétienté, afin de la retenir sous le joug de l'église, ils tolérèrent le culte des idoles mondaines, et s'y associèrent peut-être.

Toutefois, ce fut le prétexte, ce ne fut pas la cause déterminante de leur proscription. Une ligue puissante s'organisa au dix-huitième siècle entre la philosophie et le pouvoir temporel. La philosophie, pour pénétrer jusqu'à l'église qu'elle voulait abattre, comprit qu'il fallait d'abord, par la mine et par la sape, faire sauter cet énorme bastion du Jésuitisme: la brèche faite, le reste était facile. De son côté, le pouvoir temporel des pays catholiques, jaloux de conquérir cette émancipation dont la réforme avait doté les souverains protestants, savait aussi qu'il s'affranchirait à tout jamais de l'église, en expulsant cette garnison que Rome tenait dans ses états, et jusque dans ses palais. Telle était la disposition des esprits en haut et en bas au dix-huitième siècle. Le jésuitisme était condamné, il était facile de le trouver coupable. Qu'on applaudisse à l'oeuvre des rois et des philosophes, soit; mais qu'ils aient, dans cette grande affaire, déployé une habileté digne de leurs ennemis, cela est hors de doute; les Jésuites ne furent alors ni les plus fins ni les plus astucieux. Quoi qu'il en soit, l'expulsion des Jésuites fut, dans les royaumes catholiques, la consommation de l'affranchissement du pouvoir temporel si énergiquement entamé par la réforme. Ce fut un grand coup d'état politique, auquel les habiles de l'époque firent servir les passions étroites, les rancunes, les accusations justes, et les calomnies de tous les ennemis de l'ordre!

Aujourd'hui l'ordre est debout. Que peut-il du mal qu'il a fait par le passé? — Sa domination avait sa base dans l'ombre; le grand jour de la publicité pénètre partout. — Le pouvoir temporel, grâce a cinquante ans de révolutions, est complètement affranchi de la domination spirituelle; César est tout-puissant; le vicaire de Dieu se résigne dans Rome. Où est le danger? Ainsi que nous l'avons dit, le jésuitisme est réduit à s'appuyer sur l'église nationale, à s'incorporer avec elle, et devons-nous nous étonner, si elle se prête à cette union?"

Si nous n'avions pas résolu de garder dans ce débat la plus stricte neutralité, nous ferions observer que la sécurité de l'auteur du fragment qui précède, est peut-être un peu trop grande; il est assez probable, en effet, que *l'esprit* de la compagnie de Jésus a survécu aux modifications importantes survenues dans l'ordre politique et social, et *la cause* subsistant toujours, il y aurait lieu sans doute d'appréhender les mêmes effets que par le passé. Toutefois, le lecteur remarquera, que nous cherchons avant tout la vérité, et que, dans notre conviction, la publication de ce livre, loin de porter aucune atteinte à la foi religieuse, lui rend, au contraire, un solemnel hommage, en la dépouillant des accessoires inutiles et menteurs dont les hommes l'entourent, pour ne lui laisser que l'éclat et la splendeur de l'immortelle vérité qu'elle a reçue de *Dieu* lui-même.

Cette réimpression a été faite d'après l'édition de Rotterdam (1712). L'éditeur actuel en conservant l'intégrité du texte, a modifié seulement quelques locutions dont la vétusté paraissait trop choquante; et il y a ajouté des *notes* qui ont pour objet de combler la lacune qui existe entre l'année **1712** et l'époque actuelle.

PRÉFACE

DE LA CINQUIEME ÉDITION.

AU LECTEUR.

Ayant été Prêtre Séculier dans l'Église Romaine, et ayant fait dans mes voyages, particulièrement dans celui d'Italie, plusieurs remarques assez curieuses sur la manière de vivre et sur les intrigues détestables des Prêtres et des Moines de cette même Communion, qui ne pouvoient pas si facilement venir à la connoissance des autres, j'ai cru les devoir donner au Public. J'ai déclaré au commencement de ma première Lettre la raison qui m'a porté à faire ces sortes de recherches. J'ajouterai seulement ici, que ceux qui connoissent l'esprit de Rome, n'auront pas de difficulté à ajouter foi aux matières de fait que je rapporte. Et je ne crois pas que personne voulût hazarder son crédit à les critiquer, puisqu'elles sont encore aujourd'hui exposées aux yeux de tout le monde, et que tous les Voyageurs qui ont fait quelque séjour dans ces Pays-là, en peuvent être tout autant de témoins.

Si je me sers d'expressions qui pourroient sembler un peu gayes, je prie mon Lecteur de l'attribuer à la matière, et de considérer, que de même qu'on ne peut

pas bien rapporter les choses sérieuses avec des termes enjoués, aussi n'est-il pas possible d'exprimer les ridicules avec un air de gravité.

Comme toutes ces observations que j'ai faites dans mes voyages, ont beaucoup servi à mon changement de Religion, j'espère que Dieu bénira la publication que j'en fais, par une suite de bons effets, en désillant les yeux aux Papistes, décourageant ceux qui les trompent, et faisant que les Protestans rendront grâces à Dieu d'avoir été si heureusement délivrés d'un si misérable esclavage. C'est là, Lecteur, le principal dessein que je me suis proposé dans mon Livre.*)

G. d'Émiliane.

---

*) L'éditeur de cette réimpression, ne se proposant pas le même but, et voulant garder une parfaite neutralité entre les deux cultes, a dû nécessairement modifier plusieurs des assertions de l'auteur. Tel est l'objet des notes qu'on a ajoutées à cet ouvrage, et de l'introduction à laquelle le lecteur est prié de se reporter.

(N. d. l'Éd.)

RUSES ET FOURBERIES DES PRÊTRES ET DES MOINES.

PREMIÈRE LETTRE.

Des Reliques, &c.

Vous n'avez pas oublié, Monsieur, que dans le dernier entretien que nous eûmes en France sur les matières de la Religion, je vous engageai à m'avouer que la Religion Protestante étoit plus conforme à la raison, que la Romaine que vous professez. Il est vrai que par un détour plus fin que solide, vous appelliez cette raison, une raison humaine, appuyée sur les sens, qui sont, disiez-vous, comme l'écueil où la pureté de la Foi vient à faire naufrage. Vous vouliez que la Foi fût le fondement de votre Religion, à l'exclusion de tout autre; et comme vous admettiez librement avec vos Théologiens plus de cent différens miracles dans la Transsubstantiation; vous disiez que c'étoit un Mystère de la Foi, qui doit être plutôt humblement adoré que témérairement approfondi. Lorsque je pris la liberté de vous dire que ma raison m'étant donnée de Dieu, pour m'en servir dans la recherche de la vérité, il m'étoit difficile d'en rejeter des lumières, et que

sans cela j'étois comme une Personne qui tombe dans une eau profonde, et qui faute de trouver pied, se perd et se noye; vous me répondîtes que si je voulois suivre la raison, vous me donneriez des guides capables de satisfaire un esprit bien fait; que je n'avois qu'à jeter les yeux sur tant de gens savans, de Moines et de Prêtres qui sont les lumières du monde, et les Colonnes de l'Église, qui par l'intégrité de leur vie et par la pureté de leur doctrine, supportent ici bas le Temple de Dieu: Qu'il étoit moralement impossible que tant de gens savans fussent dans l'erreur, et que le consentement de tant de beaux Esprits, vous sembloit un fondement assez solide pour mettre un esprit raisonnable en repos. Vous me parlâtes ensuite fortement de la modestie qui convient à ceux qui n'ont qu'une médiocre capacité. Vous savez bien que je reconnais mieux qu'aucune personne du monde, ma médiocrité, et que je vous remerciai de cet avis, en vous témoignant pourtant que quelque utile qu'il me paroisse, je ne croyois pas qu'il me dût arrêter dans la recherche de la vérité. Comme quelque temps après, en partie par dévotion et en partie par curiosité, j'entrepris le voyage d'Italie, je me suis ressouvenu du renvoi que vous m'aviez fait à vos Prêtres et à vos Moines, et je me suis appliqué plus que je n'aurois fait, à examiner leur conduite, pour tâcher de reconnoître si c'étoit en effet un fondement suffisant et raisonnable, comme vous le prétendez, pour raffermir une personne qui commençoit à douter de la vérité de vos Principes. Il semble, en vérité, que Dieu prit dès lors un soin tout particulier de disposer toutes choses pour m'en donner l'éclaircissement dans mon voyage. Il permit qu'en sortant de Paris, je m'associai avec un Moine Bénédictin d'une Congré-

gation réformée, homme assez savant, et dont l'esprit et quelques bonnes qualités avoient attiré l'approbation des Religieux de son Ordre, pour l'envoyer pour la seconde fois leur Procureur Général en Cour de Rome. Il avoit un extérieur fort avantageux, et l'esprit fin, propre à ménager l'esprit des Cardinaux et à s'insinuer dans celui du Pape; et il s'étoit mis en voyage pour ce dessein. Nous prîmes notre chemin par la Brie, ensuite par la Bourgogne, et passâmes sur la route par plusieurs Monastères de son Ordre, où nous fûmes reçus et traités fort civilement, et où j'eus lieu de faire quelques observations, qui m'ont paru assez importantes pour vous les communiquer. Elles seront le sujet de cette Lettre, me réservant de vous faire part à la première occasion, des autres choses que j'ai eu lieu d'observer depuis mon entrée en Italie.*)

Nous arrivâmes le 13 Juillet à une petite Ville, sur les confins de l'Auxerrois, appellée Flavigny. C'est un lieu peu considérable, (quoique fameux par un Pélerinage qui y a été entretenu depuis long-temps en l'honneur d'une Ste Reine) et très-curieux pour les contestations et les impostures, qui étoient encore en chaleur sur ce sujet lorsque nous y passâmes. Voici en deux mots cette histoire. Une Sainte appellée Reine, souffrit le martyre aux environs d'Alisé, petit village à une lieue de Flavigny, dont le terroir est

*) Les monastères que l'auteur va visiter, n'existent plus aujourdhui, et les observations qu'il y fera n'ont d'intérêt pour le lecteur que comme documents historiques; cependant comme d'autres congrégations se sont élevées et s'élèvent encore, chaque jour, avec ou sans autorisation du gouvernement, pour remplacer les monastères détruits par la révolution, le tableau que l'auteur présente ici, tout ancien qu'il est, ne manque pas d'une certaine actualité.

abondant en eaux salutaires et minérales. Long-temps après, les Moines de Flavigny firent la recherche du corps de cette Sainte, et donnèrent à entendre au Peuple, que lorsqu'elle fut décapitée, dans l'endroit précisément où tomba la tête, une fontaine reconnue par expérience fort salutaire pour les malades, sourdit à l'instant comme un perpétuel miracle, pour témoigner combien Dieu avoit approuvé la confession de foi de sa servante. Cette erreur s'étant ensuite propagée pendant plusieurs siècles dans l'esprit des Peuples, et étant devenue d'autant plus incurable qu'elle étoit ancienne, il est arrivé, depuis quelques années, que les Pères Cordeliers, qui sont des Religieux de l'Ordre de S. François, gens fins et rusés, ont obtenu de l'Évêque du lieu de bâtir une petite Chapelle autour de ladite Fontaine, dont ils ont pris possession au grand regret des Moines de l'Ordre de S. Bénoît, anciens et paisibles possesseurs de toutes les Reliques de sainte Reine; qui virent par là combien il étoit dangereux d'avoir de pareils voisins, et quelle faute ils avoient faite en négligeant de se rendre maîtres d'une source d'eau prétendue si féconde en bénédictions, et qui n'étoit éloignée que d'une lieue de leur Monastère.

En effet les Cordeliers s'en surent bien mieux servir qu'eux. La dévotion augmenta en fort peu de temps au profit de ces bons Pères, lesquels n'étant pas encore contens d'avoir la Fontaine miraculeuse, et voulant attirer à eux toute la dévotion du Pélerinage, prétendirent, un beau matin, qu'ils possédaient une partie considérable du corps de la Sainte. Ils commencèrent d'en exposer publiquement un bras tout entier; de sorte que l'on vit paroître dans la distance de moins d'une lieue, une Sainte à trois bras, au grand étonne-

ment et scandale des peuples d'alentour, et d'une infinité de Voyageurs et de Pélerins qui s'y rendent de toutes parts. Plût à Dieu qu'une telle aventure, et une infinité d'autres aussi étranges, eussent ouvert les yeux à ces pauvres Peuples, en leur découvrant une bonne fois combien ces misérables Moines les jouent! Ils auroient pu reconnoître que non seulement les os qu'ils adorent, sont très-incertains, n'étant pris que sur la foi de gens très-suspects; mais encore que cette Fontaine qui ne fut jamais miraculeuse, produit seulement une excellente eau minérale, ainsi que l'indique la nature du terroir, et comme l'ont reconnu plusieurs fameux Naturalistes et Médecins qui ont écrit savamment sur ce sujet.

J'aurois souhaité, Monsieur, que vous eussiez été présent lorsque le Père Gardien de ce Couvent, (qui prit la peine lui même de nous faire voir les beaux bâtiments et jardins qu'il avoit bâtis de l'argent de la dévotion) se mit à discourir de sa prétendue Relique, qu'il voulut aussi nous montrer; je suis sûr que vous seriez bien revenu de l'opinion avantageuse que vous avez de ces sortes de gens. Il protesta avec un blasphême horrible que pour lui, il ne croyoit pas plus fermement au Mystère de la Trinité, qu'à la vérité de sa Relique, nonobstant que l'Évêque du lieu lui eût défendu de l'exposer davantage en public. Ce seroit une chose trop ridicule de vous rapporter la voie et la manière par lesquelles il assuroit que ce Bras leur étoit venu, jusques à y mêler les révélations de ses Frères les Cordeliers, et le Ministère des Anges, qui est la voie ordinaire de l'introduction du culte superstitieux dans l'Église Romaine. La réflexion que je vous prie de faire seulement sur ceci, est que véritable-

ment c'est une chose pitoyable de voir que les Catholiques Romains soient si obstinés que de ne vouloir pas être désabusés, quoiqu'ils voient tous les jours à leurs yeux plusieurs choses qui pourroient les tirer de l'erreur: Et il est à croire que par un juste jugement de Dieu, comme ils rendent un culte à leurs Saints et Saintes qui n'est dû qu'à Dieu seul, ils sont réduits à rendre le même culte à des choses qui dans leur conscience même ne le méritent pas. La plupart de leurs Théologiens soutiennent, que lorsqu'une dévotion est une fois établie, quoique le sujet auquel elle se rapporte soit reconnu ensuite supposé, et même indigne de ce culte, on ne peut néanmoins en conscience en arrêter le cours; parce que, disent-ils, le scandale que cela causeroit, seroit un beaucoup plus grand mal que celui que l'on voudroit ôter; et la simplicité d'un Peuple abusé, dont l'intention est toujours droite et pure, est beaucoup plus agréable à Dieu, qu'une trop grande défiance d'être trompé, qui pourroit les porter à révoquer en doute toutes sortes de Reliques et de Miracles; ce qu'ils considèrent comme un très-grand mal. Mais la vérité est que cela diminueroit trop leurs profits temporels, n'y ayant point de Pélerinage qui ne leur en produise de très-considérables, par le nombre infini de neuvaines, de Prières et de Messes que l'on y fait dire, qui sont toutes taxées à un très-haut prix. Je puis vous rapporter sur ce sujet le résultat d'une Conférence, où je me trouvai moi-même, il y a quelque temps, à Blois, au sujet de plusieurs Reliques conservées dans la Parroisse de S. Victor, distante de deux lieues de ladite Ville. Elles étoient fort mal en ordre dans de vieilles Châsses de bois, presque pourries par la longueur du temps, ce qui empêchoit de les porter

en Procession et de les exposer en public. Il s'agissoit donc de les mettre plus à la mode, en les transportant dans de nouvelles Châsses. Pour cet effet Monsieur de Chartres, Évêque du Diocèse, fut supplié d'en faire la Translation; le prélat envoya aussitôt les ordres nécessaires à M. l'Archidiacre de Blois, qui assembla plusieurs membres du Clergé pour conférer avec le Curé et les Prêtres de S. Victor, des précautions qu'il falloit prendre dans cette Translation. La résolution fut que pour éviter le scandale qui pourroit arriver, si l'on ne trouvoit rien dans ces vieilles Châsses, et pour ne point diminuer la bonne opinion et la dévotion du Peuple si l'on n'y trouvoit que peu d'ossemens, le transport ne se feroit point en public, mais le plus secrètement qu'il seroit possible en la présence seulement de quelques personnes prudentes, qui sauroient remédier à toutes sortes d'accidens en cas de besoin. Je fus prié par quelques amis de l'Archidiacre de m'y trouver; et je puis vous assurer que la résolution fut prise, si l'on n'eût rien trouvé du tout dans les Châsses, de soutenir néanmoins que les corps des Saints y étoient tout entiers. Pour appaiser un peu les scrupules qui auroient pu naître sur cette manière de procéder, un Chanoine de S. Sauveur de Blois, homme résolu et de peu de conscience, soutint devant l'assemblée, qu'on ne devoit point faire de difficulté d'assurer une telle chose, toute fausse qu'elle fut: Que là où il s'agissoit de l'intérêt de l'Église, il falloit sacrifier toutes sortes de respects et de sentimens; qu'on ne devoit point exposer les Mystères des Catholiques aux railleries des Hérétiques (c'est ainsi qu'ils appellent les Protestans) qui ne manqueroient pas de se moquer, sitôt qu'ils sauroient que l'on n'auroit rien

trouvé dans les Châsses de S. Victor, qui avoient été si long-temps le sujet de l'adoration des Peuples: Que de plus la dévotion des Séculiers pour les Ecclésiastiques étoit déjà si refroidie, que l'on n'en pouvoit presque rien tirer que par un saint artifice. L'Archidiacre écouta tout son discours sans le contredire en la moindre chose, et le Curé de la Parroisse comme y ayant le plus d'intérêt, l'en remercia hautement. Après quoi on procéda à l'ouverture des Châsses, et la vérité est que l'on y trouva des os. Un Moine de l'Abbaye de S. Lomer de Blois qui étoit présent, s'écria sur l'heure, qu'il sentoit une odeur très-suave qui en sortoit, et qui l'embaumoit de telle manière qu'à peine pouvoit-il se soutenir. Un jeune Religieux son compagnon suivit immédiatement; et quelques Paysans de la Parroisse protestèrent la même chose. L'Archidiacre et tous les autres déclarèrent franchement qu'ils ne sentoient rien; que toutefois comme il se pouvoit faire que ces personnes-là eussent quelque mérite particulier devant Dieu qui les rendoit plus dignes de recevoir de semblables faveurs, leurs attestations seroient reçues et mises à la marge du procès-verbal que l'on faisoit de cette Translation, et dont l'original seroit enfermé avec les Reliques dans les nouvelles Châsses.

J'eus la curiosité, quelques semaines après, au temps des vendanges, d'interroger en particulier quelques-uns de ces Paysans sur l'odeur qu'ils avoient sentie. Les uns dirent que c'était une odeur de Rose, d'autres de Jasmin, et d'autres de Violette. Mais comme je m'apperçus qu'ils chanceloient et sourioient en même temps, je les pressai un peu davantage, et enfin ils m'avouèrent que la bonne opinion que leur inspiraient les deux Moines qui avoient commencé à parler, les

avoit entraînés et comme forcés à croire qu'ils sentoient ce qu'ils n'avoient jamais senti en effet. Cette confession faite avec ingenuité, me fit rechercher l'occasion de parler à ces deux Religieux. J'allai voir le plus jeune, auquel je fis premièrement deux ou trois visites de civilité, pour me le rendre plus familier. Ensuite j'obtins de son Supérieur, de lui permettre de venir se promener avec moi à une maison de campagne, où après quelques raffraichissemens, je le mis sur l'article des Reliques de S. Victor. Vaincu par les civilités que je lui faisois, il me témoigna qu'il m'ouvriroit son coeur comme à son propre frère, et que la vérité étoit qu'il n'avoit point senti cette odeur miraculeuse, dont il avoit porté témoignage; mais que pour ne point contredire son confrère, et par une soudaine honte qui l'avoit surpris de ne pas paroître si privilégié que lui des faveurs célestes, il avoit déposé contre sa conscience, et en avoit eu ensuite quelque scrupule. „Mais „mon Père," lui dis-je, „comment pouvez-vous être en „repos, si vous n'allez premièrement vous dédire de „ce que vous avez avancé, pour rendre hommage à la „vérité? Le Diable est le père du mensonge, et vous „ne pouvez pas prétendre à la qualité d'enfant de Dieu, „si vous ne détruisez l'oeuvre du démon, dont vous „avez été vous-même l'instrument." Il répartit qu'il avoit consulté là-dessus ses Supérieurs, et que la règle générale qu'on lui avoit donnée pour surmonter les scrupules de cette nature, étoit de considérer si la chose n'étoit point contre la gloire de Dieu, ou contre l'avantage de son Ordre: que ce n'étoit point contre la gloire de Dieu d'avancer l'honneur d'un de ses Saints, lorsque de certaines circonstances utiles à l'Ordre engageoient à le faire, et que tout le mal en cela se ré-

duisoit à dire, que Dieu a fait ce qu'il pouvoit faire, et ce qu'il a fait en plusieurs autres occasions; ce qui n'étoit au plus qu'un petit péché véniel, comme ils disent que sont tous les mensonges qui ne sont point contre la justice, c'est à dire qui ne font tort à personne.

Ayant donc tiré de lui cette vérité, il ne restoit plus que le vieux Moine à convaincre, ce qui ne me fut pas possible de faire; car il persista toujours à soutenir ce qu'il avoit avancé, et beaucoup plus, car il ajoutoit que cette odeur l'avoit suivi partout, tant qu'il étoit resté un peu de poussière de ces sacrées Reliques sur ses habits. Cependant cela ne m'empêcha pas de considérer que toute la *crédibilité* de ce miracle, étoit réduite à la conscience d'une seule personne, sur laquelle les autres déposans s'étoient reposés; et, qu'un jour, lorsqu'on ouvriroit de nouveau les Châsses où ce procès-verbal étoit renfermé, comme la superstition prend toujours de nouvelles forces avec l'âge et le tems, ce miracle seroit cru avec autant de fermeté que le sont dans l'Église de Rome une infinité d'autres dont l'origine est semblable. Je reviens maintenant au récit de notre voyage.

De Flavigny, nous passâmes à Dijon, ville principale de la Bourgogne, où je fus témoin oculaire d'une remarquable friponnerie. Je ne vous rapporterai pas tant l'action pour elle-même, que pour vous faire faire une réflexion fort importante à notre sujet. Nous allâmes à la sainte Chapelle, où l'on nous montra plusieurs Reliques, et entr'autres ce qu'ils appellent la Ste Hostie, dont ils racontent qu'il sortit très-abondamment du sang par les endroits où ils disent qu'un Protestant la perça d'un couteau; que d'hostie elle devint un petit enfant, et d'enfant retourna en hostie.

Le discours nous porta insensiblement à demander pourquoi l'on ne voyoit pas tant de miracles présentement, qu'il s'en faisoit au temps passé. Le Chanoine qui nous montroit les Reliques nous dit là-dessus, que dans l'Abbaye de S. Bénigne de la même Ville, il s'en faisoit encore presque tous les jours à un Autel de la Vierge, où les enfans morts-nés étoient portés, et recevoient pour quelques momens la vie jusqu'à ce qu'ils eussent reçu le Baptême. Ceci étoit estimé un très-grand bonheur pour eux, puisque dans l'opinion de l'église romaine les enfans qui meurent de la sorte, ne peuvent point être sauvés par la foi des parens, mais descendent dans un lieu ténébreux qu'ils appellent les Limbes, qui est fait exprès pour eux, et où ils resteront éternellement sans souffrir la peine des sens, puisqu'ils n'ont point péché par les sens; mais où ils souffriront la privation de la vision béatifique de Dieu, qui est une peine due au péché originel. Il n'y a point sans doute de Pères et de Mères si dénaturés qu'ils veuillent épargner le prix des Messes et des prières, nécessaires pour retirer leurs enfans d'un état si déplorable: et tel est le métier que faisoient les bons religieux de cette Abbaye. Nous allâmes sur les dix heures du matin à cette église, où étoit la miraculeuse Image de la Vierge appellée communément la petite-Notre-Dame de S. Bénigne, et nous y vîmes deux enfans morts-nés qui étoient, depuis deux jours, livides et noirs, et presque tout corrompus. Les parens qui étoient des meilleures familles de Dijon avoient pendant ces deux jours-là, fait célébrer dans cette église plus de deux cents messes, à un écu chacune, pour obtenir de Dieu par l'intercession de cette statue, et par les prières de ces religieux, autant de vie qu'il seroit

nécessaire à ces pauvres enfans, pour recevoir le S. Bâptême. Les moines de cette Abbaye auroient volontiers retardé encore un jour pour leur redonner la vie; mais l'infection commençoit à devenir si grande, qu'il étoit presque impossible de demeurer dans l'église. Ainsi nous nous trouvâmes à temps pour voir l'opération. Vers midi, qui étoit le temps de la dernière messe, un jeune religieux qui la servoit, allant pour porter le Livre au côté de l'Évangile, heurta de son bras, soit qu'il le fît exprès, ou par inadvertance, la table de l'Autel, sur lequel étoient les deux enfans morts-nés; ce qui les fit remuer. Le Prêtre qui disoit la messe, et qui apparemment savoit l'heure et le moment, s'en apperçut, et interrompant sur l'heure les sacrés Mystères, il prononça à haute voix les paroles baptismales sur les enfans, *je vous Baptise*, *&c.*, leur jettant en même temps sur le corps l'eau dont il s'étoit lavé les mains. Au même instant un grand bruit s'éleva dans l'église, le peuple se mettant à crier miracle. Mes propres yeux ne pouvoient pas me démentir de ce que j'avois vu, et j'aurois entrepris de tout mon coeur de désabuser ce peuple, si je n'eusse sçu combien il est dangereux de s'opposer à une populace aveuglée, conduite et entretenue dans l'erreur par des prêtres ou des moines; qui n'ayant point d'autre Dieu que leur interêt, l'auroient excitée, sous prétexte d'hérésie ou d'incrédulité, à me mettre en pièces. Je ne laissai pas néanmoins d'en dire un mot en particulier à quelques personnes qui avoient été présentes à cette action, et qui m'avouèrent qu'ils avoient vu la même chose que moi.

Nous restâmes quelques jours à Dijon et il seroit trop long de vous raconter toutes les dévotions ridi-

cules qui y sont en vogue; comme celle de Notre-Dame de Lestan, de Saint Bernard, et de l'Image miraculeuse de la Vierge conservée à Talent, et prétendue peinte par S. Luc. Cependant comme la dévotion à ces sortes d'Images croît ou décroît, selon que les prêtres ou les moines les sçavent faire valoir, cette dernière a beaucoup souffert, et est tombée presque dans le mépris; de sorte que le Curé de cette Parroisse désespéroit de la remettre en crédit. Il nous dit qu'il n'avoit plus pour cela qu'une ressource entre les mains, qui étoit de faire publier un miracle qui s'étoit fait depuis peu à cette Image, et qui étoit plus sensible que toutes les guérisons qui s'y faisoient tous les jours. „C'est," dit-il, „que m'étant apperçu il y a environ dix ans, que la dévotion diminuoit notablement, je m'appliquai à en rechercher la cause; et trouvant que l'Image étoit dans un fort pitoyable état, à cause de l'humidité du lieu, qui avoit presque pourri la toile, et que les rats en avoient mangé une partie et l'avoient extrêmement endommagée au visage, je m'imaginai que ce pouvoit être là la raison de ce que le peuple y étoit moins dévot. Pour y porter remède, je fis appliquer la vieille toile sur une neuve, et fis venir un des meilleurs peintres de Dijon pour la retoucher dans les endroits défectueux; ce qui fut fait avec beaucoup de soin et d'exactitude: et un premier dimanche du mois, l'Image repeinte et rembellie de nouveau, fut remise avec beaucoup de solennité et grand concours du peuple dans sa première place. Depuis ce temps-là," poursuivit-il, „j'ai toujours été travaillé de la goutte; et de plus la Ste Vierge pour témoigner qu'elle n'avoit pas agréé qu'un autre Peintre eût été si téméraire que de mettre les mains à l'ouvrage, que son Serviteur S. Luc avoit

laissé à la postérité, pour le rétablir dans son premier lustre, elle a permis, depuis quelques jours, que les couleurs qui y avoient été ajoutées, se soient écaillées et détachées de la toile; ce qui fait que l'Image est tombée dans le pitoyable état où elle étoit auparavant; état qui est néanmoins beaucoup plus agréable à la Vierge, que de la voir mêlée avec des couleurs étrangères.“ Il ajouta qu'il avoit fait imprimer le récit de ce miracle, et qu'il en envoyeroit des copies dans toutes les provinces circonvoisines, et même dans les païs étrangers; et qu'il croyoit que cela rappelleroit la devotion à son église. Ceci, Monsieur, m'est revenu depuis en mémoire dans mon voyage d'Italie; car étant à Bologne, l'on me montra une fort belle peinture d'Annibal Carache, sur la muraille du cloître de l'Abbaye de S. Michel *in Bosco;* laquelle ayant beaucoup souffert par l'injure du temps, avoit attiré la compassion de Guido Reni, autre fameux peintre d'Italie, qui l'avoit retouchée et remise presque dans son premier état. Cependant l'on voit présentement que la nouvelle peinture qui a été ajoutée sur la vieille, tombe de même par écailles, et cela sans miracle, car il est très-naturel que de nouvelles couleurs couchées sur de vieilles, ne puissent pas s'incorporer si bien ensemble, que lorsque les unes et les autres sont fraîches. Cependant quand la superstition est une fois introduite dans les esprits, elle les préoccupe tellement, que tout ce qu'il y a de plus commun et de plus ordinaire, leur semble un miracle. J'ai vu plusieurs autres Images de la Vierge en Italie, que l'on dit avoir été peintes par le même S. Luc, et qui par cette raison sont toutes prétendues miraculeuses, particulièrement celle de Sainte Marie à Rome. Mais elles sont, en vérité, si

différentes les unes des autres, qu'il est impossible qu'elles ayent été peintes par une même personne, ni qu'elles soient toutes le portrait de la Vierge; les traits, les linéamens, la figure et les proportions du visage et du corps n'ayant dans toutes ces images aucune analogie entr'eux. Je vous en parlerai plus particulièrement dans mes observations sur l'Italie. Pour le présent, puisque nous nous trouvons encore à Dijon, je vous rapporterai ce dont j'ai été moi-même témoin oculaire dans la même Abbaye de S. Bénigne des Pères Bénédictins Réformés, où est conservée la Statue Miraculeuse de la Vierge, pour les enfans morts-nés, dont nous avons parlé ci-dessus. J'étois allé voir un de mes frères, qui étoit religieux de cette Abbaye. Comme je me promenois après dîner dans le jardin avec lui, un autre Religieux accourut en hâte, et lui dit à l'oreille qu'il se rendit incessamment à l'église, pour y voir quelque chose de fort curieux. Étant de compagnie et connu de ces Pères, je le suivis. L'affaire étoit que le Prieur accompagné de sept ou huit de ses moines, était occupé à découvrir un ancien crucifix que l'on conservoit dans une fort belle chapelle, appellée du même nom, la Chapelle du Crucifix Miraculeux. Il y avoit quarante ans que ce crucifix avoit été caché avec un voile de velours noir. L'histoire porte qu'un religieux de cette Abbaye faisant un soir sa prière devant ce crucifix, la statue de Jésus-Christ qui y étoit attachée, lui parla et lui dit: „Mon bien-„aimé Frère, couvre-moi, afin que je ne voye pas les „iniquités de mon peuple, et que personne ensuite ne „soit assez hardi de me découvrir pour voir ma face.“ Ce moine exécuta sur l'heure l'ordre qu'il avoit reçu, et en donna avis à son Abbé et aux autres religieux,

qui en portèrent incontinent la nouvelle par toute la ville; ce qui donna lieu à cette grande dévotion qui continue encore aujourd'hui. Il y a un très-grand concours de peuple, particulièrement tous les vendredis, et plus spécialement encore le Vendredi Saint; toute la ville vient en procession pour adorer ce crucifix et lui rendre le même culte qu'à Jésus-Christ même. Or le Prieur de ce Monastère qui étoit un vieux routier, et savant dans toutes les ruses monastiques, n'étoit pas beaucoup étonné de cette menace du crucifix, et étoit résolu, à quelque prix que ce fût, de satisfaire sa curiosité: ce qu'il fit. Il mit lui-même la main à l'oeuvre, au refus qu'en firent quelques-uns de ses religieux, qui témoignoient être plus épouvantés, et craignoient, disoient-ils, que le feu du ciel ne descendît pour les consumer, s'ils étoient assez hardis d'y toucher. Il découvrit lui-même avec un courage merveilleux la machine mystérieuse. Je riois en moi-même de voir la posture de ces moines qui étoient là présens. Les uns s'enfuirent, donnant à connoître qu'ils ne vouloient pas se rendre participans par leur présence, d'un si grand sacrilège. Les autres se fermèrent les yeux pour ne pas être éblouis de la majesté de ce crucifix: *Ne opprimerentur â gloriâ scrutatores Majestatis;* et enfin les autres se prosternèrent la face contre terre, afin d'être regardés de leur Divin Maître, dans l'acte de l'adoration la plus profonde. Il n'y eut presque que mon frère et moi qui restâmes debout à côté du Prieur du monastère, qui étoit occupé à découvrir le crucifix, et lequel commençant lui-même, ou faisant semblant d'être effrayé, se mit à réciter le Pseaume, *Miserere mei Deus*, &c. Mais ni les uns, ni les autres n'avoient sujet de craindre que rien leur sautât aux yeux; car

on n'y trouva qu'un sac de toile où étoient enfermés quelques morceaux de bois tout pourris, qui étoient les pièces de cet ancien crucifix. Parmi tous ces débris, à peine pûmes-nous reconnoître la tête où étoit cette bouche miraculeuse qui avoit parlé. Le tout étoit dans un misérable état, tout vermoulu et percé de vers, sans forme ni figure, plein de mouches mortes et d'araignées. De sorte que tous ces bons religieux qui étoient là présens, étant un peu revenus de leur frayeur, et n'ayant pas vu tant de gloire qu'ils en attendoient, commencèrent à discourir entr'eux pour accorder l'histoire avec le fait; c'est à dire l'état dans lequel ils trouvoient le crucifix, et leur tradition touchant la révélation et le discours du crucifix avec le religieux. Car s'il eût été vrai qu'il n'eût jamais été découvert depuis le temps qu'il avoit parlé, étant attaché à la croix qui le supportoit, comment se pouvoit-il faire qu'on le trouvât présentement en mille pièces dans un sac? Le Supérieur conclut assez sagement, qu'il falloit qu'anciennement l'on eût eu en grande vénération ce crucifix-là, et que cela eût apporté quelque grand avantage au Monastère, et qu'apparemment ce religieux par inadvertance, ou autrement, l'avoit fait tomber et rompu en pièces, et que craignant d'être châtié sévèrement par son Abbé, il en avoit ramassé les morceaux dans un sac, et les ayant rattachés à la croix et couverts de cette pièce de velours noir, il avoit ensuite forgé et débité sa prétendue révélation: Que cependant comme il n'avoit sur ce point aucune certitude, il aimait mieux suspendre son jugement que de parler témérairement; et que d'ailleurs, selon leur principe général, la dévotion étant déjà établie, il ne vouloit pas empêcher tant de bonnes oeuvres qui étoient faites à

ce sujet, ni interrompre le cours de tant de messes et de prières que l'on faisoit dire à la Chapelle du Crucifix Miraculeux. Ainsi il rempaqueta tout lui-même, et remit les choses dans l'ordre où il les avoit trouvées: Ce que l'on pourroit voir encore, si l'on avoit assez de pouvoir pour cela, dans ladite chapelle, où la dévotion est continuée comme auparavant.*) Si les Evêques

---

*) Ce Christ miraculeux, qui n'était cependant qu'un amas informe de débris mutilés par le temps, et ce voile de velours qui le recouvrait, reportent involontairement la pensée sur une autre relique qui fait beaucoup de bruit en ce moment. Cette relique que les prêtres viennent d'exposer à la vénération des fidèles, dans l'Église Cathédrale de *Trèves,* est assurément très-précieuse et très-rare. Ce n'est en effet rien moins que *la robe que portait Jésus-Christ, lorsqu'on le conduisit au supplice.*

La Gazette de *Metz,* du 20 septembre 1844, contient quelques détails sur le mouvement commercial que cette exhibition a imprimé à la ville.

„Un Lithographe de Metz, dit-elle, a dû acheter pour 20,000 „francs de pièces de satins destinées à être découpées en petits „morceaux, sur lesquels s'imprime le dessin de la relique. Une „seule maison de commerce de cette ville a vendu, depuis trois se- „maines, 80,000 médailles de la vierge; une autre 52,000. Les „bateaux à vapeur ont transporté près de 6000 kilos d'objets de „piété depuis le commencement du mois ....“

Qu'on dise donc, après cela, que le commerce et la foi sont morts!

Il y a eu, autour de cette robe, des possédés, des convulsionnaires et des exorcismes, comme dans les meilleurs temps du catholicisme. Malheureusement, la police dont la foi n'est pas tout-à-fait aveugle, a mis la main sur quelques *possédés* qui, par crainte de la prison, ont été forcés d'avouer que le démon qui les agitait était tout simplement l'amour de l'argent, et que leurs contorsions n'avaient pour but que d'exciter la pitié des fidèles et d'extorquer d'abondantes aumônes.

D'un autre côté, un prêtre catholique Romain, très-estimé et très-estimable, l'abbé Ronge, curé d'une paroisse en Prusse, n'a

Catholiques Romains avoient un peu plus de véritable zèle pour la gloire de Dieu, ils s'appliqueroient sans

---

pas craint d'exprimer publiquement ses doutes sur l'authenticité de cette exhibition, et d'en déplorer les abus. En peu de jours, il s'est vendu à Leipzig plus de trente mille exemplaires de son sermon, publié au profit des pauvres. Mais on conçoit qu'un pareil exemple de haute raison donné par un prêtre catholique a dû paraître trop dangereux au clergé pour qu'on le laissât impuni, et nous apprenons que l'autorité ecclésiastique a suspendu l'abbé Ronge des fonctions qu'il exerçait avec autant de sagesse que de talent.

P. S. L'abbé Ronge est curé du village de Laura-Hutten dans la Silésie supérieure: il se trouve par conséquent sous l'autorité du chapitre de Breslau. Au moment où nous écrivons ces notes, on nous apprend qu'il est question d'ouvrir une souscription nationale en faveur de Mr. Ronge, pour le dédommager de la persécution qu'il s'est attirée par sa noble indépendance et sa haute raison. Le retentissement qu'a déjà eu et qu'aura probablement encore cette affaire, nous parait un motif suffisant pour que nous donnions ici la traduction française de la lettre publiée par l'abbé Ronge. On y verra que ce savant ecclésiastique catholique est tout-à-fait du même avis que Mr. d'Émiliane, prêtre protestant, sur l'inconvenance du culte et de l'adoration qu'on rend aux reliques et aux images; ce rapprochement nous semble d'un haut enseignement.

Voici la lettre de Mr. Ronge:

,,Ce qui long-temps nous a paru n'être qu'une fable, qu'un conte, à savoir que l'évêque Arnoldi de Trèves va exposer, sous le nom de la tunique du Christ, un vêtement à l'adoration des fidèles chrétiens du dix-neuvième siècle, vous le savez, Allemands, et vous instituteurs de la religion et des moeurs, vous l'avez vu et entendu; la fable, le conte est devenu une réalité, une triste vérité! Déjà cinq cent mille hommes ont fait le pélerinage à cette relique; d'autres y affluent en masse, surtout depuis que la tunique a guéri des malades et a opéré des miracles. La nouvelle s'en répand chez tous les peuples: en France même des ecclésiastiques prétendent qu'ils possèdent exclusivement la sainte tunique et que celle de Trèves est apocryphe.

doute davantage à examiner les différentes dévotions qui sont pratiquées dans leurs Diocèses; et je puis as-

---

,,C'est le cas de dire avec Lessing: Celui qui *sur certaines choses* ne perd pas la raison prouve qu'il n'en a pas.

,,Comment! cinq cent mille Allemands, cinq cent mille êtres doués de raison sont allés adorer un habillement! La plupart de ces pélerins sont de la classe pauvre, ignorants, hébétés, superstitieux et très-souvent complètement dégénérés; et les voilà tout-à-coup abandonnant la culture de la terre, quittant leurs métiers, s'arrachant aux doux travaux du ménage et à l'éducation des enfants pour aller à Trèves adorer une idole et voir un spectacle ordonné et exécuté par la hiérarchie romaine? — Oui, c'est une idolâtrie, car bon nombre de ces malheureux sont par-là détournés des véritables sentiments de piété et de respect qu'on ne doit avoir que pour Dieu, pour adorer une robe, une oeuvre faite par la main des hommes! Pour faire ce voyage et pour gratifier le clergé qui expose la tunique, des milliers de pélerins empruntent de l'argent à usure. Souvent ils mendient, chemin faisant, et retournent dans leurs foyers, malades, affamés, exténués, plus pauvres que jamais. A ces dommages matériels s'ajoutent de plus grands préjudices moraux. Bien des femmes et des vierges perdent la pureté de leurs coeurs dans ces pélerinages. La chasteté, la réputation détruite, c'en est fait du bonheur et de la paix de leurs familles!

,,Enfin ce spectacle anti-chrétien ouvre la porte au fanatisme, à l'hypocrisie et à tous les vices qui les accompagnent. Voilà la bénédiction de la tunique sainte, qu'elle soit ou non la véritable tunique du Christ.

,,Évêque Arnoldi de Trèves, c'est à vous que je m'adresse, en vertu de mes fonctions et de ma vocation de prêtre et d'instituteur allemand du peuple, au nom de la chrétienté, au nom de la nation allemande, au nom de tous les instituteurs publics, je vous somme de suspendre l'exposition de la tunique, de soustraire cet article de toilette à la publicité, et de guérir le mal s'il est possible.

,,Car ne savez-vous pas (comme évêque vous devez le savoir) que le fondateur de la religion chrétienne n'a pas laissé sa tunique à ses disciples, mais bien son esprit! Sa tunique, évêque Arnoldi de Trèves, appartient à ses bourreaux! Ne savez-vous pas (comme

surer qu'ils trouveroient beaucoup d'impiétés cachées sous le voile de la dévotion. Mais bien loin de cela,

---

évêque vous devez le savoir) que le Christ a dit: „Dieu est un „esprit, et celui qui l'adore doit l'adorer en esprit et en vérité.“ Partout donc, on peut l'adorer, non seulement dans le temple de Jérusalem, sur le mont Garizim et dans l'église de Trèves où est la tunique. Ne savez-vous pas (comme évêque vous devez le savoir) que l'Évangile défend toute adoration d'images et de reliques; que les chrétiens du temps des apôtres et des trois premiers siècles du christianisme ne toléraient dans les églises aucune image ni relique (et ils pouvaient en avoir beaucoup); que l'adoration des images et des reliques est un usage païen et que les premiers chrétiens se moquaient d'eux à cause de cet usage?

„Enfin, ne savez-vous pas (comme évêque vous devez encore le savoir) que l'esprit saint des peuples allemands du 13ème et du 14ème siècle ne fut abaissé jusqu'à l'adoration des reliques qu'après les croisades, après que la haute idée que la religion chrétienne donne de Dieu fut ternie par toutes sortes de fables et d'histoires miraculeuses apportées de l'Orient? Évêque Arnoldi, vous devez savoir cela et vous le savez mieux que moi! Vous connaissez aussi les suites fâcheuses que l'adoration des reliques et la superstition nous ont apportées, c'est à dire: l'esclavage de l'Allemagne. — Et pourtant vous exposez votre relique! — Toutefois, admettons que vous ne savez pas tout cela; comment, si cette tunique possède des qualités curatives si miraculeuses, comment, jusqu'en 1844, en avez vous privé l'humanité souffrante? Comment, en second lieu, pouvez vous accepter une offrande de chaque fidèle qui la voit? N'est-il pas impardonnable de votre part de prendre l'argent des mendiants et des pauvres, d'autant moins que vous avez vu que naguères encore la misère a été la cause de troubles sanglants, et qu'elle a poussé ces malheureux à l'émeute et à la mort? — Oh! ne vous faites pas d'illusions. Tandis que des centaines de milliers d'Allemands sont allés à votre tunique, des millions de mes concitoyens ont été remplis d'indignation à cet ignoble spectacle. Cette indignation surtout, monseigneur l'Évêque, s'est fait jour au sein de nos prêtres catholiques. Donc, la justice vous atteindra plus tôt que vous ne croyez. Déjà l'historiographe saisit le burin et

ils sont les premiers à les encourager, par les indulgences qu'ils donnent sur ce sujet aux chapelles et églises où elles sont entretenues; c'est ainsi que des indulgences extraordinaires ont été accordées par les Évêques de Langres, à ceux qui réciteront cinq Pater et cinq Ave Maria à cette chapelle du Crucifix, prétendu Miraculeux, de l'Abbaye de S. Bénigne de Dijon. *)

Puisque nous voilà à Dijon, je n'oublierai pas de vous parler d'un fameux nid de moines qui en est à 4 lieues. C'est la grande et célèbre Abbaye de Cîteaux, dont l'Abbé, comme vous sçavez, est Chef et Général de tout l'Ordre, l'un des plus vastes corps religieux qui soit dans l'église romaine. L'Empire, la

---

lègue votre nom, Arnoldi, au mépris de la génération présente et future, en vous appelant le Tezel du dix-neuvième siècle! "

,,Signé JEAN RONGE, prêtre catholique.''

A cet éloquent manifeste nous ajouterons, pour clore la discussion le petit article suivant, publié par un journal allemand, sous la rubrique de Dusseldorf:

,,Le libraire Buddeus va publier un ouvrage contenant les ren-
,,seignements les plus exacts sur les 18 robes du sauveur qui se
,,trouvent encore dans diverses contrées de la chrétienté, avec
,,des dessins-médailles, et l'indication des miracles opérés par
,,chaque robe. La question est de savoir, quelle est, parmi tous
,,ces vêtements, la véritable robe de Jésus-Christ.''

*) L'histoire de ce Christ, *qui n'existait pas*, ressemble aussi un peu *au cheveu de la vierge*, qu'un moine capucin montrait depuis long-tems par les villes. Un jour que ce moine avait rassemblé une grande foule et lui montrait, pour de l'argent, le cheveu sacré, un jeune *esprit fort* s'avança et demanda humblement à voir le cheveu: ,,Qu'est-ce à dire, reprit vivement le moine, vous ,,êtes bien curieux, mon garçon; vous voulez voir ce cheveu dès le ,,premier jour, tandis que moi qui le fais voir depuis quarante ans, ,,je ne l'ai encore jamais vu!''

France, l'Italie, l'Espagne, la Pologne et le Portugal sont pleins d'Abbayes de cet Ordre, qui reconnoissent toutes celle de Cîteaux pour leur Mère. Je connoissois très-particulièrement le Prieur du monastère, qui étoit un jeune homme d'Orléans, lequel m'invita à l'aller voir. L'Abbé envoya deux de ses carrosses à six chevaux pour prendre quelques-uns de ses parens auquels il vouloit donner à dîner, et avec lesquels j'eus l'honneur de me joindre. Sur le chemin depuis Dijon on ne parla que de la fin tragique de M. Bourré, issu d'une des plus nobles familles de Dijon, et religieux du même Ordre; lequel avoit été exécuté, depuis peu, publiquement à Dijon, pour avoir empoisonné son Abbé, qui avoit voulu prendre connoissance de ses déréglemens; le fait étant évident qu'il avoit corrompu une partie des religieuses d'un monastère où l'Abbé l'avoit envoyé directeur et confesseur.

Étant proche de Cîteaux, j'admirai les avenues de cette superbe Abbaye. Ce lieu qui n'étoit qu'une affreuse solitude, lorsque S. Robert, premier Abbé de cet Ordre, l'institua, est devenu présentement par le luxe et la délicatesse des moines, un paradis terrestre abondant en toutes sortes de délices. L'histoire porte que cet Abbé, amateur du silence, se retira avec quelques-uns de ses disciples dans cet endroit, qui n'étoit alors qu'un bois fort épais, et écarté de presque tout commerce avec les hommes. Ils commencèrent à se bâtir eux-mêmes des cellules avec des branches d'arbres; et quelques-uns d'entr'eux se creusèrent des cavernes sous terre, sans artifice et sans forme, et très-semblables aux tannières des bêtes sauvages. L'herbe et les racines qui croissoient dans les bois, leur servoient de nourriture; et toute la précaution qu'ils prenoient,

c'étoit qu'après les avoir cuites, ils en donnoient premièrement à manger à quelque chien ou autre animal domestique; que s'il ne mouroit ou ne devenoit pas malade sur l'heure, ils se tenoient comme assurés qu'il n'y avoit dans leurs provisions aucune herbe venimeuse dont ils pussent craindre les dangereux effets. Mais, ô Dieu! quel changement ne se fit-il point quelque peu de temps après? Les habitans du pays ayant eu connoissance de la vie surprenante qu'avoient entreprise ces Solitaires, accoururent de toutes parts pour en être les admirateurs; et s'en retournèrent publiant partout que dans les bois de Cîteaux ils avoient vu, en leurs jours, plus qu'Élie et plus que Jean-Baptiste. Et comme, en ces temps-là, le peuple avait beaucoup plus de sympathie qu'aujourd'hui pour des gens, qui par amour de Dieu avoient laissé toutes choses, on leur porta de tous les endroits une grande abondance de vivres. Ces bons religieux se contentèrent pendant quelque temps d'en accepter quelques-uns des plus grossiers, et ensuite peu-à-peu les plus délicats, les recevant comme par un ordre exprès de Dieu, en s'attribuant la promesse de Jésus-Christ faite à ses Apôtres, qu'ayant tout abandonné pour l'amour de lui, ils recevroient dans ce monde le centuple, et en l'autre la vie éternelle. C'est ainsi qu'en fort peu de temps ces moines, d'une vie très-extraordinaire et d'une piété très-apparente, passèrent à une vie scandaleuse, dont S. Bernard lui-même commença à se plaindre hautement de son temps; mais qui présentement est portée à un bien autre degré d'excès. Au lieu d'une solitude, ils ont fait de leur cloître comme une ville qui renferme toute sorte d'ouvriers dans son enceinte, lesquels y vivent avec leurs femmes et toutes leurs familles.

Au lieu de cette diète si sévère à laquelle ils s'étoient attachés par voeu solennel au pied des autels, et particulièrement de ne point manger de viande toute leur vie, ils en ont présentement, contre leurs voeux, introduit l'usage avec un grand nombre de délicatesses accessoires. Et pour moi, véritablement je puis témoigner, que les deux jours que j'y restai, leur table, outre les viandes communes, fut couverte de plusieurs plats de venaison, suivis d'un service de poisson, garni de laitances de carpes, et de queues d'écrevisses. L'Abbé avoit même fait venir de Dieppe, qui en est distant de plus de cent vingt lieues, avec beaucoup de dépense et par une poste exprès qui courut jour et nuit, des soles qui se trouvèrent encore assez fraîches; ce que les Intendans et Présidens à Mortier de la Ville de Dijon n'avoient pas encore osé entreprendre dans la somptuosité de leurs festins. Les moines de cette Abbaye tout glorieux d'un excès qui auroit dû les confondre, se vantoient avec une impudence remarquable qu'il n'y avoit dans cette province qu'un Abbé de Cîteaux qui pût faire et continuer tous les jours une telle dépense. Après le repas, l'Abbé suivi de plusieurs de ses officiers et d'un grand nombre de laquais en livrée, nous conduisit lui-même pour nous montrer les nouveaux bâtimens qu'il faisoit faire dans son Abbaye, et qui consistent en quatre grands corps de logis d'une magnifique structure, de pierres taillées en pointe de diamant, destinés à loger séparément les quatre principaux Abbés de l'Ordre, avec tout leur train, au temps des Chapitres Généraux. En un cinquième bâtiment qu'il faisoit faire pour sa personne, étoit un superbe Pavillon, qui élevoit sa tête orgueilleuse au-dessus des quatre autres, comme pour les commander, et qui re-

présentoit en cela l'autorité que cet Abbé a sur les autres en qualité de Général. On nous conduisit ensuite dans les anciens bâtimens; et c'est ici que je m'apperçus de l'artifice de ces moines pour continuer encore, s'il est possible, le respect et la haute estime des séculiers pour leur monastère et pour leurs personnes. Ils s'empressent de montrer à ceux qui les vont voir, une grande quantité de Reliques, et de lieux qu'ils appellent de dévotion, dans lesquels ils font plusieurs inclinations de corps et génuflexions, en récitant des prières qu'ils vous obligent de répéter aussi avec eux. Ensuite ils se mettent à vous raconter de vieilles histoires et miracles du temps passé, faits en faveur de leur Ordre; entre lesquels ils ne manquent pas de faire venir toujours quelque usurpateur des biens de leur monastère, ou quelqu'un qui en a mal parlé, puni de Dieu de mort subite, frappé de la foudre, ou étranglé par les diables. J'ai observé la même ruse depuis, dans presque tous les monastères et les couvens d'Italie, et dans tous les lieux où il y a quelque dévotion établie. Ils nous montrèrent un grand réfectoire des premiers religieux de leur Ordre, qui est un grand bâtiment voûté et fort long, sans ornement au-dedans, ni au dehors, et plus semblable à une grande cave affreuse, qu'à un lieu propre pour manger. „Cependant,“ commença à dire un de ces religieux, „c'est ici la sainte „grotte où nos anciens pères les bienheureux fonda„teurs de notre Ordre, s'assembloient tous les jours „après soleil couché, fatigués du travail, et d'avoir „chanté les louanges de Dieu, pour manger ensemble „un pauvre morceau de pain noir, avec quelque peu „de légumes ou de racines, sans sel, ni sans beurre „ou aucun autre apprêt, et plutôt pour les empêcher

„de mourir, que pour les faire vivre; pratiquant des „mortifications que l'on peut mieux admirer qu'imiter. „Ces grands Saints sont présentement dans le ciel, et „ont échangé leurs austérités avec les nôces de l'Époux, „et c'est de là-haut qu'ils regardent continuellement „d'un oeil favorable, ceux qui vivent ou ont vécu quelque „temps dans ce monastère, ou qui y ont fait quelque „bien considérable; et nous savons par révélation que „quand bien même ils auroient mené une vie abomi-„nable, ils ne mourront jamais en péché mortel." Un conseiller de Dijon qui étoit là présent, lui dit en souriant, que peu s'en falloit que cela ne lui fît venir l'envie de léguer tout son bien au monastère; et me poussant doucement par le bras, me demanda si je ne prenois pas grand plaisir d'entendre ce moine si gros et si gras, après avoir si bien dîné, parler de la pénitence de ses anciens Pères, et des bénédictions de Dieu sur son abbaye avec taut d'énergie? Cependant la vérité est que c'est là un artifice dont ils se servent pour jeter dans les esprits quelque sorte de vénération pour leurs ordres, et pour leurs personnes.

De ce lieu on nous fit passer dans un autre, qu'ils appellent l'ancien chapitre, qui est un bâtiment gothique, avec plusieurs rangs de piliers comme une église, néanmoins assez magnifique. Les carreaux du pavé sont coupés en autant de lettres, qui forment tous les pseaumes de David; et vers le milieu on nous montra une grande pierre, sur laquelle on portoit anciennement les religieux, quelques heures avant que de mourir, et on les y exposoit tout nuds sur la cendre et sur un cilice pour les y laisser expirer. „Cette coutume, nous dit le Père, a été abolie depuis, parce que l'on reconnut par expérience que quelques-uns avoient

plus de force que l'on ne pensoit, et restoient quelquefois inhumainement exposés à la violence du froid, pendant 24 heures ou plus, avant que de mourir; de sorte que l'on avoit quelque scrupule d'en avoir été les homicides: Et présentement, poursuivit-il souriant, nous mourons doucement sur la plume, après avoir expérimenté auparavant tout ce que l'art de la Médecine peut fournir pour notre soulagement; ce qui nous est autant méritoire que cette impitoyable rigueur, puisque nous soumettons en cela notre volonté à ceux qui nous commandent, et auxquels nous sommes obligés d'obéir: ,,L'obéissance, même dans les choses douces, étant plus acceptable à Dieu que tous les sacrifices.“ C'est ainsi que ce Père excusoit la décadence de leur observance, et vouloit faire paroître vertu ce qui n'étoit en effet que le résultat de leur mollesse; ou plutôt disons mieux, que par un juste jugement de Dieu ces sortes de gens ayant témérairement fait un voeu qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'accomplir, sont tombés d'autant plus bas qu'ils avoient prétendu s'élever plus haut. C'est pour cette raison que nous voyons tant de réformés de ces ordres religieux, et un peu de temps après d'autres réformés de ces mêmes réformés, qui auront encore besoin d'être réformés dans peu. Mais ce qu'il y a d'étonnant en cela, c'est qu'ils tombent dans des corruptions étranges, et dans des habitudes de péché qui font horreur aux gens les plus engagés dans le monde; comme nous voyons dans ce peu que j'ai touché de Monsieur Bourré, moine de cet ordre, et dans une infinité d'autres exemples qui éclatent tous les jours.

Il n'y a qu'un seul ordre religieux dans l'église romaine qui puisse se vanter d'être ancien et sans réforme, qui est celui des Chartreux.

Ayant resté deux jours à Cîteaux, nous prîmes notre chemin par le Lyonnois et par le Dauphiné; et comme nous nous trouvâmes assez près de la grande Chartreuse, la curiosité nous porta d'y aller. Cette Chartreuse est le chef de tout l'ordre, et c'est là que se tiennent les chapitres généraux. Saint Bruno qui en fut le fondateur s'y retira avec ses compagnons, l'an de notre Seigneur **1070.** Ce que l'on dit communément du motif de sa retraite est plutôt une fable qu'une histoire, et est néanmoins soutenu avec beaucoup de chaleur, comme une vérité, par ces Pères, qui en ont fait faire une ample peinture dans leurs cloîtres. Et d'un autre côté, cela est nié par les docteurs de la célèbre université de Paris. Cette fable porte que Bruno qui avoit long-temps fréquenté l'université se trouva à l'enterrement d'un docteur qui en était membre, homme d'une vie extérieurement irréprochable et décédé en odeur de sainteté. Lorsque l'on récitait dans l'église l'office des morts pour lui, et que l'on fut venu à ces mots des Leçons: *Responde mihi quantas habeo iniquitates*, le corps du mort se leva de la bière sur son séant, et prononça d'une voix terrible ces mots: *Accusatus sum*, je suis accusé. Ce qui ayant extrêmement surpris le peuple qui était là présent, on différa les obsèques jusques au lendemain, auquel on recommença de nouveau l'office des morts. Et lorsque l'on fut arrivé aux mêmes mots: *Responde mihi &c.* le mort répondit avec un ton de voix plus effroyable que la première fois ces deux autres mots: *Judicatus sum*, je suis jugé; ce qui augmenta l'étonnement de tous ceux qui s'y étoient rencontrés, et fit prendre la résolution de différer encore un jour à l'enterrer. Une foule de peuple s'étant pareillement assemblé ce jour-là,

l'office fut recommencé, et aux mêmes mots, le mort se leva pour la troisième et la dernière fois, disant avec un accent pitoyable: *Condemnatus sum*, je suis condamné. Un spectacle si nouveau et si affreux, dit la Légende, fit tant d'effet sur l'esprit de Bruno, que dès l'instant il résolut de quitter le monde, et de se retirer dans quelque solitude pour y vivre avec Dieu seul, éloigné de la vue du monde; et il persuada à 7 écoliers de l'université de Paris, ses compagnons, d'en faire autant. Ceux-ci se joignirent à lui et allèrent ensemble se jeter aux pieds de l'Évêque de Grenoble, pour lui demander le désert nommé Chartreuse, qui lui appartenoit: ce qu'ayant obtenu ils s'y retirèrent et y bâtirent des cellules. La vérité de ceci est que ce Saint se retira avec ses compagnons dans cet endroit: mais toute l'histoire relative au docteur est évidemment fausse, comme l'ont manifestement prouvé les docteurs de l'université de Paris, n'y ayant aucun écrivain contemporain, ni pendant l'espace de deux cents ans après, qui en ait fait la moindre mention. La curiosité vous portera peut-être, Monsieur, à souhaiter que je vous fasse la description de cette Chartreuse et de sa situation, qui est assurément le lieu le plus désert que la nature pût former, et qui est néanmoins devenu aujourd'hui un séjour fort agréable par les dépenses immenses que ces Pères, qui sont extrêmement riches, ont faites pour le rendre habitable. Je tâcherai donc, pour vous satisfaire, de mettre sur le papier les idées qui m'en restent. Ce désert appellé Chartreuse, a donné le nom à cet ordre. C'est un lieu situé au sein d'une très-haute montagne, dont le sommet se sépare en quatre autres, et forme au milieu une espace d'environ un mille en longueur, et plus d'un quart de mille en largeur, qui est l'en-

droit où sont bâties les cellules de ces Pères. Les eaux qui se ramassent dans cette montagne forment un très-impétueux torrent, qui porte le nom de S. Laurent. C'étoit un lieu fort escarpé et presque inaccessible lorsque S. Bruno s'y retira: mais présentement, avec des travaux immenses, les religieux en ont rendu le chemin facile, ayant taillé de très-larges degrés dans le roc et fait comme plusieurs escaliers pour y monter. Ni carrosses, ni charrettes, ni même chevaux n'y peuvent aller, et ils se servent de mulets dressés à monter et à descendre ces degrés, pour y apporter toutes leurs provisions. Nous y montâmes par cette voie; la neige y étoit encore en plusieurs endroits sur la pointe des rochers, quoique ce fût sur le milieu du mois d'août, et qu'il fît au bas de la montagne une chaleur presque insupportable. La Chartreuse n'étoit pas encore achevée de bâtir, n'y ayant que fort peu de temps qu'elle avoit été toute réduite en cendres. On soupçonna ces religieux d'y avoir eux-mêmes mis le feu tout exprès, parce que leurs cellules leurs sembloient trop à l'antique et trop étroites, et qu'ils ne pouvoient pas y avoir toutes les aises qu'ils auroient souhaitées. Ce fut dans un temps où le vent étoit si favorable pour cet effet, et le feu prit dans un endroit où les matières étoient si combustibles, et si fort éloigné de toutes les officines à feu, qu'il étoit aisé de juger que ce n'étoit pas tant par accident, que de propos délibéré que l'embrasement avoit été causé. De plus la lenteur à y remédier sembla témoigner du désir qu'on avoit de voir l'édifice consumé, et quelques-uns ont assuré qu'on en savoit déjà les nouvelles plusieurs jours auparavant dans les pays étrangers. Un de ces Pères nous en fit le récit comme d'un miracle, disant qu'il falloit que l'ange

tutélaire de ce lieu, prévoyant ce qu'il devoit arriver, en eût donné la connoissance dans ces provinces éloignées. Quoi qu'il en soit, la Chartreuse fut réduite en cendres, et en moins de six mois presque toute rebâtie, la plupart des matériaux ayant été préparés auparavant et comme par une providence divine, ainsi que ce Père disoit, dans des endroits proches de la montagne. Il est à remarquer que le Chapitre Général ayant quelque vénération pour ces anciens bâtimens de leurs premiers Pères, et pour empêcher aussi les séculiers de les taxer de mollesse, leur avoit refusé la permission de bâtir. Mais qui peut retenir la convoitise des moines, lorsque par voies directes, ou obliques, ils ont en main les moyens de l'accomplir? Les nouveaux bâtimens furent élevés avec une magnificence beaucoup au-dessus de la modestie convenable à la profession de ces solitaires, et plus propre pour loger des rois que des hermites. Il ne restoit plus à achever qu'un bâtiment, au pied de la montagne, pour les officiers de la Chartreuse, lequel étoit déjà fort avancé. Pour ce qui est de la manière de vivre de ces religieux, je puis dire qu'ils ont encore retenu quelque chose de leur première institution, particulièrement l'abstinence de la viande. Mais la diversité et la quantité des poissons, des herbes, des oeufs et autres choses semblables qui leur est servie, est beaucoup plus agréable aux sens que l'usage des viandes, et d'un meilleur goût. Le Père Procureur de cette maison nous assura que la dépense de chaque religieux, montoit au moins à cinq cents écus l'année. *) Ils ont le moyen de tirer la

*) Somme considérable pour ce temps-là. Cinq cents écus, en l'année 1700, équivalent à peu près à trois mille francs de nos jours.

substance et comme la quintessence de plusieurs gros poissons, dont ils font des consommés extrêmement nourrissans. Du pain d'une blancheur extraordinaire, et le meilleur vin qui se puisse avoir leur est donné sans mesure. Outre cela chaque Chartreux dans son appartement, a un grenier plein de fruits; de sorte qu'ils peuvent boire et manger en tout temps, et traiter les amis qui les vont voir pour charmer leur solitude. Quelques-uns d'entr'eux qui sont d'un tempérament mélancolique, sont tellement enfoncés dans leur solitude, qu'ils ont en horreur la conversation, et ne veulent pas même parler à leurs Supérieurs. La plupart de ceux-là deviennent entièrement fous, perdant l'usage de l'esprit et de la raison. C'est pourquoi l'on a bâti pour eux un corps de logis particulier, et parfaitement établi. Chaque Chartreux a son appartement séparé, qui consiste en cinq ou six belles chambres bien proprement ornées, et un beau jardin qui fait la séparation d'un appartement d'avec l'autre, lesquels ont tous leur issue dans le cloître, qui est d'une longueur prodigieuse et d'une très-riche et magnifique structure. De sorte qu'il paroît n'être pas tant bâti pour la commodité des cellules, que pour l'embellissement et l'ornement de ce lieu. L'abord des étrangers qui y viennent de toutes parts par curiosité et par dévotion, quelques-uns pour affaires, et d'autres pour y voir quelques Chartreux de leurs parens ou de leurs amis, a rendu cette solitude fort fréquentée; en été particulièrement plusieurs personnes de qualité s'y retirent, pour y jouir des délices et de la fraîcheur de la montagne. Ces Pères, pour être visités plus souvent et attirer près d'eux leurs parens et leurs amis, ont établi une honnête hospitalité, et reçoivent chacun selon sa

qualité, hommes et équipages, sans qu'il en coûte rien. Vous y pouvez rester plusieurs jours, selon que votre compagnie leur est agréable ou utile. Au commencement ils avoient aussi quelques égards pour les pauvres; mais présentement, si les gens qui y vont ne sont pas en bonne position, ils les négligent et les méprisent. L'endroit où l'on reçoit les étrangers, est un bâtiment superbe et somptueux, où il y a des appartemens destinés pour des personnes de qualité de toute sorte de rangs. L'Officier établi pour surveiller la cuisine, sait quelle sorte de traitement est convenable pour chaque chambre, ce qui est observé très-exactement. Par là on peut juger des richesses immenses de ces Pères. Vous vous étonnerez, Monsieur, de voir que ces solitaires, dont l'instituteur Saint Bruno témoigna être si grand amateur de la pauvreté, de la retraite et du sisence, soient parvenus par la succession des temps à un si haut degré de puissance et de grandeur, et si ardens à changer leur désert, en un pays si habité, et à le rendre plus passager que ne le sont les grands chemins qui conduisent aux villes. Ils se vantent de n'avoir jamais été réformés depuis leur première institution. Mais en bonne foi, Monsieur, ne croyez-vous pas qu'ils auroient besoin d'une réforme? Ce qu'il faut conclure de là, c'est que tous ces grands efforts que l'on fait au-dessus de la nature, qui ne peuvent subsister que par une grâce et assistance très-particulière de Dieu, qu'il donne à qui il lui plaît, lorsque l'on se les veut approprier et en faire téméraireement profession, en s'y attachant par des voeux, se terminent toujours par des foiblesses honteuses; d'où on peut conclure que ces pratiques extraordinaires sont des artifices du démon pour élever le coeur de l'homme et le

précipiter ensuite, plutôt que des mouvemens de la grâce pour l'humilier premièrement, et par là le faire triompher du Diable, de la chair et du monde.

Pour nous jeter ensuite de la poussière aux yeux, et détourner notre esprit de faire réflexion sur un si grand désordre, on nous conduisit à la chapelle de S. Bruno, qui n'en est éloignée que d'un quart de mille, sur un rocher entouré de très-hauts sapins. Ils nous dirent que c'étoit là autrefois sa cellule, et qu'une source d'eau très-pure qui en sortoit avoit été obtenue miraculeusement par ses prières, et rendoit la santé à plusieurs malades; et que quoique l'on en bût avec excès, l'on n'en pouvoit jamais être incommodé. Le Père Bénédictin avec qui j'étois associé dans le voyage, en but par dévotion une assez grande quantité, ce qui l'incommoda fort en descendant de la montagne, quoique pour ne rien déroger au miracle, il l'attribuât à l'air froid et piquant de ces rochers. Ce Père me répéta plusieurs fois qu'il ressentoit dans ce lieu son âme pénétrée d'une dévotion extraordinaire, et d'un grand sentiment de la présence de Dieu, et me demanda si je ne ressentois pas la même chose? Je lui répondis qu'oui, mais qu'en cela je ne croyois pas qu'il y eût rien d'extraordinaire, étant chose très-naturelle dans les grottes, les lieux obscurs, les forêts épaisses et sombres, dans les cavernes, à la source des fontaines et des rivières, et même lorsque l'on se trouvoit seul, ou peu accompagné, de nuit, dans de grands bâtimens, dans des chapelles, ou dans des églises, de ressentir son ame émue d'un certain saisissement qui rappelle Dieu à notre souvenir; ce que j'ai moi-même expérimenté dans mes voyages. Et comme quelques jours après je passai les Alpes, qui sont de très-hautes mon-

tagnes, avec ce Père, lorsque nous fûmes arrivés à un endroit fort solitaire, je lui en fis faire la remarque et avouer que véritablement il se trouvoit autant ému qu'il l'avoit été à la grande Chartreuse. Néanmoins ces bons Pères font observer cela à tous les étrangers qui y vont, comme une bénédiction particulière de Dieu donnée à ce lieu par l'intercession et les mérites de S. Bruno. Il est étonnant de voir que les choses que Dieu comme auteur de la nature opère en nous, sont la plupart du temps, par les gens de la communion de Rome, attribués à Dieu comme auteur de la grâce et des prodiges à leur égard: tant il est vrai que c'est une chose douce et qui flatte extrêmement l'orgueil de l'homme, de croire que Dieu nous juge dignes de nous tirer de la voie ordinaire, pour nous favoriser particulièrement, en renversant à tout moment pour notre sujet, par des opérations miraculeuses, l'ordre naturel, qu'il a établi ici-bas. Nous descendîmes de cette Chartreuse par un chemin fort étroit entre des rochers, l'espace de près de deux lieues, ayant à notre gauche le torrent de S. Laurent qui se précipite avec un bruit effroyable du haut de la montagne, jusques au pied de la petite ville de S. Laurent qui lui donne le nom. Tout le pays circonvoisin, plusieurs lieues à la ronde, appartient aux Chartreux, et l'on y voit de tous côtés les superbes bâtimens et maisons de plaisance que ces Pères y ont fait bâtir, avec des étangs et des réservoirs pleins de toutes sortes de poissons rares pour leur consommation personnelle. Nous nous acheminâmes ensuite vers la Savoie, et passâmes les Alpes par le mont Cenis, d'où nous descendîmes dans le Piémont à une petite ville que l'on appelle Suse. C'est ici, Monsieur, que je m'arrêterai, et concluerai

cette lettre par une dernière réflexion, qui est que l'église romaine bien loin d'avoir sujet de se faire un honneur particulier de ses ordres religieux, dont elle se vante tant au-dessus de l'église protestante qui les a exclus, devroit s'en humilier, et même en rougir; puisqu'il est évident que ces gens-là ne travaillent, sous des prétextes spécieux de dévotion, de silence et de retraite, qu'à s'acquérir une grande estime dans l'esprit des peuples, pour les gouverner ensuite comme il leur plaît; et l'expérience fait voir que c'est toujours à leur avantage temporel. Ils commencent par l'esprit en apparence, et finissent évidemment par la chair. J'ai fait d'autres découvertes plus curieuses en Italie, que je serai bien aise de vous communiquer, si je reconnois que vous ne vous soyez point offensé de cette première lettre, mais que vous l'ayez reçue avec le même esprit de charité et de zèle, que je conserverai toute ma vie pour le bien spirituel de votre chère personne.

SECONDE LETTRE.

De l'esprit de vengeance du clergé de Rome.

Monsieur,

Comme il n'y a rien qui vous soit plus sévèrement défendu dans l'église romaine, après la lecture de l'Écriture Sainte, que celle des écrits qui entrent en discussion de la vie et de la doctrine de vos Pasteurs, parce qu'ils veulent qu'on les suive aveuglément sans examiner ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font, j'appréhendois un peu pour ma première lettre qui vous a fait connaître quelques traits de leur conduite. Mais voyant l'accueil favorable que vous lui avez fait, j'espère que la bonne disposition que vous me témoignez de vouloir bien être instruit davantage sur ce sujet, pourra enfin vous faire ouvrir les yeux sur la doctrine que vous suivez. Comme je ne désire rien tant que de servir d'instrument pour produire un si bon effet, je continuerai à vous communiquer les observations que j'ai faites dans mon voyage sur les matières de la religion.

Étant arrivés à Suse, petite ville du Piémont, l'on nous dit que le corps de S. Maur, Abbé et premier disciple de S. Benoît, reposoit dans une des églises de ce lieu-là. Comme le Père qui s'étoit rendu le com-

pagnon de mon voyage, étoit un Bénédictin réformé de la congrégation de S. Maur en France, je lui demandai s'il ne vouloit pas aller rendre ses devoirs à cette relique de son bienheureux fondateur? Il me répondit fort librement, qu'ils s'en donneroit bien de garde; que les Italiens étoient des fourbes qui prétendoient avoir tous les saints du paradis dans leur pays, et que cependant il n'y avoit rien de plus faux, parce que le corps de S. Maur étoit conservé tout entier dans une de leurs abbayes en France. Il assuroit de même que le corps de S. Benoît, et de Ste. Scholastique y étoient pareillement, le premier dans la petite ville de S. Benoît sur Loire à huit lieues d'Orléans, et le second au Mans; quoique toutes ces reliques, et une infinité d'autres d'une vérité authentique, leur fussent, disoit-il, contestées par les Italiens, sans autre fondement que quelques bulles des papes qu'ils ont obtenues par artifice, et qui les déclarent être véritables et légitimes possesseurs de ces reliques, contre toute sorte d'évidence tirée de l'histoire et de la tradition. „Mais mon Père, lui dis-je, vous souvenez-vous du discours que vous teniez il y a deux jours, lorsque nous passions les Alpes, pour prouver l'infaillibilité des papes: vous l'étendiez avec chaleur non seulement aux matières de droit, mais encore à celles de fait? Il s'agissoit d'expliquer comment il se pouvoit faire que les papes eussent donné des bulles si fulminantes, pleines d'excommunications et d'anathêmes contre ceux qui ne croiroient pas que la maison de Lorette eût été transportée de la Terre Sainte par les anges, dans l'endroit d'Italie où on la suppose à present, et de même contre ceux qui nieroient qu'une grande montagne qui est proche de la ville de Gaëte, dans le Royaume de

Naples, et qui est tout entr'ouverte, ait été une de celles qui s'entr'ouvrirent à la mort de notre Seigneur J. Christ. Vous assuriez que le Pape dans ces sortes d'occasions recevoit une direction infaillible du S. Esprit, suivant laquelle il lui étoit impossible d'errer lui-même, ni de tromper les autres, non plus que dans les matières de la foi, et plus particulièrement encore lorsqu'il s'agissoit de rendre un culte religieux à quelque objet de dévotion, tel qu'étoit celui que l'on rendoit à la maison de Lorette et à cette sainte montagne: Comment pouvez-vous donc dire présentement, mon Père, au sujet de votre S. Maur et de votre S. Benoît, ou de quelque autre que ce soit, que ces papes qui ont prononcé contre vous en faveur des Italiens, ont été abusés? N'est-ce pas une matière de culte, aussi bien que celle de Lorette?" La parité étoit trop visible, et ce bon Père se seroit engagé dans une trop fâcheuse contradition en soutenant le contraire. Pour éviter donc la confusion qui lui en auroit pû arriver, il aima mieux tourner sa réponse en plaisanterie, en disant que dans les Alpes il avoit pensé comme un Italien, mais que présentement il parloit comme François, parce qu'il est vrai que les peuples d'Italie, et particulièrement ceux des territoires du Pape, reconnoissent l'infaillibilité du S. Père dans les choses de fait; ce que la plupart des catholiques romains nient en France. Cette distinction de parler comme un Italien, ou comme un François, étoit dans le fond bien frivole; et en vérité s'il étoit permis de produire ses sentimens, tantôt selon l'inclination d'un pays, et tantôt à la façon d'un autre, et si ce Père eût parlé comme un Allemand, ou comme un Hongrois, il auroit réduit l'autorité du Pape à fort peu de chose; car j'ai observé dans mes voyages

que ces peuples, quoiqu'ils professent la plupart la religion romaine, ne paroissent pas avoir beaucoup de foi. Il auroit sans doute bien mieux valu, Monsieur, qu'il eût parlé comme un bon chrétien doit faire, en homme d'honneur et de bien, avec un esprit sincère et désinteressé, fortifié par la grâce, appuyé par la raison, et fondé sur l'écriture sainte; il n'auroit pas alors attribué à un homme mortel sur la terre, le titre d'infaillible qui n'appartient qu'à Dieu seul. J'étois sur le point de lui en dire mon avis, mais je me ressouvins que j'étois en Italie, où une seule parole auroit pu me faire traîner devant le cruel et impitoyable tribunal de l'inquisition: ainsi j'aimai mieux me taire. Je fis seulement à propos du procédé de ce religieux cette réflexion tacite, que là où les prêtres et les moines trouvent leur avantage, ou dans les choses qui leur sont indifférentes, ils ne manquent pas de publier que le Pape est infaillible: mais que, si cette infaillibilité leur porte le moindre préjudice, il n'est plus qu'un homme ignorant, qu'on peut tromper et qui peut errer comme les autres.

De Suse, nous nous transportâmes à Turin, qui est une fort belle ville sur les bords du Pô, et le lieu de résidence des Ducs de Savoie. C'est là qu'un commencement de la beauté des églises d'Italie se présenta à nos yeux. La plupart des paroisses, des monastères et des couvens y sont très-richement bâtis, et ornés au dedans très-somptueusement. On n'y voit partout que marbres, porphyres, jaspes, dorures et peintures des plus grands maîtres. Les croix, les chandeliers, les lampes, les bustes et les châsses pour les reliques y sont toutes d'or et d'argent, d'un nombre presque infini et d'un prix inestimable. Quelques bons

prêtres françois qui s'étoient joints avec nous pour aller voir les églises, étoient dans un prodigieux étonnement, et se sentant tout attendris de voir partout les temples du Seigneur si bien ornés, ils en pleuroient de joie. Et comme en sortant de France ils avoient pris leur chemin par Genève, et par les cantons suisses, où ils avoient vu les temples des protestans dénués presque de toute beauté matérielle, ils concluoient de là qu'il n'y avoit point d'autre véritable religion que la romaine, et que son zèle pour la maison de Dieu rendoit témoignage de la vérité de sa croyance. Je leur dis que cette conclusion me paroissoit aussi foible que l'étoient les principes qui l'appuyoient, et que pour preuve de la vérité d'une religion, les grandeurs et les richesses du monde étoient de très-pauvres prémisses. Que pour moi si j'avois à former un argument présomptif en matière de religion, j'aimerois mieux le tirer de la bonne vie, et des moeurs de ceux qui la professent, que du somptueux ornement de leurs églises.

On nous montra le trésor de l'église où est conservé le S. Suaire: et un peu après les Chanoines et les Prêtres entrèrent au choeur pour chanter Vêpres et Complies, qui sont les prières du soir de l'église romaine. Ils entrèrent sans ordre, en causant et en riant, et en se poussant les uns les autres par les bras. Les premiers venus, sans attendre que les autres fussent rangés à leurs places, commencèrent à chanter l'Office. Ce qui auroit pu durer une heure et demie de temps à reciter, avec les pauses requises, dévotement et modestement, ainsi qu'il est pratiqué dans les prières journalières que l'on fait dans l'église anglicane, fut dépêché en moins d'un quart d'heure, avec

une étrange précipitation, sans qu'on pût presque distinguer un mot d'avec l'autre, ni la fin des versets d'avec le commencement. En vérité, Monsieur, s'il étoit permis de juger des consciences par l'extérieur, j'aurois pu inférer du leur, que leurs coeurs étoient bien éloignés des paroles de leurs lèvres, et leurs coeurs encore plus de Dieu. Ils ne fatiguèrent pas beaucoup notre patience à les entendre; et le service étant promptement achevé, ils s'enfuirent plutôt qu'ils ne sortirent de l'église, chacun de leur côté. Le Père qui étoit avec moi, s'apercevant que j'en étois scandalisé, me dit, qu'il n'étoit pas encore temps de l'être, et que plus j'avancerois du côté de Rome, plus j'en trouverois de sujet. L'on m'avoit déjà dit que plus j'irois en avant, et plus je trouverois de belles églises et plus richement parées. Ainsi joignant ces deux choses ensemble, j'en concluai que toutes ces belles parures extérieures ne procédoient pas assurément de la piété et du zèle des ecclésiastiques d'Italie pour la maison de Dieu, et qu'il falloit que quelque autre chose en fût le motif, comme je l'ai découvert dans la suite, et comme je vous l'écrirai plus précisément dans une autre occasion.

Après avoir visité les églises, nous allâmes vers le soir sur la grande place de Turin, devant le palais de son Altesse Royale. Nous y vîmes plusieurs théâtres de bateleurs, de danseurs de corde, et de joueurs de farces, dont les places des villes d'Italie ne manquent jamais d'être remplies en tout temps, pour la satisfaction du public. Mais ce qui me surprit, ce fut de voir que la plupart des gens qui les écoutoient autour des théâtres, étoient des prêtres ou des moines, qui frappoient des mains pour approuver ce qu'ils disoient de

plus ridicule, et rioient à gorge déployée. Il y en avoit là de toutes sortes d'ordres. Quelques Pères Jésuites qui y étoient des plus échauffés, firent civilité au Père Bénédictin qui étoit avec nous, et ayant appris qu'il étoit un Procureur Général d'Ordre, ils lui offrirent une place éminente près d'eux; ce qu'il accepta. Pour moi je ne voulus point prendre d'engagement, et je me retirai avec les deux ecclésiastiques François à notre hôtellerie. Nous eûmes occasion de discourir ensemble ce même soir, avec le Comte Zamberti, officier de son Altesse, que j'avois vu autrefois en France, et nous ne pûmes nous empêcher de lui témoigner l'étonnement où nous étions, d'avoir vu tant de religieux aux spectacles publics, et si attentifs à entendre des bouffons; que nous trouvions cela extrêmement vilain et scandaleux, et qu'assurément on ne voyoit pas cela en France. Il nous dit que ce n'étoit point ce qui nous devoit surprendre le plus, et qu'en Italie ceux d'entre les ecclésiastiques que l'on voyoit le plus souvent à la place le soir, étoient les plus estimés, comme étant ordinairement le plus gens de bien; parce que les autres, pendant ce temps-là, étoient communément dans les tavernes ou dans les mauvais lieux. Je me retournai ici vers nos prêtres François, et leur dis: „Hé bien, Messieurs, que devez-vous présentement conclure de la magnificence des églises de ce pays? Sera-ce, comme vous faisiez tantôt, que là où il y a de plus beaux temples, c'est là qu'il y a aussi le plus de pieté et de religion; tandis que vous voyez que ceux qui devroient être plus particulièrement les temples vivans du S. Esprit, sont dans une si exécrable profanation?“ Sur ce que nous avions dit, qu'en France l'on ne voyoit pas dans les gens d'église de si mauvais déportemens, le

Comte nous répartit fort sagement, que l'on en devoit remercier les protestans, et que c'étoit leur présence seule qui maintenoit la doctrine, la modestie et la retenue dans le clergé de l'Église Gallicane; et que si une fois on les contraignoit d'en sortir (car on connoissoit déjà le dessein du Roi) on en verroit sortir en même temps toutes les sciences et toutes les vertus avec eux. Cela s'accorde parfaitement bien avec ce que quelques personnes de la communion de Rome m'ont avoué depuis peu, que l'on commence déjà à s'appercevoir en France que depuis que les protestans en ont été bannis, et qu'on les a crus bien loin, la ferveur dans les ecclésiastiques a commencé à s'attiédir, leur dévotion à se refroidir, et leur application à l'étude est devenue languissante. On les voit présentement fort peu sur leurs livres; mais la plupart du temps rôder de maison en maison, sous prétexte d'encourager leurs nouveaux convertis, et faire les docteurs de ce qu'ils ont appris du temps qu'ils étoient pressés par les doctes écrits et les savantes controverses des ministres protestans.*)

---

*) Tout ce passage, évidemment exagéré, même pour l'époque à laquelle l'auteur écrivait, manque complètement d'application pour le temps présent. Il se peut que les controverses religieuses du 17e siècle, et les attaques violentes dirigées par les protestants contre les abus de l'église romaine, aient eu, en effet, quelque influence sur la conduite et les moeurs des prêtres catholiques; mais aujourd'hui que toutes discussions irritantes ont cessé, et que les deux communions vivent en bonne harmonie, sous l'égide d'une tolérance mutuelle, nul ne contestera que le clergé français, en général, se fasse remarquer, entre tous les autres, par la pureté de ses moeurs, et la régularité d'une conduite vraiment exemplaire. Le protestantisme n'est donc pour rien dans ce fait, très-important, et qu'il était de toute justice de signaler.

Je retourne à mon voyage; mais avant que de sortir de Turin, puisque j'ai déjà touché un mot de l'église où est conservé le S. Suaire, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise en peu de mots ce que j'en pense. Ceux de votre communion tiennent que c'est le même suaire ou linceul dans lequel Nicodème ensevelit le précieux corps de N. S. Jésus-Christ, après qu'il fut descendu de la croix, et que la figure de ce corps adorable y est restée miraculeusement empreinte pour la consolation des fidèles. Je n'entrerai point en discussion de cette histoire, que je n'ai pas examinée: mais je vous dirai seulement, Monsieur, que l'on en montre un autre dans la cathédrale de Besançon, dans la Franche-Comté, que les prêtres de cette église soutiennent être le même dont se servit Nicodème. Différens Papes, suivant leur propre caprice, ont accordé plusieurs bulles et indulgences, les uns à celui de Turin, et les autres à celui de Besançon, jusqu'à ce que les contestations sur ce sujet étant continuées avec trop de chaleur entre les deux Archévêques de ces deux villes, et même avec plusieurs libelles diffamatoires de part et d'autre, on trouva enfin à Rome le moyen de les accorder, en déterminant (contre l'expression de la vulgate, au 27. chap. de S. Matth. *Et involvit illud sindone mundâ*, où le mot *sindone*, est au singulier) qu'il y en avoit deux, et qu'ainsi l'un et l'autre sont véritables. On ne peut pas à la vérité dénier qu'il n'y ait eu un suaire, et même il se peut faire qu'on l'ait conservé avec beaucoup de soin jusques à présent: Mais de voir cette facilité, pour accorder deux Évêques, à déterminer hardiment qu'il y avoit deux suaires, c'est ce qui choque les esprits raisonnables; et ensuite ordonner qu'on leur rendra à

tous deux le jour de Pâques, le même culte d'adoration qu'on rend le Vendredi Saint à la Croix, qui n'est point différent de celui qu'on rend à Jésus-Christ même; c'est ce qui me paroît impie.*)

Après avoir resté quelques jours à Turin, je me trouvois à deux journées de Gênes.**) La curiosité de voir cette superbe ville me fit prendre la résolution d'y aller. J'étois néanmoins combattu par la satisfaction que j'avois eue en la compagnie du Père Bénédictin, dont la conversation m'étoit assez agréable. Je croyois qu'il seroit nécessaire pour cet effet de nous séparer; car la lettre d'obédience qu'il m'avoit montrée de son Général, portoit qu'il devoit se rendre incessam-

---

*) Voyez, au sujet de ce suaire, la note deuxième de la première lettre, page 40, où il est question de la *robe* miraculeuse de N. S. Jésus-Christ.

**) Gènes fait aujourd'hui partie du royaume de Sardaigne qui comprend aussi la Savoie et le Piémont, dont Turin est la capitale. La religion catholique a toujours été en honneur dans ce pays, et de nos jours encore le Roi ne manque pas de donner l'exemple de sa profonde vénération pour la foi de ses aïeux. On lisait, en effet, dernièrement, dans la correspondance de ce pays, la nouvelle suivante, sous la date du 8 octobre 1844: ,,Le Roi de Sardaigne, accompagné de tous les princes de sa maison, s'est rendu au couvent des capucins *del monte sopra Tornio,* à Turin, où se trouve une image miraculeuse de la mère de Dieu, et a fait hommage à la Sainte Vierge et à son fils de deux couronnes d'or enrichies de diamants et de pierres précieuses, et qui ont été bénites par Monseigneur l'Archévêque de Turin. Une messe solennelle a été célébrée à cette occasion.''

C'est aussi le Piémont qui a donné naissance au célèbre comte de Maistre, auteur des *Soirées de St. Pétersbourg*, livre de discussion théologique, dans lequel la suprême autorité du pape est considérée comme le moyen de résoudre toutes les difficultés gouvernementales, et où les plus hautes questions de la science sociale sont réduites à une simple question de discipline ecclésiastique.

ment à Rome, *rectâ viâ*, sans prendre aucun détour. Je lui communiquai le dessein que j'avois pris d'aller à Gênes, et il me témoigna tout aussitôt qu'il étoit dans la résolution d'y venir avec moi; qu'il feroit en sorte que ses Supérieurs n'en sauroient rien; et dans la lettre qu'il leur écrivoit de Turin, il leur marquoit que n'étant pas encore bien remis de quelques accès de fièvre, cela l'obligeroit d'y rester encore quelques jours, qui étoit justement le temps qu'il prenoit pour faire le voyage avec moi. Je reconnus par là que les moines les plus réformés ne font pas grand scrupule de rompre l'obéissance dont ils font voeu, et de transgresser les règles qu'ils professent, à la moindre petite occasion qui se présente de quelque satisfaction particulière. L'usage de la viande lui étoit de même défendu par sa règle; cependant il ne se trouvoit pas plutôt éloigné des monastères de son ordre, qu'il se mettoit à en manger; et lorsqu'il en rencontroit un autre, il reprenoit incontinent son observance, me priant de ne pas donner à connoître qu'il s'en fût écarté. Je puis dire néanmoins avec vérité, que je n'ai jamais vu un si rigoureux censeur des actions d'autrui qu'il l'étoit. Lorsqu'il se trouvoit parmi des moines qui n'étoient pas réformés ou qui étoient plus relâchés que ceux de sa congrégation, il les entreprenoit hautement, leur disant qu'il ne les considéroit que comme des âmes damnées, et pire que des démons. Il n'avoit pas un sentiment plus charitable pour les gens, que les moines, par distinction, appellent les gens du monde ou les mondains, et qui sont en général tous les séculiers. Il lui sembloit qu'il n'étoit pas possible de se sauver dans ce monde, à moins que de s'aller enfermer dans un couvent, et même il falloit que ce fût un cloître de

son ordre. S'il voyoit dans les rues une dame un peu bien parée, sans examiner si sa condition, ou quelque autre raison l'y obligeoit, il prononçoit aussitôt une sentence de condamnation éternelle contre elle, disant que c'étoit une victime destinée aux flammes de l'enfer: Et s'il entendoit parler de quelques personnes nouvellement mariées, ou qui eussent fait quelque bonne fortune: Hélas, disoit-il, ces gens-là font leur paradis en ce monde, mais ils brûleront éternellement en l'autre. Ainsi, sans excepter qui que ce soit, et interprétant les actions les plus innocentes en mal, il jugeoit avec malignité de ce qui n'appartient qu'à Dieu seul de juger. Ce que je dis ici ne s'applique pas seulement à ce religieux, mais encore à beaucoup d'autres et même à des prêtres séculiers qui prétendent par leur bigoterie se distinguer du commun, et j'ai observé qu'ils jugent le reste des hommes sans miséricorde. Quelques-uns m'ont avoué qu'on les élevoit ainsi dès leur jeunesse, en leur représentant souvent le monde comme une mer orageuse, d'où il est très-rare que quelqu'un s'échappe sans faire naufrage, et que leurs monastères sont des ports de salut et des Hâvres de grâce où il est impossible de périr. Il vaudroit bien mieux, sans doute, les élever dans un esprit d'humilité, et leur inspirer de charitables sentimens pour leur prochain, soit qu'ils fussent unis dans une même profession de vie avec eux, soit qu'ils suivissent une autre voie, où l'on doit chrétiennement croire que Dieu les a appellés. Mais il faut avouer que c'est comme un malheureux sort de tous les gens qui vivent séparément, de ne considérer que ceux de leur parti, et d'avoir un mépris général pour le reste. Ce fut dans doute cette considération qui porta nos pères, les premiers réformateurs de la

religion, à désapprouver, et ensuite à rejeter toutes ces sortes d'inégalités, qui, en divisant les hommes en plusieurs états différens, éloignent ordinairement leurs coeurs les uns des autres, et les séparent ainsi de la charité de Jésus-Christ. Autant que le religieux dont je vous parle étoit rigoureux envers les autres, autant étoit-il indulgent pour lui-même. Il étoit même d'un naturel comique et bouffon, et n'affectoit que dans certaines occasions la gravité monastique.

Nous arrivâmes à Gênes le 1er du mois de septembre. Ayant appris qu'il y avoit là une fort belle abbaye de son ordre, appellée Ste Catherine de Gênes, il voulut y aller loger, espérant y être aussi bien reçu qu'il l'avoit été jusques ici dans les autres monastères. Il alla présenter sa lettre d'obédience à l'Abbé; lequel l'ayant lue, regarda ce moine depuis les pieds jusqu'à la tête, et lui demanda de quel ordre il étoit? Il lui répondit que sa lettre en rendoit témoignage, et qu'il étoit un Bénédictin réformé. L'autre lui répartit qu'il n'en croyoit rien, et qu'il ne portoit pas l'habit de Saint Benoît qui en étoit le principal signe. Il est à remarquer que ces moines, en France, portent des robes de drap assez grossier, et un capuchon taillé fort étroit: Au lieu que les Italiens ont extrêmement amplifié les leurs, et portent des étoffes fines et lustrées. Ils sont chaussés fort mignonnement, ont de beaux bas de soie, des chapeaux fins, et ne le cèdent en rien aux séculiers sous le rapport du luxe. Mais un peu de différence dans les habits en Italie, fait aussi une différence d'ordre. Il y a plus de dix sortes de religieux de l'ordre de S. François, qui ne sont distingués les uns des autres, que parce que les uns ont leur capuchon ou leurs manches plus larges de deux

ou trois doigts que les autres. Cependant cela met une si grande division entr'eux, qu'ils ne se peuvent pas voir, et se haïssent mortellement. Le moine dont je parle n'étoit pas assez bien vêtu à leur mode pour plaire à l'Abbé, et la conclusion fut, qu'il lui refusa fort vilainement l'entrée de son monastère. Ce pauvre Bénédictin entra dans une telle colère de l'affront qu'on lui faisoit, qu'il adressa plusieurs injures à l'Abbé, lui disant qu'il étoit un Abbé maudit de Dieu; qu'il seroit damné, et que tous ceux qui vivoient sous sa conduite iroient en enfer avec lui; que c'étoient eux-mêmes qui avoient changé le vénérable habit de l'ordre, à tel point qu'il sembloit présentement être fait plutôt pour plaire aux demoiselles que pour les distinguer des gens du monde; et qu'ils verroient bien un jour, mais hélas, trop tard, quel accueil leur glorieux patriarche S. Benoît feroit dans le ciel à ce pauvre habit qu'il avoit sur le corps et qu'ils méprisoient si fort sur la terre. Ce prélat se sentit si fort piqué de cette invective, qu'il menaça ce moine réformé, de le faire tuer, s'il ne sortoit ce même jour-là de Gênes. Le Père tout épouvanté et tremblant, me vint trouver à l'hôtellerie où j'étois, et me raconta son désastre. Cela fut cause que je ne séjournai que trois jours à Gênes; parce que ce religieux pour ne pas être sacrifié à la vengeance italienne, n'osoit sortir dans les rues, et fut obligé de se tenir renfermé dans une chambre, pendant tout le temps que j'y restai à voir la ville.

La vengeance est un abominable vice, et très-particulièrement attribué aux Italiens. Mais ceux d'entr'eux qui l'exercent avec le plus de fureur et de rage, sont assurément les gens d'église. Comme ils n'ont point de familles à soigner, leur attention est moins partagée,

et par conséquent plus disposée à se ressentir des injures qui leur sont faites, et ils ont plus de temps pour y penser; outre qu'en cas d'accident, ils n'ont que leur personne à sauver. Ils ne craignent pas même si fort la confiscation de leurs biens, parce qu'ils sont assurés que dans tous les pays où l'on adhère à la communion de Rome, ils y pourront vivre avec leurs messes, et qu'on ne les laissera manquer de rien. C'est un patrimoine qui les suit partout, et qu'on ne peut leur ôter qu'avec la vie.

Ce qui facilite extrêmement l'exécution des vengeances en Italie, c'est le grand nombre de petites principautés qui la partagent, et dont les Princes sont tous indépendans les uns des autres, et extrêmement jaloux de conserver leurs droits, particulièrement ceux de protection et de refuge pour les individus qui, ayant fait quelque mauvais coup, se retirent dans leurs états. Le Roi de France obtiendroit plus aisément de l'Empereur un réfugié, que de tel Duc, qui n'a pas l'espace de trois mille italiques de pays; parce que plus la puissance est petite, et plus fait-elle d'efforts pour paroître grande. Ce ne sont pas seulement les Princes souverains en Italie qui sont jaloux des franchises de leurs états; mais encore toutes les personnes de qualité, qui ne veulent pas permettre qu'on prenne un malfaiteur dans leurs maisons. Je vous dirai en passant, Monsieur, que c'est cette liberté prétendue, qui donna commencement à la franchise des quartiers des ambassadeurs des puissances, à Rome, et qui a tant fait de bruit entre le Pape Innocent XI et le Roi de France. Car comme les ambassadeurs, pour se distinguer, vouloient avoir quelque privilège au-dessus de la noblesse ordinaire, ils prétendirent non seulement

l'immunité dans leurs palais, mais encore une franchise entière dans tous les quartiers où ces palais étoient situés. Innocent XI trouva que c'étoit une entreprise digne de sa gloire et de son courage, de travailler efficacement à détruire dans Rome, ces retraites assurées de vauriens et d'assassins; et il obligea les ambassadeurs à renoncer pour toujours aux franchises des quartiers, et à se contenter pour le respect qu'on porte à leurs maîtres, de celles de leurs maisons. Mais que servoit-il à Innocent d'être si zélé à abolir ces lieux de refuge? Ne savoit-il pas que toutes les églises, les monastères, les couvens et les collèges de Rome sont tout autant de lieux, où l'injustice, l'inceste, le vol et le meurtre sont protégés? Je veux bien que les temples du Seigneur soient estimés quelque chose de si saint et de si sacré, que ce soit comme une sorte de profanation d'y entrer les mains armées pour s'y saisir d'un criminel: Mais pourquoi donner ce même privilège à tous ces cloîtres et maisons de moines qui, si on les pouvoit joindre tous ensemble, feroient sans doute plus de la troisième partie de la ville de Rome? C'est en effet ce privilège qui les rend plus hardis à se venger. Car ils sont assurés qu'ils seront toujours secondés par quelqu'un de leurs confrères; et ils se soutiennent les uns les autres extrêmement dans ces sortes d'occasions; ce qui fait qu'on ne peut pas en offenser un, que l'on n'ait affaire à plusieurs. Comme ils appartiennent tous à quelque corps, car ils sont moines, ou frères, et ils font corps avec tous ceux de leur ordre, couvent ou monastère, ou ils sont prêtres séculiers, et ils font corps avec les autres prêtres de leurs diocèses, cathédrale ou paroisse, n'y ayant de si petite église qui n'ait quinze ou vingt prêtres pour

la servir: Quand on en offense quelqu'un, tous les autres du même corps se déclarent offensés, et s'appliquent à en prendre la vengeance comme si on les avoit injuriés eux-mêmes. Ce n'est pas l'esprit de charité qui les y porte, car la charité ne se venge point; mais c'est le plaisir naturel qu'ils ont de faire ressentir les effets de leur rage à ceux qui les offensent; ce qui leur fait dire avec un de leurs poëtes, ***Dolcissima, Mortali, é la vendetta:*** Il n'y a rien de plus doux au monde que la vengeance. Je comptai, étant à Bologne en Italie, en une semaine de temps, 17 morts qui étoient restés les victimes de cette furie infernale, et dont la plupart avoient été tués par des moines, ou par des prêtres. Le Grand Prévôt que l'on appelle le ***Bargello***, pour avoir fait par ordre du Cardinal Archévêque, la recherche d'un moine qui entretenoit scandaleusement une mauvaise maison, étoit du nombre de ces pauvres infortunés, et avoit été misérablement massacré le jour de Pâques en sortant d'une église.

Un des moyens les plus terribles que les ecclésiastiques aient entre les mains pour assouvir leur vengeance, c'est cette malheureuse inquisition qu'ils ont introduite sous prétexte de religion, et qui est bien la plus diabolique invention qui soit jamais sortie de la boutique de Satan, dont ils se servent d'ailleurs très-adroitement pour leurs fins particulières. Ils ont fait une matière d'inquisition de frapper, injurier, ou mepriser une personne du clergé tant séculier que régulier. Voici la manière dont on procéda à Bologne contre un honnête homme que je connoissois, qui dans la chaleur de la discussion avoit appellé un Frère Dominicain, *vieux fou de moine.* Ce Frère porta sa

plainte à l'Inquisiteur, lequel fit tout aussitôt arrêter ce jeune homme, qui fut mis dans les prisons de l'inquisition, où il resta dix mois, avant qu'on lui déclarât pourquoi il y étoit. Ensuite, on le fit comparoître devant le sacré tribunal, et comme il ne pût pas dénier qu'il eut appellé ce Frère, vieux fou de moine, on réduisit son procès en cette forme: „Celui qui ne porte „point d'honneur aux ecclésiastiques, ne croit pas l'état „ecclésiastique digne d'honneur, et est par conséquent „un hérétique: Or est-il que vous n'avez point porté „d'honneur à Frère Nicolas qui est un ecclésiastique; „Donc vous ne croyez pas l'état ecclésiastique digne „d'honneur, et vous êtes un hérétique.“ L'accusé répondit, qu'il étoit vrai qu'il l'avoit appellé vieux fou, mais qu'il l'entendoit quant à sa personne, sans aucun rapport à sa profession. Ici l'accusateur soutint qu'il l'avoit aussi appellé fou quant à sa profession, y ayant joint le mot de moine qui la signifioit, et sans y ajouter ces mots, *sauf son caractère.* Car il est vrai que si, en Italie, l'on dit des injures à un prêtre ou à un moine et qu'on l'appelle fripon, coquin, et autre chose semblable, et qu'on ajoute incontinent: *sauf votre caractère,* ou *sauf l'habit que vous portez,* ce n'est pas une matière d'inquisition: Mais si malheureusement on oublie cette formule, on est perdu. Ainsi ce pauvre monsieur fut jugé coupable. Pour ce qui est de frapper quelqu'un qui est dans la cléricature, de quelque manière que cela se fasse, grièvement ou légèrement, c'est toujours une matière d'inquisition. C'est ce qui rend les ecclésiastiques si hardis et si insolens dans toute l'Italie. Je vis à Rome un prêtre qui en étoit venu aux injures avec un officier sur la place Navône. Cet officier lui donnoit du plat de la

langue fort adroitement, et n'oublioit jamais de mettre au bout, *sauf son caractère;* de sorte que le prêtre demeura confus; et tout écumant de rage il commença à dire aux gens qui étoient là présens: „Messieurs, il „faut que je fasse mettre cet homme là à l'inquisition, „il me semble qu'il m'a frappé: n'avez-vous pas vu qu'il „m'ait donné quelque petit coup?“ Il l'auroit souhaité de tout son coeur pour avoir lieu de satisfaire sa vengeance; mais comme on n'avoit rien vu de cela, on ne lui en pouvoit rendre témoignage. Il y a un proverbe qui dit que pour vivre paisiblement à Rome, il n'y faut offenser ni femmes, ni prêtres; parce que les dames s'y font venger par leurs amans, et les gens d'église par l'inquisition. Il est vrai que les personnes de rang, comme les Abbés, les Évêques, et les Cardinaux ne se servent pas ordinairement de cette voie, qui leur semble un peu trop embarrassante. Ils ont des serviteurs et des gens affidés, lesquels par argent, ou pour obtenir quelque faveur, s'offrent à eux volontairement pour être exécuteurs de leurs vengeances. Et s'il arrive qu'ils soient saisis dans l'action, ils s'en mettent fort peu en peine, se reposant avec confiance sur le pouvoir et l'autorité de leurs maîtres, qui ne manqueront pas de procurer par toutes sortes de moyens leur délivrance. Pour ce qui est des Papes, comme ils ne sont pas exempts de ces foiblesses, ils n'oublient pas de se servir dans l'occasion de la puissance qu'ils ont en main; et comme les autres monarques de la terre, lorsqu'ils sont offensés, ils savent atteindre leurs ennemis. Il ne faut plus parler à ces Saints Pères d'humilité et de patience à souffrir les injures, à l'exemple de Jésus-Christ dont ils veulent représenter la personne en terre. Ils en ont la plupart rejeté les vertus, et ne sont occupés

qu'à représenter ici bas ce qu'il y a de plus glorieux dans le ciel, qui est son pouvoir et sa judicature.*) Ce titre de Sainteté qu'on leur donne, n'est plus qu'un terme fastueux, dont ils se servent pour exprimer leur orgueil. Nous avons un terrible exemple de vengeance dans la vie du Pape Sixte V qui mérite bien que je vous en fasse ressouvenir. Sixte étoit de fort basse extraction; né d'un pauvre vigneron et d'une servante, il avoit été reduit dans sa jeunesse à garder les pourceaux. Cependant, par la force de son intelligence et les hasards d'une fortune extraordinaire, il étoit parvenu au trône pontifical. Mais bien loin que la bassesse de son extraction lui inspirât quelques sentimens humbles au milieu de cette grandeur, il ne pouvoit souffrir la moindre chose qui la lui rappelât, et par un esprit de vengeance qui lui étoit naturel, il faisoit éclater sa cruauté sur tous ceux qui par mégarde, ou de propos délibéré, lâchoient quelque parole de mépris sur ce sujet. On vit un matin la statue de Pasquin revêtue d'une chemise fort sale; Morphore était censé lui en demander le sujet, et Pasquin répondoit: *Parce que ma blanchisseuse est devenue princesse.* Cette réponse frappait sur la soeur du Pape, Camilla, qui de pauvre blanchisseuse qu'elle étoit auparavant, avoit été élevée par son frère à la principauté. Le Pape fit faire toutes les perquisitions imaginables pour découvrir l'auteur de cette pasquinade, et n'ayant

*) Ceci est faux et injuste. S'il y a eu des Papes indignes de leurs augustes fonctions, c'est précisément dans le temps qu'ils avaient le plus de pouvoir, et qu'ils faisaient trembler les rois. Aujourd'hui les successeurs de Saint-Pierre ont fort peu de puissance temporelle, et ne se font plus remarquer que par leur esprit conciliateur et la pratique habituelle des plus hautes vertus.

pu réussir dans sa recherche, il eut recours à la ruse, mais à une ruse si basse et si indigne, que le seul récit que l'on en fait est capable d'en donner de l'horreur. Il fit publier partout que cette pointe d'esprit lui plaisoit si fort, que si celui qui en étoit l'auteur venoit se découvrir à lui, non seulement il ne le feroit pas mourir, mais qu'il lui donneroit une récompense de deux mille écus. Le pauvre malheureux gagné par une promesse si avantageuse, se fit connoître. Le Pape, sur l'aveu de cet homme, lui fit conter les deux mille écus, et l'assura qu'il ne seroit point pendu. Sur quoi le misérable fit ses très-humbles remercimens à Sa Sainteté pour une si grande grâce. „Oui," reprit le Pape, „je te tiendrai en cela ma parole; mais je ne „t'ai pas promis de ne te pas faire couper les mains „et la langue!" et il commanda sur l'heure qu'on les lui coupât en sa présence. Cette action eut un grand retentissement, et comme les vices de même que les vertus éclatent au souverain degré dans les têtes couronnées, et plus encore dans celui qui se dit le vicaire de Dieu, ce fut un grand obstacle au projet qui fut fait après sa mort de sa canonisation.*)

Je me suis quelquefois appliqué à rechercher quelle pouvoit être la raison de cet esprit de vengeance qui

---

*) Cet acte horrible de vengeance commis par le pape Sixte-Quint, sur la réalité duquel il n'est malheureusement pas permis d'élever le moindre doute, a fourni à un de nos auteurs contemporains l'une des plus belles inspirations du roman moderne. Mr. *X. Saintine,* dans un livre qui a pour titre: *Le Mutilé*, a peint sous les couleurs les plus dramatiques, et avec le talent le plus élevé, la vie pleine d'angoisses, d'amertume et de rage concentrée de cet infortuné, auquel le cruel Sixte-Quint n'avait laissé la vie, que par un raffinement de vengeance, et comme un supplice de plus.

paroît aujourd'hui si naturel aux Italiens, si cela procède du climat et de la nature du pays, ou de quelque autre cause nécessaire qui ne se puisse pas éviter. Mais ayant rappelé à ma mémoire, la grandeur d'âme, le courage et la magnanimité des anciens Romains, qui habitoient le même terrain, et qui se rendirent autant aimables par leur clémence, que redoutables par leur valeur; j'ai vu qu'il en falloit plûtôt rechercher une cause morale que naturelle. Et autant que je la puis concevoir, c'est que dans la suite des temps, la meilleure partie de l'Italie étant tombée sous la domination des évêques de Rome, ils envoyèrent dans les provinces pour en être gouverneurs, des prêtres, gens qui n'entendoient ni le commerce, ni la guerre, qui sont comme les deux nerfs d'un état, sans lesquels il demeure comme un corps paralytique sans action et sans mouvement. Cette oisiveté jointe aux grandes chaleurs du pays, et au mauvais exemple donné par ces mêmes Gouverneurs, gens qui aimoient leurs plaisirs, y introduisit en fort peu de temps la mollesse. Dans l'ancienne Rome l'épée cédoit quelques fois à la robe, les armes faisoient place aux lettres: *Cedant arma togae:* Mais présentement tout y a cédé à l'amour des femmes. Cet amour étant excessif et déréglé, est inséparable de la jalousie; et la jalousie produit la vengeance, qui sont justement les deux grands vices que l'on attribue aux Italiens. De cette grande facilité à se venger dans leurs amours, ils sont passés présentement à ne pas laisser tomber la moindre petite parole, ou la plus légère injure, en quelque matière que ce soit, sans en prendre, s'ils peuvent, une impitoyable revanche. Ce vice ayant commencé dans les états du Pape, s'est communiqué insensiblement à ceux des

princes circonvoisins, et infecte enfin aujourd'hui misérablement toute l'Italie. On a remarqué que Bologne et Ferrare qui ont fléchi des derniers sous le joug de Rome, ont redoublé de beaucoup depuis ce temps-là leur esprit vindicatif. Mais ce qu'il y a de plus à condamner dans leurs vengeances, c'est qu'ils les exécutent ordinairement d'une manière vile et basse, par le poison et par le poignard, par derrière et traîtreusement. Ils se moquent des duels, et disent que c'est la plus grande folie du monde que de mettre l'épée en main à son ennemi, et de s'exposer par là autant à le satisfaire qu'à en être satisfait. Si nous avons un ennemi, disent-ils, nous ne sommes pas si fous que de crier de loin: Garde toi: Mais nous voulons le tuer à la première occasion, sans nous mettre en danger de l'être par lui.

Au reste, Monsieur, si les Italiens ont leurs défauts, ils ont aussi de fort bonnes qualités. Ils sont prudens dans la conduite de leurs affaires, discrets dans leurs discours, civils et honnêtes entr'eux et envers les étrangers; d'un bon conseil, fort prompts à rendre service; constans dans leur amitié, et d'une humeur obligeante, pourvu toutefois qu'il ne leur en coûte rien. Ils ont beaucoup d'esprit, et je puis dire que si leurs prêtres et leurs moines ne les avoient point corrompus dans leur morale, et n'avoient point si fort altéré le culte de la religion, de même qu'ils ont le meilleur pays, aussi seroient-ils les meilleures gens qui soient au monde. Je sais qu'il y en a beaucoup qui commencent à ouvrir les yeux pour voir les erreurs où ils sont plongés; mais ils n'osent pas déclarer leurs sentimens à qui que ce soit, pour ne pas tomber sous la barbare et inexorable cruauté de l'Inquisition.

Ce tribunal fut érigé pour retenir particulièrement les Italiens, dont plusieurs commençoient à remuer et à examiner la doctrine de Rome. Pour le rendre plus fier et plus terrible, les papes ne crurent pas pouvoir faire mieux que de le mettre entre les mains des Dominicains, gens cruels et impitoyables, et attachés alors plus qu'aucun autre ordre à maintenir les intérêts du pape. Pour les y encourager d'autant plus, on trouva à propos de conférer de temps en temps aux plus zélés Inquisiteurs, la dignité épiscopale, et d'en élever plusieurs au cardinalat. Dans tous les états du Grand-duc de Toscane, elle a été donnée aux Franciscains, dont plusieurs ont été pareillement nommés évêques et cardinaux. Le motif, en la partageant ainsi entre deux ordres différens, ne fut que pour la mieux soutenir par l'émulation. Le principal dessein que l'on prétendit d'abord dans l'élection de l'Inquisition, fut d'arrêter par sa violence, les progrès de l'hérésie, et pour me servir de leurs termes, *contra hereticam pravitatem.* Mais les ecclésiastiques ayant depuis considéré le grand avantage que cela leur donneroit par dessus les séculiers, ont su si bien s'en prévaloir, qu'il n'y a présentement presque rien qu'ils n'y réduisent, pour venir à bout de leurs fins particulières. Si vous manquez à payer les décimes, sans examiner si vous le pouvez faire, ou non, on argumente contre vous, que vous ne les payez pas, parce que vous ne croyez pas qu'il les faille payer: Donc vous êtes un hérétique. S'il vous échappe quelque mot contre la vie licencieuse des évêques et du clergé tant régulier que séculier, votre dessein a été de rabaisser la dignité épiscopale et l'église dans l'esprit des peuples; vous avez travaillé pour les hérétiques: Donc vous êtes dans

leurs intérêts, et vous êtes vous-même un hérétique. Si l'on a du bien, et que l'on se montre indifférent quand il s'agit de contribuer aux collectes qui se font pour dire des messes et autres prières pour le repos des âmes des défunts, quoiqu'il n'y ait pas un prêtre ni un moine qui en voulut dire sans argent, l'on est accusé de ne pas croire le purgatoire, et l'on est un hérétique. Si même on refuse trop souvent de mettre dans les boëtes qui courent continuellement dans les rues pour aider à faire la fête d'un tel Saint ou d'une telle Sainte, pour une telle procession dans une telle église, pour la chapelle du rosaire, pour le scapulaire de la Vierge, ou pour le cordon de S. François; ces gens-là ont l'impudence de vous dire, qu'ils voient bien que vous n'avez guères de dévotion pour les choses saintes, et que vous n'y croyez guères; et c'est un avertissement que si vous y manquez une autre fois, on pourroit bien prendre connoissance de vous à l'Inquisition. Il n'est pas permis d'excuser ou d'intercéder par soi, ou par amis, directement, ou indirectement pour ceux qui ont eu le malheur de tomber dans les prisons de l'Inquisition, sans se rendre en même temps coupable des mêmes crimes dont ils sont atteints. On ne peut pas même leur parler sans une permission expresse et par écrit de l'Inquisiteur, qu'il n'accorde qu'avec beaucoup de difficulté et fort rarement. Un abbé calabrois de mes amis, fut mis à Venise à l'Inquisition, pour avoir souri lorsqu'un certain moine faisoit le récit d'une apparition d'une âme du purgatoire. Un an après son emprisonnement, ayant appris qu'on n'avoit point encore prononcé de sentence de mort contre lui, quoiqu'il eut été mis plusieurs fois à la torture, et étant allé demander une approbation à l'In-

quisiteur pour l'impression d'un livre, je pris occasion de lui demander la permission d'aller visiter une fois ce pauvre prisonnier. A la prière que je lui en fis, il me regarda fièrement, et me demanda ce que j'avois à démêler avec lui. Je lui dis que rien ne me portoit à cela qu'un esprit de charité chrétienne, pour donner à ce pauvre infortuné quelques paroles de consolation. Ce moine me répondit avec une manière extrêmement rude et désobligeante, que le prisonnier étoit en de très-bonnes mains, et n'avoit pas besoin d'être consolé; ainsi il ne me fut pas possible de lui parler. J'eus pourtant la satisfaction de l'en voir délivré six mois après, par les charitables soins et puissantes intercessions de Cornelia Episcopia, noble Vénitienne, fille d'un savoir et d'un mérite extraordinaire, à laquelle il dédia les savantes poësies qu'il avoit composées dans sa prison. J'ai dit ci-dessus qu'il n'étoit pas permis d'intercéder pour qui que ce soit; mais vous saurez, Monsieur, que l'inquisition est beaucoup plus douce à Venise que dans les autres endroits d'Italie. Ce sage sénat ayant horreur de l'inhumanité des frères qui l'exercent, a établi une chambre particulière, où les nobles Vénitiens président et prennent connoissance de toutes les affaires qui la concernent; de sorte que les Dominicains n'en sont pas tout à fait les maîtres. Cet ami ayant eu le bonheur de sortir d'un si mauvais pas, fut si fort exaspéré des cruautés qu'on lui avoit fait souffrir durant sa prison, qu'il conclut de là que l'église romaine étant animée d'un esprit si barbare, et qui est sans exemple parmi les infidèles mêmes, ne pouvoit pas être la véritable épouse de Jésus-Christ. Cet ami m'avoua qu'avant qu'il fût mis à l'Inquisition, il est vrai qu'il doutoit du purgatoire et de la

transsubstantiation; mais que depuis qu'on les lui avoit voulu faire croire par force, il n'y croyoit point du tout, et qu'il alloit se retirer en Suisse ou à Genève, pour y vivre en liberté selon sa croyance. Il ajoutoit que toutes les nuits il étoit troublé dans son sommeil, par les affreuses images des tourmens qu'on lui avoit fait souffrir dans les cachots, où on lui avoit démis tous les membres l'un après l'autre, écrasé tous les doigts, appliqué sous les pieds des lames de fer ardentes. Pour le rendre plus sensible aux douleurs, on le remettoit dans son cachot pendant quelques jours, où on ne lui donnoit qu'un peu de pain noir, et une petite mesure d'eau, après quoi on le remettoit de nouveau entre les mains des bourreaux de l'Inquisition, pour lui faire éprouver de nouveaux genres de supplices. On le lioit par un bras, et par le moyen d'une poulie on l'élevoit en l'air, où on le laissoit pendant plusieurs heures. On le descendoit ensuite plus mort que vif, et pour lui faire revenir le sentiment, on le fouettoit impitoyablement avec un fouet de chaînettes de fer pleines de pointes et d'aiguillons, jusqu'à ce qu'on l'eut mis tout en sang. Et tout cela, ô cruauté plus que barbare! pour tâcher de découvrir les secrets d'une pauvre conscience et les replis d'un pauvre coeur. Le Père Inquisiteur qui étoit là présent, pour encourager les bourreaux, et voir s'ils faisoient bien leur devoir, s'approchoit quelquefois du patient, et lui demandoit d'un ton de voix sévère, s'il étoit donc vrai qu'il ne crut point au purgatoire; qu'il le prioit d'y penser bien sérieusement; que tout ce qu'on lui faisoit souffrir, n'en étoit qu'une très-légère image, et qu'il étoit bien plus horrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant. Ce pauvre Monsieur ne répondoit

rien à tout cela que par ses soupirs et par ses larmes: Mais il me confessa depuis qu'il y avoit fait en effet une très-sérieuse réflexion, par laquelle il concevoit qu'il étoit incompatible avec la bonté infinie de Dieu, de traiter avec tant de rigueur des âmes qu'il avoit destinées pour la gloire et pour jouir éternellement de sa présence; que les ouvrages de Dieu étant parfaits, il faisoit miséricorde au pécheur et qu'il étoit infiniment plus digne de sa puissance et de sa bonté de pardonner entièrement la faute, que de se réserver une misérable vengeance par les feux et les flammes du prétendu purgatoire; et que par cette raison il n'y croyoit point du tout.

Le supplice ordinaire à Venise pour ceux qui sont convaincus d'hérésie à l'Inquisition, c'est ou de les étrangler dans la prison, ou de leur attacher une pierre au col et de les envoyer noyer dans la mer. Et en cela cette Inquisition est beaucoup plus douce que celle des autres endroits d'Italie, où on brûle les condamnés tous vifs à petit feu; ou bien on leur coupe tous les membres les uns après les autres, que l'on jette en leur présence dans le feu, après leur avoir arraché premièrement la langue et fait souffrir d'horribles tourmens. Croyez-vous en bonne foi, Monsieur, que ce soit là l'esprit de l'évangile? Et-ce là la manière dont Jésus-Christ s'est servi pour convertir les pécheurs? A-t-il jamais parlé d'emprisonnemens, de gênes et de tortures? En avons-nous quelque exemple de lui, ou quelque précepte? Non assurément. Ce ne doit donc pas non plus être l'esprit du christianisme. Ainsi les moyens que les papes ont pris pour maintenir leur tyrannie sur les consciences, pourroient servir de justes motifs pour la détruire, si les peuples vouloient

sérieusement ouvrir les yeux, et s'opposer vigoureusement aux effets de leur violence. Il n'y a que la vertu qui se soutienne par elle-même.*) L'iniquité a toujours besoin d'un secours étranger. Ce qu'elle ne peut emporter en lion par la force, elle tâche d'en venir à bout en renard par la ruse. Ce que les Papes et leurs adhérents ne peuvent pas avoir par l'Inquisition, ils s'efforcent de le surmonter par l'artifice et par le mensonge. Un des principaux artifices dont ils se servent pour maintenir les peuples dans leur obéissance, c'est de les tenir dans une profonde ignorance, premièrement des vérités de l'évangile, leur défendant très-expressément de lire l'écriture sainte, comme un livre très-dangereux et pernicieux pour leurs âmes; ensuite c'est d'empêcher qu'il ne vienne entre leurs mains aucun livre de controverse composé par les protestans. C'est une matière d'Inquisition d'en retenir ou d'en lire quelqu'un, ou sachant que quelque autre personne en ait, de ne le pas déclarer. Ils ont

---

*) Ce tableau de l'Inquisition n'est malheureusement ni menteur, ni exagéré; on peut dire même qu'il est au-dessous de la vérité. Si l'on voulait entrer dans le récit détaillé de quelques-unes des atrocités commises par cet infâme tribunal jugeant au nom d'un dieu de paix, d'amour et de charité, l'imagination la plus extravagante reculerait épouvantée. La révolution française, emportant dans sa course rapide, comme un torrent débordé, beaucoup d'anciens usages, et de vieilles institutions bonnes et mauvaises, a balayé les membres de ce tribunal de sang, et délivré les peuples de leur cruelle tyrannie. Quelques tentatives honteuses et impuissantes ne suffiront pas pour le rétablir. Les infructueux essais qu'on en a vus dans quelques pays n'ont servi qu'à exaspérer les populations trop éclairées aujourd'hui pour laisser subsister au milieu d'elles un pareil monstre. Deux ennemis puissants et invincibles se sont levés contre lui, le ridicule et l'horreur!

de plus, très-grand soin de charger les prédicateurs dans leurs sermons, de représenter les protestans, au peuple, comme des gens qui ont absolument renoncé la foi de Jésus-Christ, et qui ne croient non plus en lui que les Infidèles. C'est pourquoi il les appellent indifféremment hérétiques et infidèles, et pour me servir du mot italien, *Questi non-cristiani.* De sorte qu'effectivement tout le menu peuple, et même la plupart des gens qui ont étudié, sont dans la pensée que les protestans ne croient point du tout en Jésus-Christ, non plus que les Turcs. Un chanoine me demanda un jour par curiosité à Rome, ce que faisoient les Infidèles en France, et pourquoi on les y souffroit. Je me fis expliquer ce mot que je n'entendois pas, et sachant qu'il vouloit parler des protestans, je lui dis qu'ils n'étoient pas infidèles, mais qu'ils croyoient en Jésus-Christ aussi bien que les catholiques romains; que seulement ils rejetoient la transsubstantiation, la messe, le purgatoire, &c. et particulièrement le pouvoir et l'infaillibilité du Pape. M'ayant entendu discourir pendant quelques temps: „Véritablement, Monsieur," me dit-il, „si la chose est comme vous dites, je vois bien que ces gens-là ne sont pas si grands diables qu'on nous les fait ici; j'ai souvent entendu prêcher qu'il étoient aussi mécréants que des juifs; et vous êtes le premier à qui j'aie jamais ouï dire que les protestans croient en Jésus-Christ." — Mais, Monsieur, lui dis-je, il n'est pas possible que vous qui avez étudié en théologie, n'ayez pas entendu parler des sentimens de Luther, de Calvin, et de Zwingle dans le traité que l'on y donne des sacremens en général, et en particulier dans ceux de l'eucharistie, de la pénitence, du sacrifice de la messe, &c. Ces gens-là ne croyoient-ils

pas en Jésus-Christ? — „Oui," répartit le chanoine, „je sais que ces hérésiarques-là prétendirent non pas de détruire, mais seulement de réformer l'église, et dans plusieurs matières ils ont des argumens extrêmement forts, et auxquels on a encore aujourd'hui beaucoup de peine à répondre: Mais néanmoins Dieu qui a un soin tout particulier de son église, pour manifester aux fidèles que ces gens-là étoient dans le mauvais chemin, a permis ensuite que leur parti se soit anéanti. Comme une erreur en attire une autre, ils se sont roulés de précipice en précipice jusques dans l'abîme de l'infidélité. Ils se séparèrent au commencement de l'église romaine, sous prétexte de réforme; mais quelque temps après leurs sectateurs réduisirent tout à l'esprit particulier, qui est de croire tout ce qu'ils veulent, et que pourvu qu'ils adorent un dieu tel qu'il soit, et mènent une vie moralement bonne, c'est assez pour eux pour être sauvés."

Je vis par là, Monsieur, que ce chanoine avoit été fort mal informé (comme la plupart des Italiens le sont) de l'état présent des protestans et de leur doctrine, et qu'on met à Rome toutes sortes de ruses en pratique, contre ceux qui ne veulent pas fléchir les genoux devant Bahal. Le mensonge y est vertu quand il peut servir, comme ils le pensent, pour une bonne fin. Je me souviens qu'un Jésuite qui revenoit nouvellement d'Angleterre, prêcha hardiment que tout y étoit réduit à l'esprit particulier; et ayant fait une ample description des assemblées des Anabaptistes et des Quakers, sous le nom de l'église anglicane, lorsqu'il en vint à l'article des soupirs et des gémissemens, et des femmes en chaire, il fit éclater de rire tout son auditoire, et fit concevoir sans doute un grand mépris

pour cet auguste et vénérable corps de protestans de l'église anglicane, si zélée pour la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, son fils unique, si exacte dans le culte et l'obéissance qu'elle lui rend, et si raisonnable dans ses ordres et dans ses cérémonies. J'ai fait depuis peu une remarque sur le sermon de ce Jésuite, que j'entendis tout entier, et que je souhaiterois qui pût entrer une bonne fois dans le coeur de tous les protestans; qui est que pour battre en ruine l'église de Rome, le grand secret n'est pas de rejeter, comme quelques-uns font, absolument tout ce qu'elle pratique. Le meilleur moyen d'en venir à bout, ce seroit de retenir ce qu'elle a de bon, et de ne rejeter précisément que ce qu'elle a de mauvais.*) Si l'on rejette absolument toutes sortes de jeûnes, parce que ceux de la communion de Rome en observent quelques-uns, comme ils ne cherchent qu'à noircir les protestans, en représentant leurs actions dans le plus mauvais sens qu'ils peuvent, et cachant toujours ce qu'il y a en eux de bon, ils disent que ce sont des gens qui n'aiment que leur ventre, et qui ont en horreur tout ce qui peut humilier et mortifier la chair. Si on rejette l'épiscopat: Ils haïssent, disent-ils, la sujétion, et n'aiment

---

*) Ces considérations sont justes et vraies. Ce qu'on reproche surtout au culte protestant, c'est une froideur, une simplicité puritaine qui dessèchent l'âme, et désenchantent le coeur. A force de vouloir ne parler qu'à la seule raison, on risque beaucoup d'égarer le jugement. L'austérité des formes a plus d'influence qu'on ne le croit généralement sur les actions de l'homme; et l'impartialité oblige à reconnaître qu'on trouve chez les catholiques plus de dispositions à aimer et à servir le prochain, plus *de charité chrétienne*, en un mot, que chez les protestants. L'âme humaine étant partout la même, il faut nécessairement attribuer ce résultat à la différence des cultes.

que l'indépendance. Si on refuse de prier en commun, on n'est point uni en charité. Si l'on ne consulte pas de temps en temps les ministres sur les affaires de la conscience, tout est réduit à l'esprit particulier. Enfin si l'on célèbre le mariage et qu'on fasse les obsèques sans aucunes prières ni cérémonies, ils disent que les protestans s'accouplent comme des bêtes, et sont enterrés comme des chiens. C'est ainsi que ce calomniateur de Jésuite avec une malice envenimée, depuis le commencement de son sermon jusqu'à la fin, s'efforçoit de les rendre odieux. Et en effet il ne lui étoit pas bien difficile de réussir dans un pays où on les connoît présentement si peu, et où l'on n'en parle presque jamais que sous le nom de diables d'hérétiques, de non-chrétiens, et d'infidèles. Mais il n'en seroit pas de même assurément, si en conservant ce qu'il y a de louable et d'honnête, et même ce qu'il y a d'indifférent autant qu'il se peut faire, on ne s'attachoit uniquement qu'à combattre les points de doctrine ou de pratique qui ont occasionné la réforme; car alors ils ne pourroient condamner les protestans en aucune chose, qu'en produisant ces mêmes points de doctrine et de pratique avec les discussions auxquelles ils ont donné lieu. Et c'est ce qu'ils ne veulent point faire, pour ne pas mettre au jour leur foiblesse. Une preuve évidente de ce que je dis, c'est le grand soin qu'ils prennent d'empêcher qu'aucun livre de controverse n'entre en Italie, non pas même ceux que les plus fameux de leur parti écrivent. J'eus bien de la peine à trouver à Rome les oeuvres de M. Arnauld qu'il avoit dédiées au Pape, et que je ne crois pas qui aient été traduites en italien. Le seul motif de tout cela, est d'empêcher par toutes sortes de moyens qu'on ne con-

noisse au vrai l'état de la question; car leurs objections sont si foibles, et les réponses qu'ils font à celles des protestans sont si pitoyables, qu'un esprit tant soit peu désintéressé, même dans leurs propres livres, pourroit voir de quel côté est la vérité. S'il y a jamais eu un auteur qui se soit efforcé de calomnier et de noircir les protestans, ç'a été sans doute le P. Maimbourg, Jésuite, dans ses livres du Luthéranisme et du Calvinisme. J'entrepris à Venise de traduire en italien tous ses ouvrages. J'en avois déjà traduit plusieurs volumes lorsque je pris en main le Luthéranisme et le Calvinisme: Mais je fus fort surpris que l'Inquisiteur de Venise ne me voulut pas permettre d'en poursuivre la traduction; et quelque temps après je reçus un ordre de Sa Sainteté qui me défendoit de faire imprimer ces deux livres, avec un autre du même auteur qui traitoit de la puissance des évêques de Rome. Le seul nom d'évêque qui lui étoit donné dans le dernier, au lieu des magnifiques titres de Pape et de Souverain Pontife, joint à quelques recherches assez curieuses, sur l'origine et le progrès de cette grandeur prodigieuse à laquelle sont arrivés aujourd'hui ces évêques romains, étoient un motif assez pressant au Pape pour le condamner. Mais il ne me fut pas possible de pénétrer quel pouvoit être celui qui le portoit à prononcer la même sentence contre les deux autres; si ce n'est, comme je l'ai déjà indiqué ci-dessus, pour ne pas renouveller, dans l'esprit des Italiens, l'état de la question, qui est entre ceux qui se disent catholiques et protestans. Car quoique ces deux livres soient pleins de railleries, d'injures et de calomnies faites à plaisir, pour rendre méprisable un parti que l'on s'efforce par toutes sortes de moyens d'abaisser dans

l'esprit des peuples; cependant Innocent XI ne croyoit pas que ce rabais dût être aussi profitable à l'église romaine, que la publication de quelques points de doctrine, qui y sont nécessairement insérés, lui auroit pu être nuisible.

Vous ne sauriez vous imaginer, Monsieur, les précautions que les Papes prennent pour empêcher l'entrée des livres protestans en Italie. Comme on n'y peut entrer par terre que par les Alpes, ils tiennent des gens exprès à tous les passages pour examiner les passans, et voir s'ils ne portent point de livres défendus avec eux; auquel nombre sont réduits généralement tous ceux qui traitent de controverse. Dans un voyage que je fis de Venise à Lyon, je pris mon chemin en m'en retournant en Italie, par le Valais. A l'entrée de ce pays, dans un détroit de la montagne, il y a une fameuse abbaye de chanoines réguliers de S. Augustin appellée S. Maurice. Le Rhône qui est extrêmement impétueux dans cet endroit, et qui se dégorge un peu plus bas dans le lac de Genève, ne laisse qu'un chemin fort étroit, où il faut nécessairement passer pour y entrer. L'Abbé de S. Maurice y a fait faire une porte; et comme il en est le maître, les papes qui savent que c'est une clef des Alpes pour entrer en Italie, l'ont chargé d'avoir l'oeil sur les passans, particulièrement pour empêcher le transport des livres défendus; parce que Genève, qu'ils craignent extrêmement, n'en est éloignée que de la longueur de son lac. La promesse que le Pape avoit faite à l'abbé, de le faire évêque, s'il s'acquittoit bien de sa commission, l'avoit rendu extrêmement exact lorsque j'y passai. Il faisoit arrêter sans exception tous les passans; cependant avec quelque distinction: car les gens de pied

étoient fouillés à la porte par les gardes, et ceux qui étoient à cheval, et avoient quelque apparence, étoient conduits dans l'abbaye, où l'abbé les traitoit fort civilement, et les faisoit manger avec lui, tandis que l'on fouilloit honnêtement dans leurs valises. L'abbé, avec qui je discourus après le repas, me dit que le Pape lui envoyoit de l'argent pour la dépense des passagers, parce que tout le revenu de son abbaye n'y pourroit pas suffire; et que Sa Sainteté lui avoit écrit des lettres si pressantes pour lui recommander d'avoir soin de ce poste, qu'il concevoit par là combien l'on craignoit les livres des protestans à Rome. Comme il avoit lui-même quelque connoissance de l'Italie, il ajouta, que si les Italiens, particulièrement ceux qui sont sujets du Pape, avoient la moindre communion avec Genève, il seroit à craindre qu'ils ne se retirassent entièrement de l'obéissance de Rome. En effet il n'y en a point qui puissent mieux connoître le foible de ce Dieu en terre, du sacré collège des cardinaux, et des autres gens d'église, que ces peuples qui en sont eux-mêmes les témoins; et il n'y en a point aussi qui soient plus intéressés qu'eux à rejeter un joug qui leur est d'ailleurs si insupportable. On ne peut presque pas se ressouvenir sans verser des larmes, du florissant état où étoient autrefois ces belles provinces qui composent ce qu'on appelle aujourd'hui le domaine de S. Pierre, et voir comme elles gémissent misérablement sous la domination des prêtres, toutes désolées et sans ornement. Ces fameuses et anciennes villes, Ravenne, Bénévent, Spolette, Péruse, Orviette, et tant d'autres qui étoient autrefois la gloire de l'Italie, ne sont presque plus présentement que des amas de ruines, causées par l'insatiable avarice des Papes. Il est vrai que ce

pays est naturellement le plus beau et le plus abondant qui soit au monde; mais cependant il n'y en a point qui soit plus dénué d'argent. Les grands impôts que le Pape y met, en ont épuisé une partie, et les légats qu'il y envoie pour y commander de trois ans en trois ans, s'efforcent par toutes sortes d'extorsions, pendant leur triennal, de sucer le reste. Ils s'en retournent ensuite à Rome chargés des dépouilles de ces pauvres peuples; et ils n'y sont pas plutôt arrivés, qu'ils les consomment avec autant de prodigalité, qu'ils les avoient amassés avec avarice.

Je ne vous écrirai pas, Monsieur, les autres particularités et curiosités que j'ai vues à Gênes; mon dessein n'étant pas, comme je vous ai déjà écrit, de vous faire une entière relation de mon voyage; mais de n'en parler qu'autant que j'y trouve quelque rapport avec les matières de la religion. C'est ce que je prendrai la liberté de faire de temps en temps dans mes lettres, si je vois que vous continuez à les recevoir avec la même bonté que vous avez eue pour la première. C'est là mon plus grand souhait, afin de vous témoigner avec quel zèle je suis, &c.

TROISIEME LETTRE.

Des Hôpitaux et des Pélerins d'Italie, &c.

Pour continuer à vous faire le récit des observations que j'ai faites en mon voyage d'Italie, sur ce qui regarde la religion, je vous dirai, Monsieur, que de Gênes nous prîmes notre chemin le long de la côte, et en trois jours nous arrivâmes à Sestri-di-Levante, ville épiscopale, située sur le bord de la Mer Ligustique. L'Évêque du lieu nous reçut avec beaucoup de civilité. Nous n'avions point voulu nous embarquer pour Livourne, parce que le père avec qui j'étois, ne pouvoit pas souffrir la mer, et appréhendoit extrêmement d'être pris par les corsaires. Il n'y a point de gens plus stoïques à discourir de la mort que les moines; mais il n'y a rien de plus lâche et de plus timide qu'eux lorsqu'ils sont en danger de la rencontrer. C'est donc ce qui nous fit résoudre à passer l'Apennin pour aller à Lucques, et prendre ensuite par la Toscane. L'Évêque nous avertit de prendre des guides pour passer la montagne, parce que sans cela, il nous assuroit que nous courrions grand risque d'être volés. Il y a plus de trois journées de chemin par des lieux déserts et écartés, où l'on ne trouve ni villages, ni maisons, excepté deux ou trois pauvres hôtelleries,

toutes seules, de douze lieues en douze lieues. Il y a toujours dans Sestri grand nombre de ces guides qui se tiennent prêts pour accompagner les passans. Ils sont armés de mousquetons, de pistolets et de bayonettes. On en prend deux, ou trois, pour passer la montagne, et on leur donne deux écus par tête. Deux marchands génois se joignirent à nous dans le même dessein; ce qui fit que nous ne prîmes que deux hommes, auxquels il fallait donner quatre écus. Le père bénédictin, qu'un autre voyage qu'il avoit fait en Italie auroit dû rendre plus circonspect, voulut faire le fin et épargner l'écu qu'il auroit dû payer pour sa part, disant que cela lui serviroit à se faire mieux traiter dans la prochaine hôtellerie; qu'il n'y avoit point de danger dans la montagne, et que tous ces guides-là étoient des coquins, qui s'efforçoient d'épouvanter les passans pour gagner avec eux quelque pièce d'argent, et qu'ils n'en auroient point du sien. Ainsi s'étant fait donner le chemin par écrit, il prit les devans de deux heures. Pour moi, je me ressouvins du conseil de l'Évêque, qui étoit un vénérable vieillard; et quand ce ne seroit que pour le respect que l'on doit porter à la vieillesse, il ne faut jamais, si l'on peut, rejetter les avis des vieilles gens. Je me joignis donc aux marchands génois, et nous devions partir avec notre escorte. Le Bénédictin étoit parti à six heures, dans le dessein néanmoins de se faire rattraper bientôt, et de se joindre à nous comme par occasion, sans être obligé ensuite de rien payer. Mais le malheur pour lui voulut que nous fûmes retardés de trois heures, car nous ne partîmes qu'à onze. Nous fûmes extrêmement surpris à sept lieues de là, dans la montagne, de trouver ce pauvre moine assis sur une pierre, tout

affligé et en larmes du malheur qui lui étoit arrivé. Il avoit été attaqué dans le même lieu par cinq voleurs, qui l'ayant démonté, lui avoient pris son argent et tout ce qu'il avoit dans sa valise, excepté son bréviaire qu'ils lui avoient rendu, ce qui lui déplaisoit plus que tout le reste; car encore, disoit-il, s'ils l'avoient pris, j'aurois été exempt de dire mon bréviaire jusques à Rome. Cependant nous trouvâmes moyen de le remonter, faisant descendre un des guides, auquel le père promit de donner ses bottes, et nous le défrayâmes du reste sur la dépense commune, jusques à Lucques. Il nous assura que les gens qui l'avoient volé, étoient armés et vêtus de même que les guides, et que s'il ne se trompoit extrêmement, il les avoit vus dans le marché de Sestri. On nous dit depuis que ce sont ces mêmes guides, qui partant en même temps que les voyageurs, et par des chemins racourcis dans la montagne, se vont mettre en embuscade sur la route par où ils savent que l'on doit nécessairement passer, et ne manquent pas d'attaquer ceux qui ne se sont point voulu servir d'eux ou de quelques-uns de leurs compagnons. Par malheur pour ce père, il avoit reçu l'argent d'une lettre de change à Turin, et n'en devoit recevoir d'autre qu'à Rome. C'est ce qui nous obligea de nous séparer, ne me trouvant malheureusement pas en état de fournir à sa dépense et à la mienne. Il résolut donc d'aller du mieux qu'il pourroit à Rome, par les monastères de toutes sortes d'ordres, et même par les hôpitaux, puisque la nécessité l'y obligeoit. Je le revis ensuite à Rome, où il n'étoit pas encore bien remis des misères qu'il avoit souffertes depuis notre séparation. Il me fit un récit fort particulier des hôpitaux où il avoit passé, ce que c'en étoit, et comme il y avoit été traité.

J'ai souvent entendu reprocher aux protestans qu'ils n'ont point d'hôpitaux pour les étrangers; et, confondant cette sorte d'hospitalité publique avec la charité, dire hardiment qu'ils ne sont point charitables, ni par conséquent véritables enfans de l'église. C'est le propre d'une foible cause de mettre tout en oeuvre pour se soutenir, et c'est néanmoins ordinairement ce qui sert le plus à la ruiner. Pour détruire cette prétendue charité des catholiques, il suffira, Monsieur, de vous rapporter ce que m'en a dit ce père, et ce que j'en ai appris de quelques autres voyageurs; et c'est ce qui fera une partie du sujet de cette présente lettre.*)

---

*) De ce qu'il y a des abus dans une institution, et des fripons parmi ceux qui sont chargés de l'administrer, il ne s'ensuit pas nécessairement que l'institution soit mauvaise; le raisonnement de Mr. d'Émiliane est donc ici de peu de valeur. Les scandales qu'il va signaler dans la suite de cette lettre, sont déplorables sans doute, mais on peut les faire cesser; et la suppression ou le manque des hôpitaux seraient plus déplorables encore; d'ailleurs à côté de ces moines corrompus qui oublient leurs devoirs et leur sainte mission, n'y en a-t-il pas d'autres qui les pratiquent avec une exactitude et un dévoûment admirables? Quel est le voyageur, égaré au milieu des neiges du mont St. Bernard, qui ne bénirait pas les moines hospitaliers de ces affreuses solitudes; quel est celui qui ne conservera pas au fond de son coeur le souvenir reconnaissant de leurs sublimes vertus?

Le reproche adressé aux protestants de n'avoir point d'hôpitaux pour les étrangers, était donc fondé à l'époque où ces lettres ont été publiées; il ne l'est plus aujourd'hui, car cette lacune a été remplie par la fondation, en plusieurs pays, de magnifiques établissements, très-sagement et très-honorablement administrés. L'admirable institution des *Soeurs de la charité* qui se consacrent au soin des pauvres et des malades, et qui n'appartenait qu'à la religion catholique, a excité aussi, dans ces derniers temps, l'attention de quelques protestants progressifs, et on s'est occupé déjà, dans plusieurs villes, d'invoquer le secours de ces saintes filles, et

Vous saurez premièrement que, en général, tous les anciens hôpitaux d'Italie, sont redevables de leur fondation aux saints lieux de Rome et de Lorette. Les pélerinages, il y a quelques siècles, y étoient plus en vogue qu'ils ne sont à présent, quoiqu'il seroit à souhaiter qu'ils le fussent encore moins: on n'étoit pas estimé bon chrétien, si on n'avoit pas fait le voyage de Rome. Les papes voyant combien ce grand concours augmentoit leurs revenus, et rendoit leur ville capitale riche et opulente, trouvèrent le moyen d'obliger les confesseurs d'enjoindre pour l'expiation des plus gros péchés, comme le rapt, l'inceste et le meurtre, d'en faire le voyage. De sorte qu'il n'y avoit point de rémission pour ces sortes de péchés sans aller à Rome. Ils se firent ensuite des cas réservés, de la plupart de ces sortes de péchés, dont on trouve encore présentement un grand nombre dans la bulle *In coenâ domini;* se réservant à eux seuls le pouvoir d'en absoudre; de sorte qu'en ces cas, il faut aller à Rome, ou se résoudre de ne jamais aller en paradis. Il est vrai que l'on a trouvé présentement le moyen de vous en épargner la peine, qui est d'y envoyer en votre place une bonne somme d'argent.

Comme dans le grand nombre de pélerins qui s'y transportoient par dévotion, ou par nécessité pour l'expiation de leurs péchés, il s'en trouvoit beaucoup qui étoient très-pauvres et n'avoient pas les moyens de dépenser dans les hôtelleries, plusieurs personnes riches, portées de compassion pour ces misérables, fondèrent des hospices ou hôpitaux pour les retirer.

---

de fonder pour elles des établissements en harmonie avec le culte protestant.

Ils y recevoient le logement et la nourriture, ou, à quelque heure du jour que ce fût, quelque aumône, que l'on appelle la passade. Suivant que la fondation étoit riche, on y recevoit une plus grande ou une plus petite aumône.

On trouve en Italie plusieurs hôpitaux fondés sur la fin du dixième, ou au commencement du onzième siècle. La cause de ceci fut la fausse opinion où l'on étoit alors, que le jour du jugement universel s'approchoit, sur une fausse tradition qui se conserve encore aujourd'hui dans l'église romaine fondée sur ce que Jésus-Christ étant interrogé par ses apôtres combien de temps ce monde visible dureroit, il leur répondit, *mille ans et plus.* De sorte que la plupart des princes chrétiens et des grands seigneurs, entreprirent en ce temps-là le voyage de Rome, fondèrent des hôpitaux pour les pauvres et pour les pélerins, et des abbayes ou plusieurs d'entr'eux se retirèrent en attendant ce jour effroyable du jugement. Pour ce qui est des hôpitaux, le soin en fut commis aux prêtres. Ils étoient trop intéressés à les voir prospérer pour ne pas encourager de si beaux commencemens, et ne manquèrent pas, comme ils font encore aujourd'hui, d'être continuellement dans les maisons des veuves et des personnes riches, pour les porter à augmenter, par leurs testamens, les revenus des hôpitaux dont on les avoit fait les économes. De sorte qu'en peu de temps ces hôpitaux devinrent extrêmement riches. Il ne s'agit plus que de voir l'usage qui s'en fait présentement, pour juger si l'on en doit tirer un argument en faveur de ceux de la communion Romaine, pour prouver que leur charité est supérieure à celle des protestans; ou si l'on n'en peut pas plutôt inférer le con-

traire.*) Ce père bénédictin m'en put dire des nouvelles. Il me raconta qu'après que nous nous fûmes séparés à Lucques, qui est un petit état, il prit son chemin par Alto Passo, ancien et fameux hôpital fondé par une reine de France, à 8 milles de Lucques. Il ne sut pas bien me dire à combien monte le revenu de cette fondation; mais seulement que tous les étrangers de quelque rang qu'ils soient, pauvres et riches, y doivent être reçus et traités pendant trois jours, selon leur qualité. Présentement ils n'y reçoivent plus que les prêtres et les moines qui y passent, et ne donnent qu'un pain d'une demi-livre, et une pinte de vin aux autres passans, à la porte. Encore faut-il produire beaucoup de passeports et de lettres pour prouver que l'on est pélerin: faute de quoi ce père fut en grand danger de n'y point être reçu. Mais au lieu de cela il produisit hardiment sa lettre d'obédience. Le bon prêtre qui l'examinoit, ayant vu qu'elle étoit en latin, et n'en sachant peut-être pas beaucoup, comme quelques prêtres d'Italie, la laissa passer, disant qu'il voyoit bien que c'étoit une lettre de voyage du Nonce apostolique de Turin; de sorte qu'il fut admis. Il me dit qu'il y fut passablement bien traité, et que s'étant informé de quelle manière cet hôpital étoit gouverné, un vieux serviteur de cette maison lui dit, qu'il y avoit 25 officiers qui en étoient les intendans, les uns sous le nom de gardiens, d'administrateurs, et de receveurs; et les autres sous celui de premier, second et troisième panetier, et sommelier, tous riches ecclésiastiques, qui partageoient entr'eux presque tout le revenu de l'hôpital, n'y ayant plus qu'une fort petite portion de réserve pour ce peu de charités que l'on y faisoit.

*) Voy. ci-dessus la note première de cette lettre, page 100.

De là il passa à Desche, qui est une fort jolie ville à une petite journée de là, où il y a un très-grand nombre de couvens et de monastères. Il s'alla présenter à plusieurs pour y être logé; mais partout on lui ferma les portes; car les moines en Italie sont impitoyables, et ne font aucune aumône aux étrangers. Ils ont un certain artifice dont ils se servent pour refuser les pauvres passans, qui est que tous les moines ont ordre de répondre que leur abbé, gardien ou prieur n'est pas au monastère. Et quand par hazard on les trouve et qu'on s'adresse à eux-mêmes, ils répondent que leur cellerier, procureur, ou quelque autre officier qui a la bourse est sorti. Ce père ayant été refusé partout, fut donc obligé d'aller chercher l'hôpital, qu'il trouva bien différent de celui d'Alto-Passo, pour le mauvais traitement, quoiqu'il eût beaucoup plus de peine à y entrer, à cause que sa lettre portoit qu'on l'envoyoit à Rome pour affaires, et non pas pour dévotion; car quoiqu'ils n'entendent pas beaucoup de latin, ils demandent néanmoins toujours qu'on leur montre ces deux mots-là, *ex devotione*. Deux hermites, de ces coureurs d'Italie qui passent leur vie à aller d'hôpital en hôpital, ayant vu que ce père avoit été rudoyé pour sa lettre, s'approchèrent de lui après souper, et s'offrirent de remédier à ce qu'il lui manquoit, pour ne pas s'exposer à recevoir un affront une autre fois. C'étoit de lui faire eux-mêmes des lettres de pélerinage, et d'y mettre dessus le sceau de l'Archévêque de Lyon, qu'ils avoient contrefait. Il ne s'agissoit plus que de quelques pièces d'argent qu'ils demandoient du bénédictin, lequel n'en ayant point, leur offrit son bréviaire. L'un d'entr'eux le refusa, disant que c'étoit un mauvais meuble pour traîner dans les hôpitaux; qu'il y avoit

long-temps qu'on leur avoit heureusement dérobé les leurs, et que cela les exemptoit de le dire, suivant ce décret de la sacrée congrégation de Rome: *Amisso vel ablato breviario non tenetur praesbiter officio.* Il ajoutoit qu'ils avoient vu depuis peu chasser un prêtre de l'hôpital, parce qu'ayant un bréviaire, il avoit manqué de dire l'office avant souper; et qu'il craignoit qu'on ne leur en fît autant; qu'ainsi il le prioit de retenir son bréviaire. Mais son compagnon mit la main dessus, et dit qu'à la première boutique de libraire, il sauroit bien s'en défaire. Ainsi le bénédictin reçut en même temps deux grâces, l'une d'être déchargé du fardeau de ses prières; et l'autre d'avoir acquis une clef sûre pour entrer dans tous les hôpitaux, à savoir une fausse lettre de pélerinage. Ces deux hermites en donnoient pour de l'argent, à tous ceux qui leur en demandoient. Le père poursuivit hardiment sa route par toutes les villes d'Italie, jusques à Rome, ayant été reçu dans les hôpitaux sans difficulté. Mais il m'avoua que s'il pouvoit faire châtier sévèrement tous ceux qui en sont les gardiens et les administrateurs, il croiroit rendre un grand service à Dieu et aux pauvres pélerins: „Parce que,“ disoit-il, „c'est une chose pitoyable de voir comme ils les traitent, et ce qu'ils leur donnent à manger, qui ne monte pas à deux sols de dépense pour chacun, et si malproprement que cela fait mal au coeur; tandis que ces misérables prêtres gardent tout l'argent pour eux, pour maintenir leurs carrosses avec les magnifiques titres qu'ils prennent de Grands-Aumoniers, Grands-Administrateurs, ou Grands-Prieurs de l'hôpital. C'est une chose infâme de voir comme on fait coucher les pélerins. Il y a environ 20 ou 30 lits dans une grande chambre, et on les met deux à

deux, ou trois à trois, selon le nombre qu'ils sont, dans un même lit. On les fait dépouiller tout nuds dans une autre chambre, avant que d'entrer dans celle-ci; on ne leur permet pas même de retenir leurs chemises. Après on les enferme tous sous la clef, jusqu'au lendemain matin. Les lits sont tous pourris, pleins de vermine, et sans draps dans plusieurs endroits. Les hôpitaux sont fort bien rentés; mais c'est une invention maligne des gens qui sont établis pour en avoir le soin, de traiter le plus mal qu'ils peuvent les pélerins, afin de les dégoûter entièrement d'y venir; et il faut être réduit à une grande nécessité pour s'y résoudre.“

Ce père me fit particulièrement mention d'un hôpital qui est entre les mains des dominicains à Viterbe. Ces pères firent tous leurs efforts auprès des autorités de la ville pour en obtenir la direction, promettant qu'ils prendroient un soin tout particulier des pélerins, y employant fidèlement les revenus à leur usage; ce qui leur fut accordé. Mais, comme ce n'avoit jamais été leur intention de se conduire ainsi, ils ont bien vite oublié leurs promesses, pris pour eux tous les bâtimens, et ils mettent aujourd'hui les pélerins dans une des caves du logis. Le père y alla, et y trouva compagnie de 7 ou 8 autres pélerins. Il dit qu'on les y enferma sans leur donner quoi que ce soit à boire et à manger, ni lits pour se coucher. On les y fit rester toute la nuit jusqu'au lendemain dix heures, auquel temps on leur ouvrit la porte. Les pères dominicains les voyant sortir se moquoient d'eux; leur demandant s'ils avoient le ventre plein, et s'ils avoient bien dormi à leur aise; qu'ils les priaient à leur retour de Rome, de repasser par là, et qu'on tiendroit toutes choses prêtes pour les bien recevoir. Tout le

monde sait qu'il n'y a rien de plus dangereux en Italie que d'offenser un frère dominicain, parce que l'inquisition est entre leurs mains, et qu'ils s'en servent ordinairement pour se venger. C'est pourquoi ces pauvres gens furent obligés de se retirer en silence, sans répliquer un mot aux vilaines railleries qu'on faisoit d'eux, après les avoir si mal traités.

Le fameux et riche hôpital de Lorette, à qui l'on a fait des donations immenses en faveur des pélerins, n'est guères mieux servi que celui-ci. Je vous rapporterai à ce sujet une chose dont j'ai été moi-même témoin étant à Lorette. Je me promenois dans la place qui est entre l'église et cet hôpital, avec deux prêtres françois qui y avoient logé la nuit précédente. Les gardiens sont obligés de sonner une cloche pour assembler les pélerins avant le souper, afin qu'ils s'y puissent trouver tous ensemble. Mais ces misérables qui n'ont pas plus de religion que des chiens, et qui ne cherchent qu'à frauder les pélerins, manquèrent ce soir-là tout exprès, comme ils font bien souvent, de la sonner. Les prêtres françois se retirèrent sur les six heures à l'hôpital, où on leur demanda pourquoi ils n'étoient pas venus plutôt, et que le souper étoit fini. Ils s'excusèrent sur ce qu'on n'avoit point sonné la cloche. On leur soutint faussement qu'on l'avoit sonnée, et il ne leur fut pas possible d'obtenir un morceau de pain ce soir-là. Le lendemain ces deux pauvres prêtres craignoient si fort que la même chose ne leur arrivât (car dans cet hôpital l'on doit donner à souper et à coucher trois nuits de suite) qu'ils se tinrent depuis trois heures après midi, jusqu'au soir, sous la cloche. Les gardiens voyant qu'il n'étoit pas possible de les frustrer, les appellèrent tout

doucement vers les six heures, et leur dirent d'entrer dans la salle pour souper; ce qu'ils refusèrent de faire, disant qu'ils n'entreroient point qu'on n'eut sonné la cloche pour appeller les autres pélerins. Les gardiens tout en colère ne purent pas s'exempter de le faire; mais pour se venger ils leur servirent un très-mauvais souper. Dans d'autres endroits d'Italie ils se servent d'autres ruses dans les hôpitaux, pour obliger les pélerins à n'y pas venir si facilement. A Parme et à Turin, ils les obligent, tout fatigués qu'ils sont, d'aller en procession par toute la ville, à la vue de tout le monde, et à chanter de grandes litanies. Quelques autres prennent à tâche de gâter tous les passeports des étrangers avec de grandes vilaines marques noires qu'ils font dessus, afin de donner à connoître qu'ils ont été reçus dans les hôpitaux. Des gens qui sont un peu soigneux de conserver leur honneur dans leur pays, et de tenir leurs passeports bien propres, se donnent bien de garde de s'aller présenter dans ces lieux-là, où la charité est si ignominieusement administrée. Cependant c'est une subtilité dont ces gens-là se servent pour diminuer le plus qu'ils peuvent le nombre de leurs hôtes; car moins ils en ont pendant l'année, et plus il leur reste d'argent entre les mains. D'autres ont l'effronterie de les faire travailler, pour leur faire gagner ce qui leur a été destiné par la charité. Et enfin généralement partout, s'ils ne se trouvent à l'heure précise pour entrer, qui est ordinairement une heure avant la nuit, ils en sont exclus, et il n'est pas possible ni par prières, ni par larmes d'y être admis. D'autres les traitent très-rudement de paroles, et avec un grand mépris. Enfin la charité s'y administre partout d'une manière si peu charitable, que si

les bienfaiteurs de ces hôpitaux pouvoient retourner en vie et en possession des biens qu'ils y ont légués, je crois qu'ils se donneroient bien de garde, voyant l'abus que l'on en fait, de recommencer de semblables fondations.

Le père me dit qu'il ne fut jamais mieux reçu que dans un nouvel hôpital que l'on érigeoit à Montefiascone, à trois journées de Rome. Il y avoit environ cinq ou six ans que les prêtres du lieu étoient occupés à persuader la noblesse et la bourgeoisie de cette petite ville, de contribuer à cette fondation. Ils avoient déjà un revenu fort considérable, par les legs pieux que quelques dames de qualité y avoient fait dans leurs testamens, et par quelques rentes annuelles que la ville y avoit annexées. Le père voyant le bon accueil qu'on lui avoit fait, dit aux prêtres qui en étoient les directeurs, qu'il étoit fort satisfait du bon traitement qu'il avoit reçu, qu'il prioit Dieu de leur conserver cet esprit de charité pour les pauvres, et qu'il souhaitoit pour le bien de leurs âmes qu'ils ne fissent point un jour comme les autres; c'est-à-dire, qu'ils ne partageassent pas entr'eux les revenus de l'hôpital, et ne négligeassent les membres de Jésus-Christ.*) Plusieurs pélerins m'ont dit, que c'étoit la plus grande misère du monde d'aller dans les vieux hôpitaux, quoique ce fussent les mieux rentés; et que dans les nouveaux on les traitoit assez bien, parce que les prêtres n'en avoient pas encore partagé le revenu. Ils font comme les jardiniers qui laissent pendre le fruit à l'arbre, jusqu'à

---

*) Cet exemple *seul* ne suffirait-il pas pour prouver, ainsi que nous l'avons dit dans une note précédente, l'utilité de ces pieuses fondations?

ce qu'il soit venu à une parfaite maturité, après quoi ils le cueillent et en font leur profit: ou comme des marchands qui trafiquent ensemble, et ne partagent point la bourse qu'elle ne soit pleine.

Vous pourriez m'objecter ici, Monsieur, qu'il faut donc que les Italiens, que j'ai dit ailleurs avoir beaucoup d'esprit, soient bien simples de se laisser persuader de donner leurs biens pour de semblables fondations, voyant le grand abus qu'il s'en fait. A cela je vous puis répondre, que les prêtres en toutes sortes de pays ont toujours un très-grand ascendant sur l'esprit des peuples, et que ceci, joint à la doctrine de Rome, qui est que les prières des pélerins ont une particulière efficacité auprès de Dieu pour retirer les âmes du purgatoire, et à la pratique observée dans ces mêmes hôpitaux, de faire faire le soir de longues prières aux pélerins pour les âmes des bienfaiteurs défunts, et de faire dire des messes pour eux dans les chapelles qui en dépendent, est un motif assez puissant pour les y porter. De plus ces mêmes prêtres sont fort adroits à divulguer partout, qu'ils sont très-fidèles dans l'administration des aumônes; qu'ils traitent bien les pélerins, et que même ils y contribuent du leur pour aider aux grandes dépenses de bouche qu'il faut faire. Comment, devant Dieu, pourroient-ils s'excuser de ce mensonge?

Il y avoit autrefois en Italie beaucoup plus d'hôpitaux qu'il n'y en a présentement. Chaque monastère avoit son hôpital. S. Odon abbé de Cluny voyant que les hôpitaux étoient passés en vogue, et que c'étoit une dévotion qui faisoit grand bruit dans le monde, ne voulut céder en rien sur cela aux séculiers. Il partagea les grands biens de son abbaye en trois parts.

La première fut pour l'abbé, et pour la réception des étrangers de marque qui venoient au monastère. La seconde pour l'entretien des moines, qui fut appellée *mense conventuelle*: Et la troisième pour le soulagement des pauvres, et pour recevoir les pélerins, auxquels l'abbé par humilité lavoit les pieds. Presque tous les abbés de France, d'Allemagne et d'Italie suivirent cet exemple, et partagèrent de même les revenus de leurs abbayes en trois. Mais cette charité si abondante, n'eut pas un long cours. Peu de temps après, ce qui avoit été donné d'une main, fut repris de l'autre. La portion des pauvres se perdit, on plutôt se confondit avec celle de l'abbé et des moines. On ne voit plus présentement en Italie aucun de ces hôpitaux, excepté un seul qui se trouve au Mont-Cassin, et un autre à la grande Camaldule, où l'on reçoit les pélerins. Les chartreux en ont aussi un dans le Milanois, à leur chartreuse de Pavie. Mais ce n'est pas à leur charité que l'on en est redevable; c'est à celle de Galéas Visconti, duc de Milan, leur fondateur, qui voulut que cette chartreuse qu'il avoit dotée d'un revenu presque immense, fut un hospice public tant pour les riches que pour les pauvres. Les pères chartreux ont fait depuis tout ce qu'ils ont pu pour anéantir l'hospitalité, sous le spécieux prétexte que cela les troublait dans leur solitude. Mais les seigneurs milanois, qui, en vertu de la même charte de fondation, y doivent être reçus eux-mêmes, et traités splendidement avec leurs trains et équipages toutes les fois qu'ils y passent, y étoient trop intéressés, et s'y sont opposés vigoureusement; de sorte qu'ils sont obligés encore présentement, malgré qu'ils en aient, de la continuer.

C'est une chose connue en Italie et avouée de tout

le monde, que les gens d'église y manquent souvent de charité. J'ai remarqué moi-même que les pauvres, qui n'en sont que trop persuadés par leur propre expérience, ne leur demandent que fort rarement l'aumône. Pour ce qui est des réguliers, ce père bénedictin me dit que depuis que nous fûmes séparés, dans toutes les villes où il y avoit des monastères de son ordre, il s'y était allé présenter pour avoir le couvert, mais qu'on n'avoit presque jamais voulu l'y recevoir. On lui donnoit pour réponse qu'il y avoit un hôpital dans la ville, et qu'il pouvoit s'y retirer. Il alloit donc à l'hôpital; et là on lui en refusoit l'entrée, disant qu'il y avoit dans la ville un monastère de son ordre, et qu'il y devoit aller. Ainsi ce pauvre moine se voyant rejeté de tous, déploroit sa condition. Il disoit ensuite que s'il étoit en son pouvoir, il voudroit abolir tous les hôpitaux, et aussi tous les pélerinages. Car de même, ajoutoit-il, que ces hôpitaux sont scandaleusement administrés, aussi n'y a-t-il rien de plus abominable que les gens qui s'y retirent. Entre vingt, à peine en trouvera-t-on un qui soit parti de son pays avec intention de visiter les saints lieux. Ce sont la plupart des vagabonds qui font le tour de l'Italie tous les ans. Ils passent ordinairement l'été dans les Alpes. Ils voyagent pendant l'automne; passent l'hiver à Rome, à Naples, ou dans la Calabre. Ensuite ils voyagent de nouveau dans le printemps, pour aller prendre leur quartier d'été dans les montagnes. Leur manière de vivre c'est de gueuser pendant le jour, d'aller de métairie en métairie, de franchir les haies pour dérober les fruits, et prendre les volailles sur les grands chemins, ou dans les basses-cours, et de voler ce qu'ils peuvent. Après quoi ils se retirent vers le soir dans

quelque village prochain, où ils savent qu'il y a un hôpital. Plusieurs d'entr'eux voyagent avec toute leur famille: ils ont leurs femmes et leurs enfans avec eux. Ceux-ci disent presque tous qu'ils sont de nouveaux convertis; qu'ils étoient protestans ou juifs auparavant; qu'ils ont abjuré leurs erreurs, et sont maintenant réduits pour l'amour de Jésus-Christ à une si misérable condition. Ils présentent même de fort belles lettres de créance avec de beaux grands sceaux. J'ai pris quelquefois plaisir à interroger ces gens-là sur le judaïsme, ou sur la croyance des protestans; mais ils ne pouvoient pas me satisfaire par leurs réponses. C'est pourquoi je leur demandois plus particulièrement, comment ils pouvoient avoir obtenu de si belles lettres. Quelques-uns d'entr'eux m'ont avoué qu'ils les avoient achetées pour de l'argent, d'un abbé qui demeuroit à Turin, et qui vivoit de ce métier-là. Il avoit toutes sortes de cachets, et contrefaisoit toutes sortes d'écritures. Pour eux ils confessoient qu'ils n'avoient jamais été ni juifs, ni protestans; mais qu'ils se servoient de cet artifice pour porter le monde à leur faire plus de charités.

On voit encore plusieurs sortes de coureurs d'hôpitaux, qui ne valent pas mieux. Il y en a qui traînent avec eux de grosses chaînes et des menottes de fer, disant qu'ils ont été esclaves en Turquie, et qu'ils ont été délivrés miraculeusement des mains des infidèles, par les voeux qu'ils ont faits à Rome, ou à Notre-Dame de Lorette. Cependant si on les examine un peu de près sur ces contrées éloignées, ils ne savent pas répondre pertinemment. Et il est d'ailleurs évident qu'ils achètent leurs chaînes chez les serruriers; ce que plusieurs Italiens m'ont dit eux-mêmes avoir vu. De plus,

ce sont des gens si dissolus dans leurs moeurs, et si débauchés, que s'il étoit vrai que la vierge eût fait quelque miracle pour les tirer d'esclavage, elle en devroit faire un autre pour les y faire retourner.

Une autre sorte de pélerins dans les hôpitaux, ce sont de certains hermites de la qualité de ces deux dont je vous ai écrit ci-dessus, qui ne font que rouler d'un lieu de dévotion à l'autre, de Rome à Lorette, et de Lorette à Rome, menant partout une vie scandaleuse. Ce sont des gens qui n'ont jamais eu la permission des évêques pour mener la vie hérémitique; mais qui en ont pris l'habit d'eux-mêmes. Je me souviens qu'à Lyon M. le grand vicaire fit arrêter un de ces hermites, qui avoua dans les prisons, qu'il avoit donné lui-même l'habit à dix-sept méchans garnemens, moyennant trois écus par tête; sur quoi il leur avoit fourni le drap, coupé et cousu les robes et les capuchons lui-même, et donné de fausses lettres pour courir l'Allemagne et l'Italie. Les gardiens des hôpitaux reçoivent tous ces gens-là, mieux que les passans et pélerins qui sont un peu honnêtes, parce que par leur présence ils dégoûtent les autres d'y venir.

Ce sont là les sortes de gens qui courent par les hôpitaux, lesquels étant d'ailleurs administrés de la manière que je vous ai écrit ci-dessus, jugez, je vous prie, Monsieur, si l'église de Rome a grand sujet d'exalter si fort ses pélerins et ses hôpitaux, et de reprocher aux protestans de n'en point avoir. Pour moi, je crois que leur méthode et conduite en ce point, est incomparablement meilleure. Ils ont retranché fort sagement ces sortes de pélerinages, étant convaincus qu'il est bien meilleur de se renfermer dans son cabinet pour prier en secret le Père céleste, que de cou-

rir d'un côté et d'autre pour prier Dieu et les Saints dans les places publiques, comme font les catholiques romains. Ils savent que Dieu n'a point attaché la sainteté ni aux temps, ni aux lieux, et que c'est une folie de fonder des lieux de retraite pour des vagabonds, qui sont la plupart des gens oisifs ou de mauvaise vie, qu'on devroit plutôt enfermer pour les faire travailler, et gagner leur vie honnêtement, que de leur laisser une liberté dont ils font un si mauvais usage. Pour ce qui est des étrangers et des voyageurs, s'il arrive qu'ils tombent dans quelque nécessité, on ne manque pas dans les pays protestans de les secourir honnêtement dans le besoin, particulièrement si l'on reconnoît que ce soient des gens de bien. Et si ce sont des personnes établies dans les villes, les parroisses d'où ils sont, prennent connoissance de toutes leurs nécessités, et y remédient fort charitablement. Voilà, ce me semble, Monsieur, une charité bien mieux réglée, et par conséquent beaucoup plus agréable à Dieu, et telle qu'elle étoit pratiquée dans la primitive église.

Vous me direz ici, Monsieur, que les pélerins de l'église de Rome, ne sont pas seulement ces pauvres misérables dont j'ai fait mention; mais qu'il y a des personnes fort qualifiées, de toutes sortes de rangs et de conditions qui font le voyage de Rome et de Lorette par dévotion, à l'imitation de sainte Paule et de sainte Pélagie, nobles dames romaines, qui entreprirent le voyage de Jérusalem pour y visiter les saints lieux, selon le témoignage de S. Jérôme; et que ce sont ceux-là dont votre église exalte le zèle. Je ne vous nierai pas à la vérité, que je n'aie vu plusieurs gens de qualité aller en pélerinage à Rome, et aux autres lieux de dévotion qui sont en vogue en Italie; et je ne voudrois

pas désapprouver si fort leur entreprise, si les objets auxquels ils vont rendre leurs adorations en étoient dignes, et que la manière avec laquelle ils le font fut édifiante. Mais pour vous dire sincèrement mon sentiment, je ne vois rien dans toute l'Italie qui mérite que l'on se mette en de si grands frais; si ce n'est pour y voir les belles villes, et les beaux ouvrages que la nature et l'art y ont produits. Mais en ce cas c'est la curiosité, et non la dévotion qui porte les gens à en entreprendre le voyage. De plus, Monsieur, la manière avec laquelle les personnes riches vont en pélerinage, est si extravagante et si licencieuse, qu'en vérité il vaudroit bien mieux qu'elles se tinssent dans leurs maisons à rendre honneur à Dieu dans leurs familles, que d'en sortir comme elles font pour satisfaire leurs plaisirs sous le manteau de la dévotion, au grand scandale de tout ce qu'il y a de gens de bien. J'espère que vous en tomberez vous-même d'accord, lorsque je vous en aurai appris quelques particularités dans la première lettre que j'ai dessein de vous écrire, qui traitera de mon voyage de Lorette.

Pour le présent, comme je me trouve encore à Lucques, où le bénédictin se sépara de moi, et à l'occasion duquel je vous ai parlé des hôpitaux, je vous dirai seulement avant que d'en sortir, sans vous faire la description de cette ville qui n'entre point dans mon dessein, qu'en sortant de mon hôtellerie, je fus fort surpris d'entendre des gens dans la rue qui juroient et blasphémoient le saint nom de Jésus-Christ. Il y avoit là beaucoup de peuple qui s'étoit amassé, et qui les regardoit, sans témoigner la moindre horreur d'entendre des blasphêmes si exécrables. Je demandai avec quelque indignation, pourquoi on les souffroit parler de la

sorte. On me répondit fort doucement que je me trompois, et qu'ils ne juroient, ni ne blasphémoient point; mais que c'étoit une querelle particulière, touchant une pièce de monnoie de la valeur d'environ douze sols, que l'on appelle à Lucques un Jésus-Christ. Les Lucquois firent battre cette monnoie en l'honneur d'un crucifix miraculeux qu'ils conservent dans leur cathédrale, et qu'ils disent avoir ou pleuré, ou parlé, ou versé du sang: car ce sont-là les miracles ordinaires de ces crucifix. Jésus-Christ en croix est imprimé sur cette monnoie, que l'on appelle un Christ. Ce qui fait qu'au jeu ou dans les différends qui naissent touchant les paiemens, le vénérable nom de N. S. Jésus-Christ est bien souvent non seulement pris en vain, mais aussi injurié et blasphémé, comme ces misérables faisoient pour une de ces pièces de monnoie, que l'un rendit à l'autre avec ces mots effroyables, *Tiens, voilà ton b . . . . . de Christ.* J'aí vu une autre sorte de monnoie que l'on appelle une Madonnine; c'est une pièce de six sols de Bologne, portant l'effigie de la vierge Marie. Le même inconvénient par proportion, arrive dans les disputes qui naissent sur ce sujet. C'est ainsi qu'une dévotion imprudente, se termine ordinairement par une grande impieté. La Reine Christine de Suède ayant vu une de ces monnoies, dit en riant au cardinal de Lucques, que les Italiens auroient mieux fait d'en faire une avec le nom de Dieu; voulant dire que l'or et l'argent étoit le dieu de l'Italie, n'y ayant point de peuple au monde qui en soit plus idolâtre, et néanmoins plus négligent et paresseux pour en gagner.

De Lucques je passai à Pise, ancienne ville de Toscane, située sur la rivière de l'Arno. Entre les choses remarquables, on y voit un fort beau cimetière

en Italien *Campo-santo.* Il est extrêmement grand, et de figure quarrée. Les murailles et les tombeaux sont tout de marbre, de jaspe, et de porphyre artistement travaillés. Les Pisans le remplirent de terre, qu'ils avait apportée, dans plusieurs vaisseaux, de Jérusalem. Les corps morts y sont consumés en 24 heures. Ils disent que c'est un continuel miracle de cette terre sainte: Mais pour moi je n'y en trouve pas plus que dans le cimetière des S. S. Innocens à Paris, où la même consomption se fait en aussi peu de temps, sans aucun miracle.

On montre dans toutes les églises une infinité de reliques de saints et de saintes, comme dans tout le reste de l'Italie, dont la plupart ne sont rien moins qu'authentiques. Je ne m'arrêterai pas présentement à vous en faire le dénombrement, et je passerai à Florence, où je vous entretiendrai de cette grande dévotion qui est si fort en crédit à une église que l'on appelle l'Annonciade ou Annonciation. Voici l'origine de cette dévotion: Un peintre ayant été employé à faire l'image de la vierge, dans la posture où la tradition de Rome dit qu'elle étoit, lorsque l'ange Gabriel lui fut envoyé pour lui annoncer l'incarnation du verbe; c'est à dire dans sa chambre, à genoux, lisant la prophétie d'Isaïe, le peintre réduisit à perfection toutes les parties du tableau, excepté celle qui étoit le visage de la vierge, qu'il avoit réservé pour le dernier. Mais ne sachant qu'elle idée prendre pour représenter cette céleste figure, et désespérant de trouver rien d'assez parfait dans son art pour en venir à bout, dans le chagrin où il étoit, il s'endormit dans l'église où il travailloit. Trois ou quatre heures après il s'éveilla: Et, prodige étrange! digne de l'admiration de tous les peu-

ples! il vit que le visage de la vierge, dont le dessein l'avoit si fort embarrassé, étoit heureusement achevé, et beaucoup mieux qu'il n'auroit pu faire. Là-dessus il cria miracle, et publia hautement qu'un ange envoyé du ciel y avoit mis la main pendant son sommeil. Les frères du couvent où il travailloit, s'y trouvant intéressés, se rangèrent de son côté; de sorte qu'en un moment la dévotion prit feu, et le concours fut si grand à leur église, et y a continué depuis avec un si heureux succès, qu'elle est aujourd'hui une des plus riches d'Italie, et le couvent des frères un des mieux rentés. Les réflexions que j'ai faites sur cette peinture, est qu'il pourroit y avoir eu de la tromperie en plusieurs manières. Premièrement, il pouvoit y avoir eu quelque tour de subtilité de la part de quelque inconnu, ou même de quelqu'un des frères habile dans le métier, lequel étant entré par hazard dans la chapelle où ce peintre travailloit, et l'ayant vu endormi, se seroit servi de l'occasion; et ayant parachevé l'oeuvre, se seroit retiré secrètement avant que l'autre se fût éveillé. Secondement, il se peut faire que le peintre pour faire parler de lui, et se mettre en crédit, ait débité un tel mensonge. Enfin il pourroit bien être que les frères de ce couvent ayant suborné le peintre pour quelque somme d'argent, l'ayent porté à employer cette fraude pour en tirer avantage. Ce que je dis ici de ce qui peut avoir été, n'est pas que je veuille m'efforcer par toutes sortes de moyens de donner quelque mauvais tour à ce prétendu miracle. Je sais que c'est le caractère d'un esprit mal fait et malin, d'interpréter en mal ce qui peut recevoir un sens favorab e, et je ne voudrois pas m'exposer à un tel reproche. Mais ce que j'en dis, c'est que je suis d'ailleurs convaincu par

de bonnes raisons, que le fait en question est une fausseté manifeste et palpable. Premièrement, si c'étoit un ange, comme on le prétend, qui eût peint le visage de la vierge; comme l'opération d'un ange est beaucoup plus parfaite que celle d'un homme, il s'ensuit que cette peinture, au moins quant au mélange et à l'application des couleurs, devroit être extrêmement au-dessus des ouvrages de Carrache, de Guido-Reni, ou des autres plus fameux peintres d'Italie. Cependant on voit tout le contraire, et qu'elle n'est pas meilleure que ce que ce peintre avoit déjà commencé; ce qui a fait dire à un voyageur qui l'avoit bien considérée, qu'il falloit que cet ange qui l'avoit peinte fût un maladroit, d'avoir dessiné des traits si grossiers. De plus un argument très-fort, pour prouver aux catholiques romains que cette supposition est fausse, c'est que ce visage ne ressemble point du tout à ces autres images de la vierge, qu'ils prétendent avoir été dépeintes par l'évangeliste S. Luc. Ce visage est rond, blanc et vermeil, avec des yeux assez vifs et animés, et un front étroit et uni: et l'image qu'on attribue à S. Luc a un visage long et basané à l'Égyptienne, un regard humble et modeste, avec un front large et avancé, et qui n'a rien de cette beauté si charmante de la vierge, dont leurs discours sont remplis lorsqu'ils en parlent, et plus propre à exciter un appétit sensuel que des sentimens de dévotion. Il faut donc nécessairement ou que cet ange se soit trompé, ou que S. Luc ait été fort ignorant dans le métier de peintre, qu'ils lui attribuent néanmoins en perfection: Car l'un ou l'autre s'est assurément mépris. De dire que ce soit l'ange, c'est déroger extrêmement et contre toute raison à l'excellence de ces esprits bien-heureux; et d'en accuser

S. Luc, c'est aller contre leur tradition, qu'ils ne devroient pas si fort abaisser que de la faire céder au témoignage particulier d'un pauvre peintre, qui peut être un homme menteur comme tant d'autres. (Je parle de celui qui peignit ce tableau de l'annonciation.) Quoi qu'il en soit, les papes ont dit que cela étoit vrai, et ont approuvé ce fait; ils ont donné des bulles pour l'autoriser, et des excommunications contre ceux qui en douteroient, de même que tant d'autres ont fait en faveur des images de S. Luc. Cette dévotion a attiré des trésors immenses à ces pères que l'on appelle *servites.* Le grandduc de Toscane y alloit faire ses prières tous les soirs, lorsque j'étois à Florence, et c'est là ordinairement que les étrangers se rendent pour y voir la cour. Il faisoit toujours de grandes aumônes aux pauvres qui étoient à la porte, et qui, à ce que l'on m'a dit, sont tous des gens fort à leur aise, quoique pour porter davantage le monde à compassion, ils se tiennent couverts de haillons. Ils ont tellement pris possession de ce poste, qu'ils ne permettent pas qu'aucun gueux étranger se mêle parmi eux.

A l'occasion de ces pauvres, et afin que vous reconnoissiez aussi mieux la puissante vertu de cette sainte image, et des miracles que la vierge fait continuellement en faveur de ceux qui y vont rendre leurs dévotions, je vous rapporterai ici un miracle que l'on crioit par les rues de Florence et qui étoit arrivé depuis peu. J'en achetai par curiosité l'imprimé. Voici cette histoire dont j'espère que le récit ne vous ennuiera pas.

Un gentilhomme d'une des meilleures familles de Florence, étoit tombé d'un état florissant (par divers revers de fortune), dans une extrême pauvreté. Ce qui l'affligeait davantage, c'est qu'il avoit deux grandes

filles qui n'étoient point encore pourvues. Tout son recours dans une si misérable condition, fut à la mère de Dieu. Pour entrer plus avant dans ses bonnes grâces, il fit voeu d'être toute sa vie fort dévôt à son image miraculeuse de l'Annonciade. Pour cet effet il se levoit tous les jours de fort grand matin, et alloit faire sa prière sous le portail de l'église avant que les portes fussent ouvertes. Après avoir continué sa dévotion un assez long temps, la vierge voulut exaucer sa prière, et lui donner quelque soulagement. Elle inspira deux aveugles de ceux qui se tenoient ordinairement à la porte de l'église, de se lever plutôt qu'à l'ordinaire pour aller prendre leurs places sous le portail. Y étant arrivés, l'un commença à raconter à son compagnon les grandes obligations qu'il avoit à la vierge miraculeuse, et que de très-pauvre, il étoit devenu riche en peu de temps par les aumônes; qu'outre l'argent monnoyé qu'il avoit laissé au logis, il avoit deux cents pistoles d'or cousues dans le fonds de son chapeau. L'autre aveugle l'ayant entendu discourir fort au long, dit qu'il n'envioit point son bonheur, puisqu'il étoit redevable à l'image miraculeuse de beaucoup davantage, et qu'il avoit dans son chapeau cinq cents pistoles d'or. Le gentilhomme qui étoit tout proche en prières, sans avoir fait le moindre bruit qui le pût découvrir, les ayant entendu parler de la sorte, voyant une si belle occasion de s'enrichir, s'approcha tout doucement des deux aveugles, et des deux mains leur enleva d'un même coup à tous deux leurs chapeaux de dessus la tète, puis se retira quelques pas en arrière. Les deux aveugles extrêmement surpris, et chacun d'eux croyant que son compagnon avait fait le coup, s'entredemandèrent l'un à l'autre leurs chapeaux, et

entrèrent dans une telle colère, qu'ils prirent leurs béquilles, et s'en étant déchargés à tous deux plusieurs grands coup sur la tête, ils se seroient entretués l'un l'autre, si l'on n'étoit accouru promptement pour les séparer. Le gentilhomme s'étoit déjà retiré avec les chapeaux, et ayant quelque scrupule de ce qu'il avoit fait, il alla trouver, le même jour, le cardinal archévêque de Florence, auquel il raconta ce qui s'étoit passé. L'archévêque approuva fort son action, et lui dit qu'il n'étoit point obligé à la restitution, puisqu'il étoit visible que la vierge l'avoit assisté, en considération de la dévotion qu'il portoit à son image miraculeuse; et ordonna pour l'édification des fidèles, que ce fait fût imprimé et publié par la ville de Florence. La même histoire a été depuis imprimée de nouveau dans un livre qui a beaucoup de cours en Italie, et qui est intitulé, *l'utile c'ol dolci.* Vous voyez ici, Monsieur, un plaisant miracle, où la vierge pour favoriser un de ses serviteurs, en fait un voleur, que l'on auroit dû punir selon les lois. Car enfin, de quelque manière que ces pauvres aveugles eussent amassé cet argent, il étoit à eux, et leur avoit été donné par aumône. Que si d'ailleurs cette histoire a été faite à plaisir, je m'étonne qu'un cardinal archévêque l'ait fait imprimer, et ensuite que l'inquisition qui sur toute autre matière paroît si exacte, ait voulu en permettre l'impression dans le livre sus-mentionné.

On est si rebattu de miracles en Italie, qu'à moins qu'ils ne renferment quelque chose de romanesque et de fabuleux, l'on n'y fait presque pas attention. C'est ce qui fait que les Italiens, qui sont accusés avec beaucoup de fondement, d'en imposer tous les jours de nouveaux, prennent grand soin aujourd'hui d'en rendre

les circonstances si rares, si surprenantes, ou si agréables, qu'il y a du plaisir à les lire ou à en entendre le récit. J'en pourrai traiter plus particulièrement dans quelqu'une de mes lettres. C'est ce qui me fera passer présentement sous silence ceux de cette fameuse église de l'Annonciade, pour vous parler de quelques lieux de dévotion qui ne sont pas très-éloignés de la ville de Florence, que j'eus la curiosité d'aller voir. C'est dans les hautes montagnes de l'Apennin. Là on voit à une journée l'une de l'autre, trois fameux déserts, où ont pris commencement autant de chefs de différens ordres. Le premier est Camaldule, le second Valombreuse, et le troisième le mont Alverne. La Camaldule a été appellée par prééminence, le sacré désert; et c'est assurément un des lieux les plus déserts qu'ait pu former la nature. S. Romuald obtint ce lieu d'un comte appellé Maldule. Il s'y retira pour y mener une vie pénitente, et ayant attiré par son exemple quelques disciples, il y bâtit un monastère dans l'entre-deux de deux cimes, sur une très-haute montagne; et ensuite désireux d'une plus grande solitude, il se retira au plus haut sommet d'une des cimes, qui étoit un lieu presque inaccessible. Là il institua comme un double ordre, l'un de moines, et l'autre de solitaires sous un même habit et une même règle, excepté quelques constitutions particulières aux uns pour la vie hérémitique, et aux autres pour la vie monastique. Les moines habitèrent le monastère qu'il avoit bâti plus bas, et les solitaires restèrent avec lui à la cime que l'on appelle aujourd'hui le sacré désert. J'arrivai à ce monastère au commencement d'octobre. On va presque toujours en montant depuis Florence, et de là on peut découvrir cette superbe ville avec tout le

pays d'alentour, ce qui produit une très-agréable perspective. Ces pères ont conservé l'hospitalité, et reçoivent encore aujourd'hui les étrangers qui y vont, et les traitent selon leur qualité pendant trois jours. Comme il n'y a là aucune hôtellerie, ni maisons proches où l'on puisse se retirer, je m'allai présenter à l'abbaye, où je fus reçu fort honnêtement. J'y trouvai trois messieurs florentins, auxquels je me joignis de compagnie, et l'on nous servit le soir à table des oeufs et du poisson, sans superfluité, mais avec une médiocrité bienséante à l'état religieux de ces pères, dont je restai plus édifié que je n'avois été à Cîteaux en France, où l'abbé nous traita avec tant de profusion et d'excès. Nous témoignâmes le soir, que notre dessein étoit d'aller le lendemain au sacré désert. C'est pourquoi l'on nous éveilla à cinq heures du matin, et l'on nous fit manger à six. Je fus tout surpris que l'on nous eût préparé à dîner de si bonne heure, et pas un de nous n'avoit l'appétit encore ouvert; mais l'on nous dit qu'il fallait nous forcer à manger, parce que l'air étoit si subtil et si froid en allant vers la cime, que nous ne pourrions pas le supporter si nous avions l'estomac vide. De plus qu'il falloit nous disposer à grimper à pied près de six milles dans les rochers, marcher sur la neige avant que d'arriver au sacré désert, et que là on ne donnoit à manger à personne pour ne point troubler le repos des solitaires; de sorte que nous serions obligés de redescendre par le même chemin au monastère, pour y prendre une seconde réfection. Nous nous laissâmes donc persuader, et après avoir mangé, nous partîmes de l'abbaye sur les sept heures, et nous nous acheminâmes vers la cime, toujours en tournant dans la montagne, dans une conti-

nuelle forêt de grands sapins. Tous ces rochers sont pleins de petites sources d'eau très-claire, qui ruissellent de toutes parts dans le chemin par où l'on monte; de manière que l'on ne peut pas monter bien haut sans marcher dans l'eau, ce qui est fort incommode. Ces eaux étant ramassées, forment un assez gros torrent, qu'il faut passer et repasser sur de grands arbres de sapins, posés en travers, en forme de pont. Nous arrivâmes vers midi à la cime, après avoir marché environ deux mille sur la neige. C'étoit au mois d'octobre; mais le haut de la montagne est si froid, que lorsqu'il pleut en bas, il neige presque toujours en haut. La neige y étoit extrêmement haute depuis huit jours et nous n'aperçûmes de loin que la partie supérieure de l'église, et les toits des cellules. Nous en comptâmes jusques à soixante, qui sont séparées les unes des autres de l'espace d'environ vingt pas, et forment comme une petite ville. Chaque cellule a plusieurs appartemens et un jardin. On nous montra celle de S. Romuald qu'un des hermites habitoit. Nous demandâmes pourquoi ils ne portoient pas un plus grand respect à la cellule de leur bienheureux fondateur, qu'ils la laissoient à un de leurs religieux pour y demeurer? Ils nous dirent que c'étoit là le seul moyen de la conserver contre l'humidité, et que sans cela le bois en pourriroit et qu'elle seroit en danger de tomber en ruine. On nous montra la cellule d'un vénérable hermite, qu'ils disoient n'en être pas sorti depuis 40 ans, et qui y vivait encore dans un perpétuel silence, sans parler à personne. On lui passoit son manger par une petite fenêtre, qu'il prenoit fort sobrement. Ces solitaires le regardoient comme un saint; car ils estiment le silence par dessus toutes les

autres vertus. Cela me donna occasion de demander à ceux qui avoient la charge de nous accompagner, ce que c'étoit donc que cette grande vertu du silence, et comment ils la définissoient? Ils nous répondirent que c'étoit se taire avec les hommes, pour parler avec Dieu. Sur quoi je leur dis, qu'il me sembloit qu'elle seroit mieux définie, se taire, et parler quand il faut; et que je ne pouvois pas approuver l'usage qu'ils ont introduit parmi eux de ne parler que par signes. Nous venions d'en éprouver nous-mêmes les inconvéniens en entrant dans ce sacré désert; car ayant trouvé la porte de l'enceinte des murailles ouverte, nous étions entrés tout droit; et comme nous ne savions de quel côté tourner, nous nous approchâmes de quelques-uns de ces solitaires qui travailloient à remuer la neige pour faire des passages. Nous les priâmes d'avoir la bonté de nous dire à qui il falloit nous adresser pour voir les particularités de ce lieu; mais pas un d'eux n'ouvrit la bouche pour nous répondre un mot. Les uns nous firent des signes de mains et de pieds, et d'autres avec leurs ballets et avec leurs pelles. Nous croyions d'abord qu'ils étoient fous, ou qu'ils nous vouloient chasser: mais à la fin nous comprîmes qu'ils nous faisoient signe de retourner à la porte pour parler aux portiers, que nous trouvâmes heureusement. Je dis donc à ces deux portiers, que je trouvais fort étrange que Dieu ayant donné aux hommes une langue et une bouche pour exprimer leurs pensées, quelques-uns au lieu de reconnoître par un bon et discret usage, cet avantage qu'il leur a donné par dessus les bêtes brutes, entreprissent de vouloir parler avec les mains et avec les pieds, comme font les muets de naissance, ou ceux à qui l'on a coupé la langue; que pour le moins cela

me sembloit une chose fort bizarre, bien loin de me paroître une vertu propre à sanctifier les hommes. Ils me répondirent que c'étoient là des mystères qui n'étoient point connus des séculiers, mais seulement révélés de Dieu aux solitaires, et aux âmes parfaites qui en connoissoient l'excellence. Les péchés des gens du monde, poursuivirent-ils, sont des péchés grossiers, comme l'avarice, l'envie, la luxure, le blasphême, etc. Mais pour nous, nos plus grands péchés, c'est de rompre quelquefois par fragilité le silence, de marcher avec un peu trop de précipitation, de porter quelques regards curieux quoique innocens, d'être malpropres dans nos habits, d'avoir préféré quelquefois l'oraison vocale à la mentale, d'avoir été trop attachés aux goûts célestes, et trop rétifs aux souffrances. Il me sembloit apercevoir dans ces sortes de réponses, je ne sais quoi de superbe et de hautain qui ressentoit le *non sum sicut caeteri hominum* du pharisien, et qui me fit appréhender que la superbe ayant été le péché des anges dans le ciel, ne fût aussi celui de ces solitaires dans les montagnes. Ainsi bien loin que toutes ces belles apparences de piété me fissent concevoir quelque penchant pour ces solitudes matérielles, qui sembloient en faciliter la pratique, je conçus plus d'amour pour une vie ordinaire et humble dans le monde, accompagnée de toutes les pratiques de piété qu'on a lieu d'y exercer. Il me sembloit que ces solitaires-là ne faisoient leur principale vertu que de certaines bagatelles, qui néanmoins les éloignoient si fort de la charité de ceux qui vivent engagés dans le commerce du monde, qu'ils ne les considèrent que comme des gens qui sont dans le chemin de perdition, et pour lesquels il n'y a point de salut. Ces sentimens ne sont

assurément pas charitables; car plusieurs séculiers dans le monde sont aussi agréables aux yeux de Dieu que ces hermites dans les montagnes. Les portiers nous dirent que l'on portoit trois fois la semaine, du grand monastère qui est au bas de la montagne, les vivres et autres provisions nécessaires pour l'entretien de ceux qui vivoient au sacré désert. Ils nous conduisirent ensuite à l'église, qui est fort petite et étroite, toute boisée de tous côtés contre l'humidité et le grand froid. Ils nous assurèrent que dans de certains hivers toutes les cellules et l'église étoient ensevelis sous la neige, et qu'ils creusoient des chemins par-dessous pour la communication des cellules, auxquels ils donnoient des jours par en haut, en sorte que cela paroissoit comme de grandes voûtes blanches. Pendant tout le temps qu'ils vivent sous la neige, ils ne sentent pas beaucoup de froid: mais pour se garantir de l'humidité, ils entretiennent un très-bon feu qui brûle jour et nuit, ayant là tout près de grandes forêts de châtaigniers et de sapins qui leur fournissent abondamment du bois. *)

---

*) Les austérités de ces religieux sont fort respectables sans doute, mais on peut affirmer, sans impiété, qu'elles sont beaucoup moins utiles que les services qu'ils pourraient rendre à l'humanité, s'ils lui consacraient une partie du temps et des efforts qu'ils emploient à gagner le ciel par des prières qui ne profitent qu'à eux seuls. Les *solitaires* qui vivent au milieu du monde, c'est-à-dire ceux qui restent vertueux au milieu de la corruption, qui s'isolent des vices de la société, et se tiennent toujours prêts à aider, encourager et secourir leurs semblables, ceux-là, dis-je, me paraissent mieux comprendre la divine parole du Christ, que les Camaldules qui se retranchent dans l'égoïsme d'une vertu inutile et sauvage.

Il n'est d'ailleurs pas besoin d'aller si loin, ni de monter si haut pour trouver des chrétiens qui vivent en hermites et qui conservent

Après avoir visité l'église, nous nous en retournâmes par le même chemin que nous étions venus, et nous nous rendîmes à l'abbaye vers les cinq heures du soir, où l'on nous reçut fort bien comme auparavant. Il n'y a que cette abbaye qui se maintienne dans une assez bonne observance. Tous les autres moines du même ordre, qui ont beaucoup de monastères dans l'Italie, mènent une vie scandaleuse. Nous en partîmes le lendemain, après avoir remercié ces pères; et sachant que l'abbaye de Valombreuse qui est chef d'un autre ordre de moines fameux en Italie, n'en étoit éloigné que d'une journée, nous nous y acheminâmes tous ensemble. Nous descendîmes l'espace de quelques milles, et ensuite nous côtoyâmes l'Apennin par un chemin très-agréable. Nous marchâmes long-temps dans des forêts d'oliviers tout chargés de fruits, et de temps en temps nous trouvions des collines pleines d'orangers et de citronniers, tout chargés de citrons et d'oranges. Quelques-uns sont d'une telle hauteur, qu'un homme à cheval peut passer par-dessous sans toucher les branches. Après qu'on les a une fois plantés, ils

---

l'insensibilité de ces solitaires. Voici un fait arrivé tout récemment à Ligny, et qui prouve combien il est déplorable de substituer de vaines pratiques extérieures au véritable esprit de la religion. C'est *l'Écho de l'est* du 15 octobre 1844, qui rapporte ce fait: „Après trois jours d'horribles souffrances, une jeune et jolie personne de dix-huit ans, Melle C.., fille d'un officier en retraite de cette ville, vient de mourir. Vers huit heures du soir, elle est tombée dans le feu près duquel elle s'était endormie. Ses vêtements ont été brûlés presque entièrement. Sa mère était pourtant près d'elle; mais le danger de sa fille lui ôtait toute présence d'esprit. Une voisine, qui avait entendu les cris déchirants de la jeune personne n'est pas venue à son secours. „Elle ne voulait pas perdre son temps, a-t-elle répondu, *parce qu'elle disait son chapelet.*"

croissent sans art et sans culture. Toutes les côtes de ces montagnes sont extrêmement riches, étant remplies de toutes sortes d'arbres fruitiers; et au pied de chaque arbre il y a un cep de vigne qui l'embrasse, et entrelaçant ses branches avec celles de l'arbre, mêle fort agréablement dans la saison ses raisins avec les fruits. Après une demi-journée de chemin, il nous fallut monter dans l'Apennin l'espace de 4 milles, par des endroits assez escarpés et scabreux, jusques à Valombreuse, en latin *Vallis Umbrosa*. C'est une vallée, par rapport aux cîmes des montagnes qui l'environnent; mais à l'égard du pays plat qui est au bas, c'est une très-haute montagne et même fort roide; il n'y croît point d'arbres fruitiers, excepté des châtaigniers et quelques pommiers. Les grandes forêts de sapins qui l'environnent de tous côtés, la rendoient autrefois fort obscure, ce qui lui fit donner le nom de Valombreuse. S. Jean Gualbert en fit le choix pour le lieu de sa retraite. Il aimoit naturellement ces sortes de lieux, et dans tous les voyages qu'il entreprit, lorsqu'il voyoit quelque bois obscur ou quelque lieu solitaire, il projetoit d'y venir un jour établir sa demeure, et d'y fonder un monastère.

Je suis la plupart du temps obligé dans mes lettres, selon que la matière m'y engage, de faire le récit de plusieurs actions vicieuses et mauvaises des Italiens. C'est toujours contre l'inclination naturelle que j'ai de taire le mal, et de ne rapporter que le bien. C'est pourquoi pour délasser ma plume, et pour donner quelque chose au grand désir que j'ai de faire honneur à la mémoire des grands hommes, vous permettez, s'il vous plaît, Monsieur, que je me donne la satisfaction de vous faire le récit d'une action véritablement ver-

tueuse et mémorable de S. Jean Gualbert. Ce jeune seigneur avoit un frère qu'il aimoit tendrement, lequel s'étant engagé dans un duel, fut malheureusement tué par son rival. Gualbert crut que ce seroit une entreprise digne de son honneur et de son grand courage, de chercher à venger la mort de son frère. Pour cet effet il se mit à la poursuite de cet homicide, et comme il avoit pris la fuite, il en fit la recherche par toutes les provinces d'Italie. Il arriva enfin qu'il le rencontra désarmé dans un chemin où il ne pouvoit pas lui échapper. Ce malheureux le voyant venir à lui, l'épée nue à la main, se jeta par terre, et lui cria miséricorde. Mais voyant bien à sa voix fulminante et à ses regards enflammés qu'il n'y avoit point de quartier pour lui, il croisa ses mains sur son estomac pour recevoir le coup de mort. Gualbert le voyant en cette posture, se ressouvint de N. S. Jésus-Christ en croix, lequel bien loin de se venger avoit prié pour ses persécuteurs, et étoit mort pour eux. Alors descendant de son cheval, au lieu de percer ce misérable, il lui pardonna, le baisa, l'embrassa et le considéra ensuite toute sa vie comme son propre frère. Si les Italiens, au lieu de s'amuser comme ils font à rendre un culte superstitieux à leurs saints, s'appliquoient à imiter ces beaux exemples de vertu, ils se rendroient assurément plus agréables à Dieu, et l'on ne verroit pas parmi eux tant de si viles et si abominables vengeances.

Je retourne présentement à la solitude de Valombreuse. Nous arrivâmes à cette célèbre abbaye, où il y a les bâtimens les plus magnifiques et les plus somptueux que l'on puisse voir. L'un de ces messieurs Florentins avec qui j'étois, y avoit un frère, qui étoit la première personne après l'abbé, et à sa considération

nous y fûmes reçus fort civilement. Ces moines y mènent une vie fort commode et fort douce. Lorsqu'ils sont las de vivre dans ce désert, on en fait l'échange avec les moines de Florence; et c'est pour eux une très-agréable variété de demeurer une partie de l'année à la campagne, et l'autre à la ville. Ils ont coupé à un quart de lieue tout autour du monastère, les grands sapins qui y étoient, pour y donner plus d'air et le rendre plus sain. L'on nous mena le lendemain matin à l'hermitage de S. Jean Gualbert, qui est à demi-lieue de là, sur la pointe d'un petit rocher, qui s'élève au milieu de la vallée, et escarpé de tous côtés. On y monte en tournant, comme par un escalier à vis, l'espace d'un quart d'heure; après quoi l'on arrive à la cîme qui est l'hermitage. Il consiste en une chapelle bien propre, dorée et peinte de tous côtés, et un fort joli corps de logis bien boisé et peint par-dedans, avec un jardin d'une médiocre grandeur. De sorte que le tout est un petit bijou. On n'y voit aucun monument de l'ancienne cellule de ce saint. Tous les bâtimens y sont neufs et à la moderne. Il y a toujours un père hermite qui y demeure, avec un frère convers pour le servir. Quand un hermite meurt, les abbés de la congrégation de Valombreuse font choix dans leur chapitre général, d'un moine d'une vie exemplaire et amateur de la solitude, qu'ils y envoyent. La grande abbaye qui en est proche, lui fournit toutes les choses nécessaires à la vie. Il a une fort belle bibliothèque, pleine de beaux livres pour son entretien; et l'hermite qui y étoit pour lors, étoit assez savant, et me parut un fort honnête homme. Il nous fit un beau discours sur le mépris du monde, et sur les avantages de la retraite. Mais sans cela, nous étions déjà si ravis de la beauté

de cet hermitage, que s'il y en eût eu là plusieurs de la sorte, et avec les mêmes commodités, la nature plutôt que la grâce auroit pu nous persuader, pour mener une vie sans peine et sans souci, de nous y faire hermites. Les moines de Valombreuse se sont extrêmement relâchés de leur premier institut. Ils sont vêtus de noir et professent la règle de S. Benoît, quoiqu'ils ne l'observent guères.

Le jour suivant nous nous mîmes en chemin de fort grand matin pour aller au mont Alverne. C'est le lieu où le séraphique père S. François, fondateur de tous ces ordres religieux qui vivent sous sa règle, se retira pour y vivre en contemplation, et où ils disent qu'il reçut l'impression des sacrés stigmates. La journée que nous fîmes fut très-pénible. Nous montâmes de Valombreuse, avec la direction d'un guide que nous prîmes sur la cîme de l'Apennin, et nous cheminâmes toujours sur les hauteurs jusques au pied de l'Alverne. On découvre cette montagne de fort loin, et quelques-uns soutiennent qu'elle est la plus haute de tout l'Apennin. Elle n'a rien du tout d'agréable, n'ayant que des roches toutes nues, sans arbres ni verdure. Elle est si haute qu'il n'y pleut presque jamais. Nous y montâmes avec beaucoup de peine, par un chemin fort étroit, entre de très-hauts précipices; et quand nous arrivâmes à sa cîme, il étoit nuit presque toute noire. Il y a là un fort grand couvent de religieux de l'ordre de S. François, appellés par les Italiens *Soccolanti*, à cause des socques de bois qu'ils portent au lieu de souliers. La première chose que nous fîmes ce fut d'y aller pour nous informer où nous pourrions avoir une retraite pendant la nuit. Ces pères nous dirent qu'il y avoit une hôtellerie tout proche

pour les étrangers. Autrefois ces religieux exerçoient l'hospitalité envers toutes sortes de personnes qui venoient par dévotion à l'Alverne, comme les pères Camaldules la pratiquent encore aujourd'hui envers ceux qui vont au sacré désert, dont je vous ai entretenu ci-dessus. Mais ils se sont lassés, et ont tourné les fonds destinés pour ce sujet, à leur plus grand profit. Par malheur pour nous, il n'y avoit personne à l'hôtellerie. L'hôte étoit allé, avec toute sa famille, à une nôce à une journée de là. Nous fûmes donc obligés de retourner au couvent, pour prier ces pères de nous vouloir donner le couvert, puisque nous ne pouvions pas faire autrement. Ils le firent avec tant de répugnance et si malhonnêtement, qu'en vérité nous ne pouvions assez admirer, comment des gens qui vivent pour la plupart sur les aumônes que leur font si abondamment les séculiers, pussent refuser de les assister dans l'occasion. Ils nous donnèrent une chambre pour coucher; mais ils s'excusèrent de ne nous pas donner à manger, disant qu'ils n'en avoient point pour eux-mêmes; ils nous vouloient aussi laisser sans feu, quoique les nuits y soient extrêmement froides, sous prétexte qu'ils avoient trop de peine à aller quérir le bois au bas de la montagne. Nous les priâmes d'avoir au moins la bonté de nous laisser entrer dans leur cuisine pour nous chauffer à leur feu commun: mais ne voulant pas que nous y vissions les bonnes provisions qu'ils y avoient, ils nous dirent que cela ne se pouvoit, parce qu'ils y avoient de leurs pères malades auprès du feu, qui disoient leur office. Un de ces messieurs florentins qui étoit en notre compagnie sachant que les provisions ne manquoient jamais au couvent, se fâcha extrêmement contre le gardien, et lui reprochant sa mal-

honnêteté, lui dit qu'il donnoit régulièrement trois fois la semaine à leur grand couvent de Florence une bonne quantité de pain et de vin, et qu'il n'y seroit pas plutôt de retour qu'il les vouloit casser aux gages; et que de plus il leur en diroit lui-même la raison. Ce fut pour lors que ce gardien commença de changer de note, et nous faisant ses excuses en considération du bienfaiteur de l'ordre, il nous conduisit lui-même dans la cuisine, où au lieu de ces malades et de ces diseurs d'*office*, nous trouvâmes quatre ou cinq gros frères qui jouoient aux dés, une grosse marmite qui bouilloit sur le feu, et de bonnes pièces de viande à la broche qui rôtissoient. Un de ces frères nous voyant entrer, raffla le plus vite qu'il pût les dés et les jetons dans sa robe; mais un peu après n'y songeant plus, il se leva et laissa tout tomber par terre. Le père gardien les excusa, disant que c'étoient des pères qui avoient été prêcher bien loin ce jour-là, et pour se délasser prenoient un peu de récréation. Ils nous firent souper avec eux, et nous fûmes fort bien traités. Après quoi on nous mena à notre chambre, où nous trouvâmes grand feu. Le lendemain un de ces pères nous accompagna pour nous montrer les saints lieux de l'Alverne. Nous fûmes fort étonnés de voir la surface de cette montagne, que nous n'avions pas eu le temps de considérer le soir précédent, parce qu'il étoit fort tard. Ce ne sont que des roches amoncelées les unes sur les autres, et entr'ouvertes, qui forment tout autant de précipices effroyables qu'on ne peut regarder qu'avec horreur. Quelques-uns croyent que ces rochers s'entr'ouvrirent à la mort de notre Seigneur. Saint François étoit dans cette pensée, lorsqu'il s'y retira pour y méditer les sacrés mystères de la passion. On nous

montra l'endroit où l'histoire de sa vie dit, que J. Christ lui apparut en forme de séraphin en croix, et imprima dans ses mains, dans ses pieds, et dans son côté les cinq playes qu'on lui fit sur la croix, afin qu'il fût dit que François avoit souffert autant que lui: mais selon ceci, il auroit bien souffert davantage; car la même légende ajoute, qu'il en souffrit, jusqu'à sa mort, les douleurs aussi vives que Jésus-Christ les ressentit lorsqu'il fut percé en croix, et qu'il ne vécut depuis que par un perpétuel miracle, qui tout près de la mort lui conservoit la vie. Je trouve cette prétendue apparition de Jésus-Christ en séraphin avec des ailes, extrêmement invraisemblable. Car pourquoi ne lui pas apparoître dans sa forme humaine? Celui qui n'a pas voulu prendre la nature angélique, en a-t-il jamais pris la figure? Et ne seroit-ce pas favoriser extrêmement l'opinion de ces anciens hérétiques, qui assuroient que le fils de Dieu n'avoit pris qu'un corps d'air et fantastique? Pour moi je crois que cette impression des stigmates s'est passée seulement dans l'imagination forte de S. François, de même que quelques-uns se sont imaginé avoir des pieds de cire et la tête de verre. L'endroit où il est dit que cette opération miraculeuse se passa, est sous une grande pierre, qui n'est enclavée que par un bout dans les roches, mais suffisamment à mon avis pour être soutenue. Cependant ces pères publient partout que c'est un grand miracle, et qu'il ne se peut pas faire naturellement que cette pierre ne tombe. Près de là on nous montra un petit chemin fort étroit sur le bord d'un grand précipice. C'étoit par où S. François alloit pour prier sous cette roche. Le diable envieux de le voir si dévot, entreprit un jour de le précipiter: mais lui, voyant l'en-

nemi du genre humain venir à lui, s'appuya sur le prochain rocher, qui reçut son corps, s'amollissant comme de la cire. On montre encore cet enfoncement qui reste dans la pierre, mais qui peut avoir aussi bien été fait avec un ciseau, qu'avec toute autre chose. Pour ce qui est du diable, les catholiques romains en font bien des histoires, qui ne sont pas toujours véritables. Je me souviens d'avoir vu en France dans l'église de Ste Colombe-lez-Sens, une assez plaisante histoire, représentée en relief sur un bénitier de marbre qui est proche de la porte. C'est d'un S. hermite nommé Béat. Le diable étant venu un jour pour lui donner des distractions pendant qu'il disoit son office, le saint l'enleva par les oreilles et le mit dans le bénitier, et ayant mis son bréviaire dessus, il l'y fit rester pendant 15 jours. Il n'y a rien de plus plaisant que de voir la représentation de ce diable, qui lève le plus qu'il peut ses grandes oreilles d'âne hors de l'eau bénite, et qui enrage; car ils disent qu'il craint plus l'eau bénite que le feu d'enfer. Les moines de cette abbaye ont fait faire ce relief, *ad perpetuam rei memoriam*.

Je reviens à l'Alverne. On nous fit voir ensuite plusieurs autres endroits dans les roches où S. François faisoit ses exercices de dévotion, et entr'autres celui où il écrivit les constitutions de son ordre. J'en ai vu l'original écrit de sa main, à Notre-Dame de Portiuncule. C'est une petite chapelle dans l'Umbrie, à environ cinq mille d'Assise. Ce fut là que l'on dit qu'il eut plusieurs révélations et apparitions. On fait mention entr'autres d'une apparition de N. S. Jésus-Christ, dans laquelle en considération du grand zèle de ce saint pour le salut des pécheurs, J. Christ lui accorda une indulgence autant plénière qu'il la pouvoit donner; c'est à

dire une rémission entière de la coulpe et de la peine pour tous ceux qui le premier jour d'août visiteroient cette petite chapelle. De sorte que le grand jubilé de l'année sainte n'est pas plus salutaire aux pécheurs que l'est celui-ci. Un chrétien qui va visiter ce jour-là cette chapelle avec intention de gagner ce jubilé, en disant cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*, fût-ce le plus abominable pécheur qui soit au monde, il est rendu aussi pur et innocent qu'il l'étoit après son baptême; et s'il mouroit dans cet état, il n'y auroit ni enfer, ni purgatoire pour lui; mais il iroit tout droit en paradis. En vertu de cette croyance où sont les catholiques romains et particulièrement les Italiens, il y a un si prodigieux concours de peuple ce jour-là de toutes parts, que cela met la famine dans tous les pays d'alentour, et que plusieurs sont étouffés par la presse aux portes de l'église, et vont ainsi jouir du privilège de leur indulgence dans l'autre monde. Ne faut-il pas avouer en vérité que les catholiques romains sont bien aveugles, ou au moins bien négligens de leur salut, de se confier dans l'affaire la plus importante de leurs âmes, qui est la rémission des péchés, à ce que leur en a dit un homme mortel. Leur S. François leur a dit qu'en allant dans un tel endroit, à un tel jour, et récitant une telle prière, leurs péchés avec tous les châtimens qui leur sont dûs, leur seront entièrement remis, et qu'il en a une assurance de la bouche de Jésus-Christ même, qu'il dit lui être apparu en particulier. Sans rien examiner davantage, les voilà qui le croyent; ils se reposent sur sa parole, et laissent en arrière, ô aveuglement étrange! les sacrés oracles de l'évangile qui les avertissent sérieusement, que la seule voye pour remettre les péchés, c'est le repentir. Les pères *Soc-*

colanti de l'ordre de S. François que cette dévotion a rendus extrêmement riches, ont bâti en cet endroit un fort beau couvent; et comme cette chapelle étoit trop petite pour leur usage, ils ont fait construire une grande et magnifique église tout autour; en sorte que la petite église se trouve renfermée dans la grande. Je n'ai jamais vu aucun lieu de dévotion en Italie, que je n'aye toujours trouvé tout proche un beau palais, et une bonne cuisine au profit de ceux qui la font valoir. C'est ce qui me les rend d'autant plus suspects. A cinq milles de là, on trouve Assise, qui est une jolie ville, sur un coteau. C'est là où naquit S. François, et où l'on dit que son corps repose au grand couvent des Franciscains, dans une chapelle souterraine, sous le grand autel. On tient que son corps, et celui de S. Dominique y sont incorrompus, et se soutiennent d'eux-mêmes tout droits sur pied, se donnant la main l'un à l'autre, et que Dieu a ainsi permis que ces deux saints qui avoient été si grands amis pendant leur vie, n'ayent point été séparés après leur mort. C'est un mystère qu'on ne laisse plus voir présentement. Le pape même avec tout son pouvoir n'en a pas le privilège, depuis qu'un de ses prédécesseurs a été frappé à cette occasion, lequel pour avoir résolu d'aller voir cette rare merveille, mourut de mort subite. Ces deux saints apparurent ensuite à un bon frère Franciscain, et lui dirent qu'il en arriveroit de même à tous ceux qui seroient assez téméraires que d'entreprendre la même chose. Nonobstant cette tradition, les pères Soccolantes qui font un corps différent de celui des Franciscains, disent qu'ils ont le corps de S. François à Portiuncule, qui n'en est éloigné, comme j'ai déjà dit, que de cinq milles: et les Dominicains soutien-

nent qu'ils ont celui de leur patriarche S. Dominique, à leur grand couvent de Bologne. Si les papes n'en font pas la visite, ce n'est pas dans le fonds parce qu'ils appréhendent de mourir, mais c'est qu'ils craignent de désobliger un de ces puissans partis, je veux dire les Franciscains ou les Dominicains, et ils ne le pourroient pas faire sans ruiner une dévotion d'un côté ou de l'autre: ce qui porteroit à ces ordres religieux un grand préjudice. C'est pourquoi ils aiment bien mieux laisser les peuples dans la superstition et dans l'erreur. Le pape doit ménager l'interêt des moines, parce que les moines soutiennent l'intérêt du pape.

La troisième chose dont je voulois vous entretenir, avant que de fermer cette lettre, touchant S. François, c'est que j'ai vu un petit couvent qu'il bâtit lui-même avec ses frères, dans l'Apennin, en descendant à une ville d'Italie que l'on appelle le bourg du S. Sépulcre. Il y vécut plusieurs années, et il voulut qu'il servît de modèle à tous ceux que l'on bâtiroit dans la suite. A la vérité je n'ai jamais vu en ma vie une si pauvre demeure. Ce sont plusieurs petites grottes jointes ensemble, qui semblent plus propres à renfermer des ours qu'à loger des hommes. Je souhaiterois présentement que l'on comparât un peu avec cette pauvre hutte, ces superbes couvens que ses enfans, c'est à dire ceux qui professent sa règle, ont bâti par toute l'Italie; ces grands couvens de Rome, de Naples, de Venise; en un mot de toutes les autres villes. Les plus fameux architectes n'y ont-ils pas épuisé tout leur art pour en former les dessins; les plus renommés peintres leurs couleurs pour en décorer toutes les murailles; et les plus subtils doreurs leur or le plus fin, pour en rendre les voûtes éclatantes et lumineuses? Enfin n'a-t'on

pas été chercher dans les entrailles de l'Apennin les plus beaux marbres, les jaspes et les porphyres les plus rares pour former les colonnes qui les soutiennent, pour paver leurs cloîtres, leurs réfectoires et leurs dortoirs, et composer toutes les portes, les fenêtres et les cheminées de leurs cellules? Les pères Capucins ont été les seuls qui ont témoigné quelque horreur d'une si grande pompe, si contraire aux lois d'humilité et de pauvreté qu'ils reçurent de leur législateur S. François. Ils s'obligèrent au commencement de leur réforme, à une certaine forme de bâtir leurs couvens, fort modeste et fort régulière: si ce n'est qu'ils ont toujours eu grand soin d'avoir de beaux jardins, de beaux parterres, de belles fontaines, et de grandes allées d'arbres qui servent ordinairement de promenade aux habitants des villes qui en sont proches. Les Capucins sont aujourd'hui les meilleurs jardiniers de l'Europe. On voit néanmoins qu'ils se sont aussi beaucoup relâchés depuis peu de leur modestie à bâtir. Les nouveaux bâtimens qu'ils font présentement, sont plus exhaussés et plus larges, leurs cellules plus grandes, leurs églises plus ornées, et les autres lieux réguliers plus à la moderne. Ils ont de très-beaux couvens à Venise, à Florence, à Pise et à Milan. Lorsque je passai par le duché de Bourgogne en France, je vis à Dijon le beau corps de logis que ces pères faisoient bâtir pour leurs infirmes, qui ne cédoit en rien aux plus beaux palais des présidens et conseillers de la ville. Et lorsque je traversai l'Allemagne pour venir en Angleterre, je vis sur le Rhin, à demi-journée au-dessus de Coblence, un superbe bâtiment que je prenois pour un des palais de l'Électeur de Trèves. C'est un couvent de capucins que son Altesse Électorale leur

a fait faire. Avant que d'en jeter les fondemens, il leur demanda un modèle de leurs couvens. Mais ces pères lui répondirent que si S. François en donnoit le plan, il seroit fort simple et fort étroit; mais que puisque son A. É. avoit la bonté de s'en mêler, on ne trouveroit pas à redire que le bâtiment se ressentît un peu de sa grandeur. La conclusion de tout ceci, Monsieur, est que ces gens-là ont beau faire tant qu'ils feront consister la perfection chrétienne dans ces manières de vivre bizarres, stoïques et extraordinaires; l'expérience d'un peu de temps fera toujours reconnoître qu'ils se sont trompés. Tous leurs beaux desseins périront toujours à leurs yeux. Et comme les principes sur lesquels ils s'appuyent sont faux, ils se trouveront toujours réduits à l'impossibilité de pratiquer ce à quoi ils se sont engagés par leurs voeux, et seront obligés enfin de reconnoître que les grands axiômes de la morale chrétienne, qui sont d'une vérité infaillible et auxquels on doit uniquement s'attacher, consistent à fuir le mal et à faire le bien; à aimer Dieu de tout son coeur, et son prochain comme soi-même. Je finis avec ces belles paroles, et suis de tout mon coeur, &c. &c.

QUATRIÈME LETTRE.

Voyage de Lorette; tableaux dits *ex voto;* mysticisme; St. Antoine de Padoue.

Je vous ai promis dans ma dernière lettre de vous parler de mon voyage à Lorette, ce lieu de dévotion qui fait tant de bruit dans le monde, et je m'acquitte aujourd'hui de ma promesse. Je vous dirai donc, que m'étant separé de ma compagnie au mont Alverne, je descendis tout seul de l'autre côté de l'Apennin, et prenant mon chemin par les villes de Fossombrone et d'Urbane, j'arrivai à Fane qui est une jolie ville sur le bord de la mer adriatique. Étant sorti le matin pour veiller aux préparatifs de mon voyage à Lorette, je vis arriver une grande réunion de personnes assez plaisamment montées et habillées. C'étoient des pélerins qui venoient de Bologne. Ils étoient au nombre de soixante, et tous sur des ânes, monture assez douce, dont on se sert sur la marche d'Ancône, plutôt que de chevaux. On commence à trouver ces ânes à Imola, à demi-journée de Bologne. On les prenoit autrefois à Bologne; mais comme cela donnoit occasion de faire une allusion qui ne plaisoit pas aux écoliers, ni aux docteurs de l'université de cette ville-là (car on disoit communément: Nous irons à Lorette, et nous pren

drons un âne à Bologne) les magistrats défendirent en leur faveur, de s'en servir. On les prend donc à Imola, et pour la valeur d'environ douze sols, on peut aller jusqu'à une distance de six milles, trajet que ces animaux sont accoutumés à faire. Ils ont de petites selles et des étriers comme des chevaux. On n'a besoin ni de fouet ni d'éperons; car sitôt qu'on les a montés, ils courent continuellement de toute leur force, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à leur terme. Alors il est impossible, avec tous les coups qu'on leur peut donner, de les faire avancer un pas plus loin, et l'on est obligé de les laisser là et d'en prendre d'autres. On en change ainsi successivement de six milles en six milles, jusqu'à la montagne d'Ancône, qui n'est pas beaucoup éloignée de Lorette. C'étoit donc là les montures de nos pélerins. Ils étoient tous revêtus de leurs habits de pélerinage. Ces habits consistent en une grande veste de toile, de couleur de cendre, qui descend jusqu'à mi-jambe, avec de grandes manches qui viennent jusqu'au poignet. Au haut du collet, par derrière, il y a une espèce de grand capuchon qu'ils font venir par-dessus leurs têtes, et l'enfonçant bien profondément, ils le font descendre jusques à l'estomac; de sorte qu'ils ont le visage tout couvert. Pour avoir la vue et la respiration libres, ces capuchons ont des trous aux endroits qui correspondent aux yeux et à la bouche, comme des masques. Ils ne mettent ces capuchons sur leurs têtes que quand ils entrent dans des endroits où ils ne veulent pas être connus; autrement ils les laissent pendre par derrière sur leurs épaules. Ils serrent cette veste sur les reins avec une ceinture. Un peu au-dessus de la ceinture, sur la poitrine, ils ont un écusson où sont représentées les

armes de leur société, confrérie, ou compagnie, qu'ils appellent en italien *sacola.* Il n'y a presque point d'Italiens qui ne fassent partie de quelqu'une de ces confréries. Ces pélerins ont un grand chapelet à leur ceinture, et à la main un bourdon, qui est la principale marque de leur pélerinage. Ce sont des bâtons de la hauteur d'une demi-pique, avec des noeuds faits autour, au haut et au milieu. Ils les portent à l'église pour les faire bénir par leurs curés, avant de partir; ce qui se fait avec de grandes prières et avec l'eau bénite. Quand ils les ont reçus, il ne leur est pas permis de rester plus de trois jours dans les lieux de leur résidence, et ils ne peuvent point être reçus à la communion qu'ils n'ayent accompli leur pélerinage; à moins qu'ils ne fassent changer le voeu qu'ils en ont fait, en quelque peine pécuniaire. Alors ils en sont facilement déchargés par les prêtres. Les pélerins que je vis arriver à Fane étoient tous revêtus d'une même couleur, et avoient déjà couru une poste ce matin-là sur leurs ânes. Leurs vestes étoient neuves et d'un lin extrêmement fin. Comme ce n'étoit pas apparemment un esprit de pénitence qui les leur avoit fait prendre, ils n'avoient pas manqué de les retrousser en plusieurs endroits assez haut, pour faire entrevoir les beaux habits de brocard, d'or et de soie qu'ils avoient par-dessous. C'est ce qui me fit croire aussi que ce pouvoient être des personnes de qualité. De plus, leurs ceintures étoient de soie et de la même couleur que leurs vestes, parfaitement bien travaillées. M'étant informé qui ils étoient, on me dit que c'étoit la compagnie de Notre-Dame de la vie de Bologne. C'est un très-riche hôpital pour les pauvres malades, où les prêtres ont érigé une congrégation ou société de per-

sonnes nobles, qui y ont leurs messes et prières journalières. Ils s'obligent d'assister de leurs biens et de leurs soins les malades de ce lieu. La plus grande partie des nobles de Bologne sont de cette compagnie. Ils vont processionnellement tous les ans à Lorette, vers la fin de l'automne, après la récolte des fruits, comme font aussi la plupart des autres compagnies. Étant arrivés proche de la grande église, les prêtres vinrent au-devant d'eux avec la croix et la bannière pour les recevoir. On leur fit une petite harangue, à laquelle le prieur de cette compagnie qui étoit un comte de Bologne, répondit en peu de mots. Après quoi ils entrèrent dans l'église où ils firent une courte prière, et se dispersèrent ensuite dans les meilleurs hôtelleries de la ville, où l'on avoit envoyé dès le soir précédent, les ordres nécessaires pour un bon dîner. Il étoit environ dix heures du matin lorsque ces pélerins arrivèrent, et une demi-heure après ils furent suivis d'environ une vingtaine de calèches pleines de dames. C'étoit des pélerines qui étoient parties de Bologne dans le même dessein, et qui étoient toutes ou parentes ou amies de ces messieurs. Elles étoient superbement habillées, et même avec une lasciveté indigne de personnes qui vont par dévotion en pélerinage. Elles avoient de petits bourdons attachés à leurs ceintures, d'environ la longueur de la main. Les uns étoient d'or, et les autres d'ivoire, enrichis de perles fines et de diamans. Quelques-unes en avoient composés de fleurs d'orange, ou de ces fleurs artificielles si estimées à Bologne, et qui font la plus grande partie du trafic des religieuses de cette ville. D'autres en portoient de travaillés à l'aiguille, qui pouvoient

être l'ouvrage de plusieurs années. Enfin d'autres en avoient de quelque autre matière précieuse.

Les pélerins n'eurent pas plutôt été reconnoître des hôtelleries et donné ordre de tenir tout prêt, qu'ils allèrent au devant de leurs dames pour les recevoir, et les conduisirent avec beaucoup d'honneur dans les appartemens qui leur avoient été préparés. La curiosité me porta à retourner dans mon hôtellerie, où j'avois vu les grands préparatifs qu'on y faisoit. Comme ces messieurs manquoient d'une chambre, je leur fis offre de la mienne, et eux fort civilement me prièrent à dîner. La table fut couverte de plusieurs services, et pendant le repas, presque tout l'entretien consista à railler les dames sur leurs bourdons. Ce n'étoit pas une raillerie malveillante, mais de certaines saillies heureuses, pleines d'esprit, et de certains mots à double entente que ces Italiens savoient être du goût de leurs dames. Après le dîner, chacun se mit en ordre pour continuer le voyage. Les pélerins montèrent sur des ânes, et les dames dans les calèches. Pour moi, je me joignis à un fort honnête homme natif de Parme, qui n'alloit pas en pélerinage, mais qui voyageoit par curiosité. Nous suivîmes cette troupe de fort près, sur de semblables montures, ne pouvant pas nous mêler avec eux dans la marche, parce que nous n'avions pas d'habits de pélerins. Je demandai à cet Italien, pourquoi ces messieurs qui étoient tous des gens de qualité, et qui apparemment avoient tous leurs carrosses et de bons chevaux à Bologne, se servoient de ces ânes. Il me dit que quelques-uns s'en servoient par gaillardise, pour se mieux divertir sur la route; et d'autres par humilité, et pour avoir plus de mérite; que, en effet, ces ânes qui avoient porté tant de dévots

pélerins à Lorette, avoient une sorte de bénédiction particulière, qui étoit qu'il n'arrivoit jamais d'accidens fâcheux à ceux qui les montoient, et que si par hazard l'on tomboit de dessus, on ne se faisoit point de mal; ou s'il arrivoit qu'ils jetassent dans quelque bourbier, on s'en retiroit toujours heureusement. De sorte que je commençai à m'appercevoir que ce pauvre monsieur étoit persuadé que ces ânes étoient aussi miraculeux. Il me dit que quelques corsaires d'Alger ayant fait depuis peu une descente sur la marche d'Ancône, n'avoient jamais pu attraper une troupe de voyageurs qui étoient montés sur ces saintes bourriques, quoiqu'ils les poursuivissent de fort près; et qu'ayant fait un grand feu sur ces cavaliers, ils n'en avoient ni tué, ni blessé aucun.

Nous jetions de temps en temps les yeux sur nos pélerins qui alloient devant nous: et nous voyions que leur plus grande application sur le chemin, étoit de divertir les dames qui étoient dans les calèches. Les uns s'étudioient en passant et repassant, à prendre des postures plaisantes et ridicules devant elles, pour les faire rire; les autres se laissoient tomber tout exprès de leurs ânes pour le même sujet. Enfin tout le long du chemin, comme les Italiens ont l'esprit extrêmement agréable et inventif, ce n'étoit que plaisanteries et comédies. Ces dames ne manquoient pas assurément dans leurs âmes, de donner mille bénédictions au jour et au moment qu'elles avoient été assez heureuses pour former le voeu d'aller à Lorette, puisqu'apparemment elles n'avoient jamais été si bien diverties. Chacun sait que les Italiens n'ont pas plutôt une femme, qu'ils en font une esclave. Cependant leur jalousie n'a pas encore eu le pouvoir de les empêcher d'aller, les jours de fête, et les dimanches aux églises, et aux lieux de

pélerinage, lorsqu'elles en ont fait le voeu. L'église de Rome ayant fait un péché mortel, de ne pas aller à la messe en ces sortes de jours et de ne pas accomplir les pélerinages dont on a fait voeu, elle a ôté en même temps la liberté aux maris d'empêcher leurs femmes de satisfaire à ces pressans devoirs. Si quelqu'un entreprenoit de les contredire là-dessus, l'inquisition en prendroit connoissance, et procéderoit contre lui comme contre une personne qui n'approuve pas la messe ni les pélerinages, et qui par conséquent est un hérétique. Les dames ne manquent pas de se bien prévaloir de ce privilège, et d'avoir recours, lorsqu'elles le jugent nécessaire, à cette dernière garantie de liberté qui leur reste: *Ultima naufragae libertatis tabula.* A peine voit-on une dame aller à ces sortes de dévotions, qu'elle n'ait toujours quelque amant fort dévot qui la suive. Il étoit aisé de juger à l'air des pélerins et des pélerines dont je vous parle, du principal motif qui les avoit portés à entreprendre ce voyage. On s'arrêta vers les quatre heures du soir, à un village, pour s'y rafraîchir; après quoi les gentilshommes prirent les devants, pour aller au bourg prochain faire leurs dévotions à l'église avant que les dames arrivassent, comme ils avoient fait le matin à Fane. Après quoi ils se retirèrent avec leurs dames dans les meilleures hôtelleries du bourg, où ils ne manquèrent pas de se faire bien traiter et de se bien divertir; et continuèrent ainsi tout le reste de leur marche jusqu'à Lorette. Ne voilà-t-il pas, en vérité, un pélerinage bien pieux, capable de confondre les protestans, qui n'en ont point, et se contentent d'invoquer leur père céleste qui est au ciel, sans se mettre en peine de l'aller chercher à Lorette ou à Rome?

Nous trouvâmes outre ceux-ci, que nous suivions de près, plusieurs autres bandes de pélerins, tant marchands qu'artisans. Les uns revenoient de Lorette, et les autres y alloient. Ils faisoient mille folies, avec leurs bourdons et leurs habits extravagans, par tout le chemin, et grande chère dans toutes les hôtelleries qu'ils rencontroient. J'ai reconnu depuis, que tous les gens de métier en Italie, ont chacun une petite boîte de réserve, dans laquelle ils ramassent le plus d'argent qu'ils peuvent pendant l'année, pour faire ensuite quelque pélerinage ou à Lorette, ou à S. Antoine de Padoue, ou à quelque autre endroit plus loin ou plus près, selon qu'ils voyent que leur argent peut suffire pour aller et revenir en faisant bonne chère. Il n'y a rien assurément de plus agréable que ces sortes de voyages en Italie, vers le commencement du printemps ou à la fin de l'automne, lorsque les grandes chaleurs sont passées, particulièrement quand on est en bonne compagnie, où il se trouve toujours quelqu'un qui a le talent de faire rire les autres. Les Italiennes surtout se servent de mille intrigues et inventions pour obliger leurs pères et mères, ou leurs maris, de les laisser aller en pélerinage. Il n'y a point de voeu qu'elles fassent plus volontiers. Elles employent surtout l'autorité de leurs confesseurs, pour persuader que c'est la volonté de Dieu qu'elles y aillent. Tout le voyage se passe en bouffonneries, comme je viens de vous marquer, et toutes les plaisantes aventures qu'elles y ont eues, leur servent ensuite l'hiver, auprès du feu, d'un agréable divertissement pour entretenir la compagnie. Voilà quels sont les pélerins et les pélerines dont j'avois promis de vous parler; lesquels joints avec ceux qui vont dans les hôpitaux, comme vous avez

vu dans ma dernière lettre, comprennent tout ce qu'il y a de pélerins riches et pauvres.

Il existe à propos de ces pélerinages, un singulier proverbe, qui dit „que jamais bon cheval, ni méchant „homme, n'en devint meilleur pour aller à Rome.“ Si Saint Jerôme et Sainte Paule ont été visiter les saints lieux de la Palestine, ce n'est pas là ce qui a fait leur sainteté; non pas que je les veuille blâmer pour cela, non plus que je ne voudrois le faire d'un honnête homme qui par curiosité, sans pourtant négliger ses affaires et sans faire tort à personne, iroit à Constantinople ou à Rome. Il est même naturel d'avoir quelque respect et quelque considération pour les gens qui ont beaucoup voyagé. C'est une louable curiosité d'aller voir en Jérusalem tous les saints lieux où J. Christ a opéré notre rédemption: mais par rapport au salut, je trouve que c'est une chose fort inutile, et je ne croirai jamais pour cela, que personne en soit plus grand saint. Jésus-Christ n'a point attaché notre salut à de certains endroits du monde, plutôt qu'à d'autres, et ne permettra jamais que ces nouvelles additions que les hommes ont faites à l'évangile, pour arriver à leurs fins, servent de moyens efficaces pour leur sanctification. J'ai conversé avec une infinité de gens qui ont été en pélerinage, mais je n'ai jamais reconnu pour cela le moindre amendement en leur vie. Au contraire plusieurs m'ont semblé pires qu'ils n'étoient auparavant. On me conseilloit en Italie de faire comme faisoit un certain Génois. Il demandoit fort souvent à son boucher quand il iroit à Lorette. Le boucher le pria un jour de lui dire pourquoi il lui faisoit la même demande si souvent? Le Génois lui répartit, qu'il avoit remarqué que toutes les fois qu'il revenoit de ce

pélerinage, il ne lui donnoit jamais le juste poids; et que pour cette raison, il étoit résolu à son retour, de le laisser reposer cinq ou six mois sans se servir de lui. En effet, tous ces gens-là font des dépenses étranges dans le voyage, après quoi la plupart n'ont point de scrupule pour le refaire, de voler sur le poids ou sur la qualité de la marchandise qu'ils fournissent. De plus, comme je vous l'ai déjà fait remarquer dans ma troisième lettre, il y en a fort peu qui entreprennent ces sortes de voyages avec un véritable esprit de dévotion. C'est plutôt par récréation, par curiosité, ou par quelque autre motif qui leur est particulier. Mais enfin comme je ne prétends pas juger en dernier ressort, de l'intérieur de qui que ce soit, par l'extérieur, je veux bien supposer en leur faveur, qu'ils y vont tous avec de très-hauts sentimens de dévotion; je dis qu'en cela même, ils ne sont excusables devant Dieu que dans leur bonne volonté, et sont dignes de compassion de se méprendre si fort dans le culte qu'ils doivent rendre à leur créateur, et dans les devoirs qui ne sont dûs qu'à lui seul. *O quàm bonâ voluntate miseri sunt!* C'est là toute la concession qu'on leur peut faire. Car on ne peut en aucune manière justifier des adorations qu'ils rendent aux saints, aux maisons où ils ont vécu, et aux instrumens de leur martyre. Comme ce point regarde particulièrement la théologie, et que mon dessein n'est pas de vous écrire en théologien, mais en voyageur, je le passerai sous silence pour le moment et continuerai à vous parler de mon voyage de Lorette. J'y arrivai sur la fin du mois d'octobre. Cette ville est située au milieu d'une très-fertile, et très-agréable campagne, à environ deux ou trois milles des bords de la mer Adriatique. Il n'y avoit autrefois que la cha-

pelle toute seule dans cet endroit, mais par la succession des temps on y a fait bâtir des maisons, et les papes à qui tout ce pays appartient, les ont fait entourer de murailles et de bastions. De sorte que c'est aujourd'hui une forteresse, qui défend l'état ecclésiastique de ce côté-là, etparticulièrement contre les descentes des Turcs et des corsaires, qui venoient fort souvent ravager cette côte. Cette chapelle est appellée par les Italiens *Santa Casa*, c'est à dire, la sainte maison. Les catholiques romains croyent, que c'est la même maison où Jésus-Christ demeura à Nazareth avec la sainte vierge sa mère, et son père putatif Saint Joseph, l'espace de trente ans, jusqu'au temps où il commença à prêcher sa sainte doctrine, et à la confirmer par sa vertu divine et par ses miracles. Ils prétendent qu'elle fût transportée par les anges, de Nazareth où elle étoit, dans l'endroit où elle est présentement. Telle est l'explication qu'ils donnent de ce fait: les Sarrazins s'étant rendus maîtres de la Palestine et des saints lieux, la vierge ne voulut pas laisser entre les mains de ces infidèles un trésor aussi grand que la maison qu'elle avoit habitée avec son fils Jésus-Christ sur la terre, et elle commanda aux anges de la transporter dans les terres des chrétiens; les anges l'enlevèrent toute entière avec les fondations, et la portèrent, de nuit, en Dalmatie. Mais s'étant apperçus depuis, que ces peuples-là n'étoient pas si bons chrétiens que les Italiens, ils la reprirent de nouveau, et la portèrent pendant une autre nuit proche de la ville de Recanati en Italie, dans un champ qui appartenoit à deux frères. Elle y resta plusieurs années, jusqu'à ce que ces deux frères étant entrés en dispute touchant le partage des aumônes que l'on y faisoit, la vierge pour les punir,

commanda aux anges de l'enlever pour la troisième fois, et de la porter dans le champ d'une pauvre veuve appellée Lorette, qui lui étoit fort dévote. La bonne femme s'étant levée le matin, et trouvant une petite maison dans un lieu où il n'y en avoit point le soir précédent, ne fut pas moins surprise que les deux frères l'étaient de ne la plus voir dans leur champ. Elle en écrivit au pape, qui savait déjà par révélation tout ce qui s'étoit passé, et qui donna aussitôt de grandes indulgences à ceux qui iraient rendre leurs devoirs à cette sainte maison. Les autres papes ont confirmé tout cela depuis, et y ont accordé une infinité d'autres grâces. Par bonheur pour eux, cette maison est devenue une source inépuisable de richesses, qui leur produit encore aujourd'hui des sommes immenses d'argent tous les ans. Ne voilà-t-il pas une plaisante histoire, et le seul récit qu'on en fait, n'est-il pas capable de provoquer le sourire et l'incrédulité? Ces bons anges qui portèrent la première fois la *Santa Casa* en Dalmatie, étoient un peu étourdis, et ne regardoient guères à ce qu'ils faisoient. De plus, si la sainte vierge l'ôta aux deux frères de Recanati, parce qu'ils étaient en querelle l'un contre l'autre; je m'étonne comment elle la laisse présentement au milieu des brocanteurs qui s'y sont établis, et qui sont presque tous des vendeurs de chapelets et de médailles. Car tous ceux qui ont été à Lorette savent, et on les avertit avant qu'ils y entrent, que pour y faire ses dévotions et n'être point volé, il faut tenir son chapelet d'une main, et sa bourse de l'autre.

Je passe maintenant à la description de cette chapelle, ou *Santa Casa.* Elle est toute en briques, et longue d'environ vingt-cinq pieds. Sa largeur qui est

beaucoup moindre, n'est pas proportionnée à sa longueur. Le bois dont elle étoit lambrissée étant tombé en pourriture, on l'a voûtée de briques. Elle a deux fenêtres et deux portes aux deux côtés, et une autre fenêtre dans le bas, par laquelle on dit qu'entra l'ange Gabriel pour annoncer à la vierge le mystère de l'incarnation. On a dressé un autel dans le fonds, dans l'endroit où la tradition dit que la vierge étoit à genoux, lorsque l'ange entra. Sur l'autel il y a une sainte vierge de bois, d'environ quatre pieds et demi de hauteur, qui est la statue miraculeuse à laquelle on fait des adorations. Elle a des habits pour les jours ouvriers, pour les fêtes et pour les dimanches; elle en a de toutes sortes de couleurs, et même sept habits de deuil pour la semaine sainte. On la change d'habits avec beaucoup de cérémonies. Je m'y trouvai un samedi soir, lorsque les prêtres l'habillèrent pour le dimanche. Ils lui ôtèrent un habit de pourpre qu'elle avoit, pour lui en mettre un vert. Ils commencèrent par lui ôter son voile, ensuite son grand manteau royal, puis sa robe et ses jupes de dessus et de dessous; et ensuite avec beaucoup de révérence, ils lui ôtèrent la chemise pour lui en mettre une blanche. Je vous laisse à penser, Monsieur, quelles idées cela peut exciter dans l'imagination de ceux qui font ces cérémonies, et des assistans qui en sont les spectateurs. Il est vrai que cette statue n'est pas une nudité. L'ouvrier qui y a travaillé, a été plus modeste: il l'a faite habillée. Mais cet acte d'habiller et de déshabiller l'image d'une femme, est quelque chose qui offense les esprits tant soit peu chastes et honnêtes. J'avoue qu'ils font cette cérémonie avec beaucoup de respect extérieur, à tel point qu'on pourrait appeler cela de l'idolâtrie; car ils bai-

sent chaque vêtement qu'ils lui ôtent, et à toutes les fois ils fléchissent les genoux en terre devant la statue, et l'adorent. Le peuple qui est là présent, aussi à genoux, se bât la poitrine, et on entend de tous côtés des soupirs, des gémissemens et des paroles entrecoupées. *Sainte vierge de Lorette, aidez-moi: mère de Dieu, exaucez-moi*, et d'autres semblables prières. Lorsque la statue est nue, le bruit redouble, et à mesure qu'on la rhabille, il diminue. Je ne saurois m'imaginer quelle peut être la cause de ce changement de ton, si ce n'est que quand la statue est dépouillée, elle frappe davantage leur imagination, et leur fait croire qu'ils voyent la vierge en personne, et que c'est alors le temps de la prier avec plus de ferveur. On la revêtit en notre présence d'un habit vert extrêmement riche. C'étoit un ouvrage à fleurs, sur un fond d'or. Le voile qu'on lui mit sur la tête, étoit encore plus précieux; car outre qu'il étoit de la même étoffe, il étoit tout semé de grosses perles fines; après quoi on lui mit sur la tête une couronne d'or, chargée de pierres précieuses d'un prix inestimable. On lui mit ensuite son collier, ses pendans d'oreilles, ses bracelets de diamans, et plusieurs grosses chaînes d'or au col, où étoient attachés un grand nombre de coeurs et de médailles d'or, qui sont des présens que des reines et des princesses catholiques y ont envoyés par dévotion. Tout l'ornement de l'autel étoit également somptueux et magnifique. Ce n'étoit que vases, bassins, lampes, et chandeliers d'or et d'argent, enrichis de pierreries. Tout ceci, au moyen d'une grande quantité de cierges qui y brûlent jour et nuit, rendait un éclat dont la beauté ravissait l'âme par les yeux. Je ne m'étonne point de ce que quelques-uns assurent,

qu'ils ressentent dans ce lieu une dévotion extraordinaire. Car outre que l'on ne peut pas y entrer sans penser à Dieu, puisqu'on a déjà l'imagination préoccupée que c'est-là la chambre où le verbe éternel a pris chair humaine, c'est d'ailleurs le propre des plus resplendissantes créatures d'élever notre coeur au créateur, plus que ne le font les plus obscures et les plus ordinaires, particulièrement si leur éclat est joint à la nouveauté. Si on lève les yeux au firmament, lorsqu'il est tout parsemé d'étoiles au milieu d'une belle nuit d'été, cette vue élève notre âme à l'éternel et nous fait dire, *ô quâm augusta est domus Dei!* De même des gens qui ne sont pas accoutumés à voir tant de luminaires, tant d'or, d'argent et de pierres précieuses, qui brillent ensemble d'un si vif éclat, ne peuvent pas, en entrant dans cette chapelle de Lorette où toutes ces choses sont réunies, s'empêcher d'être fortement émus. Les naturalistes remarquent que les pierres précieuses récréent et réjouissent le coeur de l'homme, par une vertu secrète et sympathique. Il y en a un nombre presque infini de toutes les sortes dans cette chapelle, et on ne peut douter qu'elles ne fassent une grande impression sur les coeurs. Ce qui étant pris par quelques personnes simples et ignorantes, pour une grâce de Dieu toute particulière, attachée à ce lieu, leur fait croire que c'est un continuel miracle. Les extravagances qui s'y commettent font bien voir cependant que Dieu ne s'en mêle point. Les fidèles, en effet, baisent les murailles tout autour de la chapelle; ils lèchent les briques avec leurs langues, et y font toucher leurs chapelets; puis ils prennent un fil, et l'ayant tourné tout autour de la chapelle, ils s'en font ensuite une ceinture qu'ils disent servir contre les

sorciers et contre toutes sortes de maux. Les prêtres cependant ne s'oublient pas en cette occurrence. Ils ont des gens de tous côtés dans la chapelle, et dans la grande église, qui engagent le peuple à faire des aumônes, et à faire dire des messes à la *Madonna*. On paye un écu pour chaque messe. Ils promettent qu'ils les feront dire toutes à l'autel de la vierge qui est dans la chapelle; et il est constant qu'ils reçoivent le prix de plus de cinquante mille messes tous les ans; cependant il n'est pas possible d'en dire plus de dix mille chaque année sur cet autel; ainsi la plupart de ceux qui ont donné leur argent, sont nécessairement frustrés dans leur intention. Les personnes riches font de grands présens à la statue, qui est appellée sans aucune addition ou modification *la sainte vierge de Lorette*. Ils lui donnent des colliers et des bracelets de perles, de diamans, des coeurs d'or, des médailles, des chandeliers, des lampes, et des tableaux en relief d'or et d'argent, d'une grandeur et d'une pesanteur prodigieuses. Plusieurs lui envoyent des anneaux et de très-précieux joyaux pour l'épouser. Elle a plus de cinquante robes d'un prix inestimable, sans celles que l'on défait tous les jours au profit des prêtres, lorsqu'elles lui ont un peu servi. De sorte qu'elle est aujourd'hui la plus riche vierge de l'univers, et le morceau de bois le plus richement paré qu'il y ait dans le monde. C'est à cette statue que furent adressées ces litanies si fameuses, et si fort en usage dans l'église de Rome, que l'on appelle communément les litanies de la vierge, où elle est appellée reine des anges, mère de la grâce divine, porte du ciel, aide des chrétiens, refuge des pécheurs, etc. Tous ces précieux ornemens et ces beaux titres n'empêchent pour-

tant pas les vers de faire leur office. Je vis lorsqu'on la changeoit d'habits, que le bois en étoit tout vermoulu et tout percé de vers. C'est ainsi que ce bois qui est supposé exaucer les voeux de tant d'idolâtres, porte sa condamnation avec lui, car il ne peut pas se défendre de la corruption. Les papes qui tirent plus d'or et d'argent de ce lieu-là que d'aucun autre endroit du monde, y ont aussi donné le plus d'indulgences; ils ont accordé á cette chapelle les mêmes privilèges qu'à Saint-Pierre de Rome. Les grands pénitenciers et les confesseurs qui sont des Jésuites, y absolvent de toutes sortes de cas, réservés même aux papes. Comme c'est un lieu qui est dans les territoires de leur Sainteté, il leur est indifférent que ce soit là que l'on se fasse absoudre, ou à Rome, parce que le profit ne leur sçauroit manquer; mais je ne doute point que si les anges prenaient encore la peine de transporter cette chapelle dans les états de quelque prince étranger, ils ne révocassent incontinent tous leurs pardons. Ils ont un très-grand soin de conserver cette chapelle dans son entier; et tous les foudres du Vatican sont lancés contre ceux qui entreprendroient d'en détacher quelque petite pierre, ou d'en gratter les murailles. Il est permis de les lécher: mais non pas de les mordre. La conséquence de ceci est que selon le principe de Rome, *pars sumitur pro toto*, quand on a le doigt ou quelque autre petite partie du corps d'un saint, c'est autant que si on l'avoit tout entier. Il s'ensuit de même que qui auroit un petit morceau de la *Santa Casa*, pourroit aller faire bâtir une chapelle dans quelque pays étranger, et y faisant enchâsser le morceau de brique, la rendre aussi considérable que celle de Lorette, et par ce mo-

yen épargner à beaucoup de gens la peine d'aller si loin en pélerinage. Vous pouvez par là concevoir le grand désavantage qui en arriveroit aux papes, et le grand intérêt qu'ils avoient de faire afficher comme ils l'ont fait de tous côtés, au-dedans et au-dehors de la chapelle, et dans la grande église qui l'environne, les anathèmes et excommunications qu'ils ont prononcées contre ceux qui seroient assez téméraires pour en enlever la moindre parcelle. Cependant comme ils n'ont pas cru que ceci fût encore assez fort pour s'assurer la possession exclusive d'un si grand trésor, ils ont eu recours à la ruse, et ont fait publier faussement que Dieu avoit puni de mort subite plusieurs personnes qui avoient eu la hardiesse d'en détacher des pierres; que d'autres étoient demeurés immobiles, jusqu'à ce qu'elles eussent fait voeu de reporter ce qu'elles en avoient pris; enfin que les anges arrachoient les pierres des mains de ceux qui les emportoient, pour les remettre en leur place. On y montre entr'autres, deux briques qui sont attachées dans une des murailles de la chapelle avec deux morceaux de fer, pour les distinguer des autres: l'une qu'un seigneur polonais avoit emportée dans le dessein de faire bâtir une chapelle semblable à celle de Lorette, en son pays. On dit qu'il fut arrêté dans son voyage par une force invisible, qui le rendit immobile, et qu'il fut obligé de renvoyer la brique qu'il avoit prise à Lorette, après quoi il lui fut aisé de poursuivre son chemin. L'autre fut prise par un seigneur espagnol, dans le même dessein. Les anges le poursuivirent, et après l'avoir bien battu, lui ôtèrent la pierre et la reportèrent à Lorette. Ces deux miracles, et plusieurs autres semblables, sont imprimés et affichés en plusieurs endroits de l'église

pour être lus par les voyageurs. Pour moi, Monsieur, je puis vous assurer que ce sont là tout autant de mensonges forgés et inventés par les papes, pour tâcher de persuader, par la ruse, leurs catholiques romains qu'ils ont la *Santa Casa* toute entière, et qu'il ne faut pas croire qu'il y en ait la moindre partie dans aucun endroit de la terre habitable. Ce qui me fait avancer ceci avec tant de confiance, c'est que moi-même qui vous écris, j'ai détaché un morceau considérable de cette muraille de Lorette, et l'ai emporté avec moi sans que les anges m'ayent battu, ni qu'aucune vertu invisible m'ait rendu immobile. Si les gardiens de cette chapelle n'ont pas fait reboucher le trou, je suis sûr qu'on l'y doit voir encore. On commence tous les jours à deux heures après minuit, à dire des messes à l'autel de la vierge. Je m'y rendis environ sur les trois heures, et n'ayant trouvé que très-peu de personnes dans la chapelle, je me tins à l'entrée, où je ne pouvois pas être aperçu, ayant tout le monde devant moi, et personne à mes côtés ou derrière. Alors avec un fer je rompis un morceau de la muraille et l'emportai avec moi. J'ai voyagé depuis dans toute l'Italie; j'ai été en France et en Allemagne, et grâces à Dieu, jamais aucun accident fâcheux ne m'est arrivé; jusques à ce qu'enfin, étant ennuyé d'avoir cette pierre dans ma poche, et la considérant comme une charge inutile, je la jetai dans un champ, tout indigné que j'étais de ce qu'elle eut reçu des adorations qui ne sont dûes qu'à Dieu seul. Il faut avouer pourtant, que je fus un peu étonné à deux journées de Lorette, proche de Tolentino, en allant à Rome. Il tomba une si grande pluie pendant deux jours, et les torrens se grossirent si fort, qu'ils inon-

dèrent une grande partie de la campagne. En passant sur un vieux pont, une des arches ébranlée par le pas de mon cheval, tomba avec un bruit effroyable dans l'eau, à deux pas de moi. Alors je tournai bride en arrière; et au même moment la pierre que j'avois prise à Lorette me revint en pensée. Je délibérois si je devais retourner pour la reporter: mais consultant sur ceci la raison, plutôt que cet accident fortuit, je fis les réflexions suivantes. Premièrement je considérai, que s'il étoit vrai que Dieu fût si jaloux de conserver cette chapelle dans toutes ses parties, il n'auroit pas permis que le lambris qui en étoit une partie si considérable, fût pourri et tombé, puisqu'on a été obligé, comme je l'ai dit ci-dessus, d'y faire une voûte. En second lieu, je pensai que la crèche de Bethléem et le saint sépulcre, n'étoient de rien inférieurs en dignité à cette petite maison de Nazareth, et que cependant Dieu les avoit laissés entre les mains des infidèles; et qu'ainsi ce que l'on disoit du transport de la *Santa Casa*, ne pouvoit être qu'une fable. Enfin comme j'avois moi-même été témoin de tant de fourberies et de mensonges que les prêtres de l'église de Rome inventent dans leur propre intérêt, ce me fut une raison assez forte pour ne point ajouter foi à tous ces prétendus miracles. Ils ne sont inventés que pour conserver la chapelle de Lorette dans le territoire du pape, ou au moins pour mettre les esprits dans une certaine disposition, que s'il arrivoit dans une guerre que quelque prince étranger s'en emparât et la fît transporter dans son pays, ils crussent néanmoins que les anges l'auroient rapportée. Tout ceci me fit conclure qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire dans la chûte de ce pont; qu'il étoit tombé par sa propre caducité,

ou que la violence des eaux en avoit sapé les fondemens. Ainsi j'allai chercher un autre endroit pour passer l'eau, et continuai mon voyage, par la grâce de Dieu, fort heureusement. Si je m'en fusse retourné reporter la pierre à Lorette et raconter ce qui m'étoit arrivé, les prêtres n'auroient pas manqué de crier miracle. Cela eût été publié partout. On aurait fait un tableau de cet accident, que l'on auroit mis au nombre de plusieurs autres de cette sorte, qui sont attachés aux murailles de l'église; on auroit distingué ce morceau de pierre avec des fers pour le montrer aux étrangers et aux pélerins. Cependant l'expérience et le temps m'ont fait voir que Dieu n'avoit point entrepris cette cause, et que la chûte de ce vieux pont étoit purement accidentelle. *)

---

*) La chûte de ce vieux pont, les circonstances qui l'ont précédée, et les réflexions qu'elle suggère à l'auteur, nous rappellent un fait analogue, qui nous paraît devoir ici trouver sa place, et qui prouve que le culte catholique n'est pas seul coupable de charlatanisme. L'intolérance est malheureusement un abus inhérent à toutes les religions, et nous ne connaissons guères de secte qui en soit exempte. Le protestantisme, qui a eu tant à souffrir de l'intolérance des catholiques, ne paraît pas avoir profité de la leçon; et partout où il a été établi comme culte dominant, il s'est appesanti sur les autres cultes de tout le poids de sa puissance exclusive, et d'une jalouse supériorité. Personne n'ignore dans quelle misère sont plongés les catholiques d'Irlande, et sous quelle barbare oppression gémit tout ce peuple, exploité comme un vil troupeau par une poignée de protestants fanatiques. Il y a aussi des villes en Allemagne, où les catholiques sont vis-à-vis des protestants, sous le rapport de la position et des emplois, dans un état d'infériorité relative, difficile à comprendre dans un siècle de lumières comme le nôtre. Remarquez même que je ne parle pas ici des juifs, qui, à la honte de l'humanité et de la civilisation, sont encore traités comme des Parias, aussi bien par les protestants que par les

Avant de quitter Lorette, je vous dirai que le trésor qui y est conservé, est inestimable. Un pape étant

---

catholiques, au sein de cette nation germanique si renommée pour ses progrès en morale et en philosophie. Mais voici un fait qui s'est passé de nos jours, et qui prouve ce qu'il faut attendre de l'esprit exclusif de certains membres de la communion protestante.

Le Duc régnant d'Anhalt-Coethen, Frédéric Ferdinand, aimait beaucoup la France, et faisait, à l'époque de la restauration des Bourbons, de fréquents voyages à Paris, avec la Duchesse, son epouse, née comtesse de Brandebourg. On sait qu'alors la religion catholique était professée en France avec un zèle extrême. La pompe des cérémonies, la splendeur des églises, le talent des prédicateurs, le spectacle de quelques belles actions de charité et les conférences pleines de science et de conviction de quelques ecclésiastiques admis dans la société de Son Altesse, touchèrent si profondément son âme ainsi que celle de la Princesse, que tous deux renoncèrent au culte protestant dans lequel ils avaient été élevés, et embrassèrent la foi catholique. Ce changement de religion fut long-temps un secret entre le souverain d'Anhalt et son maréchal de cour, le Baron de Strachwitz, catholique lui-même, et en qui le Duc avait mis toute sa confiance. De retour à Coethen, la ville de résidence, le Prince et la Princesse observèrent silencieusement les pratiques de leur nouvelle communion, sans que personne pût se douter de ce qui était arrivé. Cependant on ne les vit plus à l'église protestante, à laquelle, autrefois, ils ne manquaient jamais de se rendre, et cette absence fut remarquée. Bientôt on apprit qu'un prêtre catholique disait la messe dans une chapelle particulière préparée dans l'intérieur du château ducal, et que les Princes y assistaient. Le mystère commença à se dévoiler, et une sourde rumeur s'éleva dans le pays. Le Duc comprit alors que son secret était découvert, et se croyant d'ailleurs parfaitement libre de suivre les inspirations de sa conscience, lui, qui sous ce rapport accordait à ses sujets la plus grande liberté, il jugea le moment arrivé de faire connaître publiquement la résolution qu'il avait prise, et annonça, en effet, officiellement son changement de religion. Mais il paraît que dans ce pays, essentiellement pacifique, et gouverné despotiquement, il est permis au souverain de

averti, qu'on en avoit donné connoissance aux turcs, et qu'ils projetoient déjà d'y venir faire une descente,

---

tout faire, *excepté de prier Dieu à sa manière*, et suivant sa conscience. En effet, la nouvelle ne fut pas plutôt connue, que les ministres du culte protestant réunirent leurs coreligionnaires dans les églises, et prêchèrent contre l'abjuration du Duc et de la Duchesse d'une façon si violente, qu'une terrible émeute éclata dans la ville, et qu'une foule exaspérée se porta au palais ducal, en poussant, au nom d'une religion de paix et de charité, des cris de fureur et de rage, et en menaçant de se porter aux plus coupables excès. Le Duc, averti à temps du danger, fit entourer son château par sa garde, et la populace, repoussée de ce côté, se vengea de cet échec, en brisant les fenêtres des maisons du petit nombre de catholiques qui habitaient la ville. La fermeté du Prince, et les sages exhortations de personnes éclairées, combattirent avec succès l'influence et les mauvais desseins de quelques prêtres coupables, et l'ordre fut enfin rétabli. Plus tard, le Duc fit construire sur une des places de la ville, une église catholique qui n'a, encore aujourd'hui, que quinze années d'existence; une tour élégante et hardie couronnait cet édifice. Mais voilà qu'un jour, sans qu'aucune circonstance ait pu faire prévoir l'affreuse catastrophe qui devait arriver, cette tour s'écroule avec un fracas épouvantable, écrase dans sa chûte les maisons voisines, et cause ainsi la mort de plusieurs personnes, tant de celles qui habitaient ces maisons, que d'autres, qui passaient, au même instant, sur la place. Le Duc était alors indisposé, obligé de garder le lit, et avait près de lui son médecin Hahnemann, le célèbre homéopathe, qui lui prodiguait ses soins. Hahnemann, assis à une petite table devant une des fenêtres de l'appartement écrivait une ordonnance. De cette fenêtre on apercevait facilement l'église qui faisait point de vue; et le spectale du désastre qui éclatait le frappa subitement. L'habile médecin comprenant l'effet qu'un pareil événement devait produire sur l'esprit de son malade, sut contenir son émotion; et se mettant à lire tout haut l'ordonnance qu'il écrivait, sans se lever et sans quitter la plume comme s'il eût continué d'écrire, il ajouta ces mots prononcés d'une voix lente et parfaitement calme: „Et au moment même, „je vois la tour de l'église catholique qui s'ébranle, se déchire, et „s'écroule depuis son faîte jusqu'à sa base!"

fit entourer la ville de fortes murailles et de bons bastions, où il fit placer plusieurs pièces de canon. Il craignoit assurément que les anges ne fussent pas si zélés à défendre le trésor, qu'ils l'étoient à défendre les briques de la *Santa Casa.* Il est aisé, en effet, de remettre des pierres où il en manque, et de dire que les anges les ont rapportées: mais si les Turcs venoient une fois à enlever les pierres précieuses du trésor, il ne seroit pas si facile de faire le miracle. *)

Malgré cette précaution, et les secours empressés de son médecin, le Duc fut frappé d'épouvante; son esprit reçut une commotion trop forte; la maladie prit un caractère sérieux, et le malheureux Prince expira quinze jours après cette catastrophe (le 23 août 1830), sans proférer une parole.

C'est alors que les ministres protestants eurent beau jeu pour recommencer leurs prédications. Sans égard pour les souffrances des victimes échappées à la mort, mais horriblement mutilées, sans respect pour la douleur de tant de familles plongées dans le deuil, ils ne craignirent pas de représenter la fatale coïncidence de la chûte de la tour, et de la mort du Duc, comme un châtiment du ciel qui avait voulu punir ce prince de son changement de religion! . .

On est saisi d'effroi en songeant aux pensées involontaires qui surgissent dans l'esprit, à la vue d'une conduite si impie . . . . La chûte de cette tour, toute neuve et parfaitement bâtie n'a pas encore été expliquée... qui sait s'il n'y a pas là-dessous quelque horrible mystère! Le fanatisme est capable de tout.

*) Les murailles et les bastions dont les papes ont entouré la ville de Lorette ont suffi pour empêcher les Turcs d'en approcher; mais ils ont été impuissants contre l'attaque des Français, qui sont entrés en conquérants dans cette place, en l'année 1797. Toutes les richesses du trésor de la *Santa Casa* sont tombées en leur pouvoir, et ils s'emparèrent même de la statue de la vierge, qui fut transportée à Paris. On peut juger des regrets et de la douleur des Italiens, et surtout des prêtres attachés au culte de Notre-Dame de Lorette. Mais un traité de paix étant intervenu entre le Saint-

Les Jésuites qui ne manquent pas de s'emparer de tous les bons postes, ont obtenu les confessionnaux dans cette église, et à certaines heures du jour ils s'y rendent pour entendre les confessions en toutes sortes de langues. Ils ont une adresse merveilleuse pour attraper de l'argent des étrangers. Ils en demandent à toutes les personnes qui vont à confesse à eux, sous prétexte d'en vouloir assister les pauvres pélerins. Mais ils retiennent tout pour eux, et ne leur donnent au plus que quelques sols de temps en temps. Ils se servent pour cela de leur restriction mentale, ainsi que m'a assuré un Jésuite qui étoit sorti de leur société. Car comme ils ont fait un voeu de pauvreté personnelle, c'est à dire, de ne posséder rien en particulier, mais tout en commun, ils prétendent être les premiers pauvres, et même pélerins, parce que tout homme est pélerin sur la terre. Ainsi ils se donnent les aumônes à eux-mêmes, et croyent par là avoir satisfait à l'intention de ceux qui leur en ont confié la distribution. Un pauvre prêtre savoyard qui étoit réduit dans un pitoyable état, m'étant venu demander l'aumône, je l'adressai à un de ces Jésuites, que je savois avoir reçu ce matin-là, soixante écus d'un homme riche à qui j'avois parlé moi-même. Le Jésuite lui dit qu'il étoit très-fâché de ne le pouvoir pas assister, parce qu'il y avoit long-temps qu'on ne lui avoit confié de charités, et le renvoya de la sorte sans lui rien donner.

Père, et le général Bonaparte, en 1802, les Français, *qui ne sont pas des Turcs,* rendirent aux prêtres de N.D. de Lorette, leur image vénérée; mais on ne dit pas si le trésor fut restitué avec elle. Toutefois, la dévotion à cette sainte madone est si ardente, et les dons des fidèles si abondants, que la chapelle de N. D. de Lorette est aujourd'hui plus riche que jamais.

De quelque côté que l'on se tourne dans cette sainte ville de Lorette, on ne voit que des gens qui vous demandent de l'argent. Les prêtres vous en demandent pour faire dire des messes. Les Jésuites pour faire des aumônes à la manière que je viens de dire. Une infinité de porteurs de boîtes qui font des collectes pour la chapelle, sont incessamment à vous importuner dans les rues et dans l'église, pour qu'on mette dans leurs boîtes. Les marchands de la ville, qui sont tous des vendeurs de médailles et de chapelets, vous appellent de tous côtés pour qu'on vienne leur acheter quelque chose. Une infinité de vagabonds en habit de pélerins, vous viennent demander la passade, et vous coupent la bourse s'ils peuvent. Enfin les cabaretiers et les hôtes vous vendent leurs denrées à un prix exorbitant. Ils s'excusent sur ce que le pape met de si grands impôts sur tout ce qui entre dans Lorette, qu'il leur est impossible de se sauver autrement. De sorte que, le tout bien considéré, le pape est le plus grand exacteur de tous. Ne voilà-t-il pas un lieu bien rempli de sainteté pour en faire la ville chérie de la sainte vierge? Et ne voilà-t-il pas un peuple bien élu, pour obliger Dieu à faire tant de miracles pour lui conserver la possession de cette maison, que les catholiques romains prétendent être celle où le verbe s'est fait chair?

On voit une infinité de petits tableaux attachés aux murailles de la grande église, où sont dépeints les miracles que la sainte vierge a opérés en faveur de ceux qui ont fait voeu d'y aller en pélerinage. A cette occasion je vous dirai de quelle manière les miracles se font encore tous les jours en Italie, et ce que c'est que ces miracles. J'en ai remarqué trois causes prin-

cipales. La première est l'avarice des gens d'église. La seconde, la ruse de certains gueux. Et la troisième l'erreur populaire, jointe à la coutume que les prêtres ont introduite d'envoyer aux églises ces tableaux qui représentent les dangers auxquels on est échappé. Pour ce qui est de la première cause, c'est-à-dire l'avarice des prêtres et des religieux, il n'y a point, pour la satisfaire, de meilleure invention, après le purgatoire, que celle de publier de temps en temps quelques miracles, qu'ils disent avoir été faits dans leurs églises. Je dis, après le purgatoire, qui est à la vérité une source plus abondante de richesses pour eux, parce que la chose est plus générale. Tous les hommes doivent mourir; et tous les prédestinés, selon leur doctrine, doivent passer au moins par les flammes de purgatoire pour quelques heures, ou quelques jours. Il n'y a eu, disent-ils, que la sainte vierge, qui par un privilège tout particulier en a été exempte. Ceci fait qu'il n'y a point de catholique romain qui ne donne de l'argent pour faire dire des messes et des prières pour les âmes de ses parens et amis défunts, ou qui ne fasse des legs ou des fondations pour en faire dire pour soi-même après sa mort. Mais pour ce qui est des miracles, cela n'arrive que dans certains cas particuliers. Cependant comme la vie humaine est sujette à beaucoup d'accidens fâcheux, on seroit bien aise d'être assuré de quelque miracle dans l'occasion. C'est pour cela que les chrétiens de la communion de Rome, à qui leurs prêtres en promettent à tout moment, pourvu qu'ils soient dévots à la chapelle de tel saint miraculeux qu'ils disent avoir dans leur église, ou qu'ils se fassent inscrire en quelqu'une de leurs confréries, se laissent aisément persuader de leur donner l'argent

qu'on leur demande. Néanmoins il est nécessaire de temps en temps, de réveiller l'attention des peuples par le récit de quelque nouveau miracle; et c'est ce qu'ils font avec beaucoup d'adresse. La plus commune voie dont ils se servent, c'est d'aller visiter les malades, et de leur porter du vin, ou de l'eau, ou quelque morceau de linge qu'ils ont béni au nom du saint, ou de la sainte à qui ils veulent attribuer le miracle. Si la personne malade, après s'en être servi, revient en santé, comme cela se peut faire naturellement, puisque nous voyons tous les jours, que les personnes les plus désespérées des médecins, sont sauvées; alors les prêtres attribuent le recouvrement de sa santé, au saint de leur église. Ils en demandent attestation à celui qui étoit malade; ils en font grand bruit dans les villes; et ils le prêchent, le dimanche, publiquement en chaire. De même, si quelque personne est sur le point de faire un voyage, ils la vont trouver, et lui font faire un voèu à quelque saint de leur église. Ensuite s'il arrive que cette même personne ait dans le voyage quelque fâcheux accident, comme une tempête sur mer, ou une roue de carrosse rompue sur le chemin, et qu'elle en réchappe avec la santé et la vie, comme cela peut arriver même aux plus scélérats, alors elle en attribue la cause au saint ou à la sainte d'une telle église. A son retour elle ne manque pas d'en aller avertir les prêtres ou les moines, qui commencent de nouveau à faire grand bruit, à crier miracle, et à prêcher que rien n'est plus efficace contre les tempêtes et contre tous les malheurs qui peuvent arriver sur les grands chemins, que de s'adresser au saint de leur église, et d'y faire dire des neuvaines et des messes, comme a fait la personne qui est depuis peu de retour,

et à laquelle le miracle est arrivé. D'autres qui ont la conscience plus large, et qui croyent qu'il est permis de mentir pour rehausser l'honneur de leurs saints, supposent hardiment des miracles, et se produisent eux-mêmes pour exemple; disant qu'ils ont eu des révélations, ou que ces saints leur sont apparus, ou les ont guéris de leurs infirmités. Le peuple qui se laisse aveugler par l'apparence extérieure de piété de ces gens-là, ne prend pas la peine d'examiner les choses plus avant, et les croit sur leur parole.

Il y a des gens qui connoissent naturellement deux ou trois jours auparavant quel temps il doit faire; comme par les douleurs que font les cors au pied, on peut savoir s'il pleuvra, ou s'il fera beau temps. Un certain père de l'ordre des Servites à Vicence, homme de mauvaise vie, après avoir gagné un mal qu'il n'est pas honnête de nommer, ne manquoit pas d'en ressentir de plus vives atteintes trois jours avant qu'il dût pleuvoir. Il fit pendant trois mois une sécheresse extraordinaire, qui porta un extrême dommage à tous les fruits de la terre. Enfin le temps étant prêt de changer, le père ne manqua pas d'en avoir à l'ordinaire de tristes avertissemens. Il étoit sacristain d'une église appellée la Madonna del Monte, qui est à une demi-lieue de la ville de Vicence, sur une agréable colline, où l'on conserve une image miraculeuse de la vierge. Comme il vit que la dévotion s'étoit déjà beaucoup ralentie, il entreprit de la rallumer. Pour cet effet se servant de la conjoncture du temps, il envoya dire au podesta ou gouverneur de la ville de Vicence, qu'étant la nuit en prière devant l'image de la vierge, dont il avoit l'honneur d'être sacristain, elle lui avoit dit avec une voix intelligible, et un agréable

sourire, qu'elle portoit beaucoup de compassion aux afflictions de son peuple pour la grande sécheresse qui désoloit la campagne; et que si les habitants de la ville de Vicence faisoient dans trois jours une procession générale à son église, elle ouvriroit les cataractes du ciel, et feroit pleuvoir abondamment. Le gouverneur fit publier aussitôt un ordre pour faire la procession au jour que le bon frère avoit marqué. Le temps ne manqua pas de changer, et d'être favorable à ses voeux. A peine la procession étoit-elle arrivée à moitié chemin, qu'il tomba une si grosse pluie, que tous les assistants en furent percés, et arrivèrent avec grande peine à l'église, où ils chantèrent des hymnes à la vierge en action de grâces. Ce miracle s'étant divulgué dans le pays, attira pendant deux mois une infinité de peuple à cette image miraculeuse. Le dévot sacristain voyant que sa bourse étoit remplie, alla passer le carnaval suivant à Venise pour s'y divertir avec ses maîtresses. Il leur communiqua le bon succès qu'avoit eu sa ruse. Mais l'une d'elles ayant eu à se plaindre de lui, le trahit comme une autre Dalila et découvrit sa fourberie. Dans un autre pays, on auroit pu lui faire porter la peine de son imposture: mais en Italie c'est une fort bonne excuse que de dire, que l'on n'a prétendu en cela que d'avancer l'honneur de la vierge.

Une autre ruse des prêtres que j'ai découverte, et sur laquelle peut-être peu de gens, avant moi, ont fait réflexion, c'est qu'ils ont coutume de raconter aux enfans une infinité de fausses histoires, et de contes faits à plaisir touchant des apparitions et des miracles qui n'ont jamais existé. Pour mieux vous expliquer ceci, vous saurez, Monsieur, qu'en Italie, tous les di-

manches, et toutes les fêtes de l'année, à une heure après midi, on fait le catéchisme aux enfans dans toutes les églises. Pour les y faire venir plus volontiers, les prêtres, après leur avoir expliqué un point de doctrine, leur content toujours à la fin quelque histoire plaisante, avant de les renvoyer à la maison. Ces petits Italiens les écoutent avec beaucoup d'attention, et les vont ensuite raconter au logis à leurs mères. J'ai remarqué que ces prêtres prennent ordinairement leurs sujets sur quelque miracle, qu'ils disent avoir été fait dans leur église. J'entrai une fois dans une chapelle, où l'un des catéchisans instruisoit les enfans. La chapelle étoit dédiée à saint Martin. On dépeint ordinairement ce saint à cheval, et coupant avec son épée la moitié de son manteau pour la donner par charité à un pauvre. C'est dans cette posture que sa statue, qui étoit d'un très-beau marbre blanc, le représentoit sur l'autel de cette chapelle. Le catéchisant se mit à raconter à ces enfans une assez plaisante histoire de cette statue. Il leur dit qu'un bon curé de cette paroisse, l'avoit souvent vue descendre de dessus cet autel et courir la poste hors de l'église: qu'il avoit pris un jour la liberté de lui demander où il alloit. Saint Martin lui dit qu'il alloit aider un fort honnête homme qui avoit fait dire plusieurs messes à son autel; que cet homme étant tombé dans un bois entre les mains des voleurs, étoit en grand danger de sa vie; mais qu'il espéroit arriver à temps pour le secourir, et qu'à son retour il lui diroit le succès de son voyage. Le catéchisant embellit ce récit des circonstances les plus ridicules. Car en décrivant tout le voyage de Saint Martin sur ce cheval de marbre, il le peignit comme galopant par dessus les villes. Ces pauvres enfans

écoutoient cela en silence, et avec une attention merveilleuse. La conclusion de cette histoire fut que quiconque avoit une grande dévotion à cette chapelle, et y faisoit dire des messes en l'honneur de Saint Martin, pouvoit s'assurer de ne jamais périr sur les grands chemins par la main des voleurs. Le lendemain j'eus occasion de parler à ce jeune ecclésiastique, et je le fis ressouvenir de son Saint Martin de marbre qui couroit la poste. Il me dit en riant: „Que voulez-vous, Monsieur, c'est la coutume, dans ce pays-ci, de raconter de semblables histoires aux enfans, lorsqu'ils viennent aux catéchismes; car sans cela ils n'y viendraient pas. Il n'est pas possible de leur en dire toujours de véritables, et on est obligé quelquefois d'en composer quelqu'une. Les choses, d'ailleurs, ne sont mauvaises qu'autant qu'elles peuvent produire un mauvais effet: or, ces sortes d'histoires n'en peuvent produire avec le temps qu'un très-bon, qui est celui d'inspirer une grande confiance aux saints, de les porter à les prier, et à faire dire des messes en leur honneur!" Ne voilà-t'il pas une morale bien fine et des enfans bien instruits? On les appelle à l'école de la vérité, et on ne leur débite que des mensonges*)? Cependant

---

*) Les instructions du catéchisme sont de la plus haute importance dans la religion chrétienne, et les pères et mères qui y envoient leurs enfants ne sauraient les entourer, à cette occasion, d'une surveillance trop active. L'enfant reçoit ces instructions précisément à l'âge où tout ce qu'il apprend se grave profondément dans son esprit, et y laisse souvent une empreinte ineffaçable. Il est donc convenable et nécessaire de veiller à ce qu'on ne lui apprenne rien qui puisse froisser la conscience ou la conviction de ses parents. Les despotes ont toujours parfaitemeux compris l'influence de cet enseignement; l'empereur Napoléon avait fait rédi-

il n'y a rien qui fasse plus d'impression dans les esprits, et dont on se ressouvienne mieux que de ce que l'on a appris dès l'enfance; tous ces sots discours ne laissent pas de produire un grand effet et de passer avec le temps pour des vérités dans l'esprit des papistes, qui sont d'ailleurs accoutumés à croire une infinité d'autres absurdités.

De cette première cause des miracles, qui est l'avarice des gens d'église, je passe à la seconde, qui est la ruse de certains gueux. La pauvreté est une source de bénédictions pour ceux qui la savent supporter patiemment, la recevant de la main de Dieu, et en faisant un bon usage. Mais elle est aussi un abîme de misères et de malheurs pour ceux qui la reçoivent dans un esprit contraire, et je ne crois pas qu'il y ait une méchanceté égale à celle d'un méchant pauvre. Un méchant pauvre n'a point de conscience, il est dans la disposition de tout entreprendre pour se tirer de sa misérable condition. Il s'en trouve plusieurs de cette sorte en Italie, qui ne vivent que de ruse et

---

ger, pour les établissements d'instruction publique, un catéchisme en harmonie avec ses plans de domination; les jeunes élèves y apprenaient à le respecter dans sa personne et dans sa puissance à l'égal de Dieu même. L'Empereur Nicolas ne pouvait manquer de suivre un si bon exemple. Il existe, en effet, en *Russie* un *Catéchisme du culte* imprimé par ordre supérieur, et à l'usage des églises catholiques romaines (Wilna 1832). On y lit que l'Empereur est le représentant et le ministre de Dieu pour exécuter ses lois. La désobéissance envers l'Empereur est la même que celle envers Dieu qui punira cette désobéissance éternellement. „Jésus-Christ lui-même, y est-il ajouté, qui a vécu et qui est mort, comme sujet de l'Empereur Romain, s'était soumis avec respect à l'ordre qui l'avait condamné à mourir; il faut donc, à son exemple, et à celui de ses apôtres, savoir souffrir et se taire."

d'adresse. Il y en a qui ont la patience de contrefaire les boiteux, les paralytiques ou les aveugles cinq ou six ans durant, pour aller faire ensuite un miracle dans une église en attribuant leur délivrance à quelque image de la vierge, ou à quelque saint. Il leur en revient le plus souvent un profit considérable; car le peuple étant informé du miracle qui leur est arrivé, les croit être de fort bonnes personnes, et de grands amis de Dieu, puisqu'ils en ont reçu des faveurs si signalées. C'est ce qui porte les gens à leur faire de bonnes aumônes, pour avoir part à leurs prières. Quelques personnes riches et dévotes en prennent même souvent soin, et font qu'il ne leur manque rien tout le reste de leur vie. Les prêtres et les moines les favorisent aussi lorsqu'ils ont donné du crédit à quelqu'une de leurs chapelles, et qu'il en revient un bénéfice important. On m'a montré plusieurs de ces pauvres-là dans les couvens, qui vivent présentement parmi les domestiques fort à leur aise, et sans rien faire.

La troisième source d'où procèdent les miracles en Italie, vient d'une erreur populaire qui s'y est glissée, et qui a pris de si profondes racines, qu'il est presque impossible de l'extirper: c'est qu'au moindre petit accident qui arrive aux Italiens, et la moindre maladie qu'ils ont, ils font un voeu à quelque statue ou image de la vierge, ou à quelque autre saint, pour en être délivrés. Toutes les mauvaises rencontres ne sont pas fatales à la vie, et toutes les maladies ne sont pas mortelles; c'est ce qui fait tout naturellement qu'ils en réchappent souvent: mais par une superstition étrange, au lieu d'en attribuer la gloire à Dieu seul, qui est le maître de la vie et de la mort, ils attribuent le recouvrement de leur santé, ou la délivrance du

danger auquel ils étoient exposés, aux statues ou images auxquelles ils ont fait un voeu. Pour rendre leur reconnoissance plus authentique, suivant la coutume abusive qui s'est introduite, ils font faire un tableau où est représenté ce qui leur est arrivé, et où on les voit eux-mêmes implorant la statue ou l'image, qui pour cet effet est dépeinte dans un des coins du tableau, et vers laquelle ils tendent les bras ou les mains jointes, avec ces trois lettres P. G. R. qui signifient en italien, *Pro Gracia Ricevuta:* pour une grâce reçue. On voit en Italie de ces sortes de voeux dans toutes les églises. Il y a toujours là quelque idole miraculeuse qui reçoit les encens, et à laquelle on attache les tableaux des naufrages. On n'a pas besoin de tapisserie dans ces sortes de chapelles, car tous ces petits tableaux joints l'un à l'autre, couvrent toutes les murailles. On en voit d'ailleurs là de toutes sortes de façons. Les uns représentent des gens poursuivis par des assassins; d'autres qui ont reçu des coups de poignard, d'autres battus sur mer par de furieuses tempêtes. Il y en a même de fort scandaleux; car on y voit des carrossées de messieurs et de dames qui renversent les uns sur les autres; des filles exposées à d'étranges violences, et des femmes en couche représentées dans leurs lits d'une manière fort peu décente. Un seigneur italien me disoit qu'il alloit volontiers entendre la messe aux autels où il y en avoit le plus, parce qu'ayant là de quoi repaître son imagination, la messe ne lui sembloit pas si longue. Ces tableaux qui ne sont que de simples voeux, ont acquis peu à peu tant de crédit sur l'esprit du peuple, qu'ils passent présentement pour de véritables miracles. Les prêtres et les moines qui écrivent les histoires des

lieux de dévotion qui leur appartiennent, ne font point de difficulté de les citer sur ce pied-là: de sorte que l'on compte aujourd'hui en Italie les miracles par ces sortes de tableaux; et plus une statue ou image en a autour d'elle, plus elle est estimée miraculeuse.

Je vous rapporterai à ce sujet un tableau que quelques jeunes moines, de l'abbaye de Saint Victor de Milan, firent faire pendant le temps que j'y étois. Voici l'accident qui y donna lieu. On doroit la voûte d'une des ailes basses de l'église. Ces moines, par curiosité, tandis que les ouvriers étoient allés dîner, montèrent au nombre de sept ou huit sur l'échaffaudage pour considérer l'ouvrage. L'un d'eux plus étourdi que les autres, mit le pied sur une planche qui n'étoit pas bien assurée, et tomba sur le pavé de l'église. Tous les autres étant effrayés, et croyant que tout l'échaffaudage alloit tomber, se jetèrent sur les échelles et se laissèrent couler en bas sans se faire aucun mal. Il n'y eut que ce pauvre misérable qui etait tombé avec la planche qui fût froissé. On l'enleva dans un pitoyable état, et il fut obligé de garder deux ou trois mois le lit avant que d'être entièrement remis. J'étois présent lorsque l'accident arriva, et je ne vis rien dans tout ce qui se passa que de très-naturel. Celui qui tomba se fit un mal proportionné à la hauteur dont il étoit tombé; et les autres ne se firent point de mal, parce qu'ils se coulèrent tout doucement en bas par le moyen des échelles. Il n'y a point là de miracle. Cependant, comme l'échaffaudage étoit dressé devant la chapelle du bien-heureux saint Bernard de Sienne, ces moines conclurent qu'il falloit que ce saint les eût aidés. Ils firent faire un tableau de leur chûte, où le saint était dépeint dans un angle, et leur tendoit les

bras. Ils publièrent partout dans la ville que ce saint les avait soutenus en tombant. Le cardinal archévêque en fut informé, et chacun les congratula du bonheur qu'ils avoient, d'être si fort dans les bonnes grâces de ce saint-là. De ceci, Monsieur, et de tout ce que je vous ai rapporté ci-dessus sur le fait des miracles, vous pouvez comprendre de quelle force sont ces belles légendes des vies des nouveaux saints de l'église de Rome, de quel poids doivent être toutes ces grandes listes de miracles qui les accompagnent, et qui en font presque toute la substance. Ils ont tous rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de la langue aux muets; ils ont fait marcher droit les boiteux; enfin ils ont préservé de toutes sortes d'accidens et guéri de toutes sortes de maladies. Mais quand on vient à l'examen de tout cela, tout s'en va en fumée, et se réduit à quelques petits tableaux, que des gens superstitieux ont fait faire, en reconnoissance de quelques grâces qu'ils croyaient avoir reçues, et qui n'existaient que dans leur imagination. Cependant quand on envoye ces légendes-là dans les pays étrangers qui suivent la communion de Rome, cela fait grand bruit. On les considère comme des miracles bien avérés, et dont il y a eu des preuves et des témoins suffisans. On reproche aux protestans qu'il ne se fait point de miracles chez eux, et on veut que ce soit là un argument invincible pour prouver qu'ils sont dans l'erreur. Un Jésuite dans une oraison latine qu'il fit dans la cathédrale de Strasbourg, s'écria au milieu de son sermon: „*Quid dubitamus de falsitate religionis eorum apud quos cessavit propheta et sacerdos, et miracula periêre?* Doit-on douter de „la fausseté de la religion de ceux, chez qui les pro-

„phéties, le sacerdoce, et les miracles ont cessé?“ Les protestans lui auroient pu répondre, que l'on n'a aucun sujet de douter, qu'une religion si pleine de superstitions, et de faux miracles, que la religion romaine, ne soit très-fausse. La profession d'un véritable chrétien doit être de vivre selon l'évangile, et non pas de le confirmer par des miracles. C'est l'ouvrage de Dieu seul, et on ne se le doit point reprocher les uns aux autres. Nous voyons tous les jours que des joueurs de gobelets, quoique l'on sache qu'ils trompent, et qu'on regarde ce qu'ils font avec toute l'attention possible pour en découvrir l'artifice, sont néanmoins si adroits qu'ils se moquent de nous à nos yeux: et pourquoi en croirait-on aveuglément aux Italiens, qui ne sont pas moins adroits que ces escamoteurs? Pour moi, dans le temps où nous sommes, je ne croirai jamais à un miracle, lorsque je pourrai découvrir par ma raison que la chose est possible par le fait des hommes. On tient que le corps de S. Nicolas du Bar, dans la Pouille, est miraculeux, et qu'il dégoutte continuellement de son tombeau une huile fort salutaire pour les malades: mais c'est assez que je sache que les hommes y peuvent mettre de l'huile, et la faire adroitement couler, pour n'y point reconnaître de miracle. J'ai vu quelquefois de pauvres pélerins qui retournoient de ce pélerinage, en portant avec eux de petites bouteilles toutes pleines de cette huile, qui leur avoient coûté beaucoup d'argent. Il les vouloient ensuite donner pour un morceau de pain, et personne n'en vouloit. De même à Naples, les prêtres montrent une bouteille, qu'ils disent être pleine du sang de S. Janvier archévêque de cette même ville. Lorsqu'ils l'apportent, ce sang prétendu y est congelé; et quand

ils l'approchent du corps de ce saint, il se liquéfie peu à peu. Il me suffit aussi pour ne pas ajouter foi à ceci, de savoir que cette liqueur peut être congelée, comme on fait les sorbets, et se fondre ensuite par la chaleur du lieu où on la vient montrer, et par celle des mains de ceux qui la manient. On voit à Padoue le tombeau de S. Antoine, qui rend une odeur assez douce, entre l'ambre et le musc. Les frères de ce couvent disent qu'elle sort des os de S. Antoine qui y sont renfermés. Mais le témoignage de ces gens-là, qui y sont intéressés, ne me satisfera pas, tant que je saurai qu'ils peuvent eux-mêmes graisser ce tombeau avec des essences odoriférantes, comme il est certain qu'ils le font, car cette odeur est la même que celle des chapelets parfumés que l'on vend dans les boutiques à Padoue. En ce même lieu, on montre dans un beau cristal, appuyé sur un superbe piédestal d'or, extrêmement bien travaillé, la langue du même S. Antoine, qu'ils disent avoir été trouvée dans son tombeau, avec le privilège de l'incorruption, les autres chairs qui environnoient les os ayant été corrompues. Ils ont l'effronterie d'assurer que cette langue, pour avoir été le fléau des sacramentaires de son temps, est conservée dans son entier, comme un perpétuel miracle pour rendre témoignage de la transsubstantiation. La plupart des légendes de Rome disent qu'elle est aussi fraîche que lorsqu'elle était vivante: mais cela est faux; car je l'ai vue, et la vérité est qu'elle est très-sèche. Ceux qui ont l'art d'embaumer les corps, et de les dessécher, peuvent conserver une langue de cette manière plusieurs années, et même plusieurs siècles, sans qu'il y ait rien d'extraordinaire.

Voilà, ce me semble, Monsieur, les plus fameux

miracles de l'Italie, que les catholiques romains prétendent être si palpables et si sensibles, qu'on ne sauroit les dénier sans démentir les sens et la raison. J'y ajouterai encore trois corps de saintes qui sont conservés incorrompus, et que j'ai vus tous trois. L'un est de Sainte Rose de Viterbe; l'autre est de Sainte Claire de Montfaucon; et l'autre de Sainte Catherine de Bologne. Ces corps ont été conservés en leur entier, mais sans aucune beauté. Ils sont déssé-chés comme du carton, et tout noirs. Ces saintes font peur à regarder, quoiqu'on les ait habillées avec de riches robes, et qu'elles ayent plus de joyaux, de perles et de diamans que n'en ont les reines au jour de leur couronnement. Quelques-uns font grand cas de ces sortes d'incorruptions; et je les estimerois aussi, si les corps restoient beaux, avec un teint frais, et une couleur naturelle: mais pour être si secs, si noirs et si hideux, il vaudroit mieux, ce me semble, suivre la voie universelle de la chair; et je ne trouve pas que Dieu ait fait en cela une grande grâce à ces bonnes béates, de les conserver dans un état propre à faire horreur à la nature, et à épouvanter les hommes. Les ouvrages de Dieu sont parfaits: il ne fait jamais une grâce à demi; et s'il donnoit l'incorruption à des corps, il leur conserveroit aussi toutes les qualités naturelles qui leur conviennent. C'est pourquoi je crois que l'on ne doit attribuer les incorruptions défectueuses des corps de ces saints qu'à l'adresse de ceux qui les ont desséchés ou embaumés. On voit à la chartreuse de Venise le corps d'un noble Vénitien, qui a été embaumé et conservé dans son entier depuis plus de cent ans. Il n'a jamais passé pour un saint. Cependant je l'ai trouvé incomparablement plus beau que les

corps de ces trois béates, quoiqu'il soit beaucoup plus négligé; car on l'a laissé dans un vieux coffre de bois qui ne ferme point, et où tous ceux qui vont à la chartreuse le voyent et le touchent. Mais les corps de ces béates sont dans des chapelles extrêmement sèches, et où les grands luminaires qui y brûlent jour et nuit, purifient l'air de toute sorte d'humidité et d'impureté. J'ai vu aussi en France, à Vendôme, dans l'église collégiale du château, le corps de Jeanne d'Albret qui mourut une très-zélée protestante, il y a plus de cent ans. Son corps a été fort bien embaumé; et si on le levoit présentement du lieu où il est, qu'on l'habillât, et qu'on le conservât dans un lieu bien sec, il seroit assurément plus beau que celui de ces religieuses. Cependant je suis sûr que les catholiques romains ne diront pas qu'elle est une sainte.

Puisque me voilà sur le chapitre de ces béates, je vous dirai que j'ai lu plusieurs fois l'histoire de leurs vies, et de plusieurs autres, dans les légendes de l'église de Rome; mais je n'ai rien vu de plus ridicule. J'ai même reconnu que ce sont là de ces prophétesses dont le Jésuite parloit à Strasbourg et que les protestans n'ont point: *Apud quos cessavit propheta.* Presque toutes les religieuses lorsqu'elles sont arrivées à un état que l'on appelle de perfection, se mêlent de prophétiser. Pour mieux comprendre ceci, vous saurez qu'à Rome on a divisé la vie spirituelle en plusieurs états, comme une maison qui a plusieurs étages, le bas, le milieu, et le haut. Il y a un état qu'ils appellent actif; c'est le plus bas, et qui consiste seulement à agir et à régler les opérations des sens selon la loi de Dieu. Le second est l'état contemplatif, qui consiste dans la mé-

ditation des choses qui n'ont aucune communication avec les sens. Le troisième est un état extatique et abstrait, purement passif, où l'âme ne fait rien; mais où par une simple application, adhérence, et union à l'essence divine, elle reçoit sans aucune action, affection, ou contemplation de sa part, les impressions de Dieu. Il y a peu de reclus qui arrivent à ce haut degré: mais lorsqu'ils y sont une fois venus, s'ils profèrent quelque parole, où font quelque action, ce n'est plus eux qui parlent ou qui agissent; mais c'est Dieu qui parle et agit en eux. On observe tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils disent en cet état, parce que tout est divin. S'ils parlent des choses passées, ce sont des révélations; et s'ils parlent de choses futures, ce sont des prophéties. C'est par cette porte que sont entrées dans l'église romaine tant de nouvelles connoissances que l'on y croit aussi fermement que l'évangile, quoiqu'elles n'ayent point d'autre fondement que le cerveau échauffé de ces béates. Plusieurs d'entr'elles ont écrit elles-mêmes leurs révélations, comme Sainte Brigitte, Sainte Melchide, Sainte Catherine de Sienne, Sainte Gertrude, et plusieurs autres. Par le moyen de ces saintes, l'église romaine a reçu toutes les particularités de la passion de N. S. J. Christ; combien il reçut de coups dans sa flagellation; combien de fois il tomba par terre sous le pesant fardeau de sa croix; combien d'épines percèrent son sacré front, et combien d'outrages il reçut sur sa sainte face. Par la même voie ils ont découvert tout ce qui se passa en la crèche de Bethléem; comment la Sainte Vierge prit le voile de sa tête et en fit des langes au petit Jésus; ce qu'elle dit, et ce qu'elle fit avant que d'accoucher; et une infinité d'autres particularités qui ne

se voyent point dans l'évangile. Par là, ils ont eu connoissance du grand mystère de l'assomption de la Vierge, lorsqu'elle monta en corps et en âme au ciel, et du discours qu'elle fit aux apôtres, comme elle s'élevoit peu à peu en l'air en leur donnant des bénédictions. Enfin presque toute la nouvelle doctrine du papisme est découlée de cette source féconde, qui n'est pas encore tarie, et qui durera tant qu'il y aura dans cette église de ces sortes de prophétesses. Pour donner plus de poids à ces imaginations, ces béates assuroient que Jésus-Christ leur apparoissoit fort souvent, et leur étoit devenu extrêmement familier; qu'il leur parloit comme un époux parle à son épouse, et qu'elles prenoient occasion dans ces sortes de familiarités de lui demander tout ce qu'elles souhaitoient savoir. Jésus-Christ apprit lui-même à Sainte Catherine de Sienne, à lire; il venoit souffler le feu, il balayoit sa chambre, comme on le voit en l'histoire de sa vie: c'est pourquoi elle avait occasion de lui parler souvent. D'autres recevoient des visites de Jésus-Christ, qui les venoit visiter accompagné de sa sainte mère, et de ses apôtres. Ils avoient de grandes conférences ensemble; et ces saintes qui les écoutoient discourir, découvroient beaucoup de secrets et de mystères. Elles les ont ensuites communiqués aux papes, et à l'église; et c'est ce qui fait aujourd'hui une grande partie de la différence qu'il y a entre la doctrine des papistes, et celle des protestans: *Apud quos cessavit propheta.* Il n'y a point de couvent de religieuses en Italie, qui n'ait encore aujourd'hui quelque prophétesse; et c'est toujours quelque vieille mère, qui a été deux ou trois fois supérieure, et qui ne pouvant faire autre chose, s'applique à la vie unitive.

Dans un séjour assez long que je fis à Vicence, j'allois voir fort souvent l'abbesse des religieuses de S. Thomas. Je lui demandai une fois l'état où étoient ses religieuses. Elle me dit qu'elle en avoit quarante-quatre dans la vie active, trois dans la contemplative, et une dans la vie mystique ou unitive. Une jeune comtesse qui étoit dans le même couvent, et que quatre ou cinq galans venoient voir à la grille, n'étoit encore que dans la vie active.*)

Je ne m'engagerai pas plus avant pour le présent à vous parler des religieuses d'Italie. Je pourrai vous en entretenir une autre fois plus à loisir. Je retourne à ces *béates* dont les corps sont restés incorrompus. Elles étoient toutes trois arrivées à l'état unitif, et ont toutes trois fait des prophéties. Sainte Rose de Viterbe fut long-temps à importuner les religieuses dominicaines de la même ville, pour qu'elles voulussent bien la recevoir, et lui donner l'habit de l'ordre. Mais ces nones voyant qu'elle étoit extrêmement pauvre, et ne pouvoit point comme les autres apporter de l'argent au couvent, la refusèrent, et ne consentirent pas même à la recevoir au nombre de leurs soeurs converses. La sainte voyant le refus qu'on lui faisoit, leur dit,

---

*) Il y a peut-être quelque exagération dans ce tableau que l'auteur nous présente de la vie monastique, dans certains couvents; et le dernier trait du récit pourrait nous le rendre suspect. Cependant il faut reconnaître que le fond de cette histoire ne manque pas de réalité. A l'heure qu'il est, nous connaissons dans un des cloîtres de Paris une religieuse, parvenue à cet état de la vie mystique, dont les actions excentriques sont un sujet d'étonnement pour tous ceux qui ont pu la voir. Il est certain que cette sainte fille ne joue aucunement la comédie, qu'elle est de très-bonne foi, et qu'on ne peut attribuer ses singulières extases qu'à une imagination très-vive, portée jusqu'au dernier paroxysme de l'exaltation.

qu'elles ne vouloient point d'elle en vie, mais qu'elles seroient bien aise de l'avoir morte. Cette prophétie se vérifia; car Rose étant morte en odeur de sainteté, et plusieurs miracles à l'Italienne s'étant faits à son tombeau, les religieuses demandèrent son corps, qui leur fut octroyé. Le grand nombre de messes que l'on y fait dire, et les grandes aumônes que les voyageurs et les pélerins y laissent, fait qu'ils la considèrent aujourd'hui comme leur plus grand trésor. Cette prophétie de Sainte Rose étoit fort facile à faire. Elle savoit qu'elle étoit assez suffisamment entrée dans la bonne opinion du peuple, pour être estimée comme une sainte après sa mort. Elle connoissoit de plus, que les corps saints ne sont jamais sans un grand profit; que les religieuses de ce couvent étoient aussi bien que les autres fort avares, et qu'en vertu du voeu qu'elle avoit fait à Saint Dominique, les religieuses ne manqueroient pas de demander ses reliques. C'est pourquoi elle pouvoit prophétiser à coup sûr.

La *béate* dont on voit le corps à Montfaucon, a quelque chose d'assez remarquable. On montre tous les instrumens de la passion de notre seigneur, que l'on dit qui furent trouvés dans son coeur après sa mort. Ils sont de chair, desséchée de même que son coeur. Ils sont fort confus, et on ne peut pas les distinguer tous. On montre trois petites boules de chair, que l'on dit aussi avoir été extraites de son coeur. L'une de ces boules étant mise dans une balance, pèse autant que les trois ensemble, et les trois ensemble ne pèsent pas plus qu'une. C'est ce qui leur fait dire que Dieu a bien voulu imprimer dans le coeur de cette sainte, un vestige de la très-sainte trinité. Car de même que ces trois boules, quoique différentes en nombre, ne

font qu'un poids, et que le poids d'une seule n'est pas moindre que celui de toutes les trois; aussi quoiqu'il y ait trois personnes dans la sainte trinité, il n'y a pourtant qu'une essence, et l'une de ces personnes n'est pas moindre en perfections divines que les deux autres. J'ai vu ces trois boules; mais bien loin que l'on permette d'en faire l'expérience, l'on ne permet pas même d'y toucher avec le doigt pour sentir si c'est de la chair ou non. Chacun sait qu'une imagination forte est capable de faire d'étranges opérations dans un corps. On voit, tous les jours, des enfans qui viennent au monde marqués des envies de leurs mères; et ce sont là des effets de l'imagination. Il se peut donc faire que cette béate se soit imaginée si fortement tous les instrumens de la passion, qu'ils lui soient restés gravés dans le coeur. Pour ce qui est de Sainte Catherine de Bologne, elle s'est rendue particulièrement fameuse par sa vie abstraite. L'histoire dit qu' elle étoit dans une continuelle union avec Dieu. Je ne doute point, à la vérité, qu'il ne puisse y avoir encore aujourd'hui des âmes parfaites, qui sont ravies jusques au troisième ciel, comme un S. Paul; mais ce sont des grâces extraordinaires, qui ne sont dûes à aucun effort que la nature puisse faire pour les acquérir. Et quand je considère que les catholiques romains ont fait un état fixe de cette union; qu'ils en donnent des règles, et qu'il suffit, selon eux, de se mettre entre les mains d'un de ces docteurs mystiques et unitifs, et suivre ses directions, pour y arriver, je ne puis pas m'empêcher de condamner cette croyance comme une erreur. C'est une impiété que d'attacher les opérations divines au caprice des hommes; de donner des règles pour acquérir par mérite, ce qui n'est donné que par

grâce; et de se faire soi-même le dispensateur des dons célestes, comme ces sortes de docteurs prétendent le faire.

Ces professeurs de mysticisme sont ordinairement de vieux Jésuites, de vieux Capucins, ou de vieux pères de la mission qui ne pouvant plus courir dans les pays étrangers, en Hollande et en Angleterre, pour y convertir les protestans, s'appliquent dans leurs couvens à faire les pères Séraphiques, pour se faire suivre d'une troupe de dévots et de dévotes, qu'ils entretiennent matin et soir dans leurs églises. Lorsqu'ils sont dans leurs assemblées, ce ne sont que soupirs, gémissemens et paroles entrecoupées, bien autres encore que celles des Quakers en Angleterre. Le directeur est assis dans son confessionnal, au milieu de tous ces gens-là, qu'il appelle ses fils et ses filles spirituelles.*)

---

*) Les questions religieuses ont toujours eu le privilège d'exalter singulièrement l'imagination des femmes; et il se passe, même de nos jours, des faits analogues à ceux que raconte ici M. d'Émiliane; faits d'autant plus singuliers, que ceux qui en font le sujet, sont des personnes jeunes, éclairées, et que leur éducation devrait mettre à l'abri de pareilles folies. Voici ce que raconte, en effet, *le courrier français* du 20 mars 1844.

Une scène étrange a signalé la clôture du cours de langue slave professé par M. Adam Mickiewitz au collège de France. A la fin de sa leçon, le professeur, qui se dit l'apôtre d'une nouvelle révélation, a interpellé ses auditeurs, parmi lesquels figuraient un grand nombre de dames initiées à cette doctrine encore mystérieuse, et du ton d'un inspiré il les a sommés de déclarer s'ils croyaient à l'existence de cette révélation. Ses auditeurs de tous les points de la salle lui répondirent des oui!! répétés avec une indicible exaltation. On remarquait chez les femmes surtout des cris étouffés, des soupirs, des larmes, tous les symptômes de l'enthousiasme mystique touchant à l'extase. Les auditeurs étrangers à la doctrine sont restés stupéfaits de cette communion excentrique du

Là, comme sur un trône, il juge en dernier ressort de leurs soupirs et de leurs pensées, s'ils viennent de Dieu, du diable, ou de leur amour-propre. Les jeunes filles, ou les femmes mariées ne se trouvent guères à ces sortes d'assemblées, parce qu'elles se font ordinairement les jours ouvriers, et que ces jours-là les Italiens les tiennent enfermées sous la clef. Mais ce sont des veuves ou de vieilles filles qui ne dépendent de personne. On les appelle en Italie, béates, bonnes soeurs, dévotes, et quelquefois par dérision bigotes. Les pères directeurs sont fort zélés pour leur avancement dans la vie mystique, et ne les abandonnent point, qu'ils ne les ayent dépouillées si fort de l'amour des biens et des richesses de ce monde, que pour s'en décharger elles n'en ayent fait la cession à leur couvent. Alors elles sont arrivées à la perfection; ils les appellent soeurs; ils leur donnent à entendre qu'ayant donné leurs biens à leurs monastères, c'est tout autant que si elles avoient fait profession parmi eux. Ils leur donnent des morceaux de leurs habits, qu'ils appellent petits scapulaires, et qu'elles portent par-dessus leurs corps de jupes. En vertu de ces petits morceaux d'étoffe, elles participent de droit à tout le bien qu'ils font, à toutes les grâces, privilèges, bénédictions et indulgences accordés à leur ordre. Quand elles sont mortes, il les enterrent dans leurs églises, et ils tâchent, s'ils peuvent, pour encourager les autres, de les faire passer pour des saintes. Pour cet effet, ils font à la première personne malade qu'ils vont visiter, un ample récit de l'état de perfection où étoit arrivée Ma-

---

professeur et de ses disciples, ou plutôt de l'apôtre et de ses néophytes.

dame une telle, qui a été enterrée depuis peu dans leur église; ils ne doutent point qu'elle ne soit une grande sainte; et ils croyent que si le malade la prie et l'invoque avec confiance, elle fera un miracle en sa faveur. Ils s'offrent même quelquefois à bénir du vin, du sirop, ou quelque autre liqueur au nom de la sainte; ou à y tremper quelque harde qui lui a servi, comme sa discipline ou son chapelet. Après quoi ils donnent cette liqueur à boire au patient. S'il réchappe de sa maladie, c'est un miracle opéré par la sainte: on en fait faire un petit tableau, que l'on porte à son tombeau. Et s'il arrive que le patient meure, ou que sa maladie tire trop en longueur, il n'en est jamais dit un mot, et on attend une meilleure occasion. Ceux qui ont quelque connoissance de l'Italie, savent que je n'avance rien ici qui ne soit très-véritable. On peut concevoir ainsi, de quelle manière sont entrés dans l'église de Rome, tant de nouveaux saints et saintes, à qui l'on a érigé des autels. C'est en vain qu'on voudroit alléguer, qu'à Rome on prend tant de précautions pour examiner les faits, dans les procès verbaux de leur canonisation, qu'il est impossible que rien échappe à la connoissance de ceux qui en ont la charge. On ne connoît que trop le grand pouvoir que l'or et l'argent ont à Rome; et l'on ne canonise jamais un saint, que cela ne rapporte des sommes immenses.

Mon dessein étoit de ne vous entretenir dans cette lettre que des pélerinages; mais à l'occasion de ces trois saintes dont les corps sont incorrompus, j'ai fait cette digression. Pour achever seulement en peu de mots ce qui me restoit à dire sur le principal sujet de ma lettre, je vous ferai remarquer que tous les autres pélerinages d'Italie, excepté ceux de Lorette, de Rome,

et de S. Antoine de Padoue, sont peu considérables. Quelques pélerins vont à S. Michel, qui est au mont Gargan, dans la Pouille: d'autres à S. Nicolas du Bar. mais il n'y va que des misérables. Le chemin est assez difficile depuis Naples; il faut passer de hautes montagnes, et les habitans de ce pays-là étant presque tous des voleurs, les seigneurs italiens se donnent bien de garde d'y aller promener leurs dames avec leur beaux bourdons de diamans. La délicieuse marche d'Ancône est bien plus propre et plus sûre pour ces sortes de pélerins et de pélerines. Le pélerinage de S. Antoine de Padoue, dans l'agréable pays des Vénitiens, leur convient aussi beaucoup mieux. Il n'y a guères d'Italien qui n'en fasse le voyage de trois en trois ans. Plusieurs y vont même régulièrement chaque année. Ce saint a acquis tant de crédit en Italie, qu'il marche de pair avec la Vierge, et avec Dieu même. Quelques-uns l'ont appellé avec beaucoup de raison, le Dieu de l'Italie, *Italiae Deus*. Quand un Italien a juré par *Sant' Antonio*, c'est le plus grand serment qu'il puisse faire. Dans les autres pays l'on a coutume de dire: J'espère aller en un tel endroit dans un tel temps, si Dieu me conserve la vie; je ferai ceci ou cela, s'il plaît à Dieu; mais les Italiens ont coutume de dire: J'irai là, et je ferai cela, s'il plaît à la Vierge et à S. Antoine. Leur plus commune interjection, lorsqu'ils sont dans quelque danger, surprise, ou admiration, c'est de dire, *Madonna Santissima!* ou *Sant' Antonio!* On l'appelle *le Saint*, par excellence, et sans autre désignation: *Il Santo;* ce qui est un grand honneur, mais qui n'est dû qu'à Dieu seul, auquel les anges crient incessamment, Saint! Saint! Saint! Il n'y a point d'église en Italie, où il n'y ait

un autel dedié à S. Antoine de Padoue. On invoque ce saint particulièrement pour les choses perdues. On rapporte à ce sujet l'histoire suivante: un riche marchand de Venise étant en pleine mer, laissa par mégarde tomber dans la mer un diamant d'un très-grand prix. Étant de retour à Venise, il alla à Padoue, et eut recours *al Santo.* Il pria les frères de ce couvent de lui dire une neuvaine de messes, et de joindre leurs prières aux siennes pour recouvrer son diamant. Le neuvième jour, la neuvaine étant finie, le marchand voulut donner à dîner à tous les frères du couvent. Il acheta entr'autres choses un fort gros poisson, qu'il leur envoya. Le frère cuisinier l'ayant effondré, trouva dans ses entrailles le diamant que le marchand avoit laissé tomber dans la mer. Il lui fut rendu tout aussitôt, et grâces furent rendues au saint de ce qu'il avoit exaucé leurs voeux. Cette histoire est rapportée toute entière dans la légende de sa vie. Mais ne vous semble-t-il pas, Monsieur, qu'elle ait été faite à dessein par ces bons frères, pour porter les gens à leur donner à dîner et à leur faire faire dire des neuvaines? On en rapporte une autre assez plaisante, qu'ils se donneront bien de garde de mettre dans leur légende. *I Frati del Santo,* passent sans contradiction pour les plus débauchés de Padoue, même avant les écoliers de l'université. Un de ces bons frères ayant sollicité pendant plusieurs mois une jeune demoiselle, elle succomba enfin à la tentation. Mais un moment après, elle eut un regret si sensible de sa faute, qu'elle en étoit inconsolable. Le frère s'en étant aperçu, trouva encore le moyen de la persuader, que si elle lui donnoit quelque somme considérable pour faire dire des messes à S. Antoine, le saint lui rendroit

la virginité qu'elle avoit perdue. Ainsi outre qu'il avoit satisfait sa passion, il eut encore de l'argent d'elle pour se divertir ailleurs. Je ne voudrois pas vous obliger à croire cette histoire, n'ayant pas de garanties suffisantes pour la croire moi-même. Seulement je suis sûr que ces bons frères, à la faveur de leur S. Antoine, font d'autres tours qui valent bien celui-là. Je pourrai vous en entretenir plus au long dans quelqu'une de mes lettres. Je finis celle-ci, en vous assurant que je serai toute ma vie, &c.

CINQUIÈME LETTRE.

Des Fêtes et des Confréries.

Il ne s'est rien passé d'important dans mon voyage, depuis Lorette jusqu'à Rome; excepté l'accident qui m'arriva, et que je vous ai rapporté dans ma précédente lettre. J'y arrivai vers noël; j'y passai toutes les fêtes, et y restai, tout le carême suivant, jusqu'à pâques. Ma principale occupation pendant ce temps-là, fut d'aller aux fêtes, d'entendre des sermons, et de me trouver aux confréries. C'est ce qui fera aussi le sujet de cette lettre.

Le mot de fête s'applique, dans l'église romaine, à ces jours que l'on observe plus religieusement que les autres dans l'année, en l'honneur de la Vierge, de quelque mystère, ou de quelque saint, et que l'on appelle en anglois, *Holydays.* Les fêtes sont universelles ou particulières. Les universelles sont observées généralement dans tous les pays qui professent le catholicisme; et on est obligé ces jours-là, sous peine de péché mortel, d'aller à la messe. Les fêtes particulières sont seulement gardées dans de certaines provinces, villes, paroisses, ou chapelles. Comme il y a dans Rome un nombre prodigieux d'églises et de chapelles, c'est tous les jours fête dans plusieurs endroits de la ville. Mais

il y a en Italie une autre sorte de fêtes, que je pourrois appeller fêtes galantes. Elles ont lieu lorsque quelques personnes riches, ou de qualité, entreprennent à leurs frais et dépens de faire chanter en musique, les premières et secondes vêpres, et la messe en l'honneur de quelque saint ou sainte. Je leur donne le nom de fêtes galantes, non pas tant pour la *Musica*, c'est à dire pour ces beaux accords de voix, et concerts d'instrumens qu'on y entend, que pour la *Signora;* je veux dire pour les dames qui y sont invitées, et qui s'y trouvent ordinairement.

Après m'être délassé quelques jours dans Rome, je sortis pour voir les curiosités et les antiquités de cette grande ville. M'étant trouvé le soir à la place Navonne, je passai par devant une fort jolie église que l'on appelle *de Pace.* Le portail, qui d'ailleurs est d'une superbe structure de marbre blanc, étoit magnifiquement paré avec de beaux tableaux, et plusieurs figures faites avec de petits voiles de soie, de la façon de Bologne. Cela me donna la curiosité d'y entrer. J'y vis une assez bonne compagnie de jeunes messieurs, qui avoient fait faire comme un trône pour eux, dans un endroit de l'église où ils pouvoient voir plus facilement les entrans et les sortans. C'étoit l'un d'entr'eux qui faisoit faire cette fête en l'honneur de Sainte Agnès, quoique ce ne fut pas le jour de l'année qui lui est consacré, qui est le 21 de janvier selon le nouveau calendrier: mais il y avoit un autre mystère caché là-dessous, dont on me donna l'explication. Ces jeunes seigneurs faisoient célébrer chacun à leur tour la fête de leurs maîtresses. Ils étoient au nombre de huit. Les quatre premiers avoient déjà fait la célébration dans d'autres églises, et le tour du cinquième étoit ar-

rivé. Il étoit de la famille des Carpègnes, et son amante s'appelloit Agnès Victorini. L'église de la paix est extrêmement bien ornée d'elle-même. Elle est dorée et peinte de tous côtés, comme le sont presque toutes les églises de Rome. Cependant pour en rehausser encore davantage la beauté, et faire quelque chose de particulier au sujet de la fête, on avoit fait ériger des arcs de triomphe au milieu de l'église, où l'on voyoit représentée toute l'histoire de S. Agnès qui, par sa constance, sortoit victorieuse de l'épreuve des tortures, et de la puissance des tyrans. Toute cette histoire étoit représentée au naturel avec de petits voiles de soie. Ces voiles sont de différentes largeurs, et de toutes sortes de couleurs. On sait ce que l'on doit payer pour une centaine d'aunes mises en oeuvre; et l'on en prend ce que l'on veut. Il y a des gens à Rome, et par toute l'Italie, que l'on appelle *Addobbatori*, ou orneurs d'église. Ils fournissent eux-mêmes les voiles, et ils sont extrêmement ingénieux et habiles à leur faire prendre toutes sortes de figures. On avoit été trois semaines à dresser l'appareil dont je parle. On avoit élevé deux théâtres aux deux côtés du choeur, qui étoient décorés tout autour avec les mêmes voiles. L'un étoit pour la musique des voix, et l'autre pour celle dés instrumens; et chaque choeur étoit composé de cinquante musiciens. De plus il y avoit dans une petite loge, près de l'autel, quatre musiciens que l'on appelle *voix seules*, — les quatre meilleurs musiciens qu'il y eut dans Rome; — qui devoient chanter l'un après l'autre les motets. Ils ne vont chanter en aucun endroit, qu'on ne leur donne à chacun au moins quarante écus par *motet*. Les Italiens aiment par-dessus toute autre nation les concerts; et ceux d'entr'eux qui

ont l'oreille plus délicate, suivent partout ces excellens musiciens. De sorte qu'il y eut un grand concours à cette église. Lorsque j'entrai, la musique n'étoit pas encore commencée, et je pris ma place près du trône de ces messieurs. Ils paroissoient être dans quelque impatience de faire commencer les vêpres; car il étoit près de six heures du soir, et il y avoit déjà près d'un quart d'heure que tous les cierges étoient allumés, et tous les musiciens à leurs places. Quelques enfans qui avoient compté les cierges qui brûloient, disoient qu'il y en avoit quatre cent quarante, d'une cire extrêmement blanche. Cependant ces messieurs n'osoient pas faire commencer la cérémonie, parce que la belle Agnès, pour qui elle se devoit faire, n'étoit pas encore arrivée. Comme ils étoient bien aises de n'être pas entendus de la foule, ils se servoient du peu de françois qu'ils avoient appris, pour parler entr'eux. Celui qui faisoit la dépense, pour désennuyer les autres, leur disoit que son Agnès ne pouvoit pas beaucoup tarder; qu'il avoit envoyé un de ses laquais pour le venir avertir, sitôt qu'elle sortiroit du logis; qu'elle savoit l'heure de la cérémonie, et qu'ayant promis de s'y trouver, elle ne manqueroit pas à sa parole. Quelques-uns disoient, qu'ils craignoient que la mère, qui étoit d'une humeur malaisée et capricieuse, ne la retînt au logis, et lui conseilloient d'envoyer un autre laquais, pour dire à la mère que si elle ne laissoit venir sa fille, elle s'en repentiroit. Lorsqu'ils étoient en consultation sur ce point-là, le premier laquais arriva, qui fit entendre à son maître, qu'Agnès étoit proche de l'église. Alors on fit signe aux musiciens de se tenir prêts; et dans le moment qu'Agnès mit le pied dans l'église, à un autre signe qui leur fut fait, ils entonnèrent la première

antienne de vêpres: *Haec est Virgo sapiens et una de numero prudentum.* Les inquiétudes de ces messieurs se changèrent alors en transports de joye qui éclatèrent sur leurs visages. Je les entendois dire que les dames prenoient souvent plaisir à se faire attendre par leurs amans, pour rendre ensuite leur venue plus agréable; et qu'on les en aimoit davantage.

Je n'aurois pas reconnu cette belle idole, parmi la grande quantité de dames qui entroient à tous momens, si le jeune seigneur qui avoit préparé tant d'encens pour elle, ne fut allé lui-même pour la recevoir et la conduire à sa place. Elle me paroissoit fort modestement habillée, ayant la tête couverte d'une grande écharpe noire, qui lui descendoit presque jusqu'aux pieds. Elle avoit tout le visage caché, selon la coutume des dames romaines lorsqu'elles paroissent en public. Sa mère la suivoit. Il y avoit tout près du trône de ces messieurs un prie-dieu preparé pour elle, couvert d'un fort beau tapis de velours bleu, avec des franges d'or, et de gros coussins richement brodés, où elle vint se mettre à genoux avec sa mère. Je me trouvai fort près d'elle, et je remarquai pendant toute la musique, qu'elle avoit un très-grand soin, sous prétexte d'attacher des épingles à sa tête, de découvrir une partie de son visage en faveur de ces messieurs, qui avoient presque toujours les yeux fixés sur elle. Elle leur sourioit de côté, et leur faisoit des signes gracieux. Elle avoit le sein scandaleusement découvert, et comme il n'y avoit que son voile de tête qui descendoit par-dessus pour le couvrir, elle savoit si bien le faire jouer, qu'il auroit fallu être aveugle pour ne pas entrevoir ce que la décence ordonne de cacher.

Pendant ce temps, la musique faisoit des merveilles,

et tous les motets qu'on chantoit, quoique tirés la plupart du cantique des cantiques, avoient plus de rapport à cette jeune demoiselle, qu'à Sainte Agnès dont on prétendoit célébrer la fête. Je jetai par hazard les yeux sur un tableau de cette sainte, que l'on avoit mis sur l'autel où l'on devoit dire les messes le lendemain, et je reconnus que c'étoit le propre visage d'Agnès Victorini, excepté qu'on l'avoit environné de rayons comme en ont les saintes, et qu'on avoit peint auprès d'elle un petit agneau, comme Sainte Agnès a coutume d'en avoir un près d'elle. Je reconnus par là que ce jeune seigneur n'avoit rien oublié pour témoigner sa dévotion à sa dame, puisque pour la faire adorer de tout le monde, il l'avoit placée sur l'autel.

Vers le milieu des vêpres, deux de ces messieurs prirent un grand bassin plein de fleurs, pour aller présenter des bouquets aux dames qui étoient dans l'église. C'étoient des oeillets, des boutons de roses et des fleurs d'orangers mêlés ensemble (car à Rome on peut avoir toutes sortes de fleurs en toute saison); ces bouquets étoient liés avec un petit cordon d'or, auquel étoit pareillement attaché un fort beau noeud de rubans d'environ trois ou quatre aunes. On présenta le premier à la belle Agnès. Je m'apperçus qu'il y avoit un petit billet au milieu des fleurs, qu'elle tira tout aussitôt, et mit dans ses heures pour le lire. Il ne me fut pas possible de savoir ce qu'il contenoit; et quoique je fusse bien près d'elle, et qu'elle l'eût ouvert environ vingt fois pendant le service pour le relire, il ne me fut jamais possible d'en déchiffrer que ces deux mots, *ma déesse*, *mia diva.* Aussitôt que les bouquets eurent été distribués, on vit voler des hautes galeries de l'église en bas, un très-grand nombre de papiers

imprimés, que le peuple s'efforçoit de ramasser. C'étoient des sonnets à la louange de Sainte Agnès; mais qui réfléchissoient assurément davantage sur la dame que sur la sainte. Car il n'y étoit parlé que de victoires; ce qui s'accordoit parfaitement bien avec le nom de Victorini.

La musique dura près de quatre heures, et il étoit fort tard lorsque l'on sortit. Le concert étoit si charmant, qu'il ne me sembloit pas qu'il y eût plus d'une demi-heure que j'étois dans l'église. J'y retournai le lendemain, et j'assistai à tout l'office, qui fut célébré avec beaucoup de pompe et de solennité. On célébra, toute la matinée, un grand nombre de messes, et plusieurs abbés, pour faire honneur au jeune Carpègne et à sa dame, vinrent dire la messe à l'autel sur lequel étoit placée l'image de la belle Victorini. Au commencement de la grande messe, on vit voler du haut des galeries d'autres sonnets; les uns à la louange de sainte Agnès, et les autres à la louange du jeune seigneur qui avait ordonné la fête. Les prêtres de cette église qui lui étoient fort obligés, de ce qu'il avoit bien voulu faire choix de leur église pour cette solennité (ce qui leur rapporte toujours un profit considérable) avoient fait faire ces sonnets pour exalter sa grande dévotion et son mérite. Il y a des gens en Italie que l'on appelle *virtuosi*, qui vivent du métier de louer les autres. Ils font des sonnets à bon marché; et il suffit de leur indiquer le sujet qu'ils auront à traiter.

Il étoit une heure après midi lorsque l'office du matin se termina. Les dames se rendirent à leur logis proche de l'église de la paix, où on avoit envoyé de bonnes provisions pour le dîner. Les musiciens

se retirèrent dans la sacristie, où quelques heures après on leur envoya de grands plats chargés de viandes, des vins de toutes sortes, et des eaux sucrées et raffraîchissantes. Le billet portoit que les secondes vêpres devoient commencer à trois heures. Je me rendis à l'église vers ce temps-là: mais les musiciens n'avoient pas encore fini leur collation, et l'office ne commença qu'à cinq heures. On y observa le même ordre que le soir précédent, si ce n'est que les motets et les antiennes étoient changées. Mais on y ajouta une cérémonie pour les dames; qui fut qu'outre les bouquets, on leur présenta avant de sortir, de grands bassins de confitures sèches, dont elles remplirent leurs mouchoirs, et elles s'en retournèrent ainsi chargées de fleurs et de fruits à leur logis. Le jeune Carpègne tout glorieux d'avoir si bien rempli toutes les parties de la fête, reçut les applaudissemens de ses amis, et celui d'entr'eux dont le tour étoit arrivé, leur donna rendez-vous pour le dimanche suivant, à l'église de Saint André du Val, où il faisoit préparer toutes choses pour y célébrer une fête de sainte Catherine. J'ai demeuré sept ans en Italie, et il ne s'est point passé de semaine que je ne me sois trouvé à quelque fête de ce genre-là. Il faut convenir que cet usage est fort peu édifiant, car c'est à ces sortes de fêtes que la jeunesse se corrompt. Les femmes galantes ont des gens qui les avertissent des endroits où il y a des fêtes, et elles ne manquent pas de s'y trouver. Quant aux autres femmes, comme le seul prétexte qu'elles puissent avoir pour obliger leurs pères ou leurs maris à les laisser sortir, est celui d'aller à l'église, elles soupirent incessamment après ces sortes de fêtes. C'est là que se donnent les rendez-vous; qu'on fait

courir secrètement les billets; qu'on fait l'amour avec les yeux, et qu'on parle par les gestes; en un mot que l'on conclut les plus abominables marchés. Les femmes se rangent des deux côtés de l'église, et les messieurs se promènent dans le milieu en les regardant sous le nez. Ils s'entrepoussent entr'eux, ils rient, ils parlent tout haut, et tiennent des discours indignes de la sainteté du lieu. Le saint sacrement ou l'hostie qu'ils croyent être le véritable corps de notre seigneur Jésus-Christ, est la plupart du temps exposé sur le grand autel, ou à quelque chapelle particulière pour rendre la solennité plus grande; mais ils y ont si peu d'égard, qu'ils lui tournent le dos pour voir les dames ou les musiciens en face. On seroit porté à penser, en voyant cela, qu'ils n'y croient que fort légèrement. Au moins peut-on dire que leurs actions démentent ouvertement leur croyance.

Les prêtres trouvent leur profit dans les fêtes, parce qu'on leur paye fort cher les cérémonies et les messes, et qu'on les traite bien ensuite. On fait aussi fort souvent de ces fêtes dans les couvents. Les religieux sont rentés, comme le sont généralement tous les moines, ou ils vivent en partie de rentes, et en partie d'aumônes, comme font tous ceux que l'on appelle frères; ou bien entièrement d'aumônes, comme les Capucins et autres mendians. Tous ces gens-là s'efforcent d'avoir des fêtes dans leurs églises; mais pour des fins fort différentes. Les moines n'ont d'autre but que d'y étaler leurs richesses et leur grandeur. Toute la cérémonie se fait à leurs propres dépens, et ils font ce que l'on appelle un pontifical, qui est la chose la plus pompeuse et la plus magnifique que l'on puisse voir. Je tâcherai de vous en faire ici la des-

cription le plus exactement qu'il me sera possible. Pour cet effet, je prendrai un de ceux que j'ai vus dans la célèbre abbaye de saint Michel *in Bosco*, à Bologne, où j'ai enseigné pendant deux ans. Ce sont des moines Olivetains. L'abbé n'est pas commandataire, mais bénit, régulier, et il peut officier pontificalement. Il fit publier son pontifical dans Bologne, trois semaines avant la fête du bienheureux Bernard fondateur de leur ordre. La fête se trouvoit un jeudi: ainsi l'on commença les premières vêpres le mercredi au soir. L'église est un bijou pour la délicatesse des marbres, des jaspes, et des porphyres qui entrent dans sa structure. Les dorures et les peintures y sont d'un prix inestimable. La voûte est dorée, ainsi que les murailles de l'église. Le grand autel et tous les petits autels des chapelles sont ornés de pierres précieuses. Les chaires du choeur sont en bois sculpté, où toute la vie de saint Benoît, et plusieurs histoires de la bible sont représentées. Les balustrades de fer qui ferment le choeur et les chapelles sont toutes dorées et fort délicatement travaillées. Le pavé est en carreaux de marbre blanc et noir: de manière que l'on ne voit pas un seul endroit dans toute l'église qui ait besoin de nouveaux ornements. Cependant l'abbé fit venir les plus habiles orneurs d'églises, pour faire des tentures avec des voiles de soie de Bologne. On en couvrit toutes les fenêtres et les murailles de l'église. C'étoit une dépense bien inutile; car assurément ce qui étoit caché par ces voiles, étoit beaucoup plus beau et plus précieux que les voiles mêmes. Il fit mettre tout autour de l'église des bras d'argent, et des flambeaux de même matière sur toutes les corniches et les cordons de l'église, pour soutenir une infinité

de cierges de cire blanche, qui devoient brûler pendant tout l'office. Le grand autel était chargé d'argenterie, qui avoit été tirée du trésor de cette abbaye pour l'exposer à la vue de tout le monde. Vers les trois heures après midi, l'abbé accompagné de tous les moines, ayant à sa suite plusieurs de ses parens et de ses amis, s'achemina pour aller à l'église. Il étoit revêtu des habits de son ordre, et distingué des autres religieux par son anneau, son camail, et son bonnet quarré. Les moines de cette abbaye ont coutume d'entrer à l'église par la porte du cloître qui est proche du choeur: mais pour faire une plus belle figure, et faire voir leur abbé avec plus de pompe et de majesté, ils sortirent ce jour-là du monastère, et firent une promenade dehors, pour ensuite entrer par la grande porte qui est au bas de l'église. Lorsqu'ils entrèrent, les cloches, l'orgue et les autres instrumens de musique sonnèrent la marche. L'abbé fit faire halte devant la chapelle de saint Bernard, qui est au bas de l'église, et s'agenouilla sur des coussins de velours violet richement brodés, posés sur un prie-dieu couvert d'un grand tapis de même étoffe, bordé de riches franges d'or. Alors les musiciens chantèrent un *motet* à la louange du saint; après quoi l'abbé fut conduit à son trône, que l'on avoit élevé au côté droit du grand autel. Il étoit surmonté d'un superbe dais, et entouré de plusieurs sièges très-richement parés, pour tous les officiers qui devoient servir au pontifical. Y étant arrivé, il s'assit, ayant deux autres abbés de ses amis à ses côtés; et aussitôt quatorze religieux s'étant revêtus de leurs surplis, allèrent prendre sur des tables préparées près du grand autel, les ornemens qui devoient servir à l'habiller. Ils se rangèrent ensuite les uns après les au-

tres, dans l'ordre indiqué par la cérémonie. Le premier portoit dans un grand bassin d'argent doré, les bottines abbatiales. Le second dans un autre bassin, les souliers abbatiaux d'un velours violet, fort richement brodé. Un troisième portoit l'amict; le quatrième l'aube, qui étoit, comme l'amict, d'une toile très-fine, bordée tout autour et aux manches d'un très-beau point de Venise d'un pied de largeur. Le cinquième suivoit avec une fort riche ceinture de soie blanche extrêmement bien travaillée. Un sixième portoit l'étole. Le septième et le huitième chacun une tunique de taffetas blanc. Le neuvième venoit avec la chape, qui étoit comme l'étole en drap d'or, et les côtés étoient relevés en broderie avec de fort belles figures, composées d'un semis de perles, avec des agraffes d'or. Le dixième portoit une petite croix de diamans, estimée deux mille écus. Le onzième portoit dans un grand bassin de vermeil doré les gants abbatiaux. Le douzième l'anneau abbatial, qui étoit une amétiste d'une extraordinaire grandeur. Le treizième suivoit avec la mitre toute semée de perles et de pierres précieuses. Enfin le quatorzième et dernier portoit la crosse abbatiale ou bâton pastoral. Chacun d'eux en s'approchant de l'abbé sur son trône, fléchissoit le genou devant lui, et remettoit ce qu'il portoit, entre les mains des abbés assistans qui revêtoient leur prélat. A chaque ornement qu'on lui mettoit, il y avoit des oraisons particulières que les abbés assistans récitoient, et que le prélat officiant lisoit lui-même dans le livre du pontifical, qui étoit soutenu par deux religieux; deux autres revêtus de surplis et de tuniques, tenoient des bougies pour l'éclairer, tandis que le maître des cérémonies tournoit les feuillets. L'abbé étant

entièrement habillé, ayant la mitre en tête, s'assit au milieu des deux abbés assistans, sur son trône; et aussitôt les officiers qui devoient servir dans la cérémonie, se rangèrent auprès de lui. Ces officiers étoient quatre chantres, revêtus d'aubes et de chapes; quatre sous-chantres, revêtus de surplis; deux diacres, revêtus d'étoles et de tuniques; deux sous-diacres, revêtus de tuniques; deux céroféraires, pour porter les chandeliers; et deux thuriféraires revêtus de surplis, avec leurs encensoirs d'argent, pour donner de l'encens; un autre officier pour soutenir la crosse abbatiale, et le maître des cérémonies avec sa verge. Tous ces officiers ne devoient servir que jusques à la moitié des vêpres; auquel temps, comme s'ils eussent été bien fatigués, d'autres encore plus magnifiquement parés, devoient les venir relever, et servir jusques à la fin de l'office. La musique étoit nombreuse et bien choisie. L'abbé entonna le premier verset des vêpres, et elles furent continuées par la musique et par les chantres, avec des cérémonies que je ne m'arrêterai pas ici à vous décrire.

Ce que j'en ai dit suffira pour vous donner une idée de la majesté et de la pompe extérieure avec lesquelles sont célébrées les fêtes dans les églises d'Italie. Je vous prie même de considérer que dans l'exemple que je vous ai donné, il ne s'agit que d'un abbé officiant; car si c'est quelque évêque, ou archevêque qui officie, la chose est encore plus magnifique; et si c'est un cardinal ou le pape qui célèbre l'office, toutes les cérémonies sont portées au plus haut point d'élévation et de grandeur qu'on puisse imaginer. Je me souviens d'avoir lu dans un célèbre auteur protestant anglois, les éloges qu'il donne à ceux de la communion

de Rome sur cet article des cérémonies. Il dit qu'en cela ils sont particulièrement recommandables, et qu'ils n'épargnent rien pour la dépense et la solennité de leurs fêtes. Pour moi, qui me suis appliqué à rechercher le principe d'où procède tout cet éclat, dont on se sert dans l'église romaine, pour éblouir les yeux, j'ai reconnu que ce n'étoit point ce grand zèle pour la maison de Dieu qui en était le motif, mais seulement l'intérêt, la vanité, et l'amour-propre, comme je pus m'en convaincre dans cette occasion. L'office des vêpres finit à six heures du soir, après quoi l'abbé et ses officiers, s'étant déshabillés, allèrent dans la sacristie, où il y avoit de grandes tables dressées, chargées de confitures sèches et liquides, de langues de boeuf, de saucissons de Bologne, et de patisserie fine. On fit entrer toutes les dames et les messieurs de qualité qui étoient dans l'église. Comme j'avois un libre accès dans cette abbaye, et que j'étois même en quelque façon de la famille, puisque j'y enseignois publiquement les humanités, j'entrai aussi dans la sacristie, et j'eus même le pouvoir d'y faire entrer quelques François de ma connoissance. Les messieurs et les dames ne manquèrent pas de donner de grands éloges à l'abbé sur sa belle mine dans l'habit pontifical, et sur sa bonne grâce à officier. Les autres moines firent la conversation avec les dames qu'ils connoissoient; leur beauté les charma à tel point, que durant un mois après ils ne pouvoient s'en taire. Ils les avoient si bien étudiés, qu'ils savoient rendre compte de toutes les étoffes, rubans, et dentelles qu'elles portoient sur elles. L'abbé s'approcha de deux dames de qualité, c'étoit une marquise, et une comtesse, et leur demanda si l'envie ne leur étoit point venue de persuader quelqu'un de leurs en-

ſans de se faire religieux de son ordre. La marquise lui répondit qu'elle y penseroit, et la comtesse témoigna que véritablement elle avoit été si extrêmement satisfaite du pontifical, que cela s'étoit fait avec tant de pompe et de majesté, qu'elle en était toute ravie, et qu'elle vouloit absolument que son fils prît l'habit de l'ordre. Elle assura l'abbé que les Jésuites faisoient tout leur possible pour l'attirer à eux; mais qu'elle romproit toutes leurs mesures, et qu'elle espéroit que son fils se comporteroit si bien dans le monastère, qu'elle auroit un jour la consolation de le voir au nombre des abbés de l'ordre, et officier pontificalement.

Tous ces bons religieux après les fatigues des cérémonies de l'église, prenoient encore celle de servir ces belles dames à table, et de leur tenir compagnie; plus heureux mille fois en cela que tant d'autres séculiers italiens, qui n'ont pas le moyen de faire des fêtes pour voir leurs *donnas,* et qui ne peuvent presque jamais trouver l'occasion de leur rendre de semblables services. Les dames étoient de si bonne humeur, et si satisfaites, qu'elles ne manquèrent pas de demander à l'abbé quand il feroit un autre pontifical. Il leur promit d'en faire un autre, le jour de Sainte Françoise Romaine.

Il n'est pas possible, Monsieur, que vous ne remarquiez dans tout ce que je vous ai rapporté touchant la solennité de cette fête, quels pouvoient en avoir été les motifs. L'abbé y trouvoit sa gloire à paroître revêtu en pontife, avec tant d'ornemens pompeux, parmi tant d'adorations et d'encens qui lui étoient offerts. Il y trouvoit aussi son profit. Car il prenoit de là occasion de solliciter les personnes de condition, éblouies par cette grande splendeur, de faire prendre à leurs

enfans l'habit de son ordre. Je sais quel avantage il y a pour un abbé, et pour les principaux officiers d'un monastère, lorsque des enfans de qualité prennent l'habit. Ils ne les reçoivent point à la profession que les parens ne leur fassent auparavant des présens considérables, outre la pension annuelle qu'ils sont obligés de donner à leurs fils: et plus ils sont élevés en dignité, plus les présens qu'ils font sont considérables. Les autres religieux trouvent dans ces fêtes leur satisfaction. Leurs yeux y sont réjouis par le superbe appareil de leurs églises, et leurs oreilles par la douceur de la musique. Le festin et la conversation des dames n'en sont pas les moindres charmes. Enfin il paroît bien probable que l'honneur de Dieu et le zèle de sa sainte maison ne sont que l'objet le plus éloigné de ces pompeuses solennités. Je vous ai déjà dit dans une de mes lettres, que je craignois de passer dans votre esprit pour un censeur sévère, qui se plaît à expliquer dans un sens rigoureux des actions qui d'ailleurs pourroient recevoir quelque favorable interprétation. C'est pour cela que je donne toujours les raisons qui me portent à faire ces sortes de jugemens; et je ne doute point que vous ne rendiez vous-même justice à ma modération. Appliquant donc ces réflexions au sujet qui nous occupe, je vous dirai que la fête de Sainte Françoise Romaine approchant, jour auquel l'abbé avoit promis aux dames un pontifical, on disposa toutes choses avec encore plus de pompe et de splendeur que pour la S. Bernard. On avoit fait venir de Florence et de Venise des musiciens, qui étoient arrivés depuis deux jours au monastère, et que l'on traitoit fort splendidement. La veille de la fête, l'abbé et les religieux faisoient des voeux au ciel pour que le

temps fût beau; et comme l'air étoit clair et serein, il y avoit toutes les apparences du monde que leur voeux seroient exaucés, ce qui les remplissoit d'une joie inexprimable. Il n'y eut qu'un bon vieux frère convers qui sentant le mal que lui faisoient ses cors aux pieds, s'obstina à dire qu'il pleuvroit le lendemain. L'abbé sortit lui-même après souper pour consulter les astres sur la probabilité du temps, et voyant le ciel pur et étoilé, dit qu'il n'y avoit rien à craindre, et que le frère étoit un trouble-fête. C'est ce qui fit que les moines se retirèrent ce soir-là fort joyeux. Mais comme il n'appartient pas aux hommes de connoître les temps et les saisons que Dieu seul dirige à son gré, vers minuit le temps changea, et le lendemain matin il tomba une si furieuse pluie, qu'il étoit impossible de mettre les pieds dehors sans être tout trempé. L'orage dura jusques au soir, et jeta la consternation dans les esprits de ces pauvres religieux. Ils parurent tout pâles le lendemain matin, et dans un grand abattement. Quelques-uns murmuroient ouvertement contre le ciel, de ce qu'il troubloit presque tous les ans leur fête de Sainte Françoise; et d'autres conservoient encore quelque peu d'espérance que la pluie pourroit cesser. Mais c'étoit en vain; le ciel continua d'être sombre; et l'orage, loin de cesser ou de diminuer, s'augmenta de plus en plus. L'abbé voyant qu'il n'y avoit point de remède, envoya l'ordre à la sacristie, de rentrer les ornemens du pontifical. Il ordonna que la musique se feroit, parce que les musiciens étoient présens, et qu'on les avoit déjà payés. Mais il défendit d'allumer les grandes rangées de cierges qui avoient été disposées autour de l'église, et de brûler les encens qui avoient été préparés pour les autels. Enfin,

excepté la musique, l'office se fit fort simplement et selon la manière accoutumée. L'abbé n'y parut point: et toute cette grande pompe et solennité s'en alla en fumée.

Je vous prie présentement, Monsieur, de tirer vous-même la conséquence de ce procédé. Croyez-vous en vérité que Dieu, ou la sainte, fut l'objet de tout ce grand appareil? Dieu est immense et présent en tous lieux, soit qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas; et la sainte est supposée être au ciel toujours la même: d'où vient donc que la solennité à été changée, si ce n'est parce que les messieurs et les dames qui avoient été invités, et pour qui elle se devoit faire, ne s'y pouvoient pas trouver? *Sublatâ causâ tollitur effectus.* Peut-on tirer une conséquence plus juste, et plus propre aussi à fermer la bouche à nos adversaires de la communion de Rome, qui nous objectent leur service divin avec tant de pompe, et qui trouvent si fort à redire à la modestie et à la simplicité du nôtre? Ne peut-on donc pas avec beaucoup de raison, leur reprocher que toutes leurs fêtes et solennités n'ont pour but que de satisfaire leurs plaisirs, leur vanité, ou leur avarice? Cependant, j'avoue que c'est une grande illusion et une pierre de scandale pour bien des gens, qui ne considèrent, en fait de religion, que ce qui frappe les sens. J'ai connu en Angleterre un papiste qui s'étoit rendu protestant depuis plusieurs années, et il me dit qu'il s'en retournait en Italie pour rentrer dans la communion romaine. Sa raison étoit que l'office divin n'étoit pas célébré ici avec tant de solennité que dans son pays. Il auroit dû considérer que toutes ces cérémonies étant des choses arbitraires, qui dépendent de la volonté des hommes, si les protestans vouloient,

ils en institueroient de plus magnifiques encore que celles de Rome, et pourroient faire paroître tous les jours leurs évêques aussi pompeusement habillés que le pape l'est le jour de la S. Pierre? s'ils n'en font rien, c'est qu'ils sont persuadés que ce qui plaît aux yeux des hommes, n'est pas toujours agréable à ceux de Dieu, qui demande la pureté de nos coeurs, et non pas la pompe de nos vêtemens, et que la ferveur de nos oraisons touche davantage que la fumée de l'encens, et l'éclat des ornemens pontificaux*).

Je reviens à nos fêtes; et après vous avoir parlé de celles des moines rentés, je passe à celles que font les autres religieux qui ne sont qu'en partie rentés, ou qui ne le sont point du tout, et qui sont connus en Italie sous le nom de *frati*. Dans mon séjour à Rome, j'allai à la Minerve qui est un fameux couvent de Dominicains. C'était un samedi, et on y célébroit une fête en l'honneur du rosaire de la Vierge. J'appris que les principaux membres de cette confrérie s'assembloient tous les samedis, et faisoient chacun à leur tour la fête du rosaire. Les Italiens dans ces sortes de choses se piquent d'honneur, et n'épargnent rien pour se surpasser les uns les autres en magnificence. Les religieux ou *frati* ont dressé une forme de fête à leur avantage. Les moines, comme je l'ai déjà dit, font ces fêtes à leurs dépens et pour leur gloire: mais ceux-ci les font toujours aux dépens d'autrui et dans l'intérêt de leur bourse. Les loix qu'il ont établies sont que celui qui fait célébrer la fête, doit envoyer

---

*) Voyez cependant les réflexions de l'auteur sur la trop grande simplicité du culte protestant, 2ème lettre, page 91, et la note au bas de la même page.

d'avance assez d'argent pour payer toutes les messes des religieux du couvent ce jour-là. En second lieu, il doit faire toute la dépense de la décoration de la chapelle ou de l'église où se fait la fête. En troisième lieu, il est obligé d'envoyer un dîner splendide à tous ces bons frères.

Pour ce qui est des frères que l'on appelle mendians, tels que les Capucins et quelques autres qui vivent d'aumônes, comme ils ne peuvent en vertu de leur voeu de pauvreté en commun, recevoir aucun argent pour les messes, il y a cette différence qu'au lieu de le leur mettre entre les mains, il faut l'envoyer à celui qu'ils appellent leur père temporel. C'est un séculier qui manie l'argent pour eux, et auquel ils font rendre compte tous les mois jusques au dernier denier. Leur patriarche S. François ne s'étoit pas avisé de cette finesse-là, et il n'en fait aucune mention dans sa règle; mais ces bons pères sont bien plus raffinés que lui. Ils ne s'appuyent pas si fort sur la providence divine qu'ils ne croyent leur propre prévoyance encore plus sûre. Les temps ont changé, disent-ils, et les séculiers ne sont plus si charitables que du temps de S. François. Pour moi, j'oserai leur soutenir, que s'ils vivoient avec autant de frugalité que leurs anciens, ils trouveroient encore assez de dévots qui leur fourniroient de quoi suffire à une diète pénitente. Mais qui voudroit s'imposer des privations pour engraisser des fainéans, qui ne font rien que rôder par les maisons pour remplir leur ventre, en menant souvent une vie scandaleuse? Et cependant ils savent parfaitement s'arranger pour ne manquer de rien; et l'une des meilleures inventions qu'ils ayent encore trouvée pour se faire bien traiter, consiste dans leurs fêtes spéciales.

Comme une fête régulière (j'entends par là une de celles qui sont marquées dans le calendrier), ne vient qu'une fois l'année, ils ont inventé les confréries, qui sont des pépinières de fêtes pour eux, et qui leur en produisent plusieurs toutes les semaines. Une confrérie, selon la définition qu'ils en donnent, est une association de plusieurs personnes qui s'unissent ensemble pour rendre, dans de certains temps réglés, un culte religieux à Dieu, à la Vierge ou à quelque saint, d'une manière qui n'est pas connue à tous. Mais, dans le fonds, c'est l'art le plus sûr et le plus fin pour attraper de l'argent. C'est toujours quelque bon père raffiné dans le métier d'attirer les gens, qui en est le directeur. Il faut s'adresser à lui pour y être admis, et pour se faire écrire dans le livre. En entrant, il en coûte pour le moins un écu, et tous les ans, à pareil jour, il faut venir se faire renouveler dans le livre, et payer de nouveau: autrement l'on vous efface ignominieusement, et l'on appelle cela chasser de la confrérie: c'est à dire qu'il n'y a plus là de prières pour vous, et que vous n'êtes plus participant aux indulgences. De plus, il faut payer tous les mois quelque argent pour ce qu'ils appellent le luminaire de la chapelle où est érigée la confrérie. Dans la grande quantité de ceux qui s'y enrôlent, cela produit une prodigieuse somme d'argent. Les moindres confréries sont de trois ou quatre cents personnes. Il y en a de mille, de deux, et de trois mille. J'en ai vu plus de vingt mille sur le livre de la confrérie du scapulaire des Carmes de Milan; et dans celui de la grande confrérie du rosaire de S. Jean et Paolo de Venise, on m'a assuré qu'il y a plus de quarante mille confrères. Quand chacun ne donneroit par mois qu'un sol pour

le luminaire, il est impossible de brûler de la cire pour tout cet argent-là, et tout cela tourne au profit des moines. Ils insistent continuellement auprès des plus riches de leurs confréries, pour leur persuader de célébrer la fête du saint ou de la sainte, en l'honneur de qui l'aggrégation a été faite. J'étois un jour en la compagnie d'un comte italien qui étoit de la confrérie du petit scapulaire de la Vierge, érigée dans le grand couvent des Carmes à Rome. Le père directeur de la confrérie s'approcha de lui, et lui dit en riant: Comte Giovanni, j'ai de grandes plaintes à vous faire de la part d'une de vos bonnes amies. Le comte croyant que c'était d'une de ses maîtresses, lui demanda de qui? Le directeur lui dit, que c'étoit de la part de la Sainte Vierge, et qu'il ne devoit point douter qu'elle ne fût fort en colère contre lui, de ce qu'il y avoit si long-temps qu'il n'avoit point fait faire la fête du saint scapulaire. Le comte s'excusa sur quelques affaires qui lui étoient survenues, et pria le directeur de lui envoyer la semaine suivante la liste de ses religieux. Le comte me dit ensuite, que c'était comme s'il lui avoit dit qu'il feroit faire la fête du scapulaire la semaine suivante; parce que l'on a coutume dans de semblables occasions, d'envoyer au couvent autant de couples de chapons et de bouteilles de vin qu'il y a de religieux, outre l'argent pour payer les messes. Et ainsi en lui demandant cette liste, cela vouloit en dire assez. Aussi le père s'en alla-t-il fort content, disant qu'il trouveroit bien les moyens d'appaiser la bonne amie. Le comte me dit après, que cette fête-là lui coûterait beaucoup; parce que le billet que le directeur de la confrérie envoyoit, montoit ordinaire-

ment bien haut, tant pour le luminaire, que pour les musiciens et les orneurs d'église.

Pour donner plus d'occasions à ces fêtes, ils ont déterminé un jour dans la semaine pour assembler leurs confréries. Celle du rosaire se faisoit les samedis: celle du petit scapulaire ordinairement les jeudis: celle du s. sacrement aussi les jeudis: celle du cordon de S. François les vendredis: celle de l'annonciade les mercredis: celle de S. Antonio les mardis: Et enfin les lundis sont particulièrement destinés pour les confréries des âmes du purgatoire. De sorte qu'en voilà pour tous les jours de la semaine; sans compter beaucoup d'autres dont je ne sais pas moi-même le nombre; celles-ci n'étant que les plus générales. Or, les religieux directeurs de ces confréries s'efforcent de tout leur pouvoir, de faire célébrer aux dépens des séculiers chacun de ces jours-là dans la semaine, avec autant de pompe et de solennité que les fêtes annuelles et principales des mêmes confréries, qui n'arrivent qu'une fois tous les ans, aux jours fixés par les papes. Elles ne se trouvent pas toutes dans une même église, ni dans un même ordre. Car le rosaire appartient aux Dominicains; le petit scapulaire aux Carmes; le cordon de S. François aux Franciscains; l'annonciade aux Soccolanti; S. Antoine de Padoue généralement à tous les religieux qui vivent sous la règle de S. François; et les âmes du purgatoire non seulement à tous les ordres religieux, mais aussi à toutes les paroisses et églises gouvernées par les prêtres séculiers.

Il faut avouer que les chrétiens de la communion romaine aiment bien leur aveuglement, pour ne pas vouloir ouvrir les yeux, et voir combien ces gens-là les trompent. Qu'y a-t-il, en effet, de plus

ridicule que toutes ces confréries? Parce que S. François portoit une ceinture de corde, ils ont érigé une confrérie en l'honneur de cette corde. Chaque confrère porte donc une petite corde sur soi. Ces petites cordes ou cordons ne sont pas semblables à celle que portoit S. François, que j'ai vue à Assise, et qui est comme une grosse corde de puits: mais elles sont délicatement travaillées, et nouées fort artificiellement, en différens endroits. On les bénit publiquement avec beaucoup de cérémonies et d'oraisons. Après quoi elles ont la vertu d'effacer les péchés véniels, de chasser les diables et les tentations fâcheuses de la chair!

La plupart des dames en Italie portent le cordon de S. François. Elles en font un tour autour de leur corps, et les bouts pendent jusques au bas de leurs jupes. Ils sont tout pleins de jolis petits noeuds, et les femmes s'en servent comme de contenance, et pour badiner, comme font les demoiselles angloises avec leur éventail ou leur masque. S'il étoit vrai que ces cordons eussent la vertu de réprimer les tentations de la chair, les dames italiennes qui en portent de si beaux, devroient être les plus chastes de l'univers. Cependant je suis sûr que ce n'est pas là la louange qu'elles méritent. Ce cordon néanmoins est quelque chose de si saint, que l'on en fait de grandes fêtes dans les églises des Franciscains toutes les semaines. Les papes ont donné de grandes indulgences à tous ceux qui s'enrôlent dans cette confrérie du cordon. Il n'y a que les protestans qui ne jouissent point de tous ces beaux avantages-là, parce qu'ils trouvent que ce sont des folies. Le plus sûr, en effet, est de croire avec eux, que la seule chose qui puisse nous faire

résister aux tentations et éviter les péchés, c'est la grâce de Dieu; c'est par elle seule que nous resterons victorieux du démon de la chair et du monde, sans avoir recours à des cordes et à des cordons.

La confrérie du rosaire n'est pas moins superstitieusement établie. Depuis que le salut de l'ange Gabriel à la Vierge a passé dans l'église de Rome pour la plus sainte prière qu'on lui puisse faire, les pères Dominicains qui prétendent être les plus grands favoris de la Vierge, pour avoir quelque dévotion particulière qui les distingue du commun, ont inventé ce que l'on appelle aujourd'hui le rosaire, qui n'est qu'une aggregation d'Ave Maria. Il y en a dix dixaines, et au bout de chaque dixaine ils ajoutent l'oraison dominicale ou pater noster. Pour réciter le nombre juste (car si l'on omettoit seulement un Ave Maria, on perdroit toute l'indulgence), ils ont mis en usage les patenôtres, sur lesquelles ils comptent les prières qu'ils récitent.

Comme l'on croit, dans l'église romaine que les élémens et choses matérielles dans les sacremens, sont non seulement des signes, mais des causes physiques instrumentaires, qui produisent la grâce dans les âmes, — car les catholiques pensent que l'eau dans le baptême, l'huile dans l'extrême-onction, et la matière présentée dans les ordres produisent physiquement la grâce dans les âmes, — de même aussi, c'est à ces sortes de patenôtres, de bois, de verre, ou de quelque autre matière qu'ils puissent être, que les papes ont attaché les grâces et les privilèges du rosaire. De sorte qu'une personne qui réciteroit les prières ordonnées et établies pour le rosaire, et n'auroit pas ces patenôtres, quand bien même il les

compteroit sur ses boutons ou sur ses doigts, ne gagneroit pas pour cela l'indulgence. Il faut que les patenôtres s'y trouvent, lesquelles, comme causes instrumentales, produisent la grâce dans les âmes.

Presque tous les Italiens ont toujours un chapelet sur eux, dans leur poche, ou à leur col entre leur pourpoint et leur chemise. Les dames le portent au bras. C'est aujourd'hui un ornement pour elles, comme le sont les colliers et les bracelets de perles et de diamans. Elles sortent bien quelquefois sans éventail et sans masque, mais jamais sans chapelet. Les plus communs, pour les femmes de basse condition, sont de corail ou d'ambre: mais les dames de qualité en ont de pierres précieuses, ou de pâtes odoriférantes, ornés avec de beaux rubans, et garnis de plusieurs belles médailles d'or et d'argent. Les femmes les moins estimables auroient honte de sortir sans avoir leurs grands chapelets à leurs bras, qui leur pendent jusqu'aux pieds. C'est un ornement dont elles ne sauroient se passer, et elles n'ont aucune honte à demander à leurs amans un chapelet pour prix de leur commerce infâme. Le petit scapulaire ou habit de la Vierge, est une pièce de même valeur, et appartient aux Carmes, puisque c'est leur propre habit auquel ils font rendre tant de respects et d'adorations. Ces pères étoient originairement des hermites qui se retirèrent sur le mont Carmel. Ils prétendent que la sainte Vierge leur apparût, et leur donna la forme de l'habit qu'ils devoient porter, qui est une veste et un scapulaire de couleur brune, et une cape blanche; et qu'elle leur dit que tous ceux et celles qui porteroient cet habit, seroient bénits d'elle, et de son fils Jésus-Christ, et ne mourroient jamais en péché mortel.

Comme il n'étoit pas possible de persuader tout le monde de se faire Carme pour en porter l'habit, ils ont trouvé le moyen de couper leurs vieux habits en petits morceaux carrés de la grandeur de quatre ou cinq doigts, qu'ils donnent aux séculiers pour porter sur eux. Ils ont des gens qui les vendent à la porte de leurs églises. C'étoit la meilleure invention qu'ils pussent trouver pour se défaire de leurs vieux habits à haut prix, et pour être toujours bien habillés comme ils le sont. Car je n'ai guères vu de Carmes qui n'ayent toujours de fort bons habits neufs. Il est vrai qu'il se vend des scapulaires fort jolis, travaillés en soie, et richement brodés d'or et d'argent pour ceux qui non contens de ces dévotions folles, veulent encore qu'elles soient accompagnées de beaucoup de vanité. Mais le fonds doit toujours être une pièce de ces vieux habits des Carmes. Ils ont érigé des confréries en l'honneur de ce saint habit; ils ont des messes particulières pour lui, et font de grandes fêtes pour le célébrer.

Ce petit scapulaire a d'ailleurs autant de puissance que le rosaire, le cordon, les pâtes bénites et les médailles de Notre-Dame de Lorrette. Il remet aussi les péchés véniels: il fait qu'on ne peut mourir en péché mortel, et qu'on ne reste que fort peu de temps ou point du tout dans les flammes de purgatoire.

Représentez-vous, je vous prie, un pauvre catholique romain avec tout ce harnois-là, ayant un de ces petits scapulaires sur le dos, un cordon de Saint François autour de sa ceinture, un rosaire ou grand chapelet dans sa main, quantité de médailles, de pâtes bénites, d'images, de petites oraisons écrites, et d'os de saints à son col, sur son estomac ou dans ses poches; se

tenant assuré que par le moyen de tout cela il évitera non seulement l'enfer, mais encore son prétendu purgatoire. Ne pourroit-on pas écrire au-dessus de sa tête, en gros caractères: ERROR ET SUPERSTITIO? Figurez-vous d'un autre côté un bon protestant, qui négligeant toutes ces choses-là, s'applique entièrement à bien vivre, et met toute son espérance en Dieu seul, et dans les mérites de son sauveur Jésus-Christ; et puis dites moi franchement, quel est celui auquel vous trouvez le plus de raison et de jugement.

J'ai connu en Allemagne un capitaine qui ne croyoit pas beaucoup à toutes les confréries dont je viens de parler. J'étois en pension chez lui à Mayence. Toutes les fois qu'il en étoit question, il en exprimoit franchement son avis, et disoit avec beaucoup de raison qu'il ne voyoit là qu'une ruse des prêtres et des moines, pour attraper de l'argent, et qu'il croyoit que Dieu les en châtieroit rigoureusement dans l'autre monde. Ce capitaine fut atteint d'une grave maladie à laquelle il succomba. Environ 3 ou 4 heures avant qu'il mourût, je me trouvois dans sa chambre; et comme il avoit le sens et la parole toujours libres, il discouroit lui-même des choses de la vie éternelle, et exhortoit, comme un bon pasteur, ses enfans qui étoient autour de son lit, à une vie honnête et véritablement chrétienne. Sur ces entrefaites, un père Dominicain introduit par la dame du logis, entra dans la chambre, (c'étoit le directeur de la confrérie du rosaire) avec un grand chapelet; il s'approcha du lit du moribond et l'exhorta à se faire enrôler dans la confrérie. Le malade le pria de ne point interrompre l'exhortation qu'il faisoit à ses enfants, laquelle pourroit être plus profitable que son rosaire, les paroles d'un père mou-

rant à ses enfans restant ordinairement gravées dans leur esprit tout le reste de leur vie. Le Dominicain s'obstina à poursuivre son entreprise, et il lui répétoit sans cesse que s'il mouroit sans se faire inscrire dans la confrérie, il resteroit long-temps en purgatoire; et que là il auroit le temps de s'en repentir. Le malade lui dit, si vous croyez que ce soit une si bonne chose pour mon âme, que ne m'y inscrivez-vous donc? Le père n'étant pas satisfait de cette réponse continua toujours à l'épouvanter. De sorte que le patient effrayé par les paroles terribles de ce père, cria à sa femme: Qu'on lui donne un écu et qu'il m'inscrive. Alors le père lui ayant donné le chapelet, se retira, et dit à la dame en sortant, que s'il n'étoit point venu, son mari seroit mort comme un chien. On ne revit plus le père depuis, et ce pauvre monsieur mourut trois ou quatre heures après, avec son grand chapelet au col. Pour moi, je me serois extrêmement étonné, de voir qu'un homme qui avoit témoigné toute sa vie tant d'aversion pour ces sortes de superstitions, y eût lui-même ensuite succombé un moment avant sa mort: je m'en serois, dis-je, étonné, si je n'avois entendu l'effroyable discours que lui fit ce Dominicain, qui prenoit occasion de la foiblesse de sa maladie, pour lui inspirer des frayeurs paniques: car il disoit des choses si épouvantables, qu'à l'entendre parler, si cet honnête homme-là n'eût donné son consentement et un écu pour être inscrit dans la confrérie, il eût été assurément damné, et fût devenu la proie du diable.

Voilà, Monsieur, le louable usage qui se fait des confréries! Je ne puis m'empêcher de vous dire aussi un mot de celle des âmes du purgatoire. C'est la plus générale, parce qu'elle appartient à toutes les

églises, et à tous les prêtres tant séculiers que réguliers. C'est là leur bonne mère nourrice. Car en Italie ce sont les morts qui font vivre les vivans. Je ne m'arrêterai pas ici à combattre l'opinion que les catholiques ont du purgatoire; c'est un point de doctrine qui n'entre pas dans mon sujet: mais seulement je vous parlerai de l'usage qui s'en fait dans l'église de Rome, et je vous dirai comment les prêtres et les moines l'ont entièrement tourné à leur profit.

J'avoue qu'une personne qui est persuadée qu'il y a un purgatoire aussi terrible que les catholiques romains nous le représentent, croit avoir un grand intérêt d'y penser; et dans cette persuasion-là je ne trouve point à redire qu'un papiste réserve dans son testament quelque partie de son bien pour faire dire des prières et des messes pour le soulagement de son âme après sa mort, et donne même quelque chose par charité pour en faire dire pour les autres; mais qu'on y mette de l'indiscrétion et de l'excès, et que cela se fasse au grand préjudice du prochain, c'est ce que je ne saurois approuver. En cela je me trouverai contredit par tout ce qu'il y a d'ecclésiastiques dans la communion de Rome: car ils soutiennent que, dans ce point-là, il ne peut y avoir ni indiscrétion, ni excès, ni préjudice ou dommage fait à qui que ce soit, appuyés qu'ils sont sur ce principe, que charité bien ordonnée commence par soi-même, *charitas benè ordinata incipiat se ipsâ.* De sorte que selon eux, un père qui, sans autre sujet déshériteroit ses enfans pour donner tout son bien aux prêtres, et pour faire prier Dieu pour son âme après sa mort, ne seroit pas répréhensible, et passeroit seulement pour un homme qui n'auroit point consulté la chair ni le sang, lorsqu'il s'agissoit de pen-

ser au salut de son âme. Je vous rapporterai sur ce sujet une histoire dont le souvenir m'afflige encore, parce que c'est la ruine de quelques personnes que je connoissois particulièrement.

Dans un second voyage que je fis à Rome, je pris mon logis chez une fort honnête veuve, qui étoit fort à son aise et à qui son mari avoit laissé beaucoup de bien. Comme elle n'avoit point d'enfans, elle avoit retiré chez elle deux de ses soeurs, et elle prenoit fort charitablement soin d'elles. Les pères Jésuites qui savent beaucoup mieux combien il y a de veuves dans Rome, que de chapitres dans la bible, avoient mis celle-ci sur leur rôle, et lui faisoient fort la cour pour avoir son bien. Son confesseur qui peut-être souhaitoit de la faire aller bientôt dans l'autre monde, lui ordonna dans les plus grandes chaleurs de l'été de faire le voyage de Lorette. Elle s'en acquitta et retourna malade à Rome, où les médecins désespérèrent de sa santé. Elle fit son testament, par lequel elle léguoit tout son bien à ses deux soeurs à la réserve de deux cents livres qu'elle assignoit pour faire dire des messes pour elle après sa mort. Les pères Jésuites en eurent connoissance, et ne manquèrent pas de se rendre sur l'heure auprès de leur dévote. Ils n'oublièrent rien pour tâcher de la persuader à changer son testament. Ils lui représentèrent que c'étoit la plus grande folie du monde que de donner à des parens, qui ordinairement étoient des ingrats; qu'elle devoit songer uniquement à se procurer à elle-même du bien dans l'autre monde; qu'elle pouvoit être assurée que ses soeurs ne donneroient jamais un sol pour faire prier Dieu pour elle; et que bien loin de cela, ils avoient découvert qu'elles lui portoient une haine secrète et

mortelle, et que par un trait de vengeance italienne, elles seroient bien aises de la laisser long-temps en purgatoire. Enfin ils ajoutoient que ces filles-là avoient l'esprit trop mondain, et feroient apparemment un fort mauvais usage du bien qu'elle leur laisseroit; qu'ainsi donc, elle donneroit à ses soeurs les moyens d'offenser Dieu et de se damner, et elle en seroit responsable devant lui; que ses soeurs savoient travailler et qu'elles pourroient ainsi gagner honnêtement leur vie du travail de leurs mains, ce qui leur feroit en même temps éviter l'oisiveté, mère de tous les vices. Toutes ces belles raisons étant déduites avec beaucoup d'artifice et de rhétorique, persuadèrent la pauvre dame, qu'une fièvre violente et les douleurs de la mort rendoient encore plus craintive à l'endroit des peines du prétendu purgatoire. Elle révoqua son testament, et n'en faisant qu'un article, elle donna tout à la maison professe des pères Jésuites de Rome, afin que ces pères fissent prier Dieu pour elle. La dame mourut au milieu de quatre Jésuites. A peine lui eurent-ils fermé les yeux qu'ils chassèrent les deux soeurs du logis, et s'emparèrent de tout ce qui s'y trouvoit. Ces pauvres demoiselles, les larmes aux yeux, demandèrent qu'on leur donnât au moins quelques hardes de leur soeur, qui pouvoient leur être d'une grande utilité. Les Jésuites les leur refusèrent, disant qu'ils ne pouvoient disposer de la moindre petite chose; que tout devoit être converti en argent pour faire prier Dieu pour l'âme de leur soeur, qui étoit présentement dans les feux de purgatoire, et qu'ainsi ils ne pouvoient pas, en conscience, la priver du moindre des soulagements qu'elle avoit si sagement ordonnés pour elle-même. Ces deux pauvres filles se retirèrent fort affligées, et j'ai appris depuis

que l'une étoit morte à l'hôpital, et que l'autre pressée par la nécessité, s'étoit laissée entraîner dans le vice, débaucher, et menoit présentement une vie scandaleuse dans Rome. Ne voilà-t-il pas un bel usage de la doctrine du purgatoire appliquée par ces misérables Jésuites? Je ne m'arrêterai pas à en représenter la monstruosité. Ce fait la démontre suffisamment.*)

---

*) On voit par cet exemple et d'autres encore qui se trouvent rapportés dans le courant de ce volume, que l'auteur considère les Jésuites comme les plus habiles et les plus dangereux de tous les moines. Cette opinion que beaucoup d'hommes sensés partageaient alors, et qui domine encore aujourd'hui, est la cause de toutes les préoccupations qui s'attachent à l'existence de cet ordre célèbre. On sait que les Jésuites supprimés par une bulle du pape Clément XIV, et expulsés presque simultanément de l'Espagne, du Portugal et de la France, furent rétablis, dans notre siècle, par la bulle d'un autre pape, et cherchent aujourd'hui à faire constater partout leur existence légale, et à ressaisir une partie de leur ancienne influence. C'est principalement vers l'enseignement de la jeunesse qu'ils dirigent leurs vues, parce qu'ils espèrent qu'en formant la génération qui s'élève, cette génération leur appartiendra plus tard par la reconnaissance et le dévoûment. Nous avons déjà traité cette question dans les pages qui servent d'introduction au présent livre, et nous prions le lecteur de vouloir bien s'y reporter. Nous nous bornerons ici à signaler quelques faits qu'il importe de ne pas laisser passer inaperçus.

Ainsi, par exemple, dans presque tous les cantons catholiques de la Suisse, malgré d'assez vives protestations, les Jésuites se reconstituent officiellement, et l'état leur confie le soin de l'éducation publique. La réputation de leur établissement de Fribourg est européenne, et ils s'efforcent par tous les moyens possibles d'en augmenter l'importance. C'est ainsi qu'on lisait, au commencement de l'année dernière (mars 1844), le petit article suivant dans les feuilles helvétiques:

,,Les Jésuites de Fribourg ont fait frapper une monnaie spé-
,,ciale pour les élèves de leur pensionnat. Ils veulent les forcer
,,ainsi à faire leurs emplettes chez certaines personnes indiquées.

Pour faire mieux valoir cette fausse dévotion, et fournir toutes sortes de moyens pour la multiplier, ils

---

,,Cet argent qui peut être échangé contre d'autre, a pour légende: ,,*Dominus spes nostra*, et au revers une croix entourée de ces ,,mots: *Moneta conventûs Friburg*.''

On nous écrivait aussi de Milan, sous la date du 25 mars de la même année (1844):

,,L'archiduchesse Marie Louise, de Parme, a par un décret en ,,date du 20 courant, rétabli dans ses états l'ordre des Jésuites, et ,,autorisé l'institution d'un couvent de Jésuites à Parme. Il a été ,,en même temps décidé que l'on rendrait à cet ordre l'instruction ,,secondaire et les établissements préparatoires philosophiques.''

Il faut reconnaître, d'ailleurs, qu'avec leur profonde habileté, les Jésuites ne négligent aucun moyen de se créer d'utiles auxiliaires dans toutes les classes, et qu'ils se servent surtout avec une merveilleuse adresse, de l'intermédiaire des couvents de femme, pour arriver à leur but. Ce fait nous paraît constaté jusqu'à l'évidence, dans le document ci-après, que nous recommandons particulièrement à l'attention du lecteur. — Dans les premiers jours du mois de septembre 1844, M. Robinet, membre du conseil municipal de Paris, lut dans une des séances de ce conseil un rapport où l'on remarquait les passages suivants:

,,Il nous est impossible, Messieurs, en vous rendant compte de notre mission, de ne pas vous faire part des impressions que nous avons resssenties plusieurs fois. Nous avons visité tous les établissements avec un soin minutieux. La plupart nous ont inspiré une vive reconnaissance pour les personnes dévouées qui consacrent leur temps, leur fortune à ces oeuvres de bienfaisance qui imposent des devoirs souvent si pénibles.

,,Mais aussi nous avons cru entrevoir, dans quelques autres, des traces de cet esprit envahissant qui préoccupe vivement le pays depuis quelque temps et le force à se tenir sur ses gardes. Nous avons été étonnés de voir la même influence qui s'adresse, du haut de la chaire et jusque dans les mandements épiscopaux, aux hommes du monde pour les enrôler sous une bannière équivoque, jeter ses filets sur toutes les classes de la société, et sur les hommes de tous les âges.

,,Pendant qu'on cherche à s'emparer de nos enfans dans les

enseignent en Italie, que non seulement les âmes de purgatoire sont *aidées* par les prières et par les

---

collèges, déjà des congrégations, excessivement humbles d'abord, ont ouvert à des prix infimes des pensionnats pour la classe ouvrière aisée. D'un autre côté des ateliers d'apprentissage sur une grande échelle, dirigés par des congrégations, saisissent les jeunes ouvriers. Ceux qui leur échappent dans ces maisons sont pris le soir et le dimanche dans d'autres lieux qui s'ouvrent comme par enchantement dans tous les quartiers. Des congrégations d'hommes et de femmes arrivent de tous les points de la France à Paris pour travailler à ce grand oeuvre qui semble conduit par une main invisible mais puissante. Enfin, on n'oublie rien; et des soeurs Ursulines de Dijon, des soeurs de la charité chrétienne de Nancy, arrivent à Paris, mandées par un vicaire de Notre-Dame, ou commissionnées par des évêques bien connus par l'exagération de leur zèle, pour se charger d'une mission négligée jusque là. Ces dames auront à recevoir et à placer *les domestiques des deux sexes*, et comme accessoire, les maîtresses et sous-maîtresses, des ouvrières en tout genre, des dames de confiance pour les grandes maisons, pour la comptabilité et la tenue des livres, l'administration et la direction dans les magasins et les établissemens industriels, et en général à se charger de tous les placements de femmes dont peut s'occuper *la charité chrétienne.*"

Attendez, il y a encore quelque chose:

„La maison présente aussi une retraite sûre aux jeunes personnes et aux dames qui, arrivant de province, soit pour placement, soit pour affaires, ne peuvent convenablement se mettre dans un hôtel."

Puis en note:

„La maison place aussi les concierges et les apprentis de tous les états.

„L'établissement reçoit des pensionnaires à des conditions très-modérées."

Il est évident que c'est par modestie que les dames Ursulines ont omis d'autres personnes qu'elles doivent aussi parfaitement connaître.

Enfin nous vous signalons, Messieurs, cette dernière note:

„Les Ursulines reçoivent volontiers, pour les employer dans

messes des prêtres, mais encore que par ce même moyen elles acquièrent la faculté *d'aider* les personnes

---

leurs établissements, selon leur aptitude, les sujets peu aisés qui ont de la piété et une vertu solide. MM. les ecclésiastiques qui connaîtraient de telles personnes, qui désirent vivre dans une communauté, soit comme soeurs, si elles ont de la vocation, soit seulement comme aggrégées internes, sont priés de les adresser à Mme la Supérieure, qui les occupera dans l'enseignement, si elles ont de l'instruction, ou dans d'autres oeuvres, si elles n'ont pas fait d'études.

,,La supérieure de la maison ne perd pas de vue les sujets quand ils sont placés. Sa sollicitude les suit dans la capitale. Elle les invite à venir la voir de temps en temps, et, s'ils sont fidèles, ils trouvent dans ces relations un préservatif dans les dangers et des conseils dans leurs difficultés. Elle leur tient lieu de mère, les dirige et les protège comme ses enfants. Elle veille à ce qu'ils soient toujours à même de remplir leurs devoirs religieux. *Si elle apprend que certaines maisons ne remplissent pas les promesses qu'elles ont faites en demandant des sujets à l'établissement, elle fait aussitôt sortir ceux qu'elle a donnés et les place ailleurs.*"

,,Vous voyez que rien n'échappe à cette nomenclature, et que tout le monde y trouve sa place: couvent, maison de refuge, communauté enseignante et communauté charitable; pensionnat, hôtel garni, table d'hôte, maison de placement pour toute espèce de profession et d'état, d'emploi et de place!"

,,Laissons faire les Ursulines, Messieurs, et bientôt nous serons tellement circonvenus que nous ne pourrons plus faire un geste sans leur permission et sans qu'elles en soient instruites."

,,Nous pensons que ces détails suffisent pour signaler les dangers qui nous menacent. Sont-ils moins grands que ceux qui résultent des principes subversifs répandus par quelques associations politiques? je ne le pense pas; car ceux-ci ne s'adressent qu'aux hommes faits: ils n'ont point entrepris de façonner à leur usage toute une génération."

Sur ce rapport, le conseil municipal a pris la délibération suivante:

,,Considérant qu'il importe de maintenir dans les prescriptions

encore vivantes dans leurs entreprises, et dans leurs besoins. Si l'on a quelque procès, ou quelque mau-

---

de la loi sur les congrégations religieuses, ceux de ces établissements qui ne s'y seraient pas conformés, et d'empêcher qu'à l'abri d'une association laïque de quelques personnes, il se forme de nouvelles congrégations religieuses, où que des congrégations religieuses existantes créent de nouveaux établissements non autorisés;

,,Considérant qu'il est indispensable de faire surveiller administrativement toute maison destinée à recevoir une réunion d'individus, et qui ne rentre pas par sa nature dans la surveillance de l'université, des comités locaux, ou de la police ordinaire;

Délibère: ,,Mr. le préfet est invité à s'assurer si les divers établissemens charitables qui sollicitent des subventions de la ville de Paris, ont rempli les formalités exigées par la loi du 24 mars 1825, et notamment son article 3.

,,Mr. le préfet est invité à faire rechercher les moyens d'exercer une surveillance devenue indispensable sur les établissements qui, en raison de leur nature, échapperaient aujourd'hui aux moyens de surveillance prescrits par les lois et réglements relatifs aux établissements universitaires, industriels ou religieux, notamment l'établissement des sœurs Ursulines, rue chanoinesse, et la maison de Notre-Dame-Auxiliatrice, rue du faubourg Saint-Jacques.

,,Considérant que l'établissement des soeurs Ursulines pour le placement des femmes à gages est une spéculation; que l'intervention des religieuses dans une pareille entreprise est plus que singulière; qu'on voit assez dans quel intérêt on cherche à s'insinuer dans l'intérieur des familles et à s'informer de leurs affaires, de leurs opinions et même de leurs secrets; que des établissements de ce genre, dans lesquels on trouve, suivant le prospectus lui-même, un couvent, une communauté enseignante et charitable, un hôtel garni, une pension bourgeoise, un bureau de placement pour les deux sexes, et pour toute espèce d'emploi, un bureau de placement pour les apprentis, &c. &c., ne sauraient sans danger être dispensés de la surveillance de l'administration, qu'il est urgent de mettre un frein à ce débordement d'inconvenances et d'illégalités, &c. &c.''

vaise affaire, ou que l'on prétende arriver à quelque charge ou dignité, le plus sûr moyen pour réussir, est, suivant l'avis des prêtres, d'avoir recours à ces âmes souffrantes, et de leur faire dire des messes. Alors par reconnoissance elles applanissent toutes les difficultés, elles disposent l'esprit des juges, et font gagner l'amitié des grands. Si quelqu'un va en voyage, il n'y a rien de plus commun en Italie que de lui dire: Allez, que la Sainte Vierge, Saint Antoine de Padoue et les âmes du purgatoire vous accompagnent partout, et vous délivrent de tous dangers. Cependant quelle apparence y a-t-il que ces pauvres âmes qui ne peuvent pas s'aider elles-mèmes, puissent aider les autres? J'ai vu des femmes de mauvaise vie venir effrontément dans les sacristies demander qu'on leur dise des messes pour les âmes du purgatoire, afin de recouvrer la grâce de leurs amans, et de faire de nouvelles conquêtes. Elles ne sont pas mieux instruites que cela; et d'ailleurs le pouvoir des âmes du purgatoire est estimé si étendu et si général, qu'elles croyent pouvoir obtenir de Dieu, par leur moyen, même des choses illicites. Qui entretient donc une si coupable ignorance? Ce sont les prêtres et les moines, et leur motif n'est autre que le plus sordide intérêt. Ils s'accordent tous par-

---

On comprend parfaitement qu'avec tous les moyens que prennent les religieuses Ursulines pour attirer dans leur maison tant de personnes de conditions si variées, et pour introduire, sous le titre de domestiques, commis, secrétaires, &c. &c., leurs affidés dans le sein des familles, ces bonnes sœurs ont la possibilité d'établir au milieu de toutes les classes de la société, l'espionnage le plus actif et le mieux organisé qui fût jamais .... Maintenant, si on demande au profit de qui cet espionnage s'exerce? je dirai que c'est à ceux-là qui doivent en recueillir les fruits, qu'il appartient de nous répondre.

faitement bien dans la doctrine du purgatoire; mais s'il s'agit de partager de l'argent destiné pour les prières, la rapacité les divise, et ils ne peuvent plus s'entendre.

Un noble Vénitien racontoit un jour dans une compagnie où j'étois, le divertissement qu'il avoit pris à cette occasion. Il avoit été nommé exécuteur d'un testament, et tuteur d'une pupille. La dame qui étoit morte avoit laissé de l'argent pour faire dire deux mille messes pour le repos de son âme. Les religieux et les prêtres ne manquent jamais de savoir, par le moyen de leurs émissaires, lorsqu'une personne de qualité meurt, afin de se prévenir les uns les autres s'ils peuvent, et se faire donner les messes. Les Jésuites, comme les plus habiles, vinrent les premiers se présenter au noble Vénitien; et suivant leur coutume, ils se mirent à faire leur propre éloge, disant qu'il n'y avoit point de religieux dans l'église de Dieu, qui célébrassent les messes avec plus de modestie et de dévotion qu'eux; et que le grand zèle qu'ils portoient pour la prompte délivrance de l'âme de la défunte, les portoit à lui venir demander d'acquitter les deux mille messes laissées par son testament. Ils ajoutèrent que c'étoit une honte de voir les autres religieux et prêtres séculiers dépêcher les messes avec tant de précipitation, qu'une messe ne duroit pas plus d'un demi-quart d'heure; et que de cette manière Dieu étoit plus déshonoré que bien servi. Le noble Vénitien leur répondit qu'il étoit bien aise de voir le grand zèle qu'ils avoient pour l'âme de sa parente, quoiqu'il ne fût pas si fort persuadé de l'indévotion des autres ecclésiastiques qu'ils le lui vouloient donner à entendre; qu'ils pouvoient dire des messes pour la défunte; et que bien qu'il sçût qu'il n'étoit pas permis aux séculiers, selon leurs constitutions, de re-

cevoir le moindre argent pour les messes, cependant pour ne les pas entièrement refuser, il leur donneroit de l'argent pour en dire cinquante. Les Jésuites, très-fâchés de n'avoir pas attrapé les deux mille, se retirèrent. Les sacristains des pères Dominicains furent introduits ensuite. Ils représentèrent qu'ils avoient dans leurs églises de Castello, de S. Gian et Paolo plusieurs autels privilégiés (ce sont des autels auxquels les papes ont attaché tant d'indulgences, que lorsqu'on y dit seulement une messe pour une âme du purgatoire, on croit qu'elle est infailliblement délivrée). Ils représentèrent de plus, que les autres religieux ne faisoient point difficulté de faire chanter une grande messe, qu'ils faisoient valoir pour cent messes basses; mais que pour eux ils promettoient de les dire toutes, et que de plus, pour obliger davantage la défunte, ils en feroient dire plusieurs sur le grand autel privilégié de leur chapelle du saint rosaire. Le noble Vénitien sans s'arrêter à tout ce qu'ils disoient, ne les traita pas mieux que les Jésuites. Il leur accorda quelques messes, et les renvoya. Un très-grand nombre de sacristains, d'autres maisons religieuses, suivirent les uns après les autres, tous pour demander les deux mille messes. A les entendre parler, ils étoient tous plus saints que les autres, lesquels, selon eux, étoient des gens sans conscience, qui mangeoient l'argent des messes, sans satisfaire aux obligations. Le Vénitien leur donna à tous néanmoins un fort bon nombre de messes. Il en restoit encore cinq cents. Il envoya sur le soir un de ses valets à la place de S. Marc, pour avertir les prêtres séculiers, qui s'y promènent ordinairement dans l'intention de s'informer où ils pourront trouver de l'argent pour leurs messes, que, le lendemain matin,

son maître se trouveroit à la place pour distribuer des messes. Il ne manqua pas d'y aller avec 500 billets; car c'est la manière de donner les messes en Italie; on donne un billet, après quoi il faut aller dire la messe, s'écrire sur le livre de la sacristie, et reporter ensuite le même billet à celui qui l'a donné pour recevoir l'argent. Le noble Vénitien monta ensuite aux procuraties de S. Marc, qui sont des bâtimens qui entourent la place de S. Marc, et là il prit plaisir de leur jeter des billets du haut des fenêtres en bas. Il y avoit bien là 3 ou 4 cents prêtres qui attendoient. Sitôt qu'ils virent voler les billets, ils se mirent en devoir d'en attraper chacun le plus qu'il pourroit. Ils s'entrepoussoient, ils s'entrejetoient dans la boue. Ils se battoient, s'arrachoient les cheveux, et se déchiroient leurs rabats et leurs soutanes, pendant qu'une foule de peuple les regardoit faire, et rioit.

L'on ne sauroit mieux se figurer toute cette action, qu'en se représentant une populace, à qui on jette quelques pièces de monnaie, comme j'ai vu ici que quelques personnes de qualité le faisoient aux jours de certaines solemnités. C'étoit là justement ce qui se passoit parmi ces bons prêtres de l'église romaine. Comme plusieurs d'entr'eux avoient laissé tomber leurs manteaux et leurs chapeaux dans la foule, quelques autres plus adroits et qui aimoient mieux avoir un chapeau ou manteau qu'un billet, les ramassoient, et se les étant mis par dessus les leurs, s'en alloient avec deux manteaux. Les billets ayant été ainsi distribués, ou plutôt le sort les ayant partagés, ces bons prêtres s'en allèrent chacun de leur côté dire leurs messes.*)

*) Il se peut que les choses se passent ainsi que le raconte M. d'Émiliane; mais la honte de ce scandale tombe bien moins,

Vous trouverez peut-être étrange, Monsieur, le récit que nous fit ce noble Vénitien; cependant vous devez le croire dans toutes ses parties. Les prêtres et les moines ne font qu'un, lorsque l'intérêt commun les unit ensemble, et ils sont tous les uns contre les autres, lorsque le moindre intérêt les partage.

Pour ce qui est de ces prêtres qui se battoient dans la place pour attraper des billets, ce n'est pas une chose nouvelle en Italie; je l'ai vu de mes propres yeux plus de cent fois. Ils font bien plus, car dans les sacristies, étant revêtus des ornemens sacerdotaux, ils se disputent quelquefois pour aller dire la messe les uns avant les autres, et se disent des injures grossières. Les Italiens les excusent en cela, avec beaucoup de bonté, ou plutôt avec trop d'indulgence: Que voulez-vous, disent-ils, ce sont de pauvres prêtres qui vivent de leur messes, et qui n'ont rien autre chose: quand cela leur manque, tout leur manque, ils font donc bien de s'efforcer de les avoir. Cependant je m'étonne que les évêques n'y veillent pas un peu, et surtout qu'ils ordonnent tant de prêtres sans les pourvoir de bénéfices. Il n'y a rien de plus scandaleux dans un clergé, que de voir ceux qui en sont membres, être obligés par la nécessité, à faire des actions basses et indignes de leur caractère. Ce déshonneur doit rejaillir avec raison sur les chefs; et il met évi-

---

à mon avis, sur les prêtres, que sur les seigneurs qui ne craignent pas d'humilier et de rabaisser des personnes dont le caractère sacré devrait leur inspirer plus de respect. Ceci d'ailleurs ne nous semble guères d'accord avec l'excessive dévotion que l'auteur attribue aux Italiens, et je crains beaucoup que le narrateur n'ait un peu forcé les couleurs de son tableau.

demment au jour, ou leur négligence, ou leur peu de charité.

Je reviens à nos confréries. Il n'y a point de si petit village en Italie où il n'y ait une confrérie pour les âmes du purgatoire, et pour le moins une vingtaine de prêtres qui vivent dessus fort à leur aise. Outre l'argent de leurs messes, qui ne leur manque pas, ils ont encore des gens qui vont par les maisons et par les rues avec des boîtes, et demandent à tous ceux qu'ils rencontrent, avec beaucoup d'importunité, qu'on leur donne de l'argent pour les âmes du purgatoire. Les prêtres partagent ensuite entre eux ce qu'ils ont dans la boîte. Dans plusieurs endroits d'Italie, particulièrement dans les grandes villes, pour avoir un revenu fixe, ils donnent la dévotion à ferme à quelqu'un, ainsi que je l'ai vu à Milan dans cette fameuse confrérie des âmes du purgatoire, érigée dans l'église de S. Jean de *Casâ-Rottâ.* Je crois que le fermier, qui est un séculier, donne quatre mille écus tous les ans aux prêtres de cette église; et il fait son profit du reste. Il tient pour cet effet plus de quarante porteurs de boîtes, qui sont tous habillés de blanc, et portent sur leurs petits manteaux les armes de la confrérie, pour les distinguer. Ils leur donnent à chacun la valeur de treize sols par jour, et ils doivent courir par toutes les rues de la ville avec leurs boîtes, pour demander de l'argent pour les âmes du purgatoire. Ce sont des gens choisis, rusés et habiles dans leur métier de demander. Ils sont quelquefois si importuns et si impertinens, qu'ils suivent la longueur de deux ou trois rues une personne sans la quitter, afin de l'obliger par leurs importunités à leur donner. Il y a du danger de les rudoyer; car ils ont la malice de dire,

qu'ils voyent bien que vous méprisez les âmes de purgatoire; et ils pourroient bien vous susciter quelque mauvaise affaire avec l'inquisition. Le fermier des âmes du purgatoire a toutes les clefs de ces boîtes, et les porteurs sont obligés une ou deux fois la semaine, de les apporter. Quand ils les apportent bien pleines, on leur donne quelque chose davantage que leur paye ordinaire, afin de les encourager à bien faire la quête. De pareilles boîtes se trouvent aussi dans toutes les hôtelleries, auberges, cabarets, tavernes et autres lieux publics. Ceux qui ont voyagé en Italie savent que l'hôte apporte ordinairement, à la fin du repas, la boîte des âmes du purgatoire, afin de prier les voyageurs de mettre quelque chose dedans. Au temps de la récolte des fruits, les fermiers du purgatoire ont des gens qui vont à la campagne, pour faire la quête pour les âmes. Ils ont de grands chariots, et demandent de tout ce que l'on a recueilli, du bled, du vin, du bois, du ris, du chanvre, jusques à des oeufs et des poules. Comme ces pauvres gens de la campagne sont extrêmement simples et ignorans, ceux-ci qui sont fins et rusés, leur donnent à entendre tout ce qu'ils veulent, et abusent indignement de leur crédulité. J'entendis une fois une pauvre paysanne qui donnoit du chanvre, et qui disoit qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir pas en donner suffisamment pour faire une grande chemise. Un des quêteurs lui dit, qu'on en feroit une petite pour une petite âme du purgatoire. Ils rioient en arrière de la simplicité de cette bonne femme; mais pas un d'eux n'avoit la charité de l'instruire. L'ignorance dans l'église romaine passe pour simplicité, et c'est à cette simplicité ignorante qu'ils attribuent cette béatitude de l'évangile: *bienheureux sont les pauvres d'esprit.*

Cependant il me semble que cette pauvreté d'esprit se doit entendre d'une simplicité sans malice, mais sans gnorance, et d'un esprit candide et ouvert, où il n'y a ni duplicité ni fourberie; ou bien aussi de la simplicite de ceux qui n'ayant pas le coeur attaché aux richesses de ce monde, sont véritablement amateurs de la pauvreté évangelique. Mais, pour dire la vérité, il est sûr que l'ignorance est plus profitable aux prêtres et aux moines de l'église romaine. Plus les gens sont idiots, et plus il leur est facile de les tromper, et de tirer de l'argent de leurs mains.

Voilà, Monsieur, une partie de ce que j'ai observé sur l'usage qui se fait de la doctrine du purgatoire en Italie. Il me reste encore à dire un mot des peintures de ce purgatoire, avant que de fermer ma lettre.

Il n'y a point d'église, ou de chapelle en Italie, où il n'y ait quelque grand tableau qui représente le purgatoire. Les âmes y sont représentées sous la forme de corps nuds de jeunes hommes, et de jeunes femmes, avec quelques flammes qui les environnent. Ces flammes ne brûlent pas: mais je doute fort que ces nudités indécentes n'allument des incendies dans les coeurs. Un Italien ayant fait peindre sa dame dans les flammes du purgatoire, où il l'avoit fait mettre, parce qu'elle lui avoit refusé quelques faveurs, fit écrire ces deux lignes au bas du tableau:

S'e cosi piacevole di veder la in purgatorio,
Che cosa sarebbe di veder la nel cielo?

Sa pensée pouvoit se traduire ainsi: „si c'est une chose si agréable de la voir en purgatoire où les flammes couvrent quelque partie de son corps, quel plaisir n'auroit-on pas à la voir dans un ciel où elle n'auroit rien qui la cachât?“ C'est là la manière de représenter

dans l'église de Rome le jugement universel, ou les âmes bienheureuses en paradis. Ils posent publiquement ces tableaux-là sur les autels, et le peuple les a devant les yeux quand il entend la messe. Je sais qu'ils disent, que c'est pour imprimer davantage dans l'imagination ces grandes vérités du christianisme. Comme si des chrétiens devoient se laisser conduire par l'imagination, plutôt que par la raison. Ils veulent qu'on soumette sa raison en toutes choses, et n'épargnent rien pour fortifier l'imagination. C'est le contraire chez les protestans, qui négligent les choses matérielles qui frappent si fort les sens, pour adorer Dieu en esprit et en vérité, et lui rendre un culte raisonnable.

Ils pratiquent en Italie, avec leurs tableaux, une chose qui fait horreur. Quand ils conduisent un pauvre criminel au supplice, il a toujours deux prêtres à ses côtés, qui lui tiennent un tableau du purgatoire devant les yeux. Ils montent même sur l'échelle et sur l'échafaud avec lui, pour lui tenir le tableau jusqu'à ce que l'exécution ait eu lieu, et ne lui parlent point d'autre chose. N'est-ce pas là, en vérité, redoubler l'effroi de ces pauvres gens que la mort épouvante déjà si fort? La même chose se pratique envers tous les agonisans. On leur met au pied de leur lit un tableau du purgatoire, entre deux cierges allumés, pour le faire paroître avec plus d'éclat, et on exhorte le malade à avoir toujours les yeux dessus. Quelques-uns sont obligés de prier qu'on leur parle de la bonté et de la miséricorde de Dieu, parce qu'ils sont déjà assez épouvantés de sa justice. Mais c'est la plupart du temps en vain. Car les prêtres sont si accoutumés à leurs récits du purgatoire, qu'ils y retombent tout aussitôt

d'eux-mêmes, et ne sauroient parler d'autre chose. Pour moi, je crois qu'après avoir parlé à un malade de la justice de Dieu à punir le péché dans l'autre monde, par les peines éternelles de l'enfer, afin de lui faire sérieusement penser aux affaires de sa conscience, il est nécessaire de lui parler aussi des miséricordes du seigneur pour relever son espérance et enflammer sa charité. Nous craignons Dieu, parce qu'il est juste à punir: mais nous l'aimons, parce qu'il est bon à pardonner; et il vaut mieux sans doute que les derniers momens de la vie d'un chrétien soient employés à l'aimer, qu'à être si fort effrayé de ses jugemens. Encore une fois, la doctrine du purgatoire n'a pas tant été inventée pour le bien des mourans et des morts, que pour celui des vivans. Il me resteroit à parler du principal moyen dont ils se servent pour établir et maintenir leur doctrine du purgatoire, moyen qui consiste à la prêcher avec un zèle incomparable. Je me souviens aussi que je vous ai promis au commencement de cette lettre, de vous écrire sur la manière de prêcher en Italie: mais comme ma lettre est déjà fort étendue, je réserverai ce sujet pour une prochaine occasion.

SIXIÈME LETTRE.

Du déplorable abus qui se fait de la prédication en Italie, etc.

Vous savez, Monsieur, que ce qui soutient l'église, et qui en est comme l'âme et la vie, ce sont les sacremens et la parole de Dieu. C'est pourquoi il est de la dernière importance que ces deux choses y soient fidèlement et décemment administrées. Ce fut là le motif qui me porta à examiner particulièrement la pratique de l'église romaine sur ces deux points. Je ne crus pas pouvoir trouver un lieu plus favorable pour mon dessein que cette grande ville de Rome, qui se vante, non-seulement de renfermer dans son sein la principale église du monde, mais encore qui s'attribue le nom de sainte, *Roma Sancta*. Pour ce qui est de l'administration des sacremens, je ne puis pas nier qu'elle ne s'y fasse avec beaucoup d'ordre et de solennité, et même avec des cérémonies qui touchent à la superstition. Je devrois ici vous parler de celles qui s'observent dans la consécration des prêtres, dans celles de l'eucharistie, et des pompeuses préparations pour la pâque qui se font la semaine sainte, et attirent par leur éclat et leur majesté une infinité

d'étrangers, qui se rendent à Rome de toutes parts, sur la fin du carême, pour en être spectateurs. On dit ordinairement, que pour passer son temps agréablement en Italie, il faut se trouver pendant le carnaval et l'ascension à Venise; l'octave du s. sacrement à Bologne; et la semaine sainte à Rome. Ce seroit encore ici le lieu de vous parler d'une foule de pratiques bizarres qu'on y observe à certaines fêtes de l'année, comme à noël, à l'ascension, et à la pentecôte: mais comme cela nous entraîneroit trop loin, je les passerai présentement sous silence, pour m'arrêter au point le plus considérable, dont j'ai particulièrement résolu de vous entretenir, savoir: l'usage qui se fait à Rome de la prédication. Autant il y a de superstition et d'excès dans la pompeuse administration des sacremens, autant y a-t-il de défaut, de négligence et de mauvaise foi dans la dispensation de la parole. Pendant l'espace de sept ans que j'ai demeuré en Italie, dans toutes les villes où je me suis trouvé, les avents et les carêmes, j'ai été à une infinité de sermons; mais je n'ai jamais vu ou su qu'aucun curé ou prêtre séculier ait prêché, excepté une fois un chanoine à S. Jean de Latran, et un cardinal le jour de pâques dans la cathédrale de Milan. De sorte que si la parole de Dieu a souffert de la décadence, et en souffre encore considérablement tous les jours, on n'en doit pas accuser les prêtres séculiers d'Italie, qui ne prêchent point du tout, ou qui sont la plupart du temps si ignorans qu'ils ne le sauroient faire: mais la faute en doit être uniquement rejetée sur les moines, et autres religieux qui en exercent l'office. Ils se sont d'ailleurs si absolument mis en possession de ce ministère, qu'ils ne souffriroient pas qu'un prêtre séculier prêchât dans sa

propre église; et si quelqu'un entreprenoit de le faire, et qu'ils ne pussent pas le supplanter, ils employeroient malicieusement toutes sortes de moyens pour le noircir dans l'esprit du peuple, et lui faire perdre son crédit et sa réputation. Il est vrai d'autre part, que les curés, amateurs d'une vie douce et tranquille, ne se mettent pas beaucoup en peine de réclamer leur droit à la chaire. Ils disent eux-mêmes hautement, que c'est le fait des moines de prêcher, parce que n'étant point engagés par leur profession dans les affaires et les embarras du monde, ils peuvent trouver dans leurs monastères le temps d'étudier, et d'apprendre leurs sermons; mais que pour eux, étant continuellement occupés à l'administration des sacremens, aux confessions, et aux enterremens, ils n'ont pas le loisir de se livrer à la prédication. De sorte qu'on voit fort peu de discussions sur cette matière.

Étant à Rome, j'allois fort souvent à la Minerve pour entendre les sermons des pères Dominicains. On les appelle aussi frères prêcheurs, parce que dans la division des grâces et des dons du S. Esprit que les moines ont faites entr'eux, ceux-ci ont pris hardiment le don de la prédication. Mais on voit bien que ç'a été une usurpation faite sans l'aveu du S. Esprit; car je n'ai guères vu de moines réussir plus mal qu'eux dans ce ministère. Dieu ne veut pas que l'on tranche en maître dans ce qu'il n'appartient qu'à lui seul de donner. Les Jésuites ont pris le don des langues, et le privilège d'enseigner la jeunesse. Cependant l'expérience fait voir qu'ils ne sont pas plus savants que les autres, et que les écoliers qui ont étudié dans les universités sous d'autres maîtres, sont incomparablement mieux fondés en doctrine que ceux qui ont été

élevés par les Jésuites*). Les moines de S. Benoit ont pris pour règles la retraite et le silence; mais on ne voit point de gens battre plus qu'eux le pavé des villes et de la campagne.

C'étoit donc un de ces vieux frères Dominicains

---

*) Ce passage nous rappelle encore cette fameuse question de *la liberté d'enseignement,* sur laquelle nous nous sommes déjà expliqué dans l'introduction, et dans plusieurs notes de ce volume; pour en finir avec elle, nous dirons que les Jésuites ayant employé, pour réussir, non seulement la prédication, mais les pétitions et les pamphlets, nouveau genre d'arguments inventé par le régime constitutionnel, — au milieu de ce débordement de réclamations, et de déclamations plus ou moins édifiantes, — on a remarqué comme un heureux contraste et comme un modèle à suivre la lettre pleine de sagesse adressée par le vénérable de la Tour d'Auvergne, Cardinal, Évêque d'Arras, aux curés de son diocèse. Voici cette lettre:

Arras, 14 janvier 1844.

,,Je suis informé, Monsieur le Curé, qu'on présente au clergé de mon diocèse une pétition à signer concernant la liberté d'enseignement. Je connais la destination de cette pétition; elle doit être adressée aux chambres. Je vous conjure, Monsieur le Curé, de ne signer aucune pétition collective. Le clergé ne peut trop rester étranger à des mesures que la véritable sagesse ne dicte point, et qu'une judicieuse discrétion pourrait blâmer.

,,Je vous préviens du reste, Monsieur le Curé, que je veille pour mon diocèse sur les intérêts qu'on veut ainsi soutenir; je suis en instance auprès du gouvernement pour cet objet, que je regarde comme très-important et même très-grave. J'ai la confiance que vous reposant sur la sollicitude de votre évêque, vous vous abandonnerez entièrement à lui pour la défense d'une cause qui ne l'intéresse pas moins que vous.

,,Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de toute mon affection, inséparable de l'estime sincère que je vous ai vouée.

Ch. Cardinal de la Tour d'Auvergne, Évêque d'Arras.''

— Voyez ci-dessus l'introduction pages 14 et suiv. — Et la note 2ème de la 5ème lettre, page 228.

qui prêchoit à la Minerve; mais il le faisoit, en vérité, d'une manière indigne. Tout ce qu'il avoit de particulier, c'est que bien qu'il fût fort vieux, il étoit tout-à-fait bouffon, et faisoit rire ses auditeurs à gorge déployée. Il se promenoit dans sa chaire (car en Italie elles sont extrêmement longues et larges) il frappoit des pieds et des mains; il rouloit les yeux dans la tête, et faisoit cent gestes ridicules. Je vous rapporterai ici un fragment d'un de ses sermons dont je me souviens, afin que par cet échantillon vous puissiez juger du reste. Il vouloit faire une application morale de l'histoire qui est rapportée dans le livre de la Genèse au chapitre XXI, lorsque Abraham chassa sa servante Agar hors de sa maison. Il commença en ces termes: „Messieurs, dit-il, suivez-moi, et venez vous promener avec moi dans l'écriture sainte.“ Alors faisant trois pas dans la chaire ayant une main à son côté, il s'arrêta tout court au quatrième, et comme un homme qui, dans une affreuse solitude, verroit de loin venir une femme, il s'arrêta fort long-temps sans rien dire, et regardant fort attentivement jusqu'à ce que l'objet fût plus proche, il commença à dire: „Qui est-ce que je vois? N'est-ce pas là une femme?“ Et restant encore un grand espace de temps, il dit: „Oh Dieu! il me semble que c'est Agar, la servante d'Abraham! Oui, c'est elle-même. Holà ma bonne amie! Dieu vous garde! Que faites-vous ici toute seule dans un désert si écarté et si épouvantable?“ Faisant ensuite comme s'il l'eût regardée depuis les pieds jusqu'à la tête: „Elle n'a pas volé son maître, reprit-il, comme le font beaucoup de nos servantes; car elle est dans un fort pauvre équipage. Dis-moi, Agar, d'où vient donc que tu as laissé ton maître?“ Ici faisant

dire à Agar tout éplorée, que c'étoit à cause de la jalousie de sa maîtresse; il répartit en riant: „vraiment, voilà bien de quoi! N'y a-t-il que cela? Voilà qui est plaisant! Madame Sarah chasse sa servante, parce qu'elle est jalouse! Viens, Agar, viens avec moi, je veux aller de ce pas parler à ton maître.“ Faisant après cela sept ou huit tours dans la chaire en grommelant: „Sarah chasse sa servante, parce qu'elle est jalouse, voilà de belles raisons!“ il s'arrêta, et frappant deux grands coups sur la chaire: „holà, holà, dit-il, à la porte: qu'on me fasse parler à Abraham.“ Puis faisant une grande révérence comme s'il eût vu Abraham, il lui dit: „Abraham, pourquoi avez-vous mis Agar votre servante dehors? Elle dit que c'est parce que votre femme est jalouse d'elle.“ Faisant ici parler Abraham, Abraham lui répondit: „Si j'ai chassé ma servante, j'en ai eu l'ordre de Dieu, et je ne suis pas obligé de vous en rendre raison. Et puis Agar ne vous a pas tout dit. Ce n'est pas pour la jalousie seulement; mais c'est qu'elle a un petit garçon qui est extrêmement méchant. Il bat celui que j'ai eu de ma femme. Ils se harcèlent continuellement l'un l'autre: ils s'entr'arrachent les cheveux: ils crient et font un bruit insupportable dans le logis. Ma femme en a parlé plusieurs fois avec douceur à sa servante; mais Agar est devenue trop impertinente. Elle répond arrogamment, et elle m'a obligé, pour conserver la paix dans mon logis, de la mettre dehors.“ Ici le vieux père Dominicain roulant les yeux dans la tête, ridant son front, comme s'il eût été dans une violente colère contre Agar: „Agar, dit-il, tu ne me disois pas le plus fin. Tu fais comme nos servantes de Rome, quand elles sortent d'un logis, ce n'est jamais leur

faute; c'est que leurs maîtresses sont d'une fâcheuse humeur, elles sont capricieuses, elles sont jalouses. Mais à ce que je vois, c'est que tu voulois faire la maîtresse. Il y avoit à ton occasion du bruit au logis. Je savois bien que la jalousie n'étoit pas une raison suffisante pour renvoyer une bonne servante; car autrement toutes nos dames romaines, qui sont extrêmement jalouses, n'en pourroient jamais garder une. Mais il faut de plus que cette jalousie cause de la dispute et du bruit dans la maison, entre le mari et la femme, ou entre les enfans, et alors je suis de l'avis d'Abraham; il faut chasser la servante: *Ejice ancillam et filium ejus.*"

Le père, après avoir bien fait le bouffon sur cette histoire de la bible, passa à une autre qu'il traita de la même manière; faisant éclater de rire tout son auditoire. Après quoi, il tomba sur la dévotion commune à leur ordre, qui est le rosaire. Car ils font venir cet article à propos de toutes sortes de sujets. Il paroît que c'étoit là une bonne manière de prêcher, car l'église étoit pleine de monde. Les Italiens aiment fort les sermons qui font rire. C'est ce qui fait que la plupart des prédicateurs s'appliquent au style bouffon et burlesque.

Les Jésuites ont une autre manière de prêcher, que je pourrois appeller poétique. Comme ils ont passé leur jeunesse à enseigner les humanités dans leurs collèges, ils ont la tête remplie des métamorphoses d'Ovide et des fables d'Ésope, et tous leurs sermons en sont farcis. S'ils parlent de l'incarnation du verbe, ils croiroient n'avoir rien dit qui vaille, s'ils ne disoient que le divin Prométhée a apporté le feu du ciel sur la terre; c'est à dire a uni personnellement

la divinité avec l'humanité. Ils citent une infinité de passages tirés des auteurs profanes et des poètes, comme de Cicéron, de Virgile, d'Horace, de Martial etc. J'en ai entendu qui ont cité les comédies de Térence et d'Ovide de *arte amandi.* Mais fort rarement les entend-on citer les Pères, et encore plus rarement l'écriture sainte. Le grand commerce qu'ils ont dans le monde avec les personnes de qualité, fait que leurs mots sont extrêmement bien choisis, leur discours net et poli, quoique la solidité y manque fort souvent. Leur geste est assez correct et leur déclamation n'est pas mauvaise. Pour donner plus de crédit à leur ordre, qui est déjà si puissant, ils citent fort souvent le livre des exercices de leur fondateur S. Ignace. C'est un assez pauvre livre; encore dit-on qu'il le déroba lorsqu'il étoit frère convers dans l'abbaye des Bénédictins du Mont Serra. Les Capucins ont une autre façon de prêcher. Leur style est stoïque, emphatique et fulminant. Ils ne prêchent ordinairement que sur des choses terribles, comme la mort, le jugement dernier, le purgatoire et l'enfer. Ils remplissent l'air d'exclamations, frappent des mains et des pieds dans la chaire, se prennent par leur grande barbe, et crient avec un ton de voix qui effraye tout le monde. Enfin presque tous les religieux ont une manière différente de prêcher, et s'appuient presque tous sur des théologiens différens, qui sont divisés d'opinions entr'eux. Les Cordeliers ont leur Scot et S. Bonaventure; les Dominicains S. Thomas; les Jésuites leur Suarez, et ainsi des autres. Pour ce qui est de l'ordre des parties du sermon, c'est le même par toute l'Italie. Ils commencent tous par la salutation angélique ou Ave Maria. Ce n'est pas par l'invo-

cation du père céleste, ni par celle du Saint Esprit, qui sont néanmoins les meilleures, ou plutôt les seules et uniquement nécessaires. Après l'invocation de la Vierge, ils prononcent leur texte, qui est ordinairement un texte tiré de l'écriture, et quelquefois un verset tiré de quelque prière. Ils ne citent les textes de l'écriture qu'à demi, et dans un sens coupé, sans dire ni ce qui précède, ni ce qui suit, et qui devroit être rapporté pour faire un sens parfait. Ensuite ils font leur proposition, et entrent en matière, la traitant ordinairement tout de suite, sans divisions ou subdivisions. Il est vrai que tout le sermon est partagé en deux parties, mais la seconde n'est qu'un ramas d'exemples, d'histoires, ou de contes faits à plaisir pour divertir le monde. Entre la première partie et cette seconde on recueille dans l'église les aumônes pour les pauvres. Il y a des gens destinés pour cela qui ont des bourses attachées à de grands bâtons avec de petites sonnettes au bout, et ils les font passer par tous les rangs afin que chacun puisse donner quelque chose. Le prédicateur, pendant ce temps-là, exhorte avec un zèle incomparable à l'aumône. Je n'ai jamais vu de gens plus enflammés de charité pour le prochain que ces prédicateurs ne le sont en chaire. Vous diriez qu'ils sont les pères des pauvres. En cela il faut que je leur rende la justice d'avouer, que nos ministres protestans ne sont pas si bons avocats pour les membres nécessiteux de Jésus-Christ, et ne prennent pas la cause des pauvres avec tant de chaleur que ces gens-là. Je veux néanmoins, Monsieur, que vous sachiez que lorsque je loue vos moines d'Italie, ce n'est pas leurs personnes que je loue, mais leur action, ou plutôt l'apparence extérieure de leur action. Car si nous

coupons cette belle pomme en deux, nous y trouverons le ver qui la gâte en dedans. Je veux dire, pour m'expliquer clairement, que le motif qui les porte à recommander sérieusement les pauvres, est un motif intéressé, ou plutôt n'est autre chose que leur propre intérêt. Vous saurez donc, Monsieur, que la moitié des aumônes que l'on recueille dans l'église, et à la porte pendant le sermon, appartient au père prédicateur. Il étoit impossible de porter ces impitoyables moines, ces coeurs de marbre et de bronze, à des sentimens de miséricorde et de compassion pour les misères du prochain, si les séculiers n'eussent trouvé moyen de joindre l'intérêt des prédicateurs avec celui des pauvres et de n'en faire qu'un. Voilà le grand ressort qui remue la machine, et qui fait que ces moines s'efforcent dans leurs sermons de donner de si pressans motifs pour tirer l'argent des bourses. Il y en a même qui sont si téméraires et si insolens, que je m'étonne comment on ne les fait pas descendre de chaire. J'allai un jour de carême entendre la prédication à S. André du Val à Rome. C'étoit un père Franciscain qui prêchoit. Il traitoit de la prédestination. Après avoir dit que le nombre des prédestinés n'étoit pas si petit que l'on s'imaginoit: „je parle, disoit-il, parmi les catholiques; car pour ce qui est de tous les infidèles qui ne croyent point en Jésus-Christ, aussi bien que tous les hérétiques, comme les Luthériens, les Calvinistes, Zwingliens etc., notre sainte mère l'église catholique apostolique et romaine nous enseigne qu'ils sont tous indubitablement damnés, et nous devons le croire.“ Puis faisant une grande énumération de tous ceux qu'il croyoit fermement sauvés, il mettoit de ce nombre tous ceux qui étoient enrolés

dans la confrérie du cordon de S. François, qui est si particulière à son ordre; parce que, disoit-il, il est impossible, selon les bulles que nous en avons des papes, que ceux-là puissent mourir en péché mortel. Il faisoit la même grâce à tous ceux qui portoient l'habit de son ordre; et se mettoit ainsi lui-même au nombre des prédestinés. Ensuite s'étant fait à lui-même cette question de savoir s'il n'y avoit point quelques marques visibles sur la terre, par lesquelles on pût connoître les autres prédestinés d'avec les réprouvés, il se répondit qu'oui. Je me souviens entr'autres qu'il dit, que d'aimer le son des instrumens et la musique c'étoit une de ces marques visibles, mais que la principale de toutes étoit de faire l'aumône. C'étoit le point auquel il vouloit en venir, et il prit de là occasion d'exhorter tout son auditoire à donner ce jour-là aux yeux de tout le monde des marques de leur prédestination, en mettant abondamment dans les bourses. Et pour lui, il dit qu'il vouloit observer du haut de sa chaire, comme d'un lieu éminent, tous ceux qui en donneroient des signes, et connoître par là les réprouvés d'avec les prédestinés. Il s'assit donc dans sa chaire, et se tut; puis, ouvrant de grands yeux du côté où l'on portoit les bourses, comme il eut vu que tout le premier rang s'étoit montré libéral: bon, dit-il, voilà déjà tout un rang qui est prédestiné. Le second et le troisième ayant suivi cet exemple: en vérité, ajouta-t-il, je crois que tout mon auditoire sera prédestiné. C'est une grande consolation pour moi d'avoir prêché ici le carême, et j'en rends grâces à Dieu, car c'est un signe que les pécheurs se convertissent. Par ce moyen le père fit faire une très-abondante quête. J'observai pendant tout ce temps qu'il y avoit là des

gens fort embarrassés; particulièrement quelques femmes qui n'avoient point apparemment de monnoie sur elles. Elles étoient devenues toutes rouges au visage, et pour éviter la confusion de paroître des réprouvées, elles ne laissoient pas d'étendre la main sur les bourses, comme si elles eussent mis quelque chose dedans. J'entendis un artisan dans l'église qui disoit à un autre: „Ce moine-là avec ses signes de prédestination m'a fait mettre un écu malgré moi dans les bourses: je n'avois point d'autre monnoie sur moi, et si je n'eusse rien donné, cela m'auroit perdu de réputation. On m'auroit pris pour une âme damnée, et personne ne seroit venu acheter à ma boutique.“ Le moine tout ravi d'avoir tant vu de prédestinés, commença joyeusement la seconde partie de son discours; étant extraordinairement de bonne humeur, il fit le bouffon à merveilles. Après avoir rapporté plusieurs petites histoires fort divertissantes, il fit commencer la seconde quête pour les âmes du purgatoire. C'est la coutume en Italie de faire deux quêtes pendant le sermon, l'une à la fin de la première partie pour les pauvres, et l'autre à la fin de la seconde pour les âmes de purgatoire. Il se servit du même moyen qui lui avoit déjà si bien réussi. Il démontra que ce n'étoit pas assez d'avoir montré sa charité aux vivans, qu'il falloit encore pour un signe achevé de prédestination, qu'elle s'étendit jusques aux morts; c'est à dire jusques aux membres de l'église souffrante, ainsi qu'ils appellent le purgatoire. L'argent de cette seconde quête va aux prêtres ou aux moines à qui appartient l'église où on prêche: et pour encourager davantage le prédicateur à la faire, on lui en donne la quatrième partie. C'est ce qui les rend si zélés à exhorter les peuples

en chaire. Il y en a que le zèle des âmes transporte si fort, que non contens d'avoir fait une quête en général sur ce sujet, ils en font deux autres de suite. La seconde est à l'intention de soulager l'âme du parent, ou de l'ami que chacun des auditeurs en particulier a le plus d'obligation d'assister; et ils font faire la troisième pour l'âme qui est la plus abandonnée de suffrages dans le purgatoire, et qui n'a ni parens, ni amis pour prier Dieu pour elle. C'est ainsi que ces hommes téméraires exaltent impudemment leur bonté au-dessus de celle de Dieu même, croyant que si leur charité ne s'étendoit à ces pauvres âmes infortunées, suivant eux, destituées de tout secours, Dieu seroit assez impitoyable et cruel pour les laisser souffrir un très-grand nombre d'années, et même jusques au jour du jugement universel, sans leur faire miséricorde. On m'a raconté qu'un bon paysan voyant que le prédicateur de sa paroisse, après avoir fait trois quêtes de suite, se disposoit à en faire une quatrième pour l'âme qui souffroit le plus, lui cria tout haut: „mon père, je vous prie de fermer votre purgatoire; car si vous en faites encore sortir une âme, elle sera en danger de s'en retourner sans rien avoir; car je vous déclare que je n'ai plus d'argent.“ Je ne sais pas si l'histoire de ce paysan est véritable, mais je sais seulement qu'on auroit fort souvent sujet de leur crier la même chose. C'est pendant que l'on fait cette collecte que tous ces bons pères prédicateurs disent tout ce qui leur vient en pensée, pour fournir des motifs pour une oeuvre si charitable. C'est là qu'ils débitent avec chaleur toutes leurs fables et contes du purgatoire. J'entendis un père Carme dans la paroisse de Sainte Sophie à Venise, qui, ayant fait faire de la main un

grand silence à tout son auditoire, et prêtant attentivement l'oreille, comme s'il eût entendu quelque chose, demanda aux assistants s'ils n'entendoient pas un bruit sourd comme celui que feraient des voix confuses. Puis prêtant encore davantage l'oreille, il dit, qu'il entendoit les âmes du purgatoire qui leur crioient de ne pas épargner leurs charités, et de les soulager par une abondante aumône. Et altérant ici ce passage de l'Apocalypse: *Audivi sub altare animas interfectorum clamantium: vindica sanguinem nostrum, Deus noster:* j'ai entendu sous l'autel les âmes de ceux qui ont été tués, crier: venge notre sang, ô Dieu... Il y changea la plupart des mots, disant: „*Audio sub altare animas defunctorum clamantium: refrigerate sanguinem nostrum, fratres nostri. J'entends sous l'autel les âmes du purgatoire qui crient: rafraichissez notre sang, nos très-chers frères.*“ Je pris l'action de ce prédicateur pour une excellente figure de rhétorique. Mais je suis sûr que plusieurs ne la prirent pas de même, et crurent véritablement que ce père avoit entendu les âmes du purgatoire sous le grand autel. Beaucoup de personnes se levèrent, en effet, de leurs sièges pour regarder de ce côté-là. Le sermon étant fini, le prédicateur descend de chaire, et est conduit dans la sacristie, où l'on apporte les bourses. On les ouvre en sa présence, et on lui donne la portion qui lui appartient: semblable en ceci aux oiseaux de proie, ou aux chiens de chasse, auxquels on fait une ample curée du gibier qu'ils ont pris.

Dans les provinces d'Italie qui confinent avec l'Allemagne ou la France, le peuple ne se laisse pas mener si aveuglement, que dans les provinces de l'intérieur et dans celles qui sont voisines de Rome. Les prêtres

font bien tout leur possible pour faire valoir leur purgatoire: mais les séculiers ne les regardent que comme des charlatans, qui débitent toutes sortes de mensonges pour faire mieux acheter leur drogues. Je fus prié une fois par le curé *del Campo Dolcino,* dans les Alpes, de prendre la peine de grimper sur la cime du Mont Splug, pour aller prêcher le jour de la Notre-Dame de la mi-août, à un petit village. J'y allai, et je fis tous mes efforts pour faire valoir la dévotion en faveur du curé: mais il ne me fut pas possible pour tout cela, d'avoir autre chose que quelques livres de beurre; quoique le curé m'eût fort prié de presser ses paroissiens pour leur faire donner de l'argent. L'argent est fort rare dans ces montagnes-là. Elles ne sont abondantes qu'en beurre, fromages, châtaignes et viandes salées; et ces pauvres paysans apportent à l'église ce qu'ils ont. Dans l'endroit où j'allai prêcher, ils ne peuvent demeurer qu'environ deux mois, et encore au plus fort de l'été. Après quoi le grand froid les chasse et ils vont camper dans un lieu moins élevé où ils restent encore environ deux mois avec tout leur bétail; puis ils descendent ainsi par degrés jusques dans les vallées, où ils se tiennent pendant l'hyver.

Je reviens à nos prédicateurs. La seconde partie de leur sermon, comme j'ai déjà dit, n'est composée que de contes et de sottises. C'est ce qui fait que plusieurs personnes qui ne se plaisent pas à entendre conter des sornettes, et peut-être aussi pour n'être pas forcés par l'insistance du prédicateur à mettre malgré eux dans les bourses, sortent de l'église sans attendre la fin de la première partie. Cette première partie contient le corps et la substance de leur discours; et ceux qui font imprimer leurs quadragésimaux et leurs

avents, pour ne pas déshonorer leur nom, ne font imprimer que celle-là, qu'ils trouvent moyen de diviser, et d'en faire comme deux parties. Les prédicateurs bouffons sont les plus suivis par la populace; mais ceux qui se font remarquer par leurs belles pensées sont les plus estimés, et les gens qu'ils appellent *dotti* ou *virtuosi* les vont entendre. Cette manière de prêcher *par belles pensées* consiste, d'ailleurs, à ne rapporter presque jamais les choses dans leur sens naturel. S'ils allèguent un texte de l'écriture, c'est dans un sens forcé, subtil, curieux et recherché qui n'est point celui de l'écriture. Et un prédicateur qui s'arrêteroit au sens littéral ou au naturel, seroit estimé pour simple, ignorant, et idiot; et à moins qu'il n'eût l'air bouffon, il n'auroit que fort peu d'auditeurs. J'ai remarqué qu'ils ne prennent ordinairement dans le sens littéral que les paroles sacramentelles, *hoc est corpus meum*, ceci est mon corps. C'est là qu'ils s'obstinent opiniâtrement à la lettre. Encore ai-je entendu un père Minime dans l'église de la trinité du mont à Rome, qui interpréta toute l'histoire de l'institution de la sainte cène dans un autre sens. Il l'appliqua à l'aumône. „Notre seigneur Jésus-Christ, dit-il, pour nous recommander davantage le soin des pauvres, voulut que la dernière action qu'il fit ici bas sur la terre, fût une action de charité et d'aumônes. Pour cette fin n'ayant plus rien dans sa disposition qu'un pauvre morceau de pain qui lui restoit entre les mains, il le rompit et le donna à ses disciples.“ La pensée fut trouvée belle. Cependant il est évident que ce n'est point là le sens véritable et naturel de l'histoire sacrée. Car J. Christ dans cette action ne prétendit aucunement faire l'aumône; mais instituer un sacrement

qui servît de soutien et de nourriture spirituelle à nos âmes. Ce moine reçut néanmoins de grands applaudissemens pour *sa belle pensée*, et il sçut admirablement bien s'en servir pour la quête.

Pour être plus féconds en belles pensées, les moines se retirent ordinairement dans des lieux agréables, comme dans des jardins ou dans des bocages, où ils vont méditer. D'autres vont dans des lieux obscurs et souterrains pour y rêver à leur aise. Plusieurs boivent de bon vin et en bonne quantité; parce que, selon le proverbe commun, *bonum vinum acuit ingenium.* Les supérieurs des maisons religieuses permettent à leurs moines qui prêchent, de faire tout ce qu'ils veulent, et d'aller où il leur plaît pour favoriser leurs *belles pensées.* C'est cette grande indulgence qui fait que tant de moines en Italie s'appliquent à la prédication; parce que s'étant une fois mis sur ce pied-là, ils sont exempts de toutes les observances de leur règle. J'entendis un moine Bénédictin, qui prêchoit dans l'église de sainte Praxède à Rome, se faire à lui-même cette objection, pourquoi entre tant de personnes qui ont recours à la Vierge dans leurs besoins, plusieurs néanmoins n'en reçoivent-elles aucune assistance, événement qui semble directement opposé à la croyance de l'église de Rome, que tous ceux qui s'adressent avec confiance à la Vierge, en sont infailliblement assistés?" Le moine répondit à cette objection, que c'étoit parce que ces sortes de gens-là, n'élevoient pas leurs coeurs vers la Vierge. „Ils n'élèvent, disoit-il, que trop souvent leurs yeux, leurs mains et leurs voix vers Marie; mais leurs coeurs sont rampans sur la terre, et ils ne les élèvent jamais vers elle." Là-dessus il cita S. Jérôme: *Si volumus exaudiri à Mariâ, erigamus corda nostra ad*

Mariam. Si nous voulons que Marie nous exauce, élevons nos coeurs vers Marie. J'avois lu S. Jérôme auparavant, et je l'ai lu encore depuis, ayant ce passage du Bénédictin fort bien imprimé dans ma mémoire: mais je ne l'y ai jamais trouvé, et assurément on ne l'y trouvera pas. Mais le mystère de ceci est, que ce passage favorisoit extrêmement la belle pensée de ce moine, et il ne s'est fait aucun scrupule de l'inventer. On ne doit point s'étonner si les catholiques romains se vantent d'avoir les pères de l'église de leur côté, car quand ils ne les ont pas, ils les y font bien venir par force, et les y tirent, comme l'on dit, par les cheveux. Ils font comme un autre moine italien, qui ne pouvoit faire accorder S. Chrisostôme avec une belle pensée qui lui étoit venue à l'esprit. Il se mit comme en colère, et changeant aussitôt deux ou trois mots dans le texte, qui en corrompoient presque tout le sens, il dit en un fort bas latin, mais fort expressif: *faciam te benè venire;* et l'ajusta de la sorte à sa folle imagination. C'est ainsi que ces moines font souvent dire à ces vénérables pères de l'antiquité, ce à quoi ils n'ont jamais pensé, et ce qui ne se trouve point dans leurs écrits: et cela pour repaître leur folle vanité, et faire recevoir leurs propres rêveries pour des vérités authentiques, avérées dans les plus purs siècles du christianisme. Pour donner encore plus d'éclat à leurs pensées, ils ne manquent pas de les accompagner de plusieurs figures de rhétorique. Ce ne sont que métaphores, allusions, et allégories saintes; avec une belle élocution, des mots choisis, et presque tous opposés les uns aux autres: en quoi la langue italienne est très-féconde. Voilà la belle coupe d'or, d'où le venin du mensonge et de l'erreur est distribué pour empoison-

ner les âmes. Voilà la grande porte par où tant d'opinions extravagantes et dangereuses sont entrées dans l'église de Rome. Vous pouvez juger par la nature d'un tel pâturage, de la disposition du troupeau; et par la qualité de ces nouveaux pasteurs connoître quel est l'état de cette pauvre bergerie. Ce sont des pasteurs qui tondent la laine et se repaissent du plus gras, et qui se soucient fort peu du salut des âmes, pourvu qu'ils satisfassent leur avarice et leur ambition. Je n'ai pas de termes pour vous exprimer, Monsieur, les cabales, les intrigues, les sollicitations et les brigues qu'ils font pour parvenir aux meilleures chaires; c'est à dire à celles où il y a le plus d'argent, ou le plus d'honneur à gagner. On emploie la faveur des grands et des princes, pour s'en assurer 4 ou 5 ans avant qu'elles soient vacantes. Il y a des chaires qui valent au prédicateur pour un avent et un carême, 400, 500, 600 écus; d'autres mille écus, et plus; sans compter la part qu'ils ont dans l'aumône. Pour celles où il n'y a que très-peu de profit à espérer, la presse n'est pas grande; et s'il s'agit de pauvres paroisses à la campagne où il n'y a rien à gagner, on ne trouve pas un moine qui veuille aller y prêcher une seule fois. Point d'argent, point de sermon. On ne prêche ordinairement en Italie que l'avent et le carême. Pour les autres fêtes et dimanches de l'année, il n'y a point de sermon dans les paroisses. On y chante de grandes messes en musique; on y dit de longs offices; mais on n'y entend point la parole de Dieu. On prêche néanmoins dans de certains couvens de moines, après midi; mais ce sont des prédications particulières à ces ordres-là, et toujours sur le même sujet. Les Dominicains prêchent éternellement sur le rosaire; les Carmes sur le scapulaire; les

Franciscains sur le cordon de S. François; les Soccolanti sur S. Antoine de Padoue. Les Jésuites ont érigé dans leurs maisons, des congrégations qu'ils appellent de la Vierge, et ils y prêchent aussi les dimanches et les fêtes. Afin d'attirer toutes sortes de gens à eux, ils font une distinction des personnes. Ils ont une congrégation pour les artisans, une autre pour les écoliers, une troisième pour les marchands, et une quatrième pour les nobles. Ils prêchent aussi dans leurs églises, à certains jours, pour préparer les gens à bien mourir. Ils se sont emparés de cette dévotion-là, qui leur est fort utile; car on les va quérir aussi pour venir faire des exhortations aux malades, et à ceux qui sont à l'article de la mort. Et c'est là le moment le plus favorable pour se faire écrire dans les testamens.

Il y a aussi une sorte de prédicateurs en Italie que je n'ai vus dans aucun autre pays catholique. Ce sont des prédicateurs qu'ils appellent prédicateurs de la place. Pour mieux entendre ceci, vous saurez, Monsieur, que dans les villes d'Italie, vers le soir, quand la grande chaleur est passée, les Italiens de quelque rang ou qualité qu'ils soient, vont se promener sur la place. C'est là qu'ils donnent audience, et qu'ils traitent leurs affaires. Si l'on veut trouver quelqu'un à ces heures-là, la première chose que l'on fait c'est de l'aller chercher à la place. Il s'y rend toujours une grande quantité de chanteurs, de joueurs de gobelets, de charlatans, de diseurs de bonne aventure, et autres sortes de gens qui trouvent leur avantage à exploiter la multitude. Le monde ne manque pas de s'assembler autour d'eux pour avoir du divertissement, et on y voit même plus de prêtres et de moines que de séculiers. Lorsque les charlatans montent sur leurs théâtres, je

ne sais par quel motif ou quel zèle, on voit venir en même temps un moine avec un grand crucifix que l'on porte devant lui, et une petite cloche que l'on sonne. Le moine monte dans une chaire portative préparée dans un des côtés de la place opposé aux théâtres des bâteleurs, et là il commence à prêcher. Une foule de peuple accourt de tous les côtés pour l'entendre. J'étois fort édifié au commencement de mon séjour en Italie de voir tant de gens quitter les comédiens pour aller entendre le sermon: mais m'étant aussi approché pour les entendre, je vis que ces prédicateurs faisoient encore plus rire que les bâteleurs, par leurs plaisans discours et leurs gestes ridicules. Tandis que ceux-ci s'efforcent de vendre leurs drogues pour avoir de l'argent; ceux-là font faire une quête dans la place au nom des pauvres, et ils recommandent l'aumône avec beaucoup de chaleur: mais tout l'argent qu'on ramasse est pour eux-mêmes. Je me trouvai une fois dans une compagnie de moines, qui assuroient impudemment, que ces sortes de sermons dans les places, étoient une preuve manifeste de la vérité de la religion romaine contre les hérétiques; puisqu'en cela s'accomplissoit visiblement l'oracle du Saint Esprit au livre de la sagesse, qui dit, que la sagesse crie dans les places publiques: et que cela s'exécutoit uniquement parmi les catholiques romains, où la sagesse, c'est à dire la parole de Dieu, se faisoit entendre en public par le moyen de ces prédicateurs des places. Pour moi, Monsieur, je suis persuadé que si la sagesse y crie, c'est pour demander vengeance à Dieu, de l'abus qui s'y fait du saint évangile, que l'on y tourne en ridicule pour faire rire le peuple. On ne peut pas dire non plus, que la sagesse y fasse entendre sa voix relativement aux per-

sonnes de ces prédicateurs; car la plupart sont des moines extrêmement débauchés. J'en ai connu un à Venise, qui étoit un misérable, et qui allait, à la sortie de la chaire, dépenser l'argent de sa quête dans les lieux infâmes.

Je ne dois point oublier de signaler aussi à votre attention une institution que les catholiques vantent beaucoup, et qu'ils objectent avec enthousiasme aux protestans. Je veux parler ici de la mission de ces prédicateurs évangéliques qu'ils envoyent dans les pays étrangers et parmi lesquels on compte un grand nombre de Jésuites. Cependant je puis vous assurer que si les Jésuites d'Italie et des autres pays de la communion de Rome, envoyoient de leurs missionnaires à proportion de l'argent qui leur est donné pour cet effet, tous les pères de leur ordre ne pourroient pas y suffire. Il n'est pas possible de s'imaginer les sommes immenses qu'on leur donne pour cet objet. C'est là le grand prétexte qu'ils prennent pour aller continuellement, comme ils font, dans les palais des grands, dans les maisons des veuves et des personnes riches pour les faire contribuer à un si saint oeuvre. Ils se contentent néanmoins d'envoyer en mission un certain nombre de leurs Jésuites, qu'ils entretiennent, et ils employent le reste de l'argent à ériger toutes ces belles maisons, ou plutôt tous ces superbes palais qu'ils font bâtir pour eux. Un pauvre Capucin qui va demander l'aumône, est content quand on lui donne de quoi bien remplir son ventre: mais le prétexte des Jésuites est plus spécieux; c'est pour la conversion des âmes qu'ils demandent, et ils faut leur ouvrir la bourse toute grande, *ad majorem Dei gloriam: pour la plus grande gloire de Dieu.* Autrement ils ne sont pas satisfaits. Cependant nous

voyons de nos yeux ce qu'ils font en Angleterre, où leur nom est devenu abominable; et ce n'est pas tant à cause de leur application à convertir, ou plutôt à pervertir les âmes, qu'à raison des artifices dont ils se servent pour troubler le repos public. Comme il ne leur est pas possible de persuader les gens par la foiblesse de leurs pauvres raisonnemens, ils tâchent de mettre tout un royaume en combustion, et d'armer les protestans les uns contre les autres, afin que s'étant entre-tiré le sang des veines, quelque prince catholique puisse faire ensuite plus facilement main basse sur le reste, et exécuter ainsi par le fer, ce qui leur est impossible de faire par la raison. C'est ce que me disoit un père Jésuite à Milan, il y a environ trois ans. Nos révérends pères Jésuites d'Angleterre, disoit-il, nous écrivent que les Anglois sont extrêmement opiniâtres à persister dans leur hérésie; et que le seul moyen de les convertir, c'est de les exterminer. C'est à quoi nos pères travaillent puissamment, et nous espérons voir bientôt que Dieu aura béni leur entreprise. Lorsque j'arrivai à Londres, il y a environ un an et demi, les Jésuites étoient devenus très-insolens. Je me trouvai dans l'occasion de disputer contre eux; lorsqu'ils se virent pressés et dans l'impuissance de répondre, ils se mirent à railler, et à dire que tous mes beaux raisonnemens ne m'empêcheroient pas d'être damné. Un autre plus rusé, et peut-être aussi plus malin, me dit qu'il avoit par écrit dans son logis des argumens invincibles; et que si je voulois prendre la peine d'aller chez lui, il résoudroit facilement toutes les objections que je lui faisois. Je n'avois garde de me fier à un si honnête homme, et je me contentai de lui dire, que je le priois d'aller prendre ses papiers, ou de me donner

un autre rendez-vous que dans sa maison. C'est ce qu'il ne voulut point faire. Après quoi je m'apperçus que ces Jésuites entreprirent de me faire quitter Londres. Comme ils ne pouvoient pas y parvenir ouvertement par la force, et que je me tenois fort sur mes gardes, ils mirent à mes trousses un grand nombre de coupe-jarets et de filous, qui me suivoient partout pour me surprendre. Mais comme je n'allois jamais la nuit dans les rues, ces bons missionnaires ne purent exécuter leurs desseins; et la révolution qui suivit un peu après, les obligea de penser à autre chose. On ne voit point que les Jésuites soient empressés d'aller dans les autres pays protestans, comme ils le sont de venir en Angleterre. On n'en voit pas beaucoup en Suisse, ni en Allemagne. C'est que ce pays-ci a un charme tout particulier pour eux. Il y a plus d'argent qu'ailleurs; et s'ils pouvoient devenir un jour confesseurs et directeurs de toutes ces belles dames angloises, cela leur plairoit fort. On sait aussi quelle vie ils mènent ici, et ce n'est pas une vie pénitente. Je ne vois donc pas que leur mission doive être une marque infaillible de la vérité de la religion romaine, comme les papistes le prétendent. Et on pourroit à bien plus juste titre attribuer cette marque (si c'en doit être une au temps où nous sommes) à ces zélés ministres protestans, qui ayant déjà souffert la prison et l'exil pour la défense de l'évangile, sont retournés secrètement en France dans le plus fort de la persécution, et sont allés dans des provinces où ils n'étoient point connus, pour fortifier et encourager leurs frères à la persévérance, et tâcher de relever ceux qu'une trop grande fragilité avoit fait succomber. Il n'y avoit point là d'avantages temporels à espérer, et ils pouvoient s'assurer que si on

les eût pris sur le fait, on les auroit envoyés aux galères ou condamnés à la mort, comme il est arrivé à plusieurs d'entr'eux. Mais pour les Jésuites, ils sont si fort persuadés qu'on ne leur fait rien souffrir ici sur le point de la religion, que nonobstant tous les arrêts du parlement, qui sont seulement pour prévenir leurs mauvais desseins, ils s'y tiennent encore fort librement. Cependant quand ils s'en retourneront en leur logis, ils ne manqueront pas de publier partout, comme ils ont coutume de faire, qu'on les aura fort persécutés, mis en prison, et tourmentés; et qu'on les auroit infailliblement mis à mort, si par l'intercession de la Vierge ou de quelque saint auquel ils se sont voués, ils n'eussent été miraculeusement délivrés *).

---

*) M. d'Émiliane en peignant ici sous d'assez tristes couleurs les missionnaires catholiques, et en signalant leurs intrigues en Angleterre, ne se doutoit guères que ces mêmes protestants — félicités par lui de leur réserve sous ce rapport — auraient aussi, un jour, *leurs missionnaires*, non moins zélés, non moins intrigants que les catholiques. Qu'aurait pensé l'auteur de ce livre, si sévère contre les papistes, si on lui eût dit qu'un siècle serait à peine écoulé, qu'on verrait les protestants, jadis si humbles et si sages, surpasser les catholiques en ardeur de prosélytisme, et porter le théâtre de leurs prédications non seulement sur le terrain de la foi, qui leur appartient sans contredit, mais sur celui de la politique, que la prudence et la charité devrait leur interdire. Tel est pourtant le spectacle que nous avons aujourd'hui sous nos yeux.

Il est toujours dangereux et fort déplacé pour un écclésiastique de sortir de sa sphère, c'est-à-dire des instructions et des pratiques religieuses, pour s'occuper de matières qui ne sont pas de son domaine, et notamment d'affaires politiques. Je sais qu'on pourra m'opposer les exemples des cardinaux de Richelieu, Mazarin, Dubois, Fleury et de Brienne en France, du cardinal Ximenès en Espagne, de Thomas Morus en Angleterre, et de quelques autres encore .... Mais outre que de pareilles exceptions ne sauraient

Je repasse présentement en Italie, où je trouve encore une autre sorte de missionnaires, qui ne sont

---

détruire la règle générale, on peut répondre justement que les profonds politiques que je viens de nommer étaient bien plus hommes d'état qu'hommes d'église, et que la pourpre romaine n'était pour eux qu'un costume, et pas davantage. Quels singuliers prêtres, en effet, que Mazarin et Dubois !

Le Jésuite Letellier et le père Lachaise étaient, au contraire, de véritables écclésiastiques, attachés à leurs devoirs, et les remplissant consciencieusement; eh bien! quel mal n'ont-ils pas fait, quels désastres n'ont-ils pas accumulés sur la France, lorsqu'ils ont voulu profiter de leur ascendant sur l'esprit du souverain, pour provoquer des mesures politiques dont la responsabilité doit leur être attribuée tout entière !

Ce que nous disons ici sur l'inconvénient qui existe dans l'intervention des écclésiastiques en matière politique, s'applique aux prêtres de toutes les communions, aux protestants aussi bien qu' aux catholiques. Voici deux exemples tout récents et sans réplique de cet inconvénient qu'il est utile de signaler; ce sont deux ministres protestants qui y jouent le principal rôle :

On sait qu'à la suite de vexations commises sur des sujets français par le gouvernement de Taïti, des négociations eurent lieu entre l'amiral Dupetit Thouars et la reine Pomaré, souveraine de cette île, sur laquelle la France crut devoir établir son protectorat.

Un missionnaire anglican, le s^r^ Pritchard, qui avait, à ce qu'il paraît, pris une grande influence sur l'esprit de la Reine, lui donna de perfides conseils, entraîna les Taïtiens à la révolte contre les Français, et suscita tant de difficultés, que l'amiral Dupetit Thouars pour rétablir l'ordre, assurer la tranquillité, et maintenir l'honneur du pavillon français, fut obligé de s'emparer de l'île, d'y proclamer la souveraineté de la France, et la déchéance de la reine Pomaré qui se retira à bord d'un vaisseau anglais.

Un pareil résultat aurait dû éclairer le peuple taïtien sur la valeur des conseils du s^r^ Pritchard et rendre celui-ci plus circonspect. Le contraire arriva : cet individu, peu recommandable par ses antécédents, et ignorant complètement la science et les usages diplomatiques, avait cependant été investi, par hasard, et dans une

pas pour les pays étrangers, mais pour l'Italie même. Ce sont des moines tantôt d'un ordre, tantôt d'un autre,

---

circonstance imprévue, des fonctions de *consul* d'Angleterre, par l'intermédiaire du brave capitaine Hill, qui raconta lui-même plus tard comment la chose avait eu lieu, et exprima publiquement ses regrets d'avoir concouru à l'élévation d'un pareil homme.

Sous la sauvegarde de ce titre respectable le s[r] Pritchard continua ses intrigues, provoqua un soulèvement dans le peuple, et fut la cause de plusieurs combats entre les Français et les naturels du pays, ainsi que de l'effusion de sang qui en résulta. Le Gouverneur de l'île se vit forcé de faire arrêter ce perturbateur, et de l'expulser deTaïti. Celui-ci retourna donc en Angleterre, et là fit grand bruit des violences exercées contre sa personne et de l'atteinte portée à sa dignité de consul. Sa conduite fut diversement appréciée et jugée, mais ses partisans eux-mêmes se servirent pour le qualifier de l'expression de *Brouillon,* qui en dit assez pour qu'on puisse supposer tout ce qu'il a pu faire. Enfin les choses en vinrent au point que l'Angleterre et la France, — ces deux grandes puissances dont l'union importe au repos du monde —, faillirent se brouiller *pour un Pritchard!!!* Cependant l'affaire s'arrangea, et ce digne missionnaire, autrefois boucher, puis maître d'école, puis enfin consul d'Angleterre, et apothicaire à Papeïti, eut le talent de se faire indemniser par le gouvernement français, pour les prétendues pertes qu'on lui avait occasionnées en l'éloignant brusquement, *non pas de ses paroissiens*, mais de sa *pharmacie;* et reçut pour cela la somme assez ronde de vingt-cinq mille francs; — *le pauvre homme!!!*

L'autre fait que je veux rappeler a eu lieu à peu près vers le même temps. La guerre ayant été déclarée par l'empereur du Maroc à la France, cette puissance envoya contre son ennemi un corps d'armée commandé par le maréchal Bugeaud qui attaqua les Marocains sur leur territoire, et après quelques combats insignifiants livra et gagna la bataille d'Isly, où 40,000 cavaliers et fantassins sous les ordres du fils de l'Empereur furent culbutés par dix mille Français. Dans le même moment, au mois d'août 1844, l'un des fils du roi Louis Philippe, le prince de Joinville, commandant une escadre dans la méditerrannée, foudroyait de son artillerie les fortifications de Tanger, le port le plus important du Maroc, et se dispo-

mais fort souvent des Capucins, et encore plus ordinairement de certains Fryards que l'on appelle les Pères

---

sait à détruire aussi Mogador, pour forcer l'Empereur à demander la paix.

Pendant que toutes les nations civilisées admiraient ce brillant fait d'armes, auquel avaient assisté les marins d'un assez grand nombre de navires appartenant à diverses puissances, le *Times*, journal anglais, publia des lettres, non signées, mais qu'il affirmait lui avoir été adressées par des officiers de la frégate *Warspite*, naviguant alors dans la méditerrannée. Ces lettres accusaient les marins français de barbarie et d'inhabileté, et reprochaient au prince de Joinville de manquer de courage. On peut juger de l'effet que produisit en France une si stupide et si audacieuse calomnie.

Le corps de la marine en fut principalement indigné, et il fallut que les deux gouvernements anglais et français prissent des mesures sévères pour empêcher une collision fâcheuse entre les marins des deux nations. Cependant l'amiral anglais Owen, chef de la station de Cadix, adressa à tous les officiers sous son commandement un ordre du jour, où il recommandait la prudence, la modération, et désapprouvait les correspondances du *Times*. De son côté le brave capitaine Wallis, commandant du *Warspite*, déclara hautement, à propos de ces fameuses lettres, qu'aucun des officiers de sa frégate n'était capable *d'une pareille infamie ;* et les officiers eux-mêmes appuyèrent la déclaration de leur commandant. Les rédacteurs du *Times* se trouvèrent dans un grand embarras, et malgré leur discrétion habituelle, la vérité parvint à se faire jour. C'est alors que le journal français *l'Algérie*, toujours très-bien informé, publia l'article suivant:

,,Il n'y a plus de doute aujourd'hui sur l'origine des lettres
,,scandaleuses publiées par le *Times*. C'est la plume du chape-
,,lain de la frégate *Warspite*, qui a charitablement distillé tout
,,ce fiel.

Tantaene animis coelestibus irae!

,,Le chapelain a été expulsé du navire et renvoyé en Angleterre.
,,Néanmoins l'état-major de la frégate anglaise est consigné à
,,bord tant que le pavillon français flottera sur rade. Les officiers
,,du *Warspite* ont rudement expié la solidarité de cette faute.

de la mission. Après qu'ils ont préparé un assez bon nombre de sermons sur différentes matières, ils écrivent à Rome pour demander au Pape leur mission; c'est-à-dire, permission d'aller prêcher leurs sermons dans de certaines villes ou provinces avec toutes les indulgences, et le pouvoir d'absoudre de plusieurs cas réservés que l'on a coutume d'accorder en ces sortes d'occasions. La première mission que je vis fut à Montefiascone, à deux journées et demie de Rome. C'étoit des Capucins qui la faisoient. Outre leur costume auquel leurs grandes barbes donnent un caractère par-

---

„Nous avons dit, dans notre dernier numéro, la démarche „honorable que Mr. Wallis, commandant de la frégate, avait faite „auprès de notre consul à Gibraltar, pour désavouer toute partici- „pation à ces infâmes diatribes.

„Mr. Béro, notre consul, rendit peu de temps après sa visite „au commandant Wallis. Lorsque Mr. Béro quitta le bord, la „frégate anglaise le salua de sept coups de canon.

„Le vaisseau français *l'Inflexible,* ne rendit pas, suivant l'usa- „ge, ce salut au pavillon anglais.

„Déjà, lorsque ce vaisseau était arrivé en rade de Gibraltar, „son commandant avait fait sa visite à tous les commandants des „navires mouillés dans le port, excepté à celui du *Warspite.*

„La garnison anglaise de Gibraltar a vivement ressenti ce „double affront, justement mérité. Les officiers du *Warspite* „étant consignés, il fut résolu qu'une députation choisie parmi le „corps des officiers anglais, se rendrait à bord de *l'Inflexible* pour „y présenter les excuses de l'état major de la frégate. La députa- „tion était choisie, l'heure de la visite était convenue, lorsque *l'In-* „*flexible* reçut l'ordre de se rendre à Tanger et mit immédiatement „à la voile.

„Nous espérons, d'après les détails qui précèdent, que ces „démarches auront dissipé toute rancune à bord des vaisseaux de „notre escadre, et que désormais cette malheureuse affaire, susci- „tée par un prêtre anglican, ne sera plus un motif de division et de „haine entre les officiers de marine des deux nations."

ticulier, ils avoient mis de grandes calottes rouges sur leur tête, pour signifier le zèle et l'ardeur de leur charité pour la conversion des âmes. Car c'est encore un signe de la véritable église, que de même que le Saint Esprit descendit visiblement en forme de langues de feu sur la tête des apôtres, il se trouve encore aujourd'hui, dans l'église de Rome, des têtes que le feu de la pourpre distingue des autres; et c'est aussi la raison pourquoi les cardinaux qui sont tout amour de Dieu, ou au moins qui le devroient être, portent des chapeaux rouges, et le Pape un bonnet de la même couleur. La curiosité me porta d'aller entendre prêcher ces calottes rouges. J'entrai dans l'église, et je vis un de ces prédicateurs en chaire, avec une grosse corde au col, et un grand crucifix entre ses bras, qui s'efforçoit d'exciter et de toucher le coeur de ses auditeurs. Le principal but de ces gens-là, c'est de faire pleurer le monde. S'ils peuvent une fois obtenir ce résultat, ils sont heureux, et passent alors pour de grands missionnaires, et des hommes véritablement apostoliques. A cet effet ils se servent des paroles les plus tendres et les plus affectueuses qu'ils puissent trouver pour exciter les larmes. Le prédicateur que j'entendis paraphrasoit l'histoire de la passion de notre seigneur. Après s'être efforcé de représenter Jésus-Christ comme le plus beau d'entre les hommes, il faisoit paroître, d'un autre côté, les impitoyables bourreaux, qui lioient avec de grosses cordes ses belles mains blanches comme la neige, et frappoient son beau visage, parsemé de lis et de roses. Il accompagnoit ses expressions d'un ton de voix tout-à-fait lamentable, et de gestes fort bien apropriés au sujet. Ce père étoit vraiment un excellent déclamateur. Alors quelques bonnes

femmes tout émues de compassion (comme le furent autrefois les femmes de Jérusalem qui pleuroient en voyant Jésus-Christ aller au calvaire et auxquelles Notre-Seigneur dit de pleurer sur elles-mêmes) firent entendre leurs soupirs, et un moment après le quartier des femmes étant tout en larmes, l'émotion passa jusques dans celui des hommes, et toute l'église fut remplie de gémissemens et de lamentations. Ici, le Capucin profitant des bonnes dispositions de l'auditoire et voulant obtenir un succès complet, se mit à genoux, et posant son grand crucifix sur la chaire, il éleva ses deux mains au ciel, et d'une voix lugubre et effroyable, en serrant la corde qu'il avoit autour du col, comme s'il eût voulu s'étrangler, il s'écria, *miséricorde*, *miséricorde.* Il répéta ce même mot, toujours avec plus de véhémence, jusqu'à ce que tout son auditoire se fût mis à crier comme lui. Alors on entendit un bruit épouvantable qui dura bien un quart d'heure, jusques à ce que l'estomac n'y pouvant plus fournir, le bruit diminua par degrés, et il se fit un grand silence, qui donna lieu au père de reprendre son discours, qu'il continua presque dans les mêmes affections de tendresse jusques à la fin. Je ne prétends pas blâmer ici la sensibilité du coeur humain, sur ce qui concerne la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ; bien loin de cela, je souhaiterois qu'il fût en mon pouvoir de l'imprimer dans le coeur de tous les hommes. Mais il faut dire cependant que ces émotions si vives passent ordinairement comme un éclair; et que de bons motifs, bien solides, que l'on donne dans un sermon pour porter le peuple à une vie véritablement chrétienne, restent longtemps dans l'esprit, et sont propres à diriger plus sûrement la volonté; et c'est là ce que ces missionnaires

ne soignent pas assez. Aussi ne voit-on pas que les Italiens, avec toutes leurs missions, en soient meilleures gens pour cela. Après trois semaines ou un mois de prédications les missionnaires vont planter avec beaucoup de solennité, à quelque endroit élevé, une grande croix de bois de trente ou quarante pieds de haut, *ad perpetuam rei memoriam.* Cela se fait avec beaucoup de cérémonies et de superstitions. Tous vont adorer cette croix, ayant les pieds nuds et la corde au col. C'est là que le prédicateur ferme la mission en donnant une grande bénédiction au peuple, et toutes les indulgences que le pape lui a envoyées.*)

Je rencontrai une fois des missionnaires dans les montagnes de l'Apennin, qui venoient d'une ville où ils avoient prêché dans le comté d'Urbin. Un gros garçon qui les étoit allé conduire à environ 7 ou 8 milles de chemin, et qui les avoit portés sur ses épaules pour leur faire passer un ruisseau, assuroit qu'il n'avoit jamais rien senti de si léger, et qu'ils ne pesoient pas plus qu'une plume. L'hôtesse chez qui ils avoient logé, dit en riant, que ce miracle-là la suprenoit d'autant plus, qu'elle leur avoit donné un grand dîner avant de partir, et que quand il n'y auroit que ce qu'ils avoient mangé, ils devoient peser quelque chose. L'endroit où je les rencontrai étoit une autre hôtellerie, où ils se faisoient encore préparer un second dîner.

Par là je compris que tous ces zélés missionnaires, avec leurs cordes au col, ne sont pas toujours les plus grands amateurs de la pénitence; de même que les pharisiens, qui portoient écrit sur leurs fronts les com-

---

*) Voyez, pour les missions qui ont lieu en France, dans notre XIXème siècle, la note de la huitième lettre, page 336.

mandemens de la loi, n'en étoient pas les plus grands observateurs. Cependant c'est à ces sortes de missionnaires que les catholiques romains assurent, que le don de la prédication est particulièrement communiqué dans la division que le S. Esprit fait de ses grâces. Pour moi je croirai toujours que ce beau privilège appartient premièrement aux évêques et aux ministres des églises. Ce sont là les véritables pasteurs que les brebis doivent écouter. Et l'on peut dire en un sens, que le ministère de la prédication a presque entièrement cessé en Italie, où l'on n'entend presque plus que la voix des étrangers; je veux dire celle d'une infinité de moines qui ne sont pas les curés des églises. J'ai déjà dit dans une autre de mes lettres, que durant l'espace de sept ans que j'ai demeuré dans ce pays, je n'ai jamais entendu aucun prédicateur qui appartînt à l'autorité ecclésiastique, c'est-à-dire curé ou évêque, excepté le cardinal Visconti, archevêque de Milan, qui avoit coutume de prêcher aux quatre fêtes principales de l'année dans son église cathédrale. Encore y trouvais-je un très-grand inconvénient. Car ce Cardinal-Archevêque, pour prêcher avec plus de magnificence, et peut-être aussi par un motif de vanité, ne vouloit pas permettre le jour qu'il prêchoit, qu'on fît aucune prédication ni le soir, ni le matin dans une autre église de Milan. L'église cathédrale est bien vaste; cependant je ne crois pas qu'elle puisse contenir la cinquième partie des habitans, dans un espace assez rapproché pour qu'on puisse entendre le sermon. De sorte qu'à la réserve d'un certain nombre de personnes, toutes les autres sont privées ces jours-là, d'entendre la parole de Dieu. J'allai une fois entendre le cardinal prêcher à un jour de pâques. Je

puis dire que je le vis prêcher; mais je ne l'entendis pas. Le son de sa voix ne pouvoit pas s'étendre jusques à moi, et la foule m'empêchait de m'approcher plus près. Il étoit magnifiquement revêtu de ses habits pontificaux, et avoit la mitre en tête. Comme la chaire de Milan est fort spacieuse, il avoit plusieurs chanoines assistans à ses côtés, revêtus aussi de superbes ornemens. Après lui avoir vu faire beaucoup de gestes, sans doute très-éloquents, je sortis de l'église, sans qu'il m'eût eté possible d'entendre un seul mot de tout ce qu'il avoit dit.

Puisque je parle ici d'un jour de pâques, je ne puis pas m'empêcher, Monsieur, de vous entretenir ici d'une plaisante, mais néanmoins fort détestable coutume, qui s'est introduite le saint jour de pâques en Italie au sujet de la prédication. Ils disent que le jour de pâques est un jour de réjouissance pour les chrétiens. *Haec est dies quam fecit Dominus, exultemus et lactemur in eâ.* Pour se donner plus de divertissement, il faut, ce jour-là, que tous les prédicateurs pour graves et modestes qu'ils puissent être, fassent les bouffons en chaire et représentent comme une espèce de petite comédie. Afin que chacun puisse entendre le prédicateur avec plus de satisfaction, le sermon qu'il fait pendant tout le carême le matin, a lieu, le jour de pâques, seulement l'après-dînée; parce que, comme dit le proverbe latin, *venter jejunus non delectatur musicâ.* Le mot *Alleluia* est le texte que prennent tous les prédicateurs. Ce mot, dans sa propre signification, veut dire *louez le Seigneur.* Mais au jour de pâques en Italie, il veut dire, Messieurs et Mesdames, préparez-vous à bien rire. Ils entrent ensuite en matière, et racontent tout ce qu'ils peuvent

de plus ridicule. Ces sermons-là servent tout le temps de pâques d'un agréable entretien dans les compagnies, où chacun prend plaisir à raconter aux autres ce qu'il a entendu. M'étant trouvé un jour de pâques à Bo logne, j'allai entendre le sermon à l'église de S. Pierre qui en est la cathédrale. L'archévêque y étoit présent. Le prédicateur étoit un père Soccolante. Après avoir tourné plusieurs passages de l'écriture sainte en ridicule, il rapporta le 2ème verset du chapitre de S. Marc, où il est dit que *les Maries arrivèrent au sépulcre après soleil levé, orto jàm sole*, comme il est écrit dans la vulgate. Ensuite il l'opposa au premier verset du chapitre XX de l'évangile de S. Jean, où il est dit qu'elles y arrivèrent de grand matin, lorsqu'il n'étoit pas encore jour. Il demanda ensuite, comment il étoit possible d'accorder ces deux évangélistes qui sembloient se contredire. Pour lui, il dit que sa pensée étoit que les Maries ne s'étoient levées que bien long-temps après le soleil et même bien près de midi: „Car nous voyons," disoit-il, „que c'est encore bien matin pour nos dames „italiennes, qui ne viennent jamais à la messe les di- „manches qu'il ne soit onze heures et demie ou midi." Là-dessus il décrivit tout le réveil d'une dame dans son lit; comme il lui faut beaucoup de temps pour s'essuyer les yeux et se détirer les bras, et cent autres choses impertinentes qui faisoient extrêmement rire. Ensuite, comme ce père étoit fécond en belles pensées, il se reprit, et dit que véritablement les Maries s'étoient levées de fort bon matin; mais qu'il leur avoit fallu tant de temps pour s'habiller et s'ajuster, qu'elles n'avoient pu sortir de leur logis que fort tard, et arriver au sépulcre *orto jàm sole*. Ici il décrivit la toilette des dames: combien il faut de temps pour se coëffer, se

farder, se mettre des mouches, et faire cent grimaces devant un miroir. Il les contrefaisoit admirablement bien par ses gestes. Cette ingénieuse pensée fut suivie d'une autre plus piquante encore. „Je me re-„prens,“ dit-il, „les Maries n'étoient pas si vaines que „je viens de le décrire: mais c'étoient des causeuses. „Elles se levèrent et sortirent de leur logis de grand „matin; mais avant qu'elles eussent dit adieu à tous „leurs voisins et voisines, il se passa un temps fort „considérable, et elles n'arrivèrent que fort tard au sé-„pulcre, *orto jàm sole*.“ Là il s'étendit fort amplement sur le caquet des femmes, et dit des choses si ridicules, que le Cardinal-Archevêque qui y étoit présent, rioit lui-même à gorge déployée. Il continua ainsi son sermon de pâques jusques au bout, en profanant d'une manière indigne un si saint jour, et en travestissant la vénérable histoire de ces saintes femmes, qui furent jugées dignes d'être les premiers témoins du plus grand mystère de notre foi, la résurrection de notre seigneur Jésus-Christ. J'entendis, une autre année, aussi le jour de pâques, à Venise, un Bénédictin génois, qui parmi un grand nombre de choses impertinentes, rapporta celle qui suit: „Une jeune dame,“ dit-il, „nouvellement mariée, s'affligeoit extrêmement de ce que son mari lui disoit souvent qu'il ne pouvoit pas l'aimer, parce qu'elle n'avoit pas les yeux noirs. Elle alla déclarer sa peine à son confesseur. Ce bon père qu'elle avoit choisi pour directeur de sa conscience, lui dit qu'elle ne s'attristât pas, et que si elle vouloit lui apporter tous ses joyaux, et de grandes pièces d'or que son mari conservoit fort chèrement dans son cabinet, il lui obtiendroit de Dieu par ses prières d'avoir les yeux noirs. La dame, dans l'ardeur

qu'elle avoit de devenir plus belle, ne manqua pas de suivre la direction du confesseur. Elle lui apporta les joyaux et les pièces d'or. Le mari ne les ayant plus trouvées, et connoissant par les réponses ambiguës de sa femme qu'elle étoit coupable de ce détournement, la battit à outrance pour lui faire confesser où elle les avoit mis. Il la rendit toute noire de coups. La pauvre dame toute affligée, et les larmes aux yeux, vint raconter son désastre à son confesseur, et lui redemander ses joyaux. Mais le père les lui refusa, disant qu'ils étoient présentement à lui, puisque selon l'accord qu'ils avoient fait, il lui avoit obtenu de Dieu la grâce qu'elle avoit souhaitée d'avoir des yeux noirs. En effet la pauvre dame les avoit tout noirs des coups que lui avoit donnés son mari.“ Ne voilà-t-il pas une plaisante histoire, et digne d'être rapportée en chaire au saint jour de pâques? Il y a même toute apparence que ce n'étoit là qu'un conte fait à plaisir; il faut le croire du moins pour l'honneur des moines.

Vous ne serez peut-être pas fâché, Monsieur, d'une petite digression que je ferai ici au sujet d'une autre plaisante coutume qui s'observe en Italie, de bénir des oeufs à pâques, lesquels sont d'une grande vertu pour sanctifier les corps et les âmes. La veille et le jour de pâques, tous les chefs de famille font porter à l'église de grands bassins pleins d'oeufs durs pour les faire bénir. Il y a pour cet objet des prières spéciales, de grands signes de croix, et des aspersions d'eau bénite. A chaque plat d'oeufs qu'ils bénissent, les prêtres demandent, combien il y en a de douzaines, afin de savoir combien ils en retiendront pour eux. Ces oeufs bénits ont la vertu de sanctifier les entrailles, et doivent être la première nourriture grasse qu'on reçoit

après l'abstinence du carême. Les Italiens s'abstiennent non-seulement de viande pendant le carême, mais encore d'oeufs, de fromage, de beurre, et de toutes sortes de laitages. Les oeufs étant bénits, ils les remportent au logis, et dans la plus belle chambre qu'ils ayent, font dresser une grande table, la couvrent de leur plus beau linge, l'ornent de fleurs, mettent environ une douzaine de couverts autour, et placent leur grand plat d'oeufs au milieu. Il y a du plaisir à voir ces tables-là dans la maison des grands; car ils étalent sur de petits buffets, autour de la chambre, toute leur argenterie, et ce qu'ils ont de plus riche et de plus beau, pour faire honneur aux oeufs de pâques, qui ont aussi une fort belle figure; car les coques en sont toutes dorées, ou peintes de différentes couleurs. Il y en a quelquefois vingt douzaines en pyramide, dans un même bassin. La table demeure dressée pendant toute l'octave de pâques. Et tous les amis qui viennent rendre visite ce jour-là, sont invités à manger un oeuf de pâques, qu'ils ne doivent point refuser. Ensuite on leur sert toutes sortes d'excellents vins.

Il ne me reste maintenant plus rien à dire sur la prédication, si ce n'est qu'il y a encore une autre classe de prédicateurs qui ne prêchent qu'aux grilles des religieuses. Ce sont des prédicateurs en taille douce, des mines sucrées, et ordinairement de beaux jeunes moines. Car à moins que la beauté et la douceur ne se rencontrent dans un prédicateur, les religieuses qui ont la liberté de choisir, n'en veulent point. Toute l'étude de ces gens-là est de trouver de beaux mots, des expressions tendres et affectueuses, et de s'attacher principalement à l'éloge des nonnes pour lesquelles ils prêchent. J'ai entendu plusieurs de ces sortes de

prédicateurs, et entr'autres un jeune moine à Milan, qui prêchoit aux Bénédictines du monastère majeur. A peine pouvoit-il dire trois mots de suite, sans leur exprimer l'estime et l'amour qu'il avoit pour elles. „Mes „très-chères et aimables soeurs, que j'aime du plus „profond de mon coeur....," disoit-il presque continuellement. De sorte qu'ayant compilé tout son sermon en moi-même, je vis qu'il ne se réduisoit presque à autre chose qu'à dire, qu'il les aimoit toutes du plus tendre de son âme. Lorsqu'une fois un moine peut arriver à être prédicateur de religieuses, et qu'il est goûté, il peut s'assurer d'être heureux, et de vivre dans un edélicatesse et une mollesse voluptueuse tout le reste de ses jours. Car les religieuses n'ont rien tant à coeur que de procurer à leurs directeurs et prédicateurs toutes sortes d'aises, afin de se les rendre plus indulgens. Elles leur donnent de grosses pensions tous les ans, les entretiennent de linge, les fournissent de toutes sortes de confitures sèches et liquides, et leur envoyent tous les jours un plat de ce qu'elles peuvent trouver de plus délicat, et que l'on appelle le plat du prédicateur. De sorte qu'il n'est pas difficile à ces beaux moines, de témoigner en chaire l'amour qu'ils ont pour leurs bonnes soeurs, ou plutôt mères nourrices, et de s'étendre sur leurs louanges. Cette manière de louer en chaire me fait ressouvenir d'une autre coutume introduite parmi les moines, de se louer publiquement les uns les autres à de certains jours de l'année. C'est ordinairement le jour de la fête de leurs bienheureux fondateurs, qu'ils choisissent pour cette aimable attention. Par exemple, si c'est la fête de S. Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites ou compagnie de Jésus, on fait ce jour-là le panégy-

rique de ce saint dans toutes leurs églises. Après avoir bien préconisé le patriarche, on passe à faire l'éloge de ses enfans; c'est à dire de tous ceux qui suivent sa règle, et spécialement des pères du couvent où l'on prêche. Or, comme, suivant le proverbe: *C'est une chose fort vilaine de se louer soi-même*, ils choisissent un religieux d'un autre ordre pour venir prêcher ce jour-là dans leur église. Chacun sait que tous les moines s'entre-haïssent mortellement les uns les autres. Cependant le désir d'être loués à leur tour, prévaut par-dessus leur haine, et leur fait entreprendre ces sortes de panégyriques. Le Dominicain loue publiquement le Jésuite, le Jésuite loue le Dominicain; et ainsi des autres. Ils conviennent tous que ces sermons-là sont les plus difficiles à faire, et que rarement on y réussit; soit que cela vienne du désir insatiable que les uns ont d'être loués outre mesure; soit du peu d'inclination que les autres ont de les préconiser; ce qui fait qu'au milieu des louanges qui leur sont données, on découvre je ne sais quoi de contraint qui en découvre la fausseté. En effet, comment peut-on louer comme il faut des gens à qui l'on voudroit avoir arraché le coeur? Un Cordelier prêchant le jour de S. François Xavier dans l'église de Ste Lucie des pères Jésuites de Bologne, les loua assez plaisamment, en leur donnant des éloges entièrement opposés à ce qu'ils sont et à ce que tout le monde sait qu'ils pratiquent. „Voyez-vous," dit-il, „les révérends pères Jé-„suites de cette maison; ce sont les meilleures gens „de la terre. Ils sont modestes comme des anges: ils „n'ouvrent jamais les yeux pour regarder les dames „dans l'église: ils sont si amateurs de la retraite, qu'on „ne les voit jamais dans les rues: ils ont la pauvreté

„si fort en recommandation, qu'ils ne se soucient point „du tout des richesses de ce monde: ils ne vont jamais „auprès des agonisans et des veuves pour se faire „écrire dans les testamens: ils n'intriguent point dans „les mariages; et on ne les voit jamais faire la cour „au cardinal-légat ni au cardinal-archevêque.“ Il parcourut ainsi l'un après l'autre, tous les points de leur conduite. Tout le monde rioit dans l'église, et les Jésuites étoient dans la dernière confusion. Le Cordelier ayant fini son sermon, descendit de chaire; et au lieu d'aller dans le couvent des Jésuites pour y faire la collation, selon la coutume des prédicateurs, il prit le chemin de la porte. Il craignoit qu'ils ne lui donnassent la discipline; et je crois même que pour éviter leur vengeance, il ne se laissa plus voir dans Bologne.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à vous écrire, touchant la façon de prêcher, et la conduite des prédicateurs en Italie. Il me resteroit à leur opposer la manière de prêcher de nos ministres protestans, et leurs profondes et solides prédications. Mais afin que vous ne m'accusiez pas d'être trop attaché à louer ceux de mon parti, je me contenterai de vous dire, qu'ils annoncent au peuple avec beaucoup de modestie et de révérence la parole de Dieu; et ce qui est le principal, ils prêchent toujours la vérité pure de l'évangile dans laquelle je souhaite vivre et mourir. Je vous souhaite la même grâce, et suis &c. &c.

SEPTIÈME LETTRE.

Des processions d'Italie, &c.

Ayant passé tout le carême à Rome, j'en partis quelques semaines après pâques, dans le dessein de retourner en France. Je pris ma route par les terres du Grand-duc de Toscane qui confinent avec celles des états romains. On y entre par le Ré de Cophani, très-haute montagne, entourée de grands bois, qui rendent ce lieu fort agréable pour la chasse. J'y trouvai quelques cardinaux qui s'y divertissoient. De là on va en deux petites journées à Sienne. Sur toute la route je ne rencontrai que processions. C'est une coutume établie dans l'église de Rome, de faire, après pâques, des processions qu'on appelle rogations. Elles ont pour objet d'appeler la bénédiction de Dieu sur les fruits de la terre. L'année où je voyageai, on en avoit un besoin tout particulier, parce que la sécheresse étoit grande.

Une procession, telle que les catholiques la définissent, est un acheminement du peuple d'une église à une autre, sous la conduite des prêtres, avec la croix et la bannière, pour y invoquer par l'intercession de quelque saint ou sainte, l'assistance extraordinaire de Dieu. La procession est quelquefois deux ou trois jours

en chemin, avant d'arriver à son but. J'en rencontrai une à Sienne, et je m'informai du lieu où tout ce monde alloit en dévotion. L'on me dit que c'étoit à une église de Notre-Dame; et que l'on y avoit exposé une image miraculeuse de la Vierge, que l'on ne découvroit que de 40 en 40 ans. La curiosité m'invita à l'aller voir. La foule du peuple étoit si grande, que j'eus bien de la peine à entrer dans l'église. On me dit que la foule étoit toujours la même, depuis huit jours que l'image étoit découverte; et que dans huit autres jours on la devoit recouvrir avec beaucoup de solennité. J'envisageai cette image, qui pouvoit avoir un pied de largeur, sur environ un pied et demi de hauteur. Elle représentoit le visage d'une fille fort jeune; et je n'y vis rien d'extraordinaire qui méritât qu'on lui rendît des adorations. Les prêtres qui desservent cette église, ne purent pas m'expliquer pourquoi on ne la découvroit que tous les 40 ans. Ils me dirent seulement que c'étoit une coutume qui avoit été observée de temps immémorial, et qu'ils croyoient bien que dans les commencemens cela s'étoit fait par ordre de la Vierge.

J'ai vu en Italie une infinité de ces sortes d'images voilées, non seulement de la Vierge, mais encore de crucifix, et de toutes sortes de saints et de saintes, et je puis dire en vérité qu'à peine y a-t-il une église où il n'y en ait deux ou trois. On voit quelquefois dans un grand tableau où plusieurs saints sont représentés, un seul d'entr'eux qui a le visage caché, et c'est là le saint mystérieux. Le secret de tout ceci, autant que je l'ai pu pénétrer, c'est que l'usage que les prêtres et les moines font de ce mystère, sert admirablement bien leurs profits temporels. Les choses que nous voyons tous les jours de nos yeux, deviennent trop communes, et

font moins d'impression sur notre imagination. Dans certaines parties du monde, il y a six mois de nuit et six mois de jour; de sorte que toute l'année n'est qu'un jour et une nuit: or l'on dit que les peuples qui habitent ces contrées-là, s'assemblent par troupes pour voir le soleil se lever: et dans nos pays où cet astre paroît tous les jours, nous ne voyons point que l'on se presse pour assister à son lever. De même, les images et les statues qui sont dans les églises de Rome, ne feroient pas tant d'impression sur les esprits des peuples, si les prêtres n'avoient trouvé les moyens de les rendre plus rares. Il semble même que le temps pendant lequel elles ont été cachées, les rende plus vénérables, et les catholiques romains s'imaginent, lorsqu'on les découvre, appercevoir dans ces tableaux, images, ou statues, quelque chose de plus divin qu'à l'ordinaire. Enfin ils croyent tous, que lorsqu'on les découvre ici sur la terre, les saints qu'elles représentent deviennent plus libéraux dans le ciel et plus favorables à leurs voeux. Voilà où peut aller la superstition, ou plutôt la folie, lorsque ceux qui devroient être les plus zélés à la détruire, sont les premiers à chercher les moyens de l'augmenter. Le profit qui revient de ceci aux prêtres est grand, ainsi que vous pourrez comprendre de ce que je vous dirai à l'occasion de cette Notre-Dame de Sienne. Je séjournai 9 ou 10 jours dans cette ville, et j'eus le temps d'aller plusieurs fois à cette église de la Vierge. Je ne saurois vous rendre un compte exact des présens que j'y vis faire. Je vous dirai seulement que je ne crois pas qu'il entrât une seule personne dans l'église qui ne donnât quelque chose de fort considérable. Afin d'encourager davantage les gens à être généreux les uns à

l'exemple des autres, les prêtres avoient eu l'adresse de disposer une place, environnée de balustrades, proche de l'autel de la Vierge, où ils mettoient une partie des présens que l'on apportoit. On y voyoit une grande quantité de pièces de drap et de toile toutes entières: des mouchoirs, des chemises, plusieurs riches joyaux, et particulièrement une infinité de gros cierges de cire blanche, dont les uns pouvoient peser 50 livres; les moindres étoient de 4 ou 5 livres et portoient le nom de ceux qui les avoient donnés. Pour ce qui est de l'argent monnoyé, je crois que les prêtres le partageoient entr'eux; car quoique l'on mît incessamment dans les bassins, quelques heures après on les voyoit vides. Quelques prêtres espagnols qui étoient en voyage, s'étant allés présenter pour dire la messe, reçurent dans la sacristie des bagues, que des personnes de la campagne leur donnèrent, pensant que ces prêtres appartenoient à l'église. On leur avoit recommandé de les attacher au tableau; mais ils les mirent dans leurs poches, et étant sortis de l'église, poursuivirent joyeusement leur voyage. L'un d'eux dit assez plaisamment, qu'il n'avoit point de scrupule d'avoir fait ce vol, parce qu'il étoit dans une plus grande nécessité que l'image de la Vierge, qui n'avoit pas besoin de boire ni de manger comme lui. Tous les habitans de Sienne et des environs s'assemblèrent le dimanche suivant en différens corps, selon leurs professions ou métiers, et tous firent une grande procession à l'église de Notre-Dame. Chaque corps marchoit sous sa croix et sa bannière différente, comme sous son propre étendard. Les savetiers comme inférieurs à tous les autres, alloient les premiers: l'écusson qu'ils avoient sur leur bannière, étoit composé de deux alènes en croix. Les cordonniers

suivoient; et tous les autres métiers ainsi par ordre. Après chaque bannière suivoit un homme avec un gros cierge de cire blanche, qui étoit le cierge de la compagnie, tout doré et environné de rubans et de fleurs, avec un grand écusson dessus. Outre cela, chaque membre de la société ou compagnie avoit son cierge particulier d'environ trois ou quatre livres. Après la croix, la bannière et le cierge, suivoit un autre homme revêtu d'un surplis, qui portoit une grande bourse au bout d'un beau grand bâton bien peint et bien doré. Dans cette bourse étoit renfermée la somme d'argent monnoyé, que chaque métier ou compagnie devoit présenter à l'image de la Vierge. Il pouvoit y avoir dans quelques-unes dix écus, dans d'autres vingt, plus ou moins, selon le plus ou le moins d'aisance de chaque métier. Dans celle de la compagnie des marchands, il y en avoit bien deux cents, ainsi que je l'appris d'un membre de cette société.

Toutes ces confréries ne vont pas aux processions dans leur habit ordinaire; mais ils ont, par-dessus, de grandes vestes de toile de fin lin, teintes de différentes couleurs, pour distinguer les compagnies les unes des autres. Ils portent par-dessus de belles ceintures, et sur l'estomac, ou sur les bras, les armoiries de leurs confréries. De plus ils ont une espèce de grand capuchon, qui leur pend par derrière. Après la compagnie des marchands, suivoient tous les ordres religieux, qui sont dans la ville et aux environs, en très-grand nombre. Ils marchoient selon l'ordre de leur ancienneté ou de leur réception dans la ville. C'est dans ces sortes d'occasions que l'on peut voir une fort plaisante bizarrerie d'habits. Les uns sont habillés de gris, les autres de brun, les autres de noir, d'autres

sont blancs et noirs, &c. et tous avec leurs frocs et capuchons taillés de différentes manières, dont ils prétendent avoir reçu les modèles de la Vierge ou de Dieu même. Chaque ordre alloit sous sa croix et sa bannière: mais après la bannière on ne voyoit ni cierge, ni bourse. Ils sont bien aises que les séculiers portent quelque chose aux églises, et ils les y encouragent autant qu'ils peuvent: mais pour eux ils se donnent bien de garde de leur donner un seul denier. Il seroit facile aux Italiens de faire réflexion sur ces choses-là, s'ils vouloient; car en vérité, Monsieur, qui empêche tous ces moines qui sont tous si riches, et qui ont presque tous de grosses pensions et de l'argent en propre, qu'ils dépensent avec tant de prodigalité, qui les empêche, dis-je, de faire aussi une bourse comme les séculiers, et d'avoir un gros cierge comme eux pôur le présenter à la Vierge? Mais ils ne sont pas d'humeur à porter de l'argent aux autres prêtres. Ils savent bien à quoi cela sert; et si les séculiers avoient les mêmes pensées, ils les feroient passer au tribunal de la confession pour des réflexions impies et sacrilèges.

Après les moines ou clergé régulier, suivoit le clergé séculier, qui sont les prêtres, les curés et les chanoines, ayant pareillement les mains vides. Le Cardinal-Archevêque étoit un peu indisposé, et sans cela je suis sûr que son Éminence n'auroit pas manqué de s'y trouver. Les deux clergés étoient suivis des magistrats de la ville, et de tous les officiers de la judicature revêtus de leurs robes de cérémonies, avec leurs cierges et leurs bourses. Enfin la procession étoit fermée par une troupe de jeunes messieurs, et de gens d'épée. Tout cela s'achemina à l'église Notre-

Dame, dans un fort bel ordre, au son des trompettes et des tambours, l'air retentissant d'*ora pro nobis.* Toute la cire et les bourses restèrent entre les mains des prêtres de l'église Notre-Dame. Vous pouvez juger par là de l'avantage qui leur en revient. Car, comme disoit fort bien l'Espagnol, l'image n'a pas besoin de boire ni de manger, et il n'y a que les hommes qui puissent faire usage de l'or et de l'argent.

Deux ou trois jours après, comme les enfans se plaisent ordinairement à faire tout ce qu'ils voyent faire aux grandes personnes, ceux de la ville s'assemblèrent par troupes. Les écoliers et les petites filles prièrent leurs maîtres et leurs maîtresses de les mener à la Notre-Dame. Ils firent des bourses où il y avoit deux ou trois écus dedans. Deux jours après la grande procession, on ne pouvoit presque point passer dans les rues de Sienne. Car ces enfans pour faire leurs bourses, tendoient à tous les coins de rue, de grandes cordes qu'ils tenoient par les deux bouts, afin d'obliger ceux qui vouloient passer de leur donner quelque chose. Ils achetèrent ensuite des cierges, prirent de petites croix et des bannières, et s'en allèrent processionnellement à l'église. Les prêtres les reçurent aussi fort bien, et pleuroient de joie de voir de si beaux commencemens dans des âmes si tendres et si innocentes. Le dixième jour on découvrit l'image avec une magnificence et une pompe tout à fait extraordinaires, et il y eut un concours de toute la noblesse de la ville et des environs. L'on avoit été obligé de mettre des gardes aux portes de l'église, et on ne faisoit entrer que les personnes les plus apparentes. J'entendis un vieux gentilhomme qui, avec un grand sentiment de dévotion, remercioit Dieu tout haut, de ce qu'il avoit

eu le bonheur de voir vingt-deux fois en sa vie cette image miraculeuse de la Vierge. Cela me surprit d'abord; car s'il eût été vrai que l'on n'eût découvert cette image que de 40 en 40 ans, et qu'il l'eût vue découvrir vingt-deux fois, il s'ensuivroit qu'il auroit été plus âgé que Mathusalem. Mais l'on me dit ensuite, qu'il ne se passoit guères d'années qu'on ne la découvrit, selon que les besoins et nécessités publiques l'exigeoient. Cela me fit comprendre la finesse des prêtres, qui pour mettre quelqu'une de leurs images en vogue, la cachent et disent qu'elle est miraculeuse, et que c'est une chose si sainte qu'il n'est permis de la voir qu'une fois en plusieurs années. Quand ils voyent ensuite que la dévotion a pris crédit, et que leurs profits sont assurés, ils n'ont pas la patience eux-mêmes d'attendre si long-temps à faire voir les sacrés mystères; mais ils prennent occasion de la première sécheresse, ou d'une trop grande humidité, pour dire, que la nécessité n'ayant point de loi, il faut découvrir l'image. Ainsi une image ou statue qui ne se devroit voir que de 40 en 40 ans, est mise au jour presque tous les ans. Cela leur aquiert même la réputation d'être honnêtes gens, pleins de compassion, et extrêmement désireux de remédier aux misères publiques. Les moines et les prêtres s'accordent parfaitement bien sur ce point-là; car ils ont tous quelque idole cachée dans leurs églises, qu'ils découvrent de temps en temps, chacun à leur tour: *Hodiè mihi, cras tibi.* Dans les monastères où les abbés, prieurs, ou gardiens sont triennaux, ils ont coutume de faire une grâce au public à leur première arrivée au monastère; et cette grâce consiste ordinairement à faire exposer le s. sacrement pendant trois jours, ou à faire dévoiler quelque

image. L'idole n'en perd pas son crédit pour cela: cela passe pour une occasion extraordinaire, et le peuple n'en conserve pas moins l'idée que cette image ne se découvre qu'une fois en un certain nombre d'années.

Ce fut là le beau spectacle que j'eus à Sienne. Cette ville est aujourd'hui une des plus superstitieuses de toute l'Italie. On l'appelle par prérogative Sienne la dévote. Elle est aussi fameuse pour la pureté de sa langue; car c'est là sans contredit où l'on parle le meilleur italien. Après avoir visité tous les lieux de dévotion qui sont dans cette ville, je poursuivis mon voyage. Je passai une seconde fois par la Toscane, et par Florence qui en est la capitale, et me rendis ensuite en deux grandes journées à Bologne. Cette ville qui est fort belle, se gouvernoit autrefois en république. Mais les papes l'ont réduite sous leur obéissance, et y entretiennent un légat pour y commander en leur nom. On voit sur la grande porte du palais du légat une statue de pierre qui représente une femme avec la thiare ou triple couronne papale sur la tête. Les Bolonnois disent que c'est une figure de la religion: mais il y a quelque apparence que c'est une statue de la papesse Jeanne; et ce qui peut favoriser cette pensée, c'est que les principales marques avec lesquelles les papistes dépeignent la religion, ne s'y trouvent point; savoir la croix dans une main, et le calice avec l'hostie dans l'autre.

Deux jours après mon arrivée à Bologne, j'allai voir la belle et célèbre abbaye de S. Michel *in Bosco,* bâtie sur une agréable colline, à deux portées de mousquet de la ville. Il semble qu'on l'ait placée sur cette éminence pour la faire regarder et admirer de toute l'Italie. Elle est particulièrement renommée pour ses

belles peintures. Carrache, Guido Rhéni, et plusieurs autres fameux peintres, y ont mis comme en dépôt toute la délicatesse et la perfection de leur art, pour le rendre plus recommandable à la posterité. Ce sont des moines Olivetains qui vivent dans cette abbaye. Ils professent la règle de S. Benoît, et sont habillés de blanc. Je m'étois arrêté à regarder les peintures des grottes ou du premier cloître, qui est bâti en octogone; lorsque l'abbé, se promenant après dîner avec quelques-uns de ses religieux, s'approcha de moi, et prit la peine de m'expliquer lui-même les peintures, qui représentent quelques particularités intéressantes de leur législateur S. Benoît. Après quoi il me mena voir leur bibliothèque, laquelle est toute peinte et dorée, garnie de fort beaux livres, et assurément une des plus belles que j'aye vues en Italie. Là, après avoir un peu discouru sur les livres, l'abbé me proposa de rester dans son abbaye pour enseigner les humanités et la rhétorique à ses religieux. Il dit qu'il me donneroit sa table, et de bons appointemens. Ce n'étoit pas mon dessein de rester en Italie, car je m'en retournois actuellement en France. Mais l'occasion se présentoit si favorable, j'avois d'ailleurs un si vif désir de me perfectionner dans la langue italienne, qu'après deux ou trois jours de réflexion, j'acceptai les offres de l'abbé. Il m'assigna un fort bel appartement, et me donna douze de ses jeunes religieux à enseigner. Ils étoient presque tous comtes ou marquis; car ces pères ne reçoivent parmi eux que des personnes de la première qualité. Je remplis, pendant deux ans entiers, cet emploi, et ne manquai pas de recevoir mille honnêtetés de ces religieux, et surtout d'éprouver les bontés et la générosité du prélat.

Vous ne pouvez pas douter, Monsieur, que je n'aye eu là une fort belle occasion de pénétrer tous les secrets de la moinerie. Car on agissoit avec moi sans réserve; et quoique je ne fusse pas de la communauté, je vivois néanmoins au milieu d'elle, et rien ne m'étoit caché. C'est pourquoi j'en puis parler pertinemment; et c'est ce que je tâcherai de faire dans la première lettre que je vous écrirai. Pour celle-ci, comme j'ai déjà commencé à vous parler des processions, je la continuerai sur le même pied, d'autant plus que je trouve ici assez de matière pour la remplir. J'espère que le récit que je vous ferai, ne vous sera pas désagréable. Je commencerai par les processions qui se font pendant l'octave du s. sacrement à Bologne.

La fête du s. sacrement ayant été instituée pour faire triompher l'hostie en dépit des hérétiques, comme disent les papistes, ils n'oublient rien pour rendre ce jour-là, et toute l'octave qui suit, plus pompeuse et plus solennelle. Ils font de fort belles processions, et promènent par les rues l'hostie consacrée, qu'ils disent être le corps vivant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec un appareil et des cérémonies magnifiques. En France l'on tend tout le dehors des maisons de belles tapisseries; on jonche les rues d'herbes odoriférantes et de fleurs; on dresse des oratoires ou *reposoirs* où le prêtre porteur du saint-sacrement s'arrête quelques instants, pour donner la bénédiction au peuple; on habille une infinité de petits enfans en anges pour lui jeter des fleurs et de l'encens: enfin l'on fait dans les rues mille prosternations et adorations idolâtres. En Allemagne, ils garnissent toutes les rues des deux côtés, de branches d'arbres avec leurs feuilles, et font de leurs villes comme de grandes forêts, ou plu-

tôt comme de beaux jardins de plaisance, dont toutes les rues sont tout autant de grandes allées toutes vertes et à perte de vue. Mais l'Italie comme la plus ingénieuse, et aussi la plus superstitieuse, l'emporte de beaucoup sur tous les autres pays catholiques romains. Bologne entr'autres s'y est rendue remarquable par sa fameuse octave du s. sacrement. Outre la grande procession générale qui se fait par la ville le jeudi après le dimanche de la trinité (qui est le jour de la fête) à laquelle tout le clergé tant régulier que séculier, et tous les magistrats de la ville assistent, il y a chaque année trois paroisses destinées pour faire les préparatifs de l'octave. Quand elles ont rempli ce devoir, elles en sont dispensées pour **12** ou **14** ans, jusques à ce que les autres en ayent fait autant; car cela coûte extrêmement. Quinze jours ou trois semaines avant la fête, on barricade toutes les rues de ces paroisses, afin d'empêcher les charrettes et les chevaux d'y passer, et de donner lieu aux ouvriers de travailler. Le principal ouvrage qui donne le plus de peine, c'est de couvrir toutes les rues et les maisons de voiles de soye, qui sortent de la manufacture de la ville, et de les disposer en tableaux. Toutes les paroisses, quand leur tour vient, s'efforcent de se surpasser les unes les autres par quelque nouvelle invention. Les unes font représenter avec ces petits voiles toutes sortes d'oiseaux; ceux-ci des quadrupèdes et d'autres objets variés. D'autres ont soin de faire représenter des chasses, des batailles, des triomphes; en un mot, une infinité de choses piquantes et curieuses à voir. De plus ils exposent dans les rues tous les plus beaux tableaux que les gens de la paroisse ayent dans leurs maisons, sans en excepter les profanes, parmi lesquels

on ne manque pas de voir des choses que l'on feroit mieux de cacher aux yeux. Les Bolonnois sont extrêmement amateur de peintures; tous leurs cabinets, leurs salles et leurs chambres en sont remplis. Et comme ils les produisent dans les rues pendant cet octave, on a la satisfaction d'y voir de fort belles toiles. De plus l'on dresse presque à tous les coins des rues, des autels chargés de statues, d'images et de vases d'or et d'argent, et il y a toujours, sur chaque autel, quelque représentation au naturel de quelque mystère, ou de quelque saint ou sainte. Les maisons des grands seigneurs de ces paroisses, sont toutes ouvertes ces jours-là, et ils ont eu soin de faire parer magnifiquement toutes leurs chambres, et d'y mettre en vue toutes leurs richesses. Il y en a quelques-uns qui sont si splendides et si généreux, qu'ils donnent des raffraîchissemens, qu'ils appellent *sorbetti,* à toutes les personnes qui leur font visite, pendant la cérémonie. Ils ont même dans leurs cours, ou leurs jardins, des fontaines qui jettent du vin en abondance pour le menu peuple.

Toutes choses étant ainsi disposées, on fait la procession. C'est une oeuvre qui sort de la main des prêtres, et ils épuisent tout leur esprit pour inventer quelque chose qui puisse plaire. Ils habillent plusieurs jeunes enfans en anges, leur attachant des ailes par derrière. Ils font de plus des représentations de toutes les figures de l'ancien testament, comme l'immolation d'Isaac, le sacrifice de Melchisedech, les pains de proposition, l'agneau paschal, etc. Ils représentent tous les prophètes et toutes les Sibylles qui ont prophétisé de Notre-Seigneur. Ils font paroître ensuite la Vierge, les douze apôtres, et Notre-Seigneur

lui-même qui suit avec un pain dans sa main, comme s'il le vouloit rompre ainsi qu'il fit dans la sainte cène. Ensuite ils représentent beaucoup de saints et saintes parmi ceux qui furent les plus dévots au saint sacrement; comme S. Thomas d'Aquin, S. Antoine de Padoue, Sainte Rose de Viterbe, etc. Ce sont toutes figures vivantes; c'est à dire de jeunes garçons, et de jeunes filles les plus belles qu'on puisse trouver. J'y remarquai surtout beaucoup de petits saints Jean-Baptistes. Pour faire ces saints Jeans-Baptistes, ils prennent de petits enfans de quatre ou cinq ans, qu'ils mettent tout nuds sans chemise, avec un petit ruban de couleur, qui leur passe en écharpe depuis l'épaule droite, et leur descend par-dessous la cuisse de sorte que cela n'empêche pas de voir leur nudité. Ils tiennent d'une main une grande cire légère et flexible, faite avec un roseau, et de l'autre ils conduisent, attaché en laisse, un petit agneau qui les suit. Viennent ensuite les prêtres magnifiquement vêtus, et puis le s. sacrement qui est porté sous un riche dais, environné d'une infinité de jeunes garçons et de jeunes filles, habillés en anges, qui lui jettent des fleurs. A coté du dais il y a toujours une fort bonne musique, pour chanter les hymnes et cantiques que l'église romaine a composés en l'honneur du saint sacrement. Après le dais suivent les principaux paroissiens, et après eux une foule de peuple. De cette manière ils promènent Notre-Seigneur par toutes les rues de la paroisse, et le font reposer à chaque bout de rue, sur tous les autels que l'on a préparés à cet effet. La procession étant finie, on ne défait pas pour cela l'appareil des rues, mais on le laisse en son entier plusieurs jours, afin de donner le temps au peuple de la

ville de le venir voir à son aise, et de faire le même tour qu'a fait la procession; car en cèla ils croyent mériter beaucoup, et gagner de grandes indulgences. Tous les sbires du légat et de l'archevêque y restent toutes les nuits pour faire la garde, afin que l'on ne dérobe rien. C'est particulièrement pendant les nuits que les messieurs et les dames s'y vont promener, parce que c'est alors que l'aspect est plus beau. Toutes les rues sont illuminées par une infinité de cierges et de flambeaux de cire blanche, qui y brûlent de tous côtés, et qui rehaussent de beaucoup l'éclat de ce superbe appareil. C'est là qu'on fait l'amour à merveille, qu'on donne les rendez-vous, et qu'on fait courir les billets; et presque toujours quelque pauvre infortuné reste sur le pavé, victime de la vengeance de ses ennemis, ou de la jalousie de ses rivaux. Toutes les courtisannes particulièrement ne manquent pas de s'y rendre vers le soir, et d'y rester jusqu'à ce qu'elles ayent attrapé leur proie. Enfin les plus innocens, ce semble, sont ceux qui y vont pour satisfaire leurs yeux, et contenter leur curiosité; car pour de la dévotion, on n'en voit pas là le moindre vestige. C'est ainsi que ces belles fètes, instituées pour confondre les hérétiques, sont devenues en peu de temps, par un juste jugement de Dieu, des sujets de confusion pour les papistes mêmes; et je crains fort que Jésus-Christ ne leur dise, à ce grand jour auquel il viendra juger les vivans et les morts, qu'il a eu leurs fêtes en horreur, et leur encens en abomination; parce qu'au lieu d'y avancer sa gloire, comme ils sembloient se le proposer, ils n'y ont recherché qu'à satisfaire leur curiosité, leur vanité et leurs plaisirs infâmes.

J'ai vu plusieurs autres processions du s. sacre-

ment à Venise, à Milan, et dans plusieurs autres endroits d'Italie: mais je ne m'arrêterai pas à les décrire, parce qu'elles se ressemblent presque toutes; excepté que l'appareil des rues n'est pas si beau, et ne reste pas si long-temps qu'à Bologne. Je ne trouve point que les prêtres ayent beaucoup de profit dans ces processions-là: au contraire ils y font de la dépense pour orner leurs églises et leurs autels: mais d'ailleurs cela met beaucoup en crédit leur sacerdoce; cela fait valoir leurs messes, et ils y paroissent avec tant de majesté, et revêtus d'ornemens si pompeux, que le peuple en conçoit plus de vénération pour leurs personnes. Ils savent bien d'ailleurs se couvrir de leurs frais dans d'autres occasions. Le dévoilement d'une image miraculeuse sert à les rembourser au double. Et c'est peut être pour cette raison qu'à Bologne, fort peu de temps après l'octave du s. sacrement, ils font cette grande cérémonie et procession de la *Madonna di S. Luca.*

Pour vous en donner quelque idée, vous saurez, Monsieur, qu'à 5 milles de Bologne, sur une colline fort élevée, appellée le mont de la *Guardia*, il y a une église où l'on conserve une image de la Vierge, que les papistes disent avoir été peinte par S. Luc. Les prêtres ont tant fait, qu'ils ont porté les magistrats à mettre la ville sous sa protection, et ils l'appellent leur patrone et leur conservatrice: *patronia et conservatrix Boloniae.* Il y a une monnoye que l'on a fait battre en son honneur, où l'on voit d'un côté cette image prétendue peinte par S. Luc, et de l'autre les armoiries de la ville de Bologne. Ils l'appellent une *madonina.* Les magistrats ont fait voeu d'aller prendre cette image tous les ans, et de la promener en procession. Ils l'amènent du mont de la Garde dans

la ville, afin de lui faire bénir le peuple. Plusieurs jours auparavant on fait de grandes préparations pour l'aller chercher en triomphe. On lui fait faire un séjour d'environ huit jours dans la ville, pendant lequel on la fait séjourner successivement dans deux ou trois églises. Tout le monde vient la visiter, et on lui fait de grands présens qui restent aux prêtres de ces églises. Après qu'on l'a bien idolâtrée, on lui fait donner une bénédiction au peuple. Pour cet effet le tableau de la Vierge est attaché à de grands bâtons que des hommes soutiennent, et l'ayant élevée en haut, ils la font incliner vers le peuple, comme si elle le saluoit; après quoi ils l'élèvent un peu plus haut et la redescendent en bas; puis ils la font aller à droite et à gauche, pour lui faire faire un signe de croix sur tous les assistants, et c'est là la bénédiction. Pour la recevoir avec plus de révérence, tout le peuple se met à genoux, et la face contre terre. Pendant tout ce temps-là les trompettes et les tambours se font entendre. Après cette cérémonie, on reconduit processionnellement la sainte image sur le mont de la Garde. Elle y reste toute l'année, à moins que quelque calamité publique n'oblige les magistrats à permettre qu'on la mène extraordinairement en procession; car alors ils croyent qu'elle apportera du remède à tous leurs maux. Tous les samedis de l'année, il y a à cette image un grand concours de peuple, qui s'y rend de Bologne et des environs.

Pour rendre le chemin plus commode, les Bolonois ont entrepris de faire uu chemin couvert, qui prend à la porte de la ville, et doit se terminer à celle de l'église où repose l'image. Il y en avoit déjà plus de la moitié de fait lorsque j'y étois. Ce sont de

grands portiques de briques fort larges et fort élevés, avec de belles voûtes toutes peintes. Ils sont pavés en dessous fort soigneusement avec de grands carreaux de brique. Quand ce portail sera achevé, je crois que ce sera un des plus beaux ouvrages que l'on puisse voir en Italie. Plusieurs seigneurs y ont signalé leur zèle, en faisant construire chacun plusieurs arcades à leurs dépens, sur lesquels ils ont fait peindre leurs armes. Cependant quoique cette entreprise soit si fort avancée, l'on craint de n'en pas voir la conclusion, parce que ce qui reste à finir est le plus difficile, et ce qui coûtera davantage; car il s'agit de faire aller ce portail sur la montagne, toujours en montant jusqu'à la Notre-Dame de S. Luc; et il faut pour cela creuser bien avant, pour trouver la terre ferme afin de poser de solides fondemens. Un bon curé voyant que la dévotion à contribuer à la dépense, étoit aussi fort refroidie, trouva, lorsque j'étois à Bologne, un fort bon moyen pour réveiller les charités endormies. Il avertit ses paroissiens, qu'il se sentoit inspiré par la Vierge, de faire une procession à l'image miraculeuse avec douze charriots chargés de matériaux. Il les pria de vouloir montrer leur zèle à contribuer à une si sainte oeuvre; et que pour lui il prendroit le soin de mettre la procession en ordre, selon le modèle que la Vierge lui en avoit donné en songe. Les paroissiens exécutèrent fort ponctuellement ce qu'il leur avoit dit; ils chargèrent 4 charriots de briques, 4 de chaux, et 4 de sable. Après quoi le curé fit chercher partout des fleurs et des herbes odoriférantes, pour couvrir les charriots et faire des guirlandes aux boeufs qui les tiroient. Il leur fit dorer les cornes et les ongles des pieds. Il se mit à la tête du

convoi avec la croix et la bannière; et ayant disposé plusieurs jeunes filles avec des tambours de Basque, qui jouoient et dansoient autour des charriots, comme David fit autrefois devant l'arche, il alla en cet équipage par toutes les rues de la ville de Bologne. Il eut l'approbation des Italiens, qui se plaisent aux choses nouvelles et bien inventées, et particulièrement à celles où les femmes et les filles ont quelque rôle à jouer. Cela eut un si bon effet, que les curés des autres paroisses résolurent de faire la même chose, et même de faire leur possible pour surpasser leur confrère. Quinze jours après l'on vit une procession générale de toutes les paroisses, avec plus de 200 charriots chargés de briques, de chaux, et de sable traînés par des boeufs avec des cornes dorées. Je n'ai jamais vu une procession si bizarre, ni plus divertissante. Tout cela s'achemina en fort bel ordre avec les croix, les bannières, les prêtres, et les danseuses vers la Notre-Dame de S. Luc, et servit à faire construire une partie importante du portail. Lorsqu'il sera fini, qu'il pleuve ou qu'il vente, l'on pourra aller depuis Bologne jusques au lieu de la dévotion sans être exposé aux intempéries de l'air.

Pour ne pas m'écarter du sujet de nos processions, je vous dirai, Monsieur, que les moines sont encore beaucoup plus inventifs que les prêtres sur cette matière-là. Il ne se passe presque point de fête ni de dimanche qu'il ne s'en fasse quelqu'une dans leurs monastères. Les Dominicains font tous les premiers dimanches du mois la procession du rosaire. Les seconds dimanches de chaque mois, les Carmes font celle du petit scapulaire. Les troisièmes dimanches, les Soccolanti font celle de S. Antoine de Padoue. C'est

dans ces processions-là que l'on voit en usage tout ce que la lubricité et la mollesse peuvent inspirer à des âmes efféminées. Par le peu que je vous en rapporterai, vous pourrez juger du reste.

Je commencerai par une procession du rosaire, que j'ai vue à Venise aux pères Dominicains de Castello. Elle étoit ordonnée de cette manière. Après la croix et la bannière, marchoient environ deux ou trois cents petits enfans habillés en anges et en petits saints et saintes, entre lesquels ils n'avoient pas oublié plusieurs petits Saints-Jeans. Ceux-ci étoient suivis de trente ou quarante belles jeunes filles représentant des saintes. L'une figurant Sainte Apolline, portoit dans sa main pour être distinguée des autres, un bassin de vermeil doré, où il y avoit des dents. Une autre représentoit Sainte Luce, et portoit dans un bassin deux yeux. Une troisième Sainte Agnès; elle tenoit entre ses bras un petit agneau tout vivant: et ainsi des autres, chacune avec sa marque de distinction. Il y en avoit quelques-unes qui prêtaient un peu à rire; surtout une Sainte Geneviève: elle tenoit un cierge allumé d'une main, et de l'autre un livre où elle lisoit, ou faisoit semblant de lire. Autour d'elle il y avoit sept ou huit garçons habillés en diables, tout noirs, avec de grandes queues, des visages tout-à-fait grotesques, et de grandes cornes. Ils faisoient mille postures, singeries et grimaces devant la sainte, pour tâcher de lui donner des distractions en disant son bréviaire. La fille qui faisoit la figure de la sainte, avoit été choisie d'un tempérament fort mélancolique, et faisoit parfaitement bien son personnage. Elle regardoit toujours dans ses heures, sans faire paroître le moindre souris: mais tous ceux qui regar-

doient passer la procession, éclatoient de rire en voyant les postures ridicules que prenoient ces petits diables, qui étoient assurément des plus impudens; car quelquefois ils faisoient comme s'ils eussent voulu lever la robe de la sainte. Cette sainte étoit suivie d'une autre, dont le rôle n'étoit pas moins singulier. C'étoit une Sainte Catherine de Sienne. Elle avoit un joli petit enfant à son côté, qui représentoit le petit Jésus, tenant d'une main un balay, et un soufflet de l'autre. Car on prétend que cette sainte, qui étoit une religieuse Dominicaine, avoit une si grande familiarité avec l'enfant Jésus, que ce divin enfant pour la soulager quand elle étoit lasse, venoit balayer sa chambre et souffler son feu. Après ces bonnes saintes, venoient ce qu'ils appellent les figures, qui sont toutes les saintes femmes qui représentoient, selon eux, la sainte Vierge dans l'ancien testament. On les avoit élevées sur des brancards que des hommes portoient sur leurs épaules. On y voyoit une Débora dans sa tente, avec Cisara à ses pieds, lequel étoit un beau jeune garçon habillé en guerrier; et elle, avec un grand clou dans sa main, faisoit comme si elle lui eût voulu percer la tempe. Après cette figure, venoit une Dalila assise dans un fauteuil, avec un beau garçon entre ses genoux: elle tenoit des ciseaux comme pour lui couper les cheveux. Après celle-ci on voyoit venir une Judith. C'étoit une fort belle figure; car sur le brancard qui étoit fort large, il y avoit plus de 20 personnes: cette scène représentoit le retour de Judith en Bétulie avec la tête d'Holopherne, lorsque les prêtres et le peuple allèrent pour la recevoir, et chantèrent un cantique à sa louange. Cette Judith étoit une des plus belles filles de l'Italie, et fort lascivement habillée. Autour d'elle, sur

le même brancard, on avoit placé d'excellens musiciens, qui chantoient des motets ravissans. Le brancard qui suivoit, comme si on eût voulu opposer la laideur à la beauté, portoit une vieille bonne femme tout édentée et fort laide, qui marmotoit entre ses dents, et représentoit Anne, mère de Samuel. Je m'étonnai qu'une femme de cet âge eût voulu monter sur un brancard. Après elle suivoient plusieurs autres brancards avec leurs différentes figures, jusqu'au nombre de dix-huit. La dernière de toutes, représentant la sainte Vierge, étoit une très-belle fille, fort richement vêtue, avec un grand manteau royal. Elle tenoit un grand rosaire ou chapelet dans la main gauche, et dans sa droite un sceptre. Elle avoit une très-belle couronne sur la tête, enrichie de perles et de diamans. Les personnes de qualité se font un mérite de prêter leurs joyaux pour orner les saints et les saintes des processions. C'est ce qui fait que l'on y voit souvent de grandes richesses. J'observai que lorsque cette demoiselle qui représentoit la Vierge, passa, portée sur un brancard, personne ne lui ôta le chapeau; personne ne s'inclina ni ne se prosterna en terre pour l'adorer ou pour l'invoquer. Mais quelques moments après, la statue de bois de la Vierge venant à passer (celle qui est habituellement sur l'autel de la chapelle du rosaire des Dominicains de Castel) tout le monde se prosterna en se frappant la poitrine, l'appella mère de Dieu, et l'invoqua. On lui faisoit faire de temps en temps des inclinations et des bénédictions sur le peuple, de la manière que je vous ai dit en parlant de Notre-Dame de S. Luc de Bologne, lesquelles étoient reçues avec beaucoup de componction, et comme de grandes faveurs. J'ai appliqué mon esprit à rechercher quelle

pouvoit être la raison, qui empêche les papistes de rendre leur adoration aux figures vivantes, qui néanmoins représentent la Vierge plus au naturel que des morceaux de pierre et de bois, tandis qu'ils sont si exacts à les rendre à ces statues inanimées. Après y avoir réfléchi, je n'ai pu m'imaginer autre chose, si ce n'est que notre nature éprouve comme une répulsion instinctive, de rendre à la créature un culte qui n'est dû qu'à Dieu seul, et que les figures vivantes se découvrent à nos sens comme des créatures humaines, plus que ne font les images insensibles, dans lesquelles on suppose plus facilement qu'il y a quelque vertu divine et secrète. C'est là pourtant la dernière des folies, et la racine de l'idolâtrie.

Je reprends le cours de notre procession. Cette statue de bois étoit portée au milieu des pères Dominicains, qui pouvoient être au nombre de cent; leur tenue était fort peu édifiante. Ils avoient tous de grands rosaires autour de leurs bras ; mais pas un ne le disoit, si ce n'est quelque pauvre vieux père qui n'étoit plus capable de faire figure dans le monde. Tous les autres se prélassaient dans leurs beaux habits blancs, et ne faisoient que causer et rire entr'eux, et fixer leurs regards sur les dames qui étoient aux fenêtres ou dans les rues pour voir passer la procession.

Je joindrai au récit de cette procession que je vis à Venise, celui d'une autre que j'ai vue à Milan. C'étoit aux Carmes. Elle se faisoit en l'honneur du petit scapulaire, dont je vous ai déjà parlé dans une de mes lettres. Ce qu'il y avoit de particulier en celle-ci, et que je toucherai seulement, pour ne pas vous faire une nouvelle description des anges et des figures, qui étoient de la même nature que celles que je vous ai déjà rap-

portées: c'est que la plupart des jeunes demoiselles s'y trouvèrent dans leurs plus beaux habits et avec tous leurs joyaux. Elles marchoient quatre par quatre, avec de grands flambeaux de cire blanche qu'elles tenoient en leur main, et elles chantoient des pseaumes et des hymnes à la Vierge, qui sont en usage dans l'église romaine. Les femmes en Italie n'ont pas coutume de chanter dans les églises, à moins qu'elles ne soient religieuses. Les pères Carmes s'étoient avisés d'introduire cette nouveauté dans leur procession, pour se donner à eux-mêmes la satisfaction d'entendre de si belles voix, ou peut-être aussi pour être agréables aux gentilshommes milanois à qui cela plaît extrêmement. Ils étoient rangés en haie des deux côtés des rues pour voir passer leurs dames, qui avoient le sein presque tout découvert, et marchoient avec une désinvolture bien capable de donner de la dévotion à leurs amans! Il étoit environ une heure et demie dans la nuit lorsque la procession commença à marcher, et la lumière des cierges et des flambeaux rehaussoit extrêmement l'éclat de cette troupe d'élite. On n'entendoit de tous côtés que ces mots: „Ah! que voilà qui est beau! La „belle procession! Que madame la comtesse une telle „a bonne grâce à porter son cierge! Que celle-ci „marche bien! Que cette autre a la voix belle!“ D'autres plus impertinens leur jetaient, en passant, des mots à double entente, qui au milieu d'un si saint exercice, ainsi qu'ils l'appellent, ne marquoient que trop la profanation de leurs coeurs. Après les dames marchoient les pères Carmes deux à deux; de sorte que toute cette procession n'étoit composée que de femmes et de moines, avec une statue de bois qui représentoit la Vierge, à laquelle on rendoit les adorations; chacun

se mettant à genoux dans les rues lorsqu'elle passoit, pour recevoir les salutations et bénédictions que les bons frères Carmes, qui la portoient, lui faisoient faire. Les moines et les prêtres se plaisent extrêmement à faire de semblables processions chacun dans leurs églises; parce qu'ils y paroissent avec une pompe et un éclat qui éblouissent les yeux, et font que les simples s'imaginent voir en leurs personnes quelque chose de plus qu'humain; ce qui n'est pourtant dans le fond qu'une folle vanité, et une pure illusion de l'esprit du monde.

Il y a d'autres processions plus pénibles, auxquelles ils ne mettent pas autant d'empressement. C'est ce que j'observai à Milan au temps des rogations, qui se trouvent dans la semaine de l'ascension. On a coutume dans tous les pays qui suivent la communion de Rome, de faire ces trois jours-là des processions; c'est à dire, d'aller avec la croix et la bannière d'une église à une autre pour faire des prières. Or, à Milan, la procession commence à une heure après minuit, et ne finit qu'à deux heures après midi. Tous les prêtres de la ville et des environs sont obligés de s'y trouver: on n'en excepte pas même les prêtres étrangers qui sont dans la ville. Ils doivent tous se trouver précisément à l'heure, au son de la grosse cloche, à la cathédrale pour se ranger sous la croix et la bannière. Or comme le grand attrait y manque, les prêtres n'y mettent pas beaucoup de zèle: mais le cardinal archévêque, quoiqu'il n'y aille pas lui-même, a trouvé le moyen de les y faire aller. Par son ordre, tous les sbires de l'archévêché, renforcés de ceux de la ville, armés de mousquetons, de pistolets et de bayonnettes, se divisent en plusieurs bandes, et vont par toutes les rues de Milan

pour chercher les prêtres qui ne sont pas à la procession. Ils vont jusques dans leurs maisons, et s'ils en trouvent quelques-uns, ils les lient avec des cordes les mains derrière le dos, et les traînent ainsi avec infamie par les rues, dans les prisons de l'archévêché. Quand ils sont arrivés aux portes des prisons, les sbires les fouillent, et après les avoir fort indignement traités, ils prennent tout ce qu'ils trouvent sur eux, et les jettent dans un cachot, où ils restent jusqu'à ce qu'on les fasse comparoître devant le tribunal de l'archévêque. Ils en sont pourtant quittes à la fin pour une petite réprimande et pour payer vingt écus au cardinal. Les prêtres voyant qu'il n'y avoit pas moyen de s'absenter de la procession, avoient trouvé le secret de se la rendre un peu plus douce. La procession va dans une seule matinée à dix ou douze églises, où elle entre, et s'arrête un temps considérable pour y chanter. Mais comme les prêtres qui sont en si grand nombre, n'y peuvent pas tous pénétrer, la plupart sont obligés de rester dehors dans les rues autour de l'église. Ils trouvèrent donc le moyen d'entrer dans les prochains cabarets, et de s'y faire bien traiter pendant que leurs confrères chantoient à l'église; après quoi ils les alloient relever, et l'office se faisoit de meilleur courage. Mais la chose étant trop vilaine et trop scandaleuse aux yeux du peuple, et quelques plaintes en ayant été faites à l'archévêque, il ordonna qu'une trentaine de sbires côtoyeroient la procession, et feroient la recherche dans les cabarets. De sorte que les pauvres prêtres étant suivis de si près, ne peuvent plus s'écarter de la procession. Il y en a néanmoins plusieurs qui portent des bouteilles de vin dans leurs poches et sous leurs surplis, et priant quelques-uns de leurs confrères de se

tenir autour d'eux, ils se baissent pour n'être pas apperçus des sbires, et boivent fort adroitement. Lorsque la procession entre dans quelques églises de moines, les prêtres se jettent dans le couvent qui est tout proche, et là les moines traitent ceux de leur connoissance, et leur donnent à boire et à manger tant qu'ils veulent. Les sbires n'ont pas le pouvoir de les aller chercher là, car ils n'y seroient pas bien reçus *).

La procession étant arrivé à une certaine église indiquée par l'archévêque, les douze préfets ecclésiastiques des douze portes de Milan, qui sont des archiprêtres, et qui ont tout le clergé partagé entr'eux, s'assemblent dans une grande place; et chacun d'eux ayant une liste de tous les ecclésiastiques qui sont sous sa juridiction, ils les appellent tout haut par leurs noms les uns après les autres. Ils sont tous obligés de répondre, et de venir se présenter. Si quelqu'un y manque, on en prend note, et on lui envoye ce même jour-là un billet à sa maison pour payer les 20 écus auxquels son absence le condamne. Toute la cérémonie et le tour des églises étant finis, la procession s'en retourne à la cathédrale. Il est environ trois heures après

*) Cette procession confuse avec les prêtres qui se dispersent pour aller se rafraîchir dans les cabarets, ressemble un peu aux revues de la garde nationale parisienne, où il est assez difficile de retenir les soldats dans le rang, lorsque la solennité se prolonge un peu trop; et il paraît qu'en Italie la milice de l'église ne le cède point sous ce rapport à la milice citoyenne de notre bon pays de France; mais il faut reconnaître qu'en fait de processions, — dans les villes, du moins, où on les permet encore, — les choses se passent chez nous avec plus d'ordre et de décence qu'en Italie. C'est là une des nombreuses occasions qui donnent lieu de remarquer combien le clergé français, par la tenue, la morale et la piété, l'emporte sur le clergé d'Italie, même sur celui des états du pape.

midi quand elle rentre; et au son de la grosse cloche, chacun a la liberté de s'en retourner chez soi. Le monde rit de voir les prêtres passer, et courir comme ils font pour aller dîner; car ils n'ont jamais été si affamés. On voit que ces processions des rogations leur déplaisent extrêmement; premièrement, parce qu'il n'y a rien à gagner; en second lieu parce que les dames n'y vont point. Troisièmement il n'y a ni anges, ni figures, ni rien qui les puisse divertir. En quatrième lieu, ils n'y peuvent pas aller revêtus d'ornemens pompeux; mais simplement avec le surplis et le bonnet quarré. C'est ce qui fait que les séculiers ne se dérangent guères pour les aller voir passer. Cinquièmement, la procession leur étant commandée sous de rigoureuses peines, c'est alors qu'ils ont moins d'attrait pour y aller. Car autant les prêtres aiment à commander impérieusement aux autres, autant ont-ils de répugnance à obéir. Ils préfèrent ces belles processions du saint sacrement; celle de quelque image miraculeuse, ou la magnifique procession du saint clou, qui se fait à Milan en été, où non seulement tout le peuple, mais encore tout ce qu'il y a de noblesse dans les villes et les provinces circonvoisines, se rend en foule. Là il ne faut point de sbires pour les forcer de paraître. Le cardinal y assiste lui-même en personne, et porte la relique du saint clou. La tradition porte que c'est un des clous qui percèrent les membres adorables de notre seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il fut attaché en croix, et que le grand Constantin fit, par honneur, attacher à la bride de son cheval. On le voit au travers d'un beau cristal posé sur un grand piédestal d'or pur, parfaitement bien travaillé, et tout orné de pierres précieuses. C'est assurément une des plus belles pièces

que l'on puisse voir, et si pesante que le cardinal avoit bien de la peine à la soutenir. Ce clou est courbé pour avoir été mis en oeuvre dans le fer de la bride. La réflexion que j'ai faite à propos de ce clou, est que d'après l'histoire même admise par les papistes, il paroît que les reliques, et spécialement les instrumens de la passion de notre Seigneur, auxquels ils prétendent que l'on doit rendre un culte, ne recevoient pas anciennement les honneurs divins; puisque Constantin, ainsi qu'ils l'avouent, fit mettre ce clou à la bride de son cheval, ce qui n'étoit pas un honneur fort considérable. Il ne le fit pas élever sur les autels, comme il l'est à present, et l'on ne fléchissoit pas les genoux devant lui comme on le pratique aujourd'hui; car autrement il s'en seroit suivi que partout où le cheval de Constantin auroit passé, on aurait dû se prosterner à terre. C'est ce qui est absurde, et ce que l'histoire de ce grand empereur ne nous fait point connoître.

Puisque je suis venu à vous parler des processions qui se font à Milan, je ne puis m'empêcher de vous faire la description d'une des plus fameuses, laquelle a lieu pendant la nuit du vendredi saint. Elle se fait aux flambeaux, et dans l'ordre suivant: après la croix et la bannière, viennent les porteurs de croix. Ce sont des gens qui portent de grandes croix sur leurs épaules, de la longueur de 15 ou 20 pieds. Elles sont fort grosses et fort pesantes en apparence; mais elles sont creuses en dedans, et formées de 4 ais fort minces, collés ensemble. Cependant il faut bien croire qu'à cause de leur longueur et de leur largeur, elles font raisonnablement la charge d'un homme, et même qu'elles embarrassent assez ceux qui les portent. Aussi disent-ils qu'ils font cela par un esprit de pénitence, et pour

imiter notre seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il porta sa croix au calvaire. Ils sont peut-être au nombre de trois ou quatre cents, et la plupart d'entr'eux ont la corde au cou, et de grosses chaînes aux pieds, qui traînent sur le pavé et font un bruit épouvantable. Ils ont le visage caché avec de grands capuchons. Ces porteurs de croix me font ressouvenir de certains hérétiques dont le cardinal Baronius parle dans ses annales ecclésiastiques, et que l'on appelloit *cruciferi.* Ils avoient pris à la lettre ces paroles de l'évangile: *Celui qui ne porte pas sa croix, et ne vient après moi, ne peut pas être mon disciple.* C'est pourquoi ils avoient chargé de grosses croix sur leurs épaules, et courant comme des fous par les montagnes et dans les déserts, ils ne les quittoient point que la faim, la soif et la lassitude ne leur eût fait rendre l'esprit. Il est vrai que ceux qui se trouvent aux processions dont je parle, n'en viennent pas à de pareilles extrémités: mais il y a pourtant quelque similitude dans l'action des uns et des autres.

Au milieu de ces *crucifères* on voyait sur un brancard une figure de notre Seigneur allant au calvaire. Après ces porteurs de croix suivoient les disciplinaires. Ils avoient aussi le visage couvert avec de grands capuchons, le dos tout découvert, et tenant dans leurs mains de grosses disciplines; ils s'en frappaient continuellement, et faisoient couler le sang de leurs épaules d'une manière révoltante. On portoit de même au milieu de ces fouetteurs, qui étoient en très-grand nombre, une figure de la flagellation de notre Seigneur attaché à la colonne. Ensuite on voyoit venir plusieurs compagnies de soldats, avec leurs mousquets et leurs piques, la pointe renversée en bas, et

leurs étendards de même. Tous les tambours étoient couverts de drap noir, ce qui leur faisait rendre un son lugubre. Après les soldats suivoit une figure vivante de notre Seigneur. C'étoit un jeune homme, revêtu d'une grande robe de pourpre, avec une couronne d'épines sur sa tête, et qui portoit une grande croix sur ses épaules. Il y avoit environ une vingtaine de garçons autour de lui, habillés en juifs, qui faisoient cent postures et grimaces ridicules. On ne pouvoit pas s'empêcher de rire à un spectacle qui auroit dû attendrir les coeurs, parce que rarement les représentations saintes chez les papistes sont exemptes de profanation. On ne se mettoit point à genoux devant cette figure, parce qu'elle étoit vivante. Elle étoit suivie de toute les confréries de la ville, qui sont en très-grand nombre. Les congréganistes marchoient deux à deux, tenant des cierges allumés; et après eux suivoit une autre figure de notre Seigneur dans le tombeau. Lorsqu'elle passa, quoiqu'elle ne fût que de bois, tout le monde se mettoit à genoux dans les rues pour l'adorer. Autour de cette statue marchoit une réunion de dames habillées de deuil, qui tenoient leurs mouchoirs à leurs yeux comme si elles eussent pleuré. Après ces femmes on voyoit venir les prêtres, et après eux une statue de la Vierge percée au coeur de sept grandes épées qui y étoient attachées. Ils appellent cela une notre-dame de pitié. Partout où elle passoit, on lui faisoit les mêmes adorations qu'à celle de Jésus-Christ même. Une foule de peuple fermoit ensuite la procession.

Je sais que les papistes excuseront ces sortes de processions, et même en exalteront le mérite, en disant que ce sont de saintes représentations, qui rafraîchissent dans nos esprits l'idée de ce qui se passa autre-

fois sur le calvaire. Mais pour moi je crois que le temps qu'ils employent à disposer et mettre en ordre ces sortes de processions, et que les autres mettent à les voir passer, seroit beaucoup mieux employé à lire et à méditer avec respect, chacun chez soi, sur la véritable histoire de la passion de notre Seigneur, pour en tirer des réflexions pieuses. Ce seroit là un moyen bien plus efficace, que d'habiller un homme en Jésus-Christ, ce qui est une profanation de la majesté divine. La même chose a lieu quand ils représentent, cinq semaines après pâques, l'ascension de notre Seigneur Jésus-Christ aux cieux; ils se servent à cet effet d'une grande statue de bois qui imite la personne du Christ. Ils l'attachent avec de grosses cordes par la tête; et à midi, le jour de l'ascension, au son de toutes les cloches, en présence de tout le peuple, des gens qui sont sur les voûtes de l'église tirent peu à peu les cordes et l'élèvent en l'air. Les prêtres pendant ce temps-là chantent l'antienne, *viri Galilaei quid admiramini aspicientes in coelum, etc.* Quand la statue est prête à entrer dans le trou que l'on a fait exprès dans la voûte, il y a des hommes qui jettent du haut des galeries de l'église, environ 20 ou 30 seaux d'eau sur le nez de ceux qui regardent. La plupart sont tous trempés, et tout le reste rit aux éclats. C'est là la fin de cette belle cérémonie ou sainte représentation, ainsi qu'ils l'appellent.

J'ai vu pratiquer ceci particulièrement en Allemagne. J'y ai vu aussi un grand nombre de porteurs de croix et de disciplinaires, comme en Italie. On pourroit croire d'après cela que ces gens sont animés d'un grand esprit de dévotion et de mortification: mais m'étant appliqué à pénétrer le fond des choses, j'ai reconnu que la plu-

part le font par intérêt, et sont payés pour se fouetter; parce que ce seroit une honte, si dans une procession de carême ou de la semaine sainte, il n'y avoit pas un grand nombre de fouetteurs et de porteurs de croix. D'autres le font, parce que leurs confesseurs le leur enjoignent par pénitence. Je ne sais pas pourquoi les prêtres se font tant d'honneur de cela; mais je les ai vus souvent s'entre-reprocher les uns aux autres, qu'il n'y avoit point ou fort peu de disciplinaires dans leurs processions. Il se peut faire que par une sotte vanité, ils croyent que la gloire de ces sortes de pénitences publiques, rejaillit sur eux comme en étant les auteurs; et ils se glorifient ainsi, comme l'oiseau de la fable, d'une chose qui ne leur appartient pas. Ils sont bien aises de voir les autres se fouetter; mais pas un d'eux n'en veut donner l'exemple; et je n'ai jamais vu ni moines, ni prêtres se fouetter en public. La plupart de ces fouetteurs et porteurs de croix, pour se rendre la pénitence plus tolérable, s'enivrent avant que d'aller à la procession. Il en arriva un grand inconvénient à Mayence, durant le temps que j'y étois. Plusieurs de ces porteurs de croix étant ivres, jetèrent au milieu d'une procession leurs croix dans les rues, et s'assirent dessus, disant qu'ils les avoient assez portées, et qu'il falloit qu'elles les portassent à leur tour. Et plusieurs disciplinaires se mirent à chanter, à danser, et à rendre par la bouche le vin qu'ils avoient pris. La plupart étoient écoliers des Jésuites, et leurs régens les avoient forcés à cette mortification involontaire.

Ces représentations matérielles qui ne sont nullement d'accord avec l'esprit des saintes écritures, sont devenues si scandaleuses, que les prêtres qui voyagent, n'osent pas, hors de leur pays, avouer de pareilles fo-

lies, et qu'au contraire, ils les renient avec assurance. C'est par un effet de cette même honte que quelques Jésuites italiens et allemands, traitèrent en ma présence de calomnie certain chapitre d'un livre, qui traitoit d'une dévotion qui se pratique encore tous les ans en Italie et en Allemagne, au temps de noël, laquelle consiste à aller dans les églises remuer le berceau du petit enfant Jésus. Cependant il n'y a rien de plus vrai, et je l'ai vu faire plusieurs fois. Pour cela, on dresse sur un autel, ou dans une chapelle, une représentation de l'étable de Bethlehem, avec de grandes figures qui représentent la Vierge, S. Joseph, et l'enfant Jésus couché dans sa crêche. Les Italiens excellent particulièrement dans ces sortes de représentations, dont ils font leur divertissement tout le temps de noël, et les femmes ont permission d'aller d'église en église pour les voir. Il y a assurément là quelque chose qui récrée fort les yeux. On y voit des rochers, des fontaines, des forêts, des plaines, et les bergers qui conduisent leurs troupeaux. On les voit venir de toutes parts par des défilés, pour faire des présens à l'enfant Jésus. Tout cela est fort naturellement représenté, et et il y a toujours quelque chose de grotesque pour exciter à rire. Mais le point principal où je veux venir, c'est qu'au berceau de l'enfant Jésus, il y a plusieurs grands rubans ou cordons attachés, que les fidèles, à genoux, tirent fort dévotement pour faire remuer le berceau, de même que les nourrices ont coutume de faire quand elles bercent leurs enfans. Ensuite ils chantent ce qu'on appelle en Italien la *nà*, *nà*, qui sont des chansons dont on se sert pour endormir les enfans. Dors mon petit Jésus, dors mon amour dors, *nà nà*, *nà nà*. Ce qui me surprenoit c'étoit de voir quelque-

fois de vieux hommes, ou de vieilles femmes, se lever tout en colère lorsqu'elles entendoient trop de bruit dans l'église, et dire que l'on se tût, parce que l'on réveilleroit l'enfant Jésus, qui n'est pourtant qu'une petite figure de bois ou de carton peint. Enfin il y en a qui se déchaussent en entrant dans l'église, de peur de l'éveiller. Pendant tout ce temps-là les moines et les prêtres rient eux-mêmes, dans leurs sacristies, de toutes ces folies. Je ne les ai jamais vus prendre eux-mêmes les cordons pour remuer le berceau, car je suis sûr qu'ils auroient trop de confusion à le faire. Et c'est peut-être dans ce sens-là qu'ils l'entendent, quand ils disent que cela ne se fait point, parce qu'ils ne le font pas eux-mêmes; mais ils sont bien aises de voir le peuple occupé à cela pour leur donner du divertissement. Et ce petit jeu n'est même pas sans quelque profit pour eux; car il y a bien des gens qui apportent, les uns des oeufs frais, les autres des poulets, et des chapons pour faire des bouillons à la Vierge. Ils les mettent dans la sainte étable, près de la statue; d'autres apportent des fromages, et de grandes bouteilles de vin qu'ils mettent à côté de S. Joseph; enfin d'autres jettent des pièces de monnoie dans un grand bassin que les prêtres tiennent là exprès, et qui doivent servir, à ce qu'ils disent, pour l'entretien de l'enfant Jésus.

Je me trouvai un jour à Mayence dans la sacristie des pères Jésuites, avec cinq ou six de ces bons pères. Nous prenions plaisir à voir les présens que l'on venoit faire à la crêche. Un pauvre paysan entr'autres apporta, avec une grande simplicité et dévotion, une botte de foin, et la mit dans la sainte étable, entre le boeuf et l'âne. Les Jésuites qui s'en apperçurent, se

dirent les uns aux autres: „Fi, fi, il faut ôter cela vite-„ment; cela ruineroit tout; ils n'apporteroient plus que „de l'herbe: il vaut bien mieux qu'ils apportent de „bons jambons et des langues de boeuf pour S. Jo-„seph." Le sacristain courut pour l'ôter: mais le paysan s'y opposa, disant qu'il ne vouloit pas que l'âne et le boeuf mourussent de faim. On lui dit pour l'appaiser, que l'enfant Jésus feroit un miracle, et les soutiendroit par sa vertu divine. C'est ainsi que pour un misérable intérêt, ils abusent le pauvre peuple et le tiennent dans l'ignorance; dont pour comble de malheur ils font une vertu, qu'ils appellent simplicité et innocence.

Je reprends présentement le cours de nos processions, ou plutôt je finirai cette lettre comme je l'ai commencée, en vous racontant l'exposition d'une autre image de la Vierge que j'ai vue à Milan, et que l'on disoit qui n'avoit lieu que de 50 en 50 ans. Tous les corps de la ville et des environs l'allèrent visiter en procession, avec des cierges, des bourses, des présens, et des cérémonies presque semblables à celle que je vous ai déjà rapportées. Ce qu'il y a seulement de particulier, c'est que pendant tout le temps que l'image fut découverte, il y eut un grand concours de personnes possédées, et les prêtres étoient fort occupés dans tous les endroits de l'église à les exorciser. Les papistes soutiennent que dans l'ordination, leurs prêtres reçoivent la vertu de chasser les diables des corps, et que la pratique fait voir qu'effectivement ils y réusissent. Pour moi j'ai bien vu de ces sortes de possédés, et je me suis fort appliqué à les examiner; mais je n'y ai rien découvert qui pût me persuader que ce fût une opération du démon plutôt que l'effet d'une forte

imagination ou de quelque maladie violente. De plus je n'ai presque jamais vu que des femmes possédées, et je voudrois bien savoir pourquoi le diable les posséderoit plutôt que les hommes. Mais la véritable raison de ceci est qu'en Italie les femmes sont particulièrement sujettes à entrer dans d'étranges frénésies d'imagination. Leurs pères et mères, ou leurs maris les tiennent toujours enfermées dans leurs chambres, sans leur permettre de sortir que pour aller quelquefois à l'église. Comme avec cela elles sont d'un tempérament très-ardent, un objet agréable qu'elles auront vu par hazard de leurs fenêtres, ou à la messe, les transporte si fort qu'elles en sont toutes possédées, bien plus que du démon. Elles y pensent fortement jour et nuit, et la force de leur imagination faisant une merveilleuse impression sur les esprits vitaux, elle les échauffe et les confond; et de là s'ensuit le désordre dans le corps, et les convulsions. L'église dont je parle étoit remplie de ces sortes de possédées. J'apperçus entr'autres dans une des chapelles, une fort belle demoiselle qui se battoit continuellement la poitrine avec la main, et crioit comme si elle eût senti quelque chose qui l'étouffoit. Elle avoit plusieurs prêtres autour d'elle qui lisoient les exorcismes. Mais un fort joli prêtre qui étoit du nombre faisoit surtout des merveilles. La possédée n'en vouloit qu'à lui; et lorsqu'il la touchoit, le diable vaincu apparemment par la force de ses exorcismes, cessoit de la tourmenter. Je m'étonnai de la liberté que ce jeune abbé prenoit avec sa possédée; car quelquefois il la tenoit embrassée par le corps, il lui manioit les bras, et lui donnoit presque continuellement de petits soufflets sur les joues. Ils disent que le diable qui est un esprit orgueilleux, ne peut pas

souffrir qu'on l'humilie; c'est pourquoi ils ont coutume de souffleter et d'injurier les possédés. Les autres prêtres qui étoient autour de celle-ci, étendoient quelquefois la main pour la souffleter; mais la possédée entroit en rage et ne pouvoit pas les souffrir; de sorte qu'ils étoient obligés de se contenter d'injurier le diable, tandis que le jeune prêtre le battoit sur les joues de la demoiselle. Ce procédé excita même de la jalousie entr'eux, et un des vieux prêtres dit au plus jeune, avec une raillerie piquante: „Dom Pietro, je vois „bien que ce diable n'en veut qu'à vous, et je crois „que vous vous accorderiez bien ensemble.“ Enfin n'en déplaise aux prêtres de l'église romaine, on ne voit pas le pouvoir absolu qu'ils prétendent avoir sur les diables, si bien avéré qu'ils voudroient le donner à entendre au peuple. J'ai vu beaucoup de possédées et d'exorcismes; mais je n'ai jamais vu de délivrance. Je sais que l'on dit qu'il y a plusieurs gueux qui contrefont les possédés, afin de pouvoir obtenir par ce moyen une bonne subsistance; et ceux-là, je ne doute point que les prêtres ne les délivrent tous. Cela donne beaucoup de crédit aux images mystérieuses que l'on ne découvre que de 50 en 50 ans.

Je laisse ici les possédés, pour venir enfin à la conclusion des processions papistes. Ils les définissent, comme j'ai déjà dit au commencement de ma lettre, un acheminement du peuple d'une église à une autre, sous la conduite des prêtres, avec la croix et la bannière, pour y invoquer l'assistance extraordinaire de Dieu. Mais en vérité, Monsieur, suivant tout ce que je viens de vous rapporter, ne vous semble-t-il pas qu'elles seroient mieux définies, de magnifiques promenades, inventées pour mettre en crédit les moines

et les prêtres, et abuser le peuple à leur profit. Nous n'avons aucun exemple de ces sortes de processions dans les premiers siècles de l'église. C'est une invention du cerveau des papes; et je crois que S. Grégoire le grand fut le premier qui les institua, dans un temps de peste. Elles se firent de son temps avec assez de modestie et de simplicité: mais ensuite le luxe et l'ambition des ecclésiastiques les ont si fort amplifiées, qu'il est aisé de juger qu'elles ne servent qu'à leur donner de l'avantage, et à les faire paroître avec plus d'éclat. Elles servent même comme des marques publiques d'honneur, pour les distinguer entr'eux. Il n'y a rien dont ils soient plus jaloux que d'avoir la préséance dans les processions. Les prêtres et les moines ont de grandes discussions sur ce sujet; et quelquefois il s'y passe bien du désordre; comme il arriva il y a quelques années à Dijon, où les moines de S. Benoît ayant entrepris d'aller à la procession avec de grosses cannes en leurs mains, comme une marque d'autorité sur le reste du clergé, et dont ils se servoient quelquefois pour faire avancer les prêtres; les chanoines de la sainte chapelle se soulevèrent, et il y eut avec les croix et les bannières une furieuse escarmouche. L'ordre de la procession est que les moins considérables marchent les premiers, et les plus élevés en dignité suivent après; de sorte que l'évêque marche le dernier de tous. Les Jésuites étant venus si nouvellement dans l'église de Rome, et ne pouvant pas obtenir le premier rang dans les processions, y ont renoncé absolument et ne s'y trouvent point. Il n'y a qu'à Venise où le sénat les oblige d'y aller: et pour n'être point mêlés parmi les prêtres, ou parmi les moines, ils ont choisi leur place à la tête des gens de

métier. Les savetiers, les cordonniers et les tailleurs vont les premiers: ensuite viennent les Jésuites, qui sont suivis des autres métiers.

Je finirai ma lettre, et sans vous arrêter par une longue morale, je dirai seulement qu'étant une chose manifeste et visible, que ces sortes de processions dans l'église de Rome, ne se font que pour servir à l'ambition et à l'intérêt temporel des ecclésiastiques; les meilleures processions que l'on puisse faire n'est pas d'aller d'église en église, mais de vertu en vertu, jusqu'à la montagne du Seigneur qui est l'éternité bienheureuse. *Optima processio sit procedere de virtute in virtutem usque ad montem Domini.**)

---

*) Nous ne partageons pas tout-à-fait l'opinion de l'auteur sur le scandale occasionné par les processions publiques, ni le mépris que ces cérémonies lui inspirent. Sans doute il faudrait en retrancher tout ce qu'il y a de théâtral dans certaines exhibitions auxquelles elles donnent lieu, et surtout en faire disparaître la partie grotesque, qui ne peut avoir aucun résultat utile; mais l'effet général des processions dans un pays essentiellement catholique, a paru, jusqu'à ce jour, assez satisfaisant, pour qu'on ne doive pas songer à les supprimer. Ces fêtes pompeuses agissent efficacement sur l'esprit des masses, ravivent les croyances, et donnent une plus grande idée de la splendeur et de la puissance de la religion.

Le seul point sur lequel M. d'Émiliane ne se soit pas arrêté, et qui aurait dû peut-être le préoccuper avant tous les autres, c'est l'inconvénient de ces cérémonies dans les pays où plusieurs cultes différents sont tolérés à la fois. Chaque religion ayant la prétention d'être la meilleure et la seule *vraie,* il s'ensuit que les prêtres sont naturellement exclusifs, et que ceux qui se trouvent faire partie d'une procession, exigent que tous les assistants sans exception, rendent à leur culte le respect, les hommages et les adorations qu'ils pensent lui être dûs. Il est très-possible alors que ces prêtres éprouvent une résistance de la part des personnes

appartenant à des cultes dissidents. De là des discussions, quelquefois même des rixes déplorables, souvent funestes dans leurs conséquences, et toujours indignes de la majesté du culte que l'on voulait honorer. On a eu souvent de pareils malheurs à constater, et cela devrait suffire sans doute, pour que l'on fût très-sobre de cérémonies publiques, ou même pour qu'on les supprimât tout-à-fait dans les pays où la religion catholique ne règne pas exclusivement.

En Orient, sous le regard sévère et sous la farouche domination des Turcs, les prêtres catholiques sont d'une intolérance qui va jusqu'à la cruauté; il est vrai qu'il ne s'agit pas là de processions à l'extérieur des églises; mais le clergé a trouvé le moyen de signaler son orgueil par une prétention inouïe, celle d'empêcher certaines personnes, — les juifs, par exemple, — d'approcher des églises, ou même de passer devant elles! Le journal anglais, *le Times*, contenait sur ce sujet, l'année dernière, un article trop curieux pour que nous en privions le lecteur.

,,Nos lettres particulières de Beyrouth du 10 janvier 1844, dit le rédacteur, nous parlent d'un fait qui mérite d'être cité. Vers la fin de décembre, et quelques jours après l'arrivée du nouveau pacha Haider, un juif algérien, ignorant qu'il était défendu aux juifs de passer devant l'église du Saint-Sépulcre, s'approcha de cet édifice. Il fut assailli par une bande de fanatiques chrétiens, qui le maltraitèrent cruellement et le laissèrent pour mort sur la place. Lorsque le pauvre juif eût recouvré ses sens, et qu'il put marcher, il se rendit chez le consul français, M. de Lantivy, et l'informa de ce qui lui était arrivé. Le consul envoya aussitôt une plainte au pacha, qui fit arrêter immédiatement les coupables. Cette mesure causa une sensation extraordinaire dans la population chrétienne: on invoqua comme excuse l'usage qui défendait aux juifs de fréquenter le voisinage de l'église. Les prieurs des couvents latins et grecs intervinrent en faveur de leurs co-religionnaires; mais M. de Lantivy ne voulut rien entendre, et soutint que le commandement: *tu ne tueras point*, devait bien plutôt être suivi qu'un usage barbare même consacré par la tradition. Haider pacha était tout-à-fait de l'opinion du consul français. Mais les prieurs des couvents ayant engagé leurs paroles qu'aucun outrage de ce genre n'arriverait plus, M. de Lantivy consentit à ce qu'on relachât les prisonniers après quelques heures d'in-

carcération, à condition qu'ils paieraient les dépenses que nécessiterait la guérison de leur victime. En outre, le pacha publia un ordre défendant aux chrétiens, sous les peines les plus sévères, de maltraiter désormais les juifs qui passeraient devant l'église du Saint-Sépulcre.

HUITIÈME LETTRE.

De la corruption des prêtres et des moines italiens dans leurs dévotions et dans leur morale.

Étant à Venise je fus assez heureux pour m'attirer la protection de quelques personnes des plus considérables de la république, et en moins d'un mois de temps je me vis pourvu de trois petits bénéfices dans trois églises différentes. Cela me donna lieu de converser avec une infinité d'ecclésiastiques de toutes sortes de nations, qui viennent dans cette ville de liberté pour y jouir des douceurs de la vie. Après trois ans de séjour dans ce pays, j'entrepris un autre voyage à Rome, attiré par les promesses d'un cardinal qui mourut huit jours après que j'y fus arrivé. Cette mort ayant déconcerté les espérances que j'avois de faire un plus long séjour en cette ville, j'en partis quelques mois après pour m'en retourner à Venise, après avoir fait auparavant le voyage de Naples. Je passai à mon retour par Milan, sans aucun dessein d'y rester: mais la persuasion de quelques seigneurs milanois l'emporta sur ma première résolution. L'abbé du grand S. Victor entr'autres, me fit des offres si considérables pour m'engager à venir demeurer dans son abbaye, et prendre le soin d'enseigner ses religieux, comme j'avois

déjà fait dans l'abbaye de S. Michel de Bologne du même ordre, que je cédai à ses instances. Je me trouvai, par ce moyen-là, engagé de nouveau avec les moines.

Si je vous parle ici de quelques endroits d'Italie où j'ai demeuré, et de quelques emplois que j'y ai occupés, ce n'est pas, Monsieur, dans le dessein de m'en faire un honneur particulier, ni pour m'en vanter; mais c'est seulement pour vous faire connoître que si je parle présentement des prêtres et des moines de l'église de Rome, je puis le faire savamment, ayant eu occasion de faire plusieurs remarques, que tout le monde ne pouvait pas faire. J'ai eu d'autres emplois en Italie et en Allemagne, dont je pourrois me glorifier davantage; mais comme ils ne font rien au sujet que je traite, je passe cet objet sous silence. Il est vrai qu'il ne seroit pas quelquefois hors de propos de prouver au public que l'on avoit dans les pays étrangers quelque emploi, et que l'on y pouvoit subsister honnêtement; afin de réfuter par là les calomnies que les papistes ont coutume de jetter sur les prêtres de leur parti, qui les abandonnent pour aller satisfaire leur conscience dans les églises réformées. Ils disent ordinairement ou que ce sont des vagabonds, ou des gens qui n'avoient pas de quoi vivre parmi eux, et à qui leur condition est devenue odieuse, faute de quelque bon bénéfice pour la soutenir; ou même ils ne craignent pas de dire, que ce n'est que le libertinage qui les fait changer. Cette dernière accusation, comme la plus odieuse, m'obligea lorsque j'étois en Italie, à prendre des attestations de bonnes moeurs, dans tous les endroits où j'ai fait quelque séjour, pour avoir en main les moyens de m'en défendre, si quelqu'un avoit assez de

malice pour m'attaquer et vouloir me mettre de ce nombre. Sur ce point je puis donc parler, par la grâce de Dieu, ouvertement, et me mettre à couvert des langues envenimées. J'avoue néanmoins que le sujet de cette dernière lettre, est beaucoup contre mon inclination naturelle qui me défend de parler des vices et des défauts des autres: cependant j'ai considéré que si Jésus-Christ a si souvent déclamé contre l'hypocrisie des scribes et des pharisiens de son temps, pour l'instruction salutaire des peuples, l'on peut aussi, dans de certaines occasions, mettre au jour les défauts de ceux qui sont non-seulement les corrupteurs de la morale, mais encore des dogmes et de la doctrine du s. évangile; afin que l'on s'en puisse mieux garder: *Cavete à fermento Phariseorum.* Par là on verra aussi à quoi sert tout ce grand argent qui revient aux prêtres de l'église de Rome, de leurs subtiles inventions et artifices, dont je vous ai entretenu dans mes lettres précédentes. Car enfin l'or ne sert qu'aux besoins des hommes; et l'on peut juger par l'usage qu'ils en font, de la fin qu'ils s'étoient proposée lorsqu'ils cherchoient les moyens de l'acquérir. M'étant donc particulièrement appliqué en Italie, à rechercher à quoi les prêtres et les moines employoient leurs vastes revenus, j'ai reconnu que c'étoit pour satisfaire chacun leurs passions dominantes. Quelques-uns sont si idolâtres de leur trésor, que plus ils accumulent, moins ils pensent posséder, et meurent ainsi au milieu de leurs inutiles richesses, dont ils n'ont pu être séparés que par la mort. C'est dans ces pays-là le cri commun des pauvres, qu'il n'y a rien de plus dur, de plus insensible, et de plus impitoyable que le coeur des gens d'église. C'est peine perdue que de s'adresser à eux

pour leur demander l'aumône; on n'en a que des refus, et même des paroles de mépris fort rebutantes. De sorte que leur avarice est comme un gouffre où tout se perd, et dont rien ne sort. J'ai connu des prêtres qui avoient des coffres pleins d'or, et qui néanmoins s'épargnoient un morceau de pain. Quelques-uns avoient l'adresse de faire passer leur sordide avarice pour un amour de la mortification et de l'abstinence: mais comme bien loin de donner un denier d'aumône, ils ne pouvoient pas souffrir qu'on la leur demandât, on pouvoit conclure, qu'une si haute vertu que l'abstinence, ne pouvoit pas habiter dans des coeurs si avares: *Sublevamen pauperis sit abstinentia jejunantis.* D'autres employent leur argent à bâtir des palais. Je dis des palais; car encore bien qu'il fût plus décent de se faire bâtir des maisons où quelque reste d'humilité chrétienne, si convenable aux ministres des autels, se fit reconnoître, ils n'épargnent rien pour ériger de superbes fabriques qui font honte aux palais des plus grands princes. Pour preuve de ce que je dis, on n'a qu'à jetter les yeux sur tous les monastères d'Italie; et ceux qui ont voyagé dans ces pays-là, savent que le plus beau palais qui se trouve à côté de l'église, est toujours la maison du curé.

D'autres font servir leurs revenus à se faire bien traiter et à se divertir. Comme ils n'ont point de familles, ce seroit profaner, disent-ils, les dons de Dieu, c'est à dire les grands biens que leurs messes leur ont acquis, s'ils ne les employoient à se faire du bien en ce monde, eux qui en font tant, dans l'autre, aux âmes du purgatoire. C'est pour cela qu'on voit leurs tables si bien couvertes, et qu'ils se traitent entr'eux tour à tour si splendidement. C'est aussi ce qui a donné

lieu à cette expression si commune en Italie, lorsqu'on parle d'un morceau friand et délicat; on l'appelle un *boccone de preti e di cardinale:* un morceau de prêtre ou de cardinal. Ce que je dis des dépenses de la bouche, se doit aussi entendre de toutes les autres choses requises pour mener une vie délicieuse. Ils se les procurent avec une superfluité qui n'est pas excusable.

Pour voir le comble de la mollesse et de la vanité, il suffiroit de jeter les yeux sur la cour de Rome. Cette cour n'est composée que de prêtres et de moines, et elle se vante de surpasser en pompe et en magnificence celle des plus puissans monarques de la terre: On voit des évêques qui ont deux ou trois évêchés; et des abbés qui ont cinq ou six abbayes. C'est comme un déshonneur à un ecclésiastique de n'avoir qu'un bénéfice, et à moins qu'il ne soit d'un grand revenu, il fait pauvre figure à la cour des prêtres. La vanité de cette cour est montée à tel excès, que les membres qui la composent, bien loin d'en rougir, en font leur principale gloire. Un cardinal ou un évêque ne fait pas une partie de chasse, et ne donne pas un dîner à un de ses confrères, qu'il ne le fasse savoir à toute la terre. Toutes les gazettes qui nous viennent de Rome ne sont presque remplies que de ces témoignages de vanité. On y voit toujours que monsieur le cardinal un tel a été rendre visite à cet autre; qu'un tel a été à l'opéra, ou a fait faire une nouvelle livrée, et s'est fait accompagner d'une suite de tant de carrosses. J'ai pris souvent plaisir, lorsque j'étois à Rome, à voir, les dimanches, les cardinaux aller au Vatican lorsque le S. Père y tient chapelle. Ils sont comme autant de poupées rouges dans leurs carrosses;

et toutes leurs créatures sont autour d'eux avec un air extrêmement efféminé. Il faut avoir une grande foi pour croire que tous ces gens-là s'étant ensuite assemblés dans une chambre, le saint esprit se trouve au milieu d'eux pour donner la loi à toutes les consciences. Comment concilier tant d'ambition et de vanité avec la modestie et la sainte humilité de notre Seigneur Jésus-Christ? Chaque cardinal a son neveu, ou plus proche parent auprès de lui, qui tient son bonnet rouge à la portière du carrosse. C'est un grand honneur pour lui, et la marque qu'il est la créature la plus chérie du cardinal. C'est le népotisme dont on a tant entendu parler du temps d'Innocent XI, et que ce pape, qui étoit dans sa morale un homme assez sévère, prétendoit extirper, en commençant cette réforme dans sa propre maison. Cependant nous voyons sur quel pied les choses ont été rétablies depuis. Tous les efforts du pauvre Innocent XI n'ont été que comme un peu d'eau jetée sur un fer brûlant qui ne sert qu'à augmenter la violence du feu. Et pour moi je ne saurais concevoir comment une église où la chair et le sang prévalent si fort, puisse se vanter que les portes d'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

Le népotisme n'a pas seulement lieu dans la cour de Rome; mais soit imitation, soit inclination naturelle à faire du bien à ceux qui nous touchent par le sang, on le voit régner chez tous les ecclésiastiques sur lesquels l'avarice et l'amour des plaisirs n'ont pas tant d'ascendant. Ils ne songent qu'à enrichir ceux ou celles de leurs familles qui leur donnent le plus d'espérances. J'avoue que c'est encore la plus louable et aussi la plus innocente de toutes leurs dépenses; car enfin il y a là quelque apparence de charité; mais dans

le fonds ce n'est pas une vertu chrétienne, puisqu'elle nous est commune avec les payens. Les Turcs font du bien à leurs parens et à leurs amis, aussi bien que les prêtres de l'église de Rome, et peut être leur en font-ils aussi pendant leur vie, ce que ces derniers font plus rarement, puisqu'ils ne disposent ordinairement de ce qu'ils ont, en faveur de leurs familles, que lorsqu'ils se voyent prêts d'en être séparés par la mort. Le népotisme est donc un gouffre qui engloutit une grande partie des biens des ecclésiastiques. *)

Mais il y a un autre abîme qui en absorbe bien davantage, et d'une manière qui fait honte à leur pro-

---

*) L'auteur nous paraît s'indigner un peu trop gratuitement contre le *népotisme*. Car ce n'est pas seulement à Rome et dans le clergé que cet abus peut être signalé, mais en tous les pays du monde, et dans toutes les classes de la société. Le sentiment qui nous porte à faire du bien à nos parents, est si naturel et si louable qu'on ne saurait le condamner, dût-il même être porté jusqu'à l'excès. Ce n'est donc pas la libéralité du coeur qu'il faut blâmer ci, mais l'imperfection des institutions qui permettent que les conséquences d'un sentiment, louable en lui même, soient poussées jusqu'à un abus répréhensible. Que dirait donc Mr. d'Émiliane, s'il vivait de notre temps, et s'il voyait comme nous, tous les revenus de la France devenir la proie d'un petit nombre de privilégiés, par la grâce du corps électoral; toutes les faveurs, tous les emplois, en possession presque exclusive des fils, neveux, cousins, et arrières-petits-cousins de 450 députés, qui disposent de la fortune du pays, au grand ébahissement de 36 millions d'individus, lesquels se persuadent que le gouvernement représentatif est un gouvernement à bon marché. Les prêtres au moins ne donnent à leurs familles que ce qui leur appartient, ou ce qu'on leur a donné à eux-mêmes; — mais les députés, et surtout les ministres, lorsqu'ils sont atteints de la fièvre du népotisme . . . où prennent-ils la source de leurs libéralités? — Allez le demander à M. M. les percepteurs des contributions, directes, indirectes . . . et autres!

fession et même à la nature: je veux parler du commerce qu'ils ont avec les deux sexes. Tout le monde sait qu'il n'est pas permis aux prêtres et aux moines de l'église romaine de se marier, et qu'ils protestent contre le mariage dans la réception de leurs ordres, et dans leurs professions, comme contre une chose qui rend, disent-ils, l'homme souillé, et incapable de servir décemment aux autels. D'après ce principe, ils ne se marient point, et l'on brûleroit tout vif un prêtre qui seroit convaincu d'avoir violé cette loi. *) Cependant leur entreprise est toute autre dans la pratique, qu'elle ne l'était dans la spéculation. Ils n'ont pas plutôt fait voeu de chasteté, qu'ils s'étudient de tout leur pouvoir à trouver les moyens de le rompre. Ils se sont fermé volontairement la porte d'un mariage honnête et légitime; c'est pourquoi il ne leur reste plus que celle de la fornication, de l'adultère, de l'inceste, du rapt, et des sacrilèges pour satisfaire leur concupiscence et assouvir leurs plaisirs infâmes. Pour en venir à bout, il faut de l'argent, parce que le sexe corrompu est doublement intéressé à leur égard, car les femmes débauchées ont l'effronterie de leur dire,

---

*) On ne brûle plus aujourdhui, pour cela, pas même à Rome; — mais la liberté ou la possibilité de se marier n'est pas plus grande, de nos jours, pour les prêtres, qu'elle ne l'était au temps où ce livre a été écrit, malgré les progrès de l'intelligence, et même ceux de la tolérance ecclésiastique. On a vu, en France, plusieurs exemples de ce fait. Des prêtres ont voulu se marier, même en renonçant à exercer le sacerdoce, et n'ont pu parvenir a triompher d'une foule de difficultés de tout genre, qui leur ont été suscitées soit par l'autorité écclésiastique, soit par l'autorité civile, agissant dans l'intérêt de la morale et de la religion. C'est là, nous le reconnaissons, une question de la plus haute gravité, et que nous ne nous permettrons pas de trancher ici.

que puisque d'avoir affaire avec eux, est un plus grand péché, il est juste aussi qu'ils leur fassent de plus grands avantages. L'ecclésiastique trouvant donc que le monde lui est assez incivil sous ce rapport, a résolu de son côté de lui être également rude. Il ne dirait pas une messe, ni une oraison, et ne ferait point un pas pour qui que ce fût, qu'il n'en soit bien payé. Si on l'appelle pour baptiser un enfant, pour exhorter un malade, ou pour enterrer un mort, il demande auparavant ce qu'on lui donnera, et fait son marché avant que de s'engager. Les confréries, les fêtes, les processions, les bénédictions, les dévotions pour les âmes du purgatoire, sont sollicitées avec la dernière vigueur, comme un moyen prompt et efficace pour remplir la bourse.

Quant aux péchés qui prennent leur origine dans l'incontinence et la lubricité, on traite fort doucement les séculiers sur ce point-là dans les confessions, et particulièrement les femmes; afin, disent les prêtres, que la confusion qui en est inséparable, ne les décourage pas de s'en confesser avec toutes les circonstances. Mais au fond, c'est afin de se rendre les séculiers plus indulgens dans leurs censures, et de n'être pas eux-mêmes observés de si près lorsqu'ils commettent les mêmes fautes. La confession auriculaire et secrète, est le moyen le plus commode que les prêtres ayent en main pour préparer leur proie. C'est là qu'ils mettent les femmes à la question, et que les accoutumant peu à peu à parler avec confiance de leurs transgressions, ils leur font perdre enfin la honte naturelle qu'elles ressentiroient autrement d'en faire la moindre ouverture. Lorsqu'ils ont deviné leurs inclinations et leur foible, s'ils les reconnoissent

d'un tempérament amoureux, il leur est facile de parler pour eux-mêmes et de s'insinuer. Il est évident que l'on ne voit presque que des femmes aller à confesse. Les hommes n'y vont ordinairement qu'une fois l'année, vers le temps de pâques. La raison en ayant été une fois demandée en ma présence, une personne d'un fort bon sens répondit, que l'on ne voyoit que des femmes à confesse, parce que les hommes confessoient; mais que si les femmes confessoient, il étoit à présumer que l'on n'y verroit aller que des hommes. La raison de ceci est, que les femmes trouvent la plupart du plaisir à s'aller confesser; étant bien assurées que les confesseurs leur feront des questions qui leur déplairont d'autant moins, qu'elles sont sûres que si elles s'émancipent dans leurs réponses, le sceau de la confession les mettra à couvert.

Les hommes ne vont pas souvent à confesse, particulièrement les Italiens, parce qu'ils n'aiment pas qu'on leur fasse beaucoup de questions sur leurs amours. Un père Capucin qui était extrêmement laid, et avait la mine d'un satyre avec sa grande barbe, me disoit un jour en riant, que son confessionnal servait d'épouvantail aux femmes; mais qu'en échange il était le confesseur des amans jaloux. Sa pensée étoit que les femmes ne vouloient pas aller se confesser à lui, parce qu'il étoit laid; et que les hommes y alloient volontiers, parce qu'ils le jugeoient incapable de leur faire aucun tort en devenant leur rival. Un confesseur qui a envie de se prévaloir de la fonction de son ministère, trouve bien les moyens par les questions qu'il peut faire, et auxquelles son pénitent est obligé de répondre, de découvrir quelle est la dame dont le gentilhomme parle; et il ne lui est pas ensuite fort

difficile de faire ses tentatives. Un jeune noble Vénitien ayant été interrogé en confession un peu trop indiscrètement, par un moine, où demeuroient ses maîtresses, jura qu'il ne se confesseroit jamais sur ce point-là, qu'à l'article de la mort, ou bien lorsqu'il serait las d'elles, et lorsqu'il n'y aurait plus de danger pour lui d'avoir un compétiteur. J'ai su de la bouche de plusieurs dames, que les confesseurs les étoient allées trouver dans leurs maisons, se servant des lumières qu'ils avoient acquises par le moyen de la confession. *)

---

*) La note que nous ajoutons ici, concerne en grande partie la sixième lettre de ce volume, où on traite des abus de la prédication et des missionnaires; mais nous avons pensé qu'elle serait plus convenablement placée sous la rubrique du présent titre, qui signale l'immoralité de certains prêtres, et le coupable usage qu'ils font du confessionnal.

Sous la restauration, les missionnaires dont les travaux étaient autrefois consacrés à la conversion des infidèles, des sauvages, des chinois, des peuplades africaines, et dont les voyages périlleux inspiraient une véritable vénération, furent tout-à-coup détournés du but primitif de leur institution, et se répandirent dans toute la France pour y prêcher la parole de Dieu, et convertir les infidèles *indigènes*. Dans quelques villes, le clergé local les accueillit avec empressement; dans d'autres, au contraire, il ne les reçut qu'avec répugnance, et leur arrivée devint la cause de déplorables rivalités. C'est alors qu'on vit les marchands, jadis chassés du temple par Jésus-Christ, y rentrer en triomphe, et exercer en pleine liberté leur commerce d'objets religieux. Les livres de cantique, les images des saints, les chapelets bénits furent vendus à profusion à la porte des églises, et dans l'intérieur même des sacristies, et produisirent aux missionnaires des bénéfices considérables. Alors aussi eurent lieu ces immenses processions auxquelles les missionnaires, bon gré, mal gré, entraînaient les populations entières, avec leurs magistrats, leurs fonctionnaires civils et militaires, pro-

Cette confession est un des nouveaux sacremens de l'église romaine, et on voit à quel usage profane

---

cessions qui se terminaient toujours par la plantation d'une croix colossale dans l'un des lieux les plus apparents de la cité. Tout cela était accompagné de prédications dans les cimetières, de l'exposition publique d'emblêmes religieux propres à frapper l'imagination, tels que le corps de notre seigneur, représenté au naturel, avec ses plaies saignantes, et autres fantasmagories du même genre, qui faisoient dégénérer les cérémonies du culte en un spectacle indigne de sa majestueuse simplicité.

On comptait assurément parmi ces missionnaires des hommes d'un très-haut mérite, au nombre desquels je citerai le P. Guyon, dont il était impossible de perdre le souvenir, quand on l'avait une fois entendu. Son éloquence naturelle, son zèle infatigable, et sa puissante conviction, qui en faisoient un héros du catholicisme, obtinrent les plus importants résultats. Mais à côté de ce prêtre vénérable et de quelques autres qui suivaient ses traces, on vit malheureusement un grand nombre d'hommes obscurs, sans talent ou sans moralité, qui furent jetés dans cette carrière par une hypocrite ambition, et qui y apportèrent tous les vices de leur existence antérieure et de leur coeur dépravé.

De là, plusieurs scandales, qu'on prit le soin d'étouffer, il est vrai, mais qui percèrent cependant dans le public, et portèrent un préjudice funeste à la morale et à la religion. Je n'en citerai qu'un seul exemple qui fera juger des autres:

Il y avait à cette époque dans la ville de Metz, une respectable congrégation de religieuses consacrée à l'éducation des jeunes filles, et connue sous le nom de *couvent du sacré-coeur*. Plusieurs maisons du même genre existent dans d'autres cités, sous la même invocation; celle de Paris, située rue de Varennes, jouit principalement d'une grande célébrité. Le couvent de Metz recevait alors, comme aujourdhui, — car il existe encore — les enfants des familles les plus distinguées du pays. Lorsque les missionnaires arrivèrent, deux d'entr'eux furent envoyés au couvent du sacré-coeur pour prêcher devant les religieuses, et pour instruire les élèves dans les matières de la foi. L'un de ces deux prêtres, le père L . . . , jeune encore, et d'un extérieur distingué, commença par réunir les élèves et leur fit chanter des cantiques religieux,

elle sert, et l'intérêt que les prêtres et les moines ont de la conserver. C'est ce qui les fait protester si har-

---

sur des airs tout-à-fait profanes, comme c'était l'habitude des missionnaires, et comme nous les avons tous entendus dans les églises; ce n'était point d'ailleurs l'effet du hasard, mais la suite d'un système arrêté, sur la valeur duquel nous ne voulons pas d'ailleurs nous expliquer ici. Les bonnes religieuses qui n'avaient jamais entendu cette musique, qui n'en connaissaient point les paroles originales, et qui ne s'attachaient qu'au sens des cantiques, trouvaient cela parfait. Celle qui était présente à cet exercice, voyant les chants commencés avec beaucoup d'ensemble et de régularité, jugea probablement que sa surveillance était inutile, et s'absenta. Aussistôt que le missionnaire L . . . . se fut assuré qu'il était seul avec les jeunes élèves, il cessa brusquement le saint cantique, et reprenant seulement la musique, il recommença à la chanter en y adaptant les paroles primitives:

„Dormez donc, mes chères amours,
„Pour vous je veillerai toujours, etc."

Les jeunes filles trouvèrent d'abord ce cantique fort singulier, mais plus amusant que les autres, et parurent y prendre goût, sans pouvoir bien se rendre compte de l'impression qu'elles en éprouvaient. Le père L . . . . encouragé par cette espèce d'approbation commença alors un autre cantique qui débutait ainsi:

„Robert disait à Claire,
„Je t'aime avec ardeur, etc."

Et il mettait dans son chant une expression qui embarrassait déjà beaucoup son auditoire, lorsque la religieuse surveillante vint reprendre son poste. L'adroit missionnaire sans se déconcerter, substitua immédiatement aux paroles de l'opéra de Robert, celles d'un cantique religieux, et continua sur le même air, jusqu'à la fin de la mesure, avec une modestie et une onction dont la vénérable soeur fut singulièrement édifiée.

Cet exercice se renouvela plusieurs fois, jusqu'à ce que la communauté pleine de respect pour un si saint homme jugea inutile de continuer la surveillance, et le laissa absolument seul avec les jeunes pensionnaires qu'il était chargé d'instruire.

diment contre le mariage, dont ils se soucient fort peu; la nature de l'homme étant d'ailleurs si corrom-

---

Les choses n'en restèrent pas là. L'hypocrite et immoral missionnaire crut pouvoir oser davantage, et voici ce qu'il imagina. Un jour la mère supérieure du couvent réunit un petit nombre de pensionnaires choisies parmi celles qu'on supposait les plus instruites, et leur apprit avec beaucoup d'emphase, que leur bonne conduite allait être récompensée par un honneur insigne .... dont il leur faudrait remercier Dieu! „Le père L ....," leur dit-elle, „ce saint homme dont vous avez reçu les instructions, veut „bien consentir, malgré ses nombreuses occupations, à vous en- „tendre au tribunal de la pénitence; rendez-vous dignes, mes „chères filles, d'une si grande faveur, et allez vous recueillir pour „préparer votre confession." A cette nouvelle inattendue, la confusion de ces jeunes filles fut extrême. Les chansons et les paroles équivoques du missionnaire les avaient étonnées, diverties peut-être, en détruisant la monotonie de leur vie habituelle, et elles les avaient écoutées, tout en se disant intérieurement qu'il y avait là quelque chose de répréhensible et d'irrégulier ...! Mais à l'idée de se trouver seules dans le confessionnal avec un pareil homme, et de lui avouer, comme à Dieu lui-même, leurs pensées les plus secrètes, leurs coeurs se révoltèrent, et l'instinct de pudeur qui défend les jeunes filles comme un bouclier céleste, les avertit qu'il fallait craindre le missionnaire, et s'en éloigner. Ce sentiment de répulsion n'échappa point à la mère supérieure; mais ignorante des choses du monde, éloignée de tout soupçon, elle ne sut point en deviner la cause, et l'attribua à la sévérité du prêtre dont les jeunes filles redoutaient peut-être le rigorisme et les austères remontrances. Elle insista donc, et il fallut se résigner. L'abbé L .... entra dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, et parmi les jeunes filles qui furent confessées ce jour-là, se trouvaient trois soeurs, appartenant à une des plus honorables familles du pays, étroitement unies par le coeur comme par le sang, pleines d'esprit, de franchise et de candeur. Toutes les trois, inquiètes et tourmentées de ce qui pouvait leur être arrivé réciproquement au confessionnal, n'eurent rien de plus pressé que de se raconter comment la chose s'était passée; et elles apprirent avec une grande surprise que le missionnaire leur avait tenu

pue, que la transgression lui semble plus douce que ce qui est honnête et légitime. Il me souvient d'une sentence qu'un abbé régulier d'un monastère d'Italie, me dit un jour en parlant des femmes: *Meliùs est habere nullam quàm aliquam.* Lui ayant demandé en quel sens il l'entendoit: Il répondit que c'étoit parce que celui qui n'étoit pas attaché à une, en pouvoit avoir plusieurs. C'étoit là une abominable morale, et la pratique de ce prélat étoit entièrement conforme à sa doctrine. Il entretenoit plus d'une ving-

---

à toutes trois le même langage, — un langage bien bizarre, et bien nouveau pour elles, — dans lequel il n'avait d'ailleurs été nullement question de la religion. De cette confidence mutuelle, il résulta qu'elles prirent la résolution de déclarer à la mère supérieure qu'elles ne voulaient plus à l'avenir être confessées par l'abbé L .... Mais il paraît que celui-ci croyait avoir produit sur l'esprit de ses pénitentes un tout autre effet, car oubliant toute prudence, il ne craignit pas, quelques jours plus tard, d'adresser à l'une d'elles une lettre où la passion la plus brûlante se déclarait sans détours comme sans ménagements. Cette fois la jeune fille comprit parfaitement. Confuse et indignée elle envoya la lettre à ses parents, qui intervinrent à l'instant même, provoquèrent une grave explication, et firent cesser un scandale que la naïve et innocente bonne foi des pauvres religieuses n'avait pas même soupçonné. Le père L .... fut attaché à une autre mission, et ses collègues continuèrent leurs travaux édifiants comme si rien d'inusité n'était arrivé.

Si quelque lecteur difficile à convaincre trouvait ce récit extraordinaire, et refusait d'y croire, je lui dirais que je le tiens, dans tous ses détails, de la jeune personne qui reçut la déclaration amoureuse du père L ...., et dont le témoignage fut confirmé par celui des autres pensionnaires. Cette dame, aujourd'hui mariée, et mère de deux charmantes filles, aimerait mieux voir ses enfants privées d'éducation, plutôt que de les confier au couvent où elle-même passa sa jeunesse. Cette crainte est peut-être exagérée .... Mais aucune mère de famille ne saurait la blâmer.

taine de femmes du revenu de son abbaye. Il avoit plusieurs maisons de campagne, et il en avoit fait autant de lieux de débauche pour lui et pour ses amis. Il les y régaloit splendidement, et les dépenses excessives qu'il y faisoit, l'avoient fait surnommer le libéral. Mais il n'en étoit pas de même à l'égard des pauvres fermiers qui travailloient à faire valoir son bien et à cultiver ses terres. Il étoit à leur égard d'une dureté impitoyable, et à peine pouvoient-ils se faire payer d'une partie de l'argent qui leur étoit dû. S'en voyant si maltraités ils résolurent un jour de prendre leur revanche, et de jouer un malicieux tour à leur maître. Ils savoient que l'archévêque étoit ennemi juré des moines et des abbés, et qu'ils le trouveroient disposé à favoriser leur entreprise. Ils allèrent lui faire rapport de la vie scandaleuse que menoit cet abbé, qui étoit actuellement à 3 lieues de Bologne dans une de ses fermes, avec trois jeunes demoiselles. L'archévêque ne perdit point de temps. Il envoya le même soir toute sa maréchaussée, composée du prévôt, et de soixante sbires ou sergens bien armés, pour se saisir de l'abbé et des femmes qui étoient avec lui. Ils arrivèrent à la maison de campagne de l'abbé, justement un moment après qu'il s'étoit mis au lit. Les fermiers qui avoient le mot et aussi toutes les clefs des portes, firent entrer le prévôt et les sbires directement dans la chambre du prélat, qui fut fort épouvanté de cette visite, à laquelle il ne s'attendoit pas. Il demanda à composer avec le prévôt et les archers, comme il avoit déjà fait en d'autres rencontres. Il leur ouvrit une bourse pleine d'or. Mais les ordres étoient trop exprès, et les fermiers qui, par vengeance, avoient sollicité la prise de leur maître, étoient là pré-

sents, et n'auroient pas manqué de donner une bonne information de tout ce qui se seroit passé, à l'archévêque. Ainsi le prevôt, et les sbires, gens d'ailleurs qui ont l'âme extrêmement basse et avare, montrèrent une résolution forcée de ne se point laisser corrompre par argent. Ils lièrent l'abbé, tout nud qu'il étoit, sans lui permettre de mettre sur son corps autre chose qu'une robe de chambre. Ensuite l'ayant fait monter avec les trois femmes dans un vieux chariot qu'ils trouvèrent dans la basse cour, ils les lièrent tous ensemble dos à dos, et les traînèrent ainsi en triomphe, ou plutôt avec la dernière ignominie jusques dans Bologne, devant l'archévêque. Il étoit environ minuit lorsqu'ils y arrivèrent, et l'épaisseur des ténèbres épargna beaucoup de confusion au pauvre abbé. L'archévêque le voyant en cet état, se mit à rire, et dit en raillant, que puisqu'il ne lui étoit pas permis de prendre connoissance des affaires des moines, il vouloit leur faire l'honneur de les faire eux-mêmes juges des actions de leurs confrères. Il donna ordre qu'on le conduisit à l'heure même dans cette posture, à S. Michel *in Bosco*, abbaye du même ordre, à une portée de canon de distance de la ville. Il étoit environ une heure après minuit, lorsque tout ce beau train y arriva. Les sbires frappèrent avec tant de force à la grande porte du monastère, et firent une telle huée, que l'abbé fut obligé de se lever et d'aller lui-même accompagné de tous ses moines à la grande porte, où il vit un spectacle auquel il ne s'attendoit pas. Il refusa d'abord de reconnoître le vieux abbé pour son confrère, sous prétexte qu'il étoit en robe de chambre, et n'avoit pas l'habit de l'ordre; et il ne vouloit pas le recevoir. Sur quoi les sbires lui dirent, qu'ils alloient donc le re-

conduire à l'archévêque, qui auroit soin de faire chercher ses habits, et de le renvoyer au couvent le lendemain en plein midi, dans son costume de prélat, avec ses vilaines. L'abbé voyant bien qu'il n'y avoit rien à gagner qu'une plus grande confusion, commanda à ses religieux de l'aller délier. Il l'admit dans l'intérieur et fit mettre les femmes en liberté. Cet abbé eut pour penitence de l'affront et du scandale qu'il avoit causé, de rester quinze jours au monastère sans sortir dehors. Cela lui fut d'autant plus facile à exécuter, que le récit de cette galante histoire s'étant répandu dans Bologne, il auroit eu trop de confusion de se faire voir si tôt dans les rues. Le général qui l'aurait pu déposer de sa charge d'abbé, jugea qu'une si légère faute n'en valoit pas la peine; et ainsi par un esprit de charité, qui ne veut pas que l'on fasse à autrui ce que l'on ne voudroit pas que l'on nous fît, particulièrement lorsque l'on se trouve dans les mêmes circonstances, il se contenta de le faire changer pour quelque temps d'abbaye, et le fit venir auprès de lui au mont Olivet où il faisoit sa résidence.

J'ai rapporté cette histoire avec fidélité, en ayant été le témoin oculaire, car elle arriva pendant le temps que je demeurois dans l'abbaye de saint Michel *in Bosco*. Cela me donna occasion de faire une assez plaisante découverte. Lorsque les sbires arrivèrent à l'abbaye, un jeune religieux tout épouvanté, et craignant qu'on ne vînt faire la visite dans ses chambres, où il entretenoit depuis trois semaines une jeune demoiselle, s'en vint directement à moi, et sans beaucoup examiner à qui il s'adressoit, il me pria pour l'amour de Dieu, de retirer sa dame dans une des chambres les plus secrètes de mon appartement, jusqu'à ce que l'orage fût passé. Nonobstant toutes les instances qu'il m'en fit,

je ne trouvai pas à propos d'exposer mon honneur pour sauver le sien; et sachant d'ailleurs combien il est dangereux de rebuter entièrement un Italien, particulièrement un moine, je l'adressai fort doucement à l'apothicaire, jeune homme de son pays, et qui n'étoit pas si scrupuleux. Le jeune homme reçut fort volontiers la demoiselle, et l'enferma dans une des grandes armoires de l'apothicairerie, où elle resta le reste de la nuit et le jour suivant, avec des frayeurs mortelles. Le jeune religieux vint le lendemain me faire des excuses; et comme il étoit apparemment fâché de m'avoir donné occasion, par les ouvertures qu'il m'avoit faites, de croire que les autres étoient meilleurs que lui, il me découvrit des choses que je n'avois pas encore pénétrées, depuis six mois que je demeurois dans cette abbaye. Il me dit que la plupart des autres religieux avoient leurs maîtresses, qu'ils entretenoient dans leurs chambres. Ils les faisoient venir de temps en temps; les uns les gardoient huit jours, les autres quinze, et un mois, selon l'accord qu'ils avoient fait avec elles et que leur argent pouvoit suffire. Ce n'est pas que l'abbé n'en eût connoissance: mais la coutume avoit réduit parmi eux les choses à un tel état, qu'il étoit obligé de fermer les yeux sur tout, et de se contenter des présens qu'ils lui faisoient de temps en temps. L'heure la plus propre pour introduire leurs *donnas*, étoit au commencement de la nuit. Elles se rendoient dans un endroit qu'on leur avoit marqué, précisément à une telle heure; et les moines qui les avoient fait venir, leur portoient des capuchons et des frocs, et les habilloient en moines comme eux. Après quoi ces bons frères rentroient tous sans distinction dans le monastère, en plus grand nombre qu'ils n'en étoient sortis.

Je m'étois plusieurs fois étonné auparavant, de voir passer dans les dortoirs certaines figures de moines que je n'avois jamais vues, et l'on m'avoit toujours donné à entendre, que c'étoient des moines étrangers qui étoient arrivés au monastère.

La plupart des chambres des religieux sont doubles, ce qui est une commodité pour recevoir leurs femmes. Les abbés en font leur profit, et un religieux ne peut pas avoir une de ces chambres doubles, qu'il ne leur paye environ cent écus. Ils se doutent bien à quel usage elle doit servir; mais pourvu que leurs religieux se comportent de manière que les séculiers ne puissent pas avoir connoissance de leurs déportemens, ils n'y prennent pas garde, et cela n'empêche pas qu'ils ne les avancent aux charges de la religion, autant que s'ils étoient les plus honnêtes gens du monde. Je connoissois à Venise un chanoine régulier, de l'abbaye de saint Sauveur, un jeune homme assez savant, qui enseignoit publiquement la philosophie. Il entretenoit la plus infâme courtisane de toute la ville, qui servoit de modèle aux peintres de l'académie. Il y avoit plus d'un an que ce commerce duroit, et son abbé lui donnoit tous les soirs du carnaval, permission de se travestir, de se masquer et de l'aller prendre pour la mener à l'opéra, ou à la comédie. Après quoi, ou il la menoit dans sa chambre dans le monastère, ou il alloit passer le reste du jour chez elle. Tandis que la chose fut secrète et ne fit point d'éclat au dehors, l'abbé laissa toujours faire le jeune religieux, sans le reprendre; et même comme il lui portoit de l'affection, il avoit déjà disposé toutes choses pour le faire élire abbé; lorsque par malheur pour ce jeune moine, un grand nombre d'artisans qui demeuroient dans la rue de la courti-

sane, et qui en avoient reçu apparemment quelque déplaisir, vinrent par vengeance faire leurs plaintes au monastère. L'abbé s'étant mis en devoir de les adoucir, et voulant excuser son religieux, ils s'aigrirent davantage, et le dimanche suivant ils s'assemblèrent dans l'église, près de la chapelle où ils savoient que le jeune religieux avoit coutume de célébrer la messe. Leur dessein étoit de lui faire un affront public et de lui barrer le passage de l'autel. Mais l'abbé en ayant eu avis, leur envoya une pièce d'argent pour les faire retirer, ce qu'ils firent. Ce prélat néanmoins voyant que la chose étoit publique, se déclara dès lors contre le jeune religieux; et quoiqu'il ne lui eût jamais fait jusques alors la moindre réprimande pour le remettre dans son devoir, il écrivit au père général de l'ordre pour le faire destituer de ses fonctions. Quinze jours après, il arriva un ordre pour lui ôter sa lecture de philosophie, et le réléguer dans un petit monastère à la campagne. Son crime autant que j'ai pu m'en convaincre, n'étoit pas d'avoir entretenu le commerce infâme, que son supérieur connoissoit depuis un an, mais c'étoit d'avoir eu le malheur de le faire éclater en public. L'Italie, sans contredit, passe pour un pays extrêmement corrompu: mais ce sont assurément les prêtres et les moines qui ont attiré sur elle le juste reproche qu'on lui en fait. Les richesses immenses qu'ils possèdent, leur sont une occasion de scandale; et les femmes qui ne l'ignorent pas, s'estiment heureuses d'entrer dans leur amitié, car il y a un proverbe en Italie qui dit, qu'une courtisane de prêtre et de moine ne manque jamais de rien.

Les moines, outre le voeu de chasteté, ont fait encore celui de pauvreté, et pour cette raison ils ne de-

vroient pas posséder d'argent en propre: mais l'avarice des papes les a rendus propriétaires. On a beau couvrir l'institution des ordres monastiques du beau prétexte de mener une vie plus parfaite et plus chrétienne, le principal motif et qui subsiste encore aujourd'hui, ç'a été l'enrichissement des papes et des prélats de la cour de Rome. Que l'on cherche tant que l'on voudra dans les cloîtres cet esprit de chasteté, de pauvreté et d'obéissance que l'on y professe, on l'y rencontrera moins assurément que dans plusieurs familles de séculiers: mais les papes y trouvent toujours de l'argent quand ils veulent. Ils n'instituent de nouveaux ordres, que parce qu'ils savent qu'ils ne dureront pas longtemps sans tomber en décadence, et que leur chute, par le moyen de la suppression, leur sera infiniment avantageuse. Il n'y a pas bien long-temps qu'un pape en supprima trois tout d'un coup; savoir l'ordre de S. Jerôme, celui des Jésuats*), et celui des Eaux qui professoit aussi la règle de S. Jerôme. L'institution de ce dernier fut assez singulière, et la fin n'en a pas été moins bizarre. Les premiers pères de cet ordre, inspirés, disoient-ils, par le S. Esprit, se mirent à distiller des eaux pour le service des pauvres malades; et de cette distillation d'eaux qui faisoit le caractère distinctif de leur ordre, on les appella pères des eaux. Peu de temps après, toute cette spiritualité alambiquée se réduisit à ne distiller des eaux que pour les dames, pour leur faire venir les mains blanches, et conserver ou augmenter leur beau teint. Ces trois ordres étoient devenus extrêmement riches et donnoient lieu à de grands scandales, lorsque le pape les supprima, réunit

*) Qu'il ne faut pas confondre avec les Jésuites.

au saint siège toutes leurs possessions, et donna leurs églises à d'autres moines, qui dans le fond n'étoient pas meilleurs qu'eux. C'étoit les réduire bien bas que de les priver ainsi de tous leurs revenus, et de leur faire pratiquer effectivement, quoique fort à contre-coeur, leur voeu de pauvreté, les réduisant à la besace et à l'aumône de leurs parens. C'est ce qui rend ces sortes de suppressions si formidables aux moines; et les papes, qui ne l'ignorent pas, n'ont qu'à les menacer, lorsqu'ils veulent tirer d'eux des sommes d'argent considérables, ainsi que le dernier pape Innocent XI a fait plusieurs fois aux ordres des chanoines réguliers, et à plusieurs congrégations de l'ordre de S. Benoît. Celle du mont Olivet lui envoya pour une seule fois, un présent de cent mille écus, pour appaiser la colère de sa sainteté. Il n'y avoit pas long-temps qu'un autre pape leur avoit fait trouver quatre cent mille écus. Et comme il leur étoit impossible alors de trouver, dans le peu de temps qui leur étoit prescrit, tant d'argent monnoyé, il leur permit d'engager les fonds et d'aliéner les terres de leurs monastères. Ils le firent, et se servant adroitement de la conjoncture, ils demandèrent au pape, qui étoit alors en bonne humeur de ce qu'ils se disposoient à lui donner tant d'argent, qu'il leur fut permis de recevoir des pensions de leurs parens, et de posséder des terres en propre. C'étoit autant que demander qu'en faisant voeu de pauvreté, il leur fût permis de n'être pas pauvres; et c'est ce que ce pape eut la conscience de leur accorder, aussi bien qu'à toutes les autres maisons religieuses dont il tira de l'argent. Voilà ce qui rend aujourd'hui les moines d'Italie si à leur aise; car outre qu'ils reçoivent, chacun, une honnête subsistance de leurs monastères, ils ont encore

de grosses pensions annuelles de leurs familles, dont ils disposent à volonté, et pour satisfaire leurs plaisirs. J'en ai connu qui avoient douze mille livres de pension.

Les cardinaux qui voyent que les papes tirent un avantage si considérable des ordres religieux, s'efforcent aussi de leur côté d'en tirer du profit. Ils leur vendent leur protection pour de l'argent. Chaque ordre a un cardinal protecteur, à qui il fait une pension annuelle de trois ou quatre mille écus, afin d'en être protégé dans l'occasion en cour de Rome. Les abbés de la congrégation du mont Olivet voyant qu'Innocent XI étoit résolu ou faisoit semblant de les vouloir supprimer, eurent recours à leur protecteur le cardinal Faskinetti. Ils lui écrivirent une lettre, dans laquelle ils lui exposoient le grand danger où étoit leur congrégation, et le supplioient d'employer tout son crédit auprès du saint père, pour la conservation de leur ordre, et qu'en considération d'un service si signalé, ils augmenteroient sa pension de mille écus tous les ans. J'étois présent lorsque le cardinal ouvrit la lettre, et voyant la promesse qu'on lui faisoit de mille écus d'augmentation, il s'écria avec un sentiment fort tendre: „Ma chère congrégation du mont Olivet, je ne „souffrirai pas qu'il soit dit, qu'il te soit arrivé un si „grand affront tandis que je serai ton protecteur.“ Il envoya immédiatement son secrétaire au vatican, pour savoir s'il pourroit avoir audience du pape sur un sujet fort pressant, et de grande importance. Elle lui fut donnée justement à temps, lorsque l'on travailloit actuellement à dresser la forme de la cassation de l'ordre. Son éminence se jetta aux pieds de sa sainteté, et lui dit en pleurant, que s'il passoit plus avant dans sa ré-

solution, il l'alloit mettre au tombeau. Le pape le releva avec beaucoup de bonté, et comme il étoit son ancien ami, il ne voulut pas l'affliger. Il lui promit qu'en sa considération, l'ordre ne seroit point supprimé; et en effet l'on voit qu'il subsiste encore aujourd'hui, quoique les moines n'en soient pas meilleurs qu'au temps où on les vouloit supprimer.

On auroit lieu de s'étonner, de voir que l'on souffre qu'il y ait tant de monastères et de couvens en Italie, remplis de gens qui faisant voeu d'obéissance, ne font que leur volonté; qui professant la pauvreté, sont plus propriétaires que beaucoup de gens du monde; et qui enfin ayant consacré leur chasteté à Dieu, mènent la vie la plus libertine et la plus scandaleuse que l'on puisse imaginer. On auroit lieu, dis-je, de s'en étonner, si l'on ne savoit qu'à Rome, l'or est plus puissant que Dieu même. Y a-t-il rien de plus infâme que la vie des moines? Qu'on aille à Rome, à Venise, et dans les principales villes d'Italie au temps de carnaval, on n'y voit que moines en masques dans les rues, avec des courtisanes. Tous les théâtres et tous les lieux publics où l'on joue, en sont pleins. Ils font même gloire de tous ces excès, qui devroient les confondre. J'ai connu une infinité de moines qui en temps de carnaval s'approchoient de moi, et ôtoient leurs masques pour se faire reconnoître. Ils menoient chacun leurs demoiselles par la main. Et le lendemain dans les sacristies, tout leur entretien, avant que d'aller à l'autel pour dire la messe, rouloit sur les débauches qu'ils avoient faites le jour précédent, et sur celles qu'ils devoient encore faire le même jour.

Je me souviens d'une histoire que me raconta un jour un de ces bons moines, laquelle pour quelques

circonstances assez rares et particulières mérite bien que je vous en fasse le récit. C'est à Venise qu'elle s'est passé. Ce moine rapporta qu'il y avoit trois semaines qu'il lui étoit arrivé une très-heureuse aventure; savoir, qu'en allant le soir à la comédie, il avoit rencontré une dame de qualité en masque, qui étoit, autant qu'il l'avoit pu conjecturer depuis, une noble Vénitienne. Comme elle étoit seule et qu'elle s'adressoit à lui plus qu'il ne s'adressoit à elle, il la prit d'abord pour une femme galante, et dans cette pensée il la pria d'aller avec lui à la comédie. La dame accepta volontiers ses offres. La comédie étant finie, le religieux s'offrit de la reconduire chez elle; et elle qui ne demandoit pas mieux, fit aussitôt signe aux gens qui l'attendoient à la rive avec sa gondole, de la venir recevoir. Le moine entra avec elle, et trouva au fonds de la barque, un gentilhomme masqué qui le reçut fort civilement. La dame craignant que la peur ne l'eût saisi, lui dit de ne rien craindre, et commanda aux gondoliers de voguer. Il étoit environ une heure après minuit. La lune étoit cachée, et l'air étant tout couvert de nuages, empêchoit qu'on ne pût rien entrevoir à la lueur des étoiles. On lui fit faire tant de tours et de détours à travers les canaux de Venise, qu'il ne lui fut pas possible de s'imaginer en quel endroit de la ville il étoit. Tout ce qu'il put reconnoître, c'est que l'on fit arrêter la gondole à la porte de derrière d'un grand palais, et aussitôt plusieurs laquais masqués vinrent éclairer avec des flambeaux, et on le conduisit par un escalier secret, dans une grande salle, où il trouva encore quelques personnes masquées. Quoique ce moine fût un jeune homme fort résolu, il avoua qu'il fut faisi d'une frayeur extrême, particulièrement lors-

qu'il vît que la dame s'étoit retirée, et l'avoit laissé seul avec le gentilhomme et quelques valets masqués; il ne s'attendoit à rien moins qu'à la mort. Mais le gentilhomme, d'un autre côté, fit tout son possible pour le rassurer. On couvrit la table d'un fort beau dessert, et on lui servit plusieurs sortes d'excellens vins. Après quoi on lui montra un fort beau lit, où on lui dit de s'aller coucher. Le moine voyant qu'il y avoit danger à ne pas obéir, fit tout ce qu'on vouloit de lui. Sitôt qu'il fût au lit, on éteignit le feu et tous les flambeaux dans la chambre, et un moment après la dame entra et alla se coucher avec lui, lui donnant mille assurances qu'il ne lui arriveroit point de mal. Le religieux fut gardé et servi pendant 15 jours consécutifs de la manière que je viens de dire, sans qu'il pût reconnoître où il étoit, ni aucun des gens qui l'accompagnoient ou le servoient. Tout ce qu'il put conjecturer par les discours de la dame, fut: „Que comme „elle ne pouvoit pas avoir d'enfans de son mari, il avoit „consenti pour se venger des plus proches parens, à „qui il ne vouloit pas que la succession tombât après „sa mort, qu'elle trouvât les moyens d'avoir un héri„tier, et qu'ils n'avoient jugé aucun moyen plus efficace „pour arriver à ce but, que de se servir d'un jeune „moine bien fait comme lui.“ Ainsi après beaucoup de civilités et de bons traitemens, mais aussi après un horrible péché, il fut congédié. On lui donna la valeur de 50 guinées en or; et l'ayant fait rembarquer une nuit, après plusieurs autres tours et détours qu'on lui fit faire, on le remit à peu près à l'endroit où on l'avoit pris, sans qu'il lui ait jamais été possible de rien découvrir davantage. Il racontoit lui-même cette avanture avec un transport de joie, qui marquoit bien, quoi-

qu'il fût sur le point d'aller dire la messe, qu'il n'auroit pas été fâché de se trouver encore dans de semblables circonstances.

Un autre moine n'eut pas une si bonne fortune que celui-ci. Une dame de qualité l'avoit introduit en l'absence de son mari, et peut-être aussi dans la pensée de lui donner un héritier; mais, par malheur, le mari étant revenu à l'improviste, le pauvre frère fut pris sur le fait. Le gentilhomme lui donna une des chambres de son logis pour prison, et l'y fit garder quinze jours jusques à une certaine fête, où l'on devoit faire une procession générale. La procession devoit passer par devant son logis. Le gentilhomme ayant donc pris son temps, le fit fouetter par quatre de ses laquais; justement au milieu de la procession, lorsque les pères Carmes passoient, — c'étoit l'ordre religieux auquel ce frère appartenoit, — puis il le fit mettre dehors, tout nud avec un grand écriteau sur le dos, et l'obligea de s'enfuir au travers de la procession. Cela causa un grand scandale, et les pères Carmes qui s'y trouvoient les plus outragés portèrent leurs plaintes à l'inquisition, prétendant que le gentilhomme étoit un hérétique ennemi des ordres religieux, qui ne cherchoit qu'à en prostituer l'honneur: mais cet honnête homme sçut fort bien se défendre, et justifier son procédé contre la malice diabolique de ces moines.

Je pourrois vous rapporter ici une foule d'histoires curieuses, des amours et des intrigues des moines et des prêtres, si je ne savois qu'il est du devoir d'un honnête homme, de ne parler qu'avec beaucoup de modération d'un vice dont la découverte est également dangereuse à celui qui l'a faite, et à ceux à qui elle est faite. Je vous dirai seulement pour en finir sur ce

point, que je n'ai jamais conversé avec un seul moine, ou avec un seul prêtre de l'église romaine, autant de temps qu'il en falloit pour les sonder un peu, que je n'aye reconnu à la fin qu'il avoit des pratiques secrètes avec les femmes, ou ce qui est pire, qu'il n'ait été adonné à un vice abominable que je ne veux pas nommer. Plusieurs d'entr'eux étoient des saints en apparence. Ils ne parloient que de la S. Vierge et du purgatoire, et je ne recherchois leur amitié que parce que je les croyois d'abord hommes de bien: mais quelque temps après je reconnoissois, à mon grand regret, que je m'étois trompé dans la bonne opinion que j'avois conçue de leurs personnes.

Je connoissois à Venise un procureur d'une maison religieuse, qui avoit la physionomie la plus avantageuse du monde. J'étois édifié de voir avec quelle modestie et quelle humilité extérieure il étoit habillé. Tandis que la plupart des autres moines d'Italie portoient de belles étoffes lustrées, de beaux chapeaux, des bas de soie, et des souliers mignons; celui-ci n'avoit rien que de fort simple, et portoit un grand vieux chapeau d'un pied et demi de bord, qui lui pendoit de tous côtés, avec un grand chapelet de bois à sa ceinture. Il avoit avec cela un air et un port qui ne respiroient que la dévotion; et sa messe, que les autres expédient en moins d'un quart d'heure, duroit toujours une heure et demie. Il aimoit aussi les livres, ayant passablement bien étudié. Ces bonnes qualités, jointes à quelques autres qu'il possédoit encore, et à un fort bon renom qu'il s'étoit acquis, furent les motifs qui me portèrent à rechercher son amitié. Je m'estimai heureux de rencontrer beaucoup de facilité dans l'exécution de mon dessein; et pendant sept mois de conversation que j'eus avec lui,

je ne reconnus rien que de fort honnête dans ce religieux. Il sembloit même qu'il eût comme un esprit de prophétie; car ce qu'il avoit prédit de la délivrance de Vienne et de l'entière déroute des Turcs, fut fort ponctuellement accompli. Il auroit été à souhaiter pour lui, qu'il eût aussi bien prévu les mauvaises conséquences que devoient attirer sur lui la vie licencieuse et débordée qu'il menoit secrètement. Ce bon moine, si vertueux en apparence, que j'estimois comme un homme venu du ciel, fut obligé par un accident qui lui arriva, de me découvrir toute sa mauvaise vie. Une femme débauchée qu'il avoit entretenue pendant plusieurs années, avoit enfin résolu de le perdre de réputation. Sachant mieux qu'aucun autre combien ce moine hypocrite étoit amateur de la vaine gloire, il y avoit déjà quelques mois qu'elle le menaçoit de le décrier, s'il ne lui donnoit l'argent qu'elle lui demandoit. Elle avoit deja tiré en deux fois cent écus, et étoit venue pour la troisième fois, lui demander une pareille somme. Il n'auroit guères changé sa position en la lui donnant; car la femme n'auroit pas manqué quinze jours après, de lui venir faire les mêmes menaces, qui étoient de déclarer en présence du prieur du couvent et de tous les religieux, que celui-ci entre les mains de qui passoit tout l'argent du monastère, avoit non-seulement forcé sa fille, mais encore abusé d'un de ses garçons de la manière la plus abominable. Le moine avouoit que véritablement il avoit eu affaire à l'un et à l'autre, et à la mère aussi; mais qu'il n'avoit pas été le premier, puisqu'il y avoit long-temps qu'ils menoient une vie prostituée, et qu'il les avoit bien payés; que cependant pour obvier à son impudence, il me prioit de l'aller avertir sérieusement, que si elle ne se contentoit de

l'argent qu'elle avoit reçu de lui, il étoit dans la résolution de la faire tuer. Je fus si éloigné de lui offrir en ceci mes services, que je conçus dès-lors une horreur profonde pour sa personne, et que je pris la résolution de ne plus le voir jamais. J'eus néanmoins la curiosité avant que de me séparer de lui, de lui demander pourquoi il alloit vêtu d'un habit si grotesque avec son grand chapeau, lui qui d'ailleurs aimoit si fort à courtiser les femmes. Il me répondit qu'il s'étoit toujours bien trouvé de cet habit-là; parce qu'étant officier du monastère, lorsqu'il alloit pour se faire payer des rentes, on en avoit plus de respect pour lui: et cela lui aidoit aussi à faire sa bourse particulière. Il m'expliqua de quelle manière cela se faisoit. „Comme nos monastères ne sont jamais sans procès, dit-il, on sait ce que coûte une assignation, une poursuite, un contrat, une quittance, et cent autres formalités que connoissent les gens qui plaident: il suffit que je fasse voir lorsque je rends mes comptes, que j'ai fait faire tant d'assignations, de consultations, de quittances, etc. et qu'ainsi cela monte à tant d'argent. C'est là mon profit; car quelquefois je n'ai rien déboursé. Je vais chez l'avocat, chez le procureur, et chez le notaire avec mon grand chapeau: je fais là le pleureur, et représente le plus qu'il m'est possible la pauvreté du monastère, de manière à exciter le plus souvent leur compassion, et ainsi ils ne prennent point d'argent de moi, ou bien ils se contentent de peu de chose. De sorte que cela reste dans ma bourse, et je ne suis pas obligé d'en tenir compte à mes supérieurs, cela étant un fruit qui provient de mon fonds et de ma propre industrie. Mais si j'allois me présenter à ces gens de palais, poursuivit-il, avec un petit chapeau et un habit bien propre,

ils diroient: voilà de bons gros moines qui sont bien à leur aise et qui ont de quoi débourser; et alors ils me feroient payer toutes choses avec rigueur. Pour ce qui est des femmes, je suis toujours sûr que si ma personne ne leur plaît pas, mon argent leur plaira, et qu'ainsi je serai toujours bien venu auprès d'elles.“ Je vis par ce discours que tous ces grands chapeaux, ces vieux capuchons, ces barbes de Capucins, et ces grands collets de Jésuites ne doivent pas être des preuves certaines (comme quelques-uns le pensent) que ceux qui les portent sont d'honnêtes gens. Cette connoissance que j'ai eue de leurs désordres, a servi aussi à me convaincre, que le vice de l'impureté est celui qui règne le plus parmi eux; et que de tous ces voueurs de chasteté, il y en a fort peu, qui observent exactement leur voeu, parce que Dieu ne donne pas sa bénédiction aux confiances folles, et aux voeux téméraires.

Je finirai cette relation de mon voyage, ou plutôt des remarques que j'ai faites en Italie, par le récit de quelques petites circonstances qui méritent d'être rapportées.

De Milan je pris mon chemin vers le lac de Côme, où je m'embarquai pour aller dans la Valteline,*) et de là je repassai pour une seconde fois la montagne de Splug, où j'allai rendre visite au curé de Campodolcino, mon ancien ami, qui étoit un docteur de Milan. Il fut surpris de me revoir, et d'apprendre que mon dessein étoit de faire encore un autre voyage par les Grisons et dans la Suisse. Il m'avertit fort sérieusement de me donner de garde des hérétiques, et de ne

---

*) Valteline ou *Sondrio*, *Vallis-telina*, province du gouvernement de Milan, aujourd'hui royaume Lombardo-Vénitien.

converser que le moins que je pourrois avec eux. Je lui dis qu'il seroit assez difficile dans un pays où ils sont si fort mêlés avec les catholiques, de les éviter, et même de les reconnoître. Il me répondit là-dessus, que je les reconnoîtrois tout aussitôt à leur manière de parler. Vous ne serez pas, dit-il, un demi-quart d'heure dans leur compagnie, que vous entendrez sortir de leurs bouches quelqu'une de ces paroles: „La „pureté de l'évangile, la liberté des enfans de Dieu, la „vérité écrite, le testament de Jésus-Christ, et autres mots „semblables, qui tendent à exalter la Ste Écriture par dessus l'autorité du S. Siége!“ Bien loin que cette notion que ce bon docteur me donna des protestans, me fit concevoir du mépris pour leurs personnes, j'y remarquai quelque chose de noble, qui me les rendit encore plus aimables. Je méditai en passant par les Alpes, que ce qu'on leur objectoit comme un crime, pourroit bien faire leur apologie. Comme j'entretenois mon esprit dans ces pensées, j'aperçus de loin une troupe de petits enfans qui accouroient d'un petit hameau qui étoit sur la montagne, pour me venir demander l'aumône. Je remarquai que ces enfans ne me demandoient l'aumône qu'au nom de Dieu, et pour l'amour de Jésus-Christ. Par là je reconnus qu'ils étoient protestans; et quoique je n'eusse pas alors assez de monnoye pour leur faire grand bien, ils ne laissèrent pas de me donner mille bénédictions, et s'en retournèrent fort paisiblement. J'avançai mon chemin, et comme les catholiques sont mêlés dans ce pays-là avec les protestans, j'arrivai en descendant dans un autre petit hameau, d'où il sortit aussi des enfans pour venir demander la charité. Ils la demandoient pour l'amour de la très-sainte Vierge, de S. Antoine de Pa-

douc, et des âmes du purgatoire. Ils ne voulurent pas se contenter du peu que j'avois donné aux autres, et ils me suivirent avec importunité plus d'un quart de lieue, en récitant un grand nombre d'Ave Maria et de prières pour les morts. Après quoi, voyant qu'ils ne pouvoient rien avoir davantage, ils changèrent leurs oraisons en mille malédictions, et prirent des pierres qu'ils me jetèrent en s'enfuyant. Je connus par cette action, que ces petits catholiques-là n'étoient pas si bien élevés que les enfans des protestans, et que la doctrine qu'on leur enseignoit, ne produisoit pas un si bon effet, que la pureté de l'évangile sur les autres.

Je continuai ainsi ma route par le pays des Grisons et des Suisses; et sans m'arrêter à l'avis du curé de Campodolcino, je conversai indifféremment avec les protestans et avec les catholiques. Je sais qu'il est bien difficile que les divers cantons d'un peuple divisé de religion, comme sont les Suisses, s'entr'aiment parfaitement. Mais j'observai que les papistes parloient avec beaucoup plus d'aigreur contre les protestans, que ceux-ci contre eux; quoique les protestans en eussent assurément beaucoup plus de sujet; car c'étoit au temps où la persécution étoit poussée avec le plus de fureur. Je fus fort édifié de plusieurs protestans réfugiés en Suisse, qui bien loin de se plaindre des misères qu'ils avoient souffertes, s'exhortoient par des paroles tirées de la Ste Écriture, à supporter patiemment toutes les autres adversités que leur exil pourroit leur causer. Ils ne pouvoient même souffrir que l'on parlât mal de leurs persécuteurs, et témoignoient ne souhaiter rien tant, sinon qu'il plût à Dieu de leur pardonner et de les convertir. Un vieux gentilhomme reprit en ma présence, avec beaucoup de charité, un jeune soldat

françois, de ce qu'il s'emportoit de paroles contre le roi de France, et lui demanda si la lecture de la bible lui avoit appris cela? Le jeune homme demeura confus, et le pria d'excuser cette faute, qu'il n'avoit commise que par le chagrin de se voir réduit à mener la vie de soldat, après avoir perdu tout son bien.

Me trouvant en Suisse et si proche de Genève, j'y allai passer trois ou quatre jours. J'étois logé chez une bonne veuve fort zélée protestante. Je m'y trouvai plusieurs fois engagé à disputer sur les matières de la religion. Comme je défendois alors une foible cause, j'éprouvai que les argumens que je proposois étoient faux; et quoique je ne me rendisse pas d'abord, on remarqua la modération avec laquelle je donnois mes réponses: ce qui fit dire à un des ministres qui se trouvoit là, qu'il seroit à souhaiter que tous les prêtres de l'église romaine eussent autant de retenue, parce que cela donneroit plus de facilité pour mettre la vérité au jour; mais qu'ordinairement par leurs emportemens, leurs paroles de mépris et leurs injures, ils rompoient toutes les discussions, lorsqu'ils se voyoient un peu trop pressés. Ils agirent assurément, à mon égard, avec beaucoup de civilité; et après la conférence ils firent préparer une fort belle collation, à laquelle ils m'invitèrent; me priant seulement, avec un certain air de reproche qui ne me déplut pas, parce que je le trouvai juste, de vouloir bien faire réflexion que leur esprit n'étoit pas semblable à celui des papistes: „Car, Monsieur,“ me dirent-ils, „vous savez que si nous avions autant disputé en France ou en Italie pour soutenir notre croyance, comme vous l'avez fait ici pour soutenir la vôtre, on nous maltraiteroit, on nous mettroit en prison, et on nous brûleroit tout vifs; mais pour nous,

bien loin d'en venir à des extrémités si barbares, nous ne vous en regarderons pas même de plus mauvais oeil, et vous ne recevrez de nous que les meilleurs traitemens que nous serons capables de vous faire. Il me sembla apercevoir dans cette conduite, cet esprit de bonté et de douceur avec laquelle Jésus-Christ et les premiers prédicateurs de la foi convertissoient les infidèles et les pécheurs. L'idée m'en est toujours restée dans l'esprit, et m'a porté à m'appliquer, depuis, avec des dispositions plus désintéressées, à lire les livres des protestans, et à peser leurs raisons. Les ayant trouvées solides, appuyées sur la parole de Dieu, et trouvant les pratiques de la réforme conformes à celles des premiers siècles de l'église, Dieu m'a fait assez de grâce pour disposer ma volonté à les embrasser, en abjurant toutes les erreurs de l'église romaine, auxquelles j'ai renoncé, et renonce de tout mon coeur; vous souhaitant par charité le même bonheur, &c.*)

---

*) La fin de cette lettre qui forme aussi la conclusion du livre, nous fait un devoir de rappeler encore une fois ce que nous avons dit dans l'introduction et dans les notes de cet ouvrage, à savoir: que M. d'Émiliane considère la question religieuse sous un point de vue qui n'est pas le nôtre, et veut aussi arriver à un but différent de celui que nous nous proposons. M. d'Émiliane, autrefois prêtre catholique, a cru devoir renier sa foi primitive, pour embrasser le culte protestant; et en signalant certains vices, certains abus de la communion catholique, et en exaltant outre mesure la communion protestante, il fait voir trop clairement son intention d'engager chacun à suivre son exemple. Quant à nous, qui sommes catholiques, et qui n'avons aucun désir de changer de religion, nous tirerons des renseignements fournis par M. d'Émiliane une conclusion contraire à la sienne.

Comme lui nous nous indignerons contre l'adoration des images, des reliques, et des symboles miraculeux; nous dirons qu'il

est inconvenant d'adresser à la créature des hommages qui ne sont dûs qu'au créateur, de rendre à des objets matériels et inanimés un culte qui n'appartient qu'à Dieu. — Comme M. d'Émiliane nous flétrirons l'avarice, la simonie, les désordres et la corruption de certains moines et de quelques prêtres séculiers; mais nous n'attaquerons point pour cela le principe de la foi catholique, et nous nous écrierons plutôt comme Madame de Sévigné, lorsqu'elle eut connaissance des déportements infâmes du pape Alexandre VI: ,,Elle est donc bien véritablement divine, cette religion catholique, ,,puisqu'elle peut se soutenir et conserver sa puissance avec de ,,pareils ministres!!!"

Hâtons-nous d'ajouter que cette corruption de moeurs que l'auteur a observée chez les prêtres et les moines italiens, ne règne pas à un égal degré dans le clergé des autres nations, et qu'elle tient plutôt au climat et aux mauvaises institutions du pays, qu'à une dépravation systématique. Dans les autres contrées catholiques, ce scandale n'est pas aussi commun, et on peut dire que, en France notamment, il est extrêmement rare. Il n'y a pas en effet de clergé plus généralement honorable dans sa conduite et dans ses moeurs que le clergé français.

Aussi, malgré les erreurs et les fautes que nous avons signalées avec M. d'Émiliane dans le volume que nous éditons aujourd'hui, la religion chrétienne, au lieu de perdre de son influence, nous semble-t-elle destinée à en acquérir chaque jour davantage encore, non seulement dans l'Occident où elle règne en souveraine, mais aussi dans l'Orient, jadis son berceau.

Le journal *l'Algérie* contenait, dans l'un des premiers numéros de l'année 1844, un article qui exprime généreusement la mission du christianisme en Orient. Pourquoi l'Europe, par sa faiblesse et son égoïsme machiavélique, tarde-t-elle à faire une vérité de cette éloquente prophétie, dont nous sommes heureux de reproduire ici les termes:

,,Les représentants de la France et de l'Angleterre à Constantinople, disait ce journal, ont pris, depuis quelque temps, pour occasion et pour base de leurs efforts diplomatiques un fait qui, à toute autre époque, serait passé inaperçu, et dont l'importance actuelle ne tient en aucune façon à la qualité de la personne qui y figure comme victime. Ce fait, ce n'est point, comme naguère, la révolte d'un pacha d'Égypte contre le Sultan, ce n'est point l'en-

vahissement du Danube ou de la Circassie par les Russes, ce n'est pas même le massacre des chrétiens du Liban, c'est la mise à mort d'un renégat de l'islamisme.

,,On assure que l'ambassade de Russie s'est associée aux démarches de la France et de l'Angleterre, et les dernières nouvelles de l'Orient annoncent que le divan sollicite la médiation de l'ambassadeur autrichien entre la Porte et les autres grandes puissances chrétiennes.

,,Ainsi donc, voici l'Europe civilisée par le christianisme, l'Europe qui, elle-même, pendant bien des siècles, a eu des bûchers, des gibets et des haches pour les renégats de la foi; voici toutes les grandes individualités de la famille chrétienne, toutes les sectes de la plus humaine croyance, qui ont accompli dans leur sein et veulent imposer au monde le plus divin des préceptes du Christ, la charité suprême, la *tolérance*.

,,Depuis long-temps, tous les chrétiens de l'Orient, courbés sous l'oppression et l'ignominie, font entendre à l'Europe leurs plaintes et leurs prières. Eh bien! le sacrifice de ce malheureux et obscur renégat de l'islamisme, sera peut-être le signal de l'affranchissement de nos frères opprimés, et le musulman qui commence ainsi toutes ses prières: ,,Au nom du Dieu clément et miséricor- ,,dieux!“ apprendra de nous une clémence et une miséricorde qu'il ignore.

,,Des preuves nombreuses de caducité ont fait considérer maintes fois l'empire ottoman comme un cadavre; mais quoique l'islamisme soit emmaillotté dans la tradition immuable d'un texte mort, et bâillonné par le sabre de son prophète, nous espérons que l'Europe, dans sa virilité, saura dépouiller des langes qui l'enveloppent la vieille enfance des sociétés orientales; nous espérons que l'Europe chrétienne saura rendre à l'Orient ce *verbe* sacré d'humanité qu'il a bégayé le premier, qu'il nous a enseigné, mais qui a grandi par notre organe.“

Après cette généreuse espérance si noblement exprimée, nous ne pouvons mieux terminer les notes de ce volume, qu'en publiant sur *l'avenir du christianisme* quelque lignes remarquables échappées à la plume éloquente d'un des plus illustres orateurs de notre siècle: ce sera la conclusion naturelle et vraie de nos notes sur le livre de M. d'Émiliane.

,,Le plus grand exemple de l'efficacité cosmopolite de l'évangile, a dit M. Villemain, ce fut dans les premiers siècles, alors que Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Carthage étaient chrétiennes, comme Rome et Constantinople. Mais cette première conquête d'une foi nouvelle fut successivement repoussée par l'influence naturelle des lieux, et le christianisme, perdant tour-à-tour ces terres brûlantes et barbares qu'il avait gagnées, fut rejeté en Europe. Mais de là, par la science et les arts, il doit reprendre et dominer toutes les parties du monde. Déjà, sous ses formes les plus diverses, il possède l'Amérique. Ce sont trois prêtres catholiques qui ont successivement soulevé l'Amérique méridionale; et, dans les libres états de l'Amérique du nord règnent toutes les communions chrétiennes. Du fond de l'Angleterre et de la Russie, la bible, traduite dans toutes les langues, se répand incessamment chez tous les peuples de l'Asie, et jusque dans les steppes les plus barbares de la Tartarie et les îles les plus lointaines du grand océan. Et, bien que ce ne soit pas la propagande religieuse, mais le commerce, la civilisation, la conquête, qu'on se propose pour premier but, la loi chrétienne s'avance à la fois par toutes les routes de l'activité humaine, et envahit l'univers sur tous les points. *C'est la révolution que verra l'avenir!*

,,Dans ces grandes usines de la civilisation, à Londres, à Paris, le christianisme a été souvent discuté, méconnu, renié; mais au loin il s'étend avec la civilisation même; et qu'elle le veuille ou non, il est inséparable de son triomphe. Comme elle, il couvrira successivement le monde; et, lorsque le génie de nos arts viendra seconder la nature dans ces contrées barbares, au milieu de toutes les puissances de l'industrie humaine, s'établira de soi-même la religion de la race européenne!"

Fin des notes de la huitième lettre, et du volume.

IMPRIMERIE DE BERNH. TAUCHNITZ, JEUNE.

RUSES ET FOURBERIES

DES

PRÊTRES ET DES MOINES

PAR

GABRIEL D'ÉMILIANE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE,

DE NOTES ET DE COMMENTAIRES

PAR

UN CATHOLIQUE DU XIXème SIÈCLE.

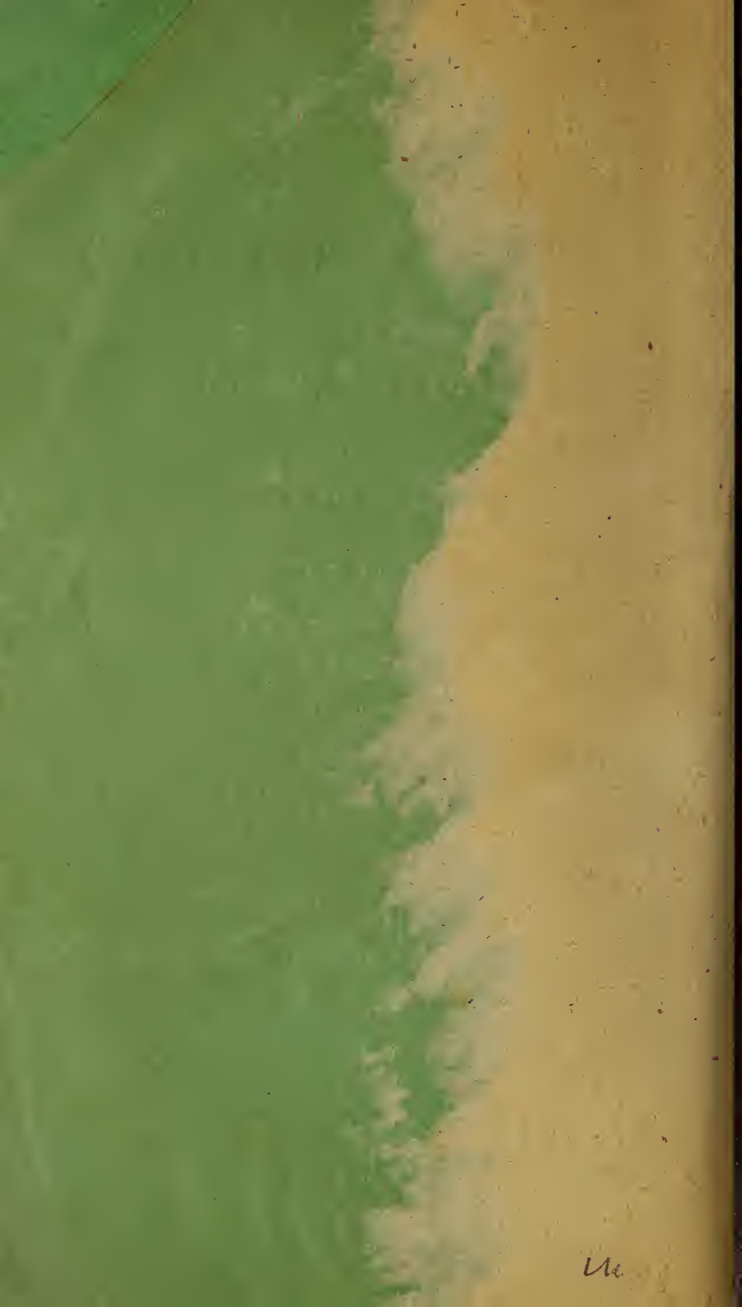


LEIPZIG, 1845.

LÉOPOLD MICHELSEN.

PARIS, JULES RENOUARD ET COMP.

Rue de Tournon, 6.






Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2006
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111



